

**Université Lumière-Lyon 2**

Langues, Histoires et Civilisations des Mondes Anciens – UMR 5648

**Université de Tunis**

Faculté des Sciences Humaines et Sociales – Département d'Histoire

---

Thèse d'Histoire et d'Archéologie islamiques

# **Bizerte et sa région**

## **Etude de géographie historique**

(Tome : 2)

Présentée et soutenue publiquement par :

**Mohamed Ali HBAIEB**

le 13-02-2009

Sous la direction de :

**Pierre GUICHARD (Université Lumière-Lyon 2)**

**Mounira CHAPOUTOT-REMADI (Université de Tunis)**

Devant un jury composé de :

Mounira CHAPOUTOT-REMADI (Université de Tunis)

Pierre GUICHARD (Université Lumière-Lyon 2)

Faouzi MAHFOUDH (Université de La Manouba-Tunisie)

Jean-Pierre VAN STAËVEL (Université Paris IV-La Sorbonne)

Laurent SCHNEIDER (MMSH-Aix-en-Provence)

Année universitaire : 2008-2009



# SOMMAIRE

## *Volume II*

<b>TROISIÈME PARTIE: OCCUPATION DU SOL ET STRATÉGIES TERRITORIALES DANS LA RÉGION DE BIZERTE.....</b>	
CHAPITRE I : LA RÉGION A TRAVERS LE TEMPS.....	451
CHAPITRE II: LES STRATÉGIES DÉFENSIVES : DE QILĀC ŞAṬFURA A LA FORTIFICATION OTTOMANE.....	514
CHAPITRE III: LA CONSTRUCTION DU TERRITOIRE : PROBLÈMES ET ÉTAPES.....	534
CHAPITRE IV: LES DONNÉES ETHNOCULTURELLES : QUESTIONS D'IDENTITE.....	570
<b>CONCLUSION GÉNÉRALE .....</b>	<b>590</b>
<b>FIGURES HORS TEXTE .....</b>	<b>600</b>
<b>TABLE DES PLANS, DES CARTES ET DES PHOTOS .....</b>	<b>602</b>
<b>LISTE DES TABLEAUX .....</b>	<b>609</b>
<b>GLOSSAIRE DES TERMES ARABES .....</b>	<b>610</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE .....</b>	<b>613</b>
<b>TABLE DES MATIÈRES .....</b>	<b>641</b>





Troisième Partie :

**OCCUPATION DU SOL  
ET STRATÉGIES  
TERRITORIALES DANS  
LA RÉGION DE BIZERTE**



# Chapitre I : **La région à travers le temps**

## **A- Un retour sur le passé préislamique :**

Pour tout chercheur médiéviste travaillant sur l'Occident musulman, qu'il soit historien ou archéologue, s'il traite de questions de géographie historique, il est indispensable de retourner à la période antique qui offre des données susceptibles de permettre une meilleure connaissance de la période islamique. Partir de cette période, ne signifie pas faire un travail exhaustif sur la région pendant les périodes phénico-punique, romaine, vandale et byzantine. Il s'agit là, bien évidemment, d'une tâche réservée aux antiquisants. Notre propos est plutôt, au moins dans cette partie de la recherche, de dresser un tableau général de la région dans l'Antiquité. Pour cela, il est nécessaire de dépasser le stade descriptif et l'établissement d'un simple catalogue des ruines préislamiques pour chercher, dans cette période, les signes de la mort ou de la survivance d'une ville, d'un village ou même d'un simple site antique.

Quelle est donc la carte de la répartition des agglomérations pendant la période antique dans la région d'*Hippo Ziarrythus*, le nom antique de la ville de Bizerte ? Au sein même de cette longue période peut-on parler d'une carte d'occupation du sol stable ? On se demande, à titre d'exemple, où s'installèrent les Phéniciens, les Romains et les Byzantins ? Retrouve-t-on dans quelques secteurs seulement des indices d'une occupation indigène ? Y-avait-il un choix précis pour chaque installation ? Et s'il existait, avait-il des critères spécifiques à chaque groupe d'occupants ?

## ***1- La période préromaine :***

Avant la fondation de Carthage, en 814 avant J.-C. par les Phéniciens de Tyr, la région de Bizerte avait déjà connu au moins quatre siècles de présence phénicienne. Jouissant de sa position sur une route menant vers leurs installations maritimes de la péninsule Ibérique et de son ouverture sur le détroit séparant les deux bassins de la Méditerranée, Utique fut le premier comptoir des Phéniciens, sur la côte du pays.

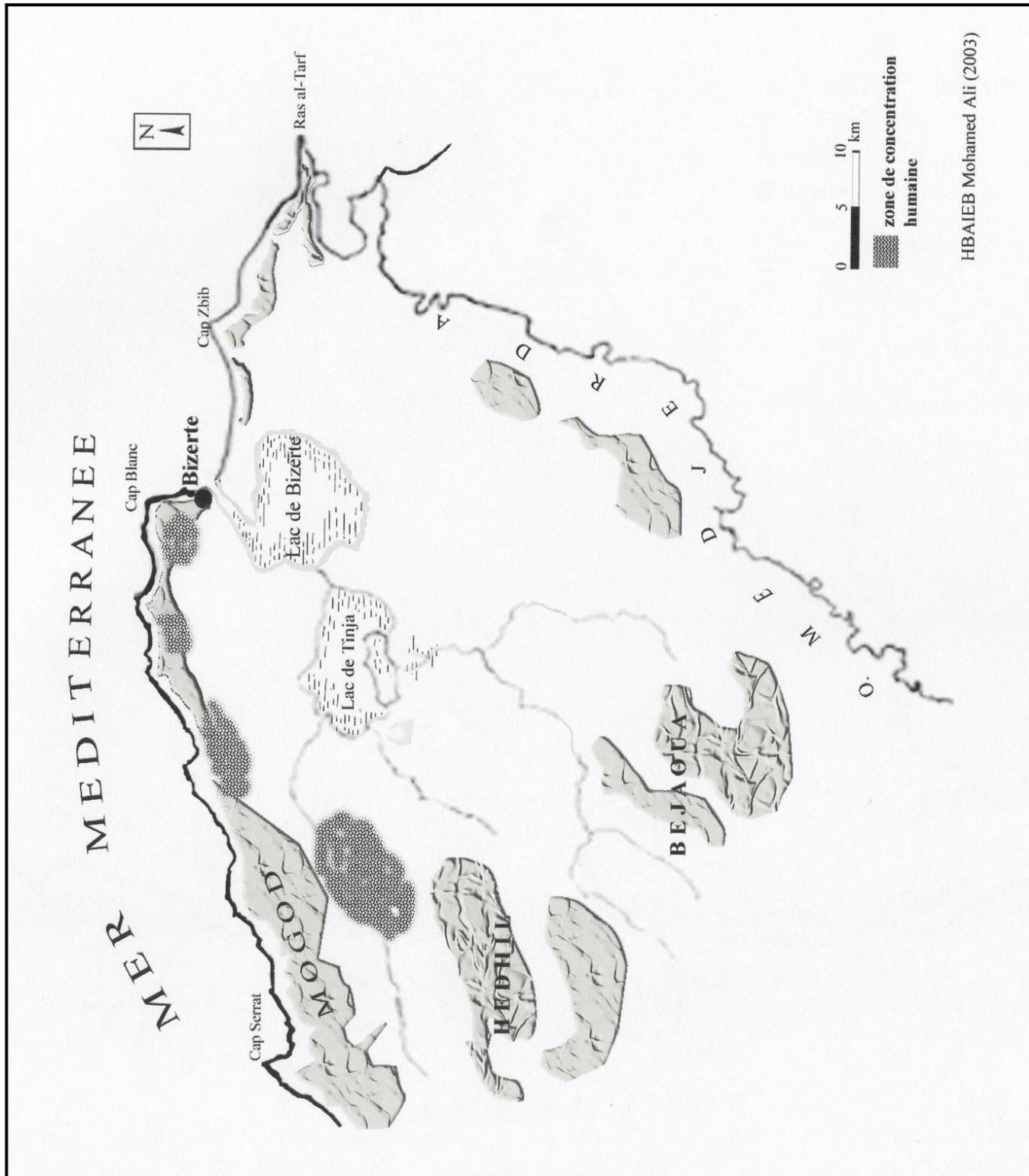
Nos informations sur la question de l'occupation humaine durant cette période, émanent des récits des voyageurs et des rapports des officiers des brigades du service topographique de l'armée française de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est à eux que l'on doit la découverte de beaucoup de sites et une masse documentaire importante. Leurs parcours sur le terrain ainsi que leurs explorations -bien que sommaires et plutôt en liaison avec la nature de leurs missions- ont été d'un apport non négligeable, puisque leur production a servi de point de départ pour les auteurs des promenades archéologiques qui ont pris le relais, dès les premières années du XX<sup>e</sup> siècle.

En ce qui concerne la question de la présence humaine dans la région avant la fondation d'Utique, les recherches archéologiques de ces dernières années montrent qu'elle remonte à l'époque préhistorique. En 1985, une équipe, dirigée par Abderrazek Gragueb et Gabriel Camps, publiait l'inventaire de la feuille de Bizerte (n°2) de *l'Atlas préhistorique de la Tunisie*. Dans cet inventaire, fruit d'un long travail de terrain, 9 sites sur les 35 répertoriés se situent sur la limite occidentale de la région de Bizerte ; c'est-à-dire que plus de 25% de la concentration humaine se trouvait sur le territoire de l'actuelle délégation de Saġnān<sup>1</sup>. Alors que l'essentiel des autres sites se concentrait sur la côte à l'ouest de la ville de Bizerte (voir la carte).

---

<sup>1</sup> Cette agglomération est jusqu'à nos jours un centre de production de poterie modelée berbère.





HBAIEB Mohamed Ali (2003)

Fig. 359 : l'occupation du sol dans la région de Bizerte pendant la période préhistorique d'après les découvertes archéologiques

En revanche, pour les autres secteurs de la région, nos sources écrites ne commencent à révéler une présence humaine qu'à partir de la fondation d'Utique. Créée par les Phéniciens en 1100 av. J.C., cette agglomération n'était au début qu'un comptoir-étape sur un itinéraire maritime reliant la Phénicie au bassin occidental de la Méditerranée. Sa création entraine dans le cadre de la course phénico-grecque pour le contrôle de l'espace méditerranéen, espace/centre dans le monde antique. Pour cette ville, qui jouit d'une célébrité comparable même à celle de Carthage, l'archéologie, une fois de plus, démontre une occupation humaine dès avant l'arrivée des navigateurs phéniciens au XII<sup>e</sup> siècle avant notre ère. A. Lézine, auteur d'une recherche architecturale menée dans les secteurs des bains publics et de l'amphithéâtre de ce site, a relevé des couches d'occupation protohistorique. Ce qui constitue un indice supplémentaire de la présence de l'élément libyen autochtone attesté dans plusieurs secteurs de la région.

Si les données textuelles sont évidemment inexistantes pour la phase préhistorique, il n'en va pas de même pour la période phénico-punique. Cette dernière peut être perçue, en effet, à partir des données issues des sources écrites et des découvertes archéologiques récentes. En ce qui concerne les informations textuelles, les témoignages sont procurés indirectement par des sources d'époque romaine, mais qui nous fournissent, particulièrement à travers les mentions toponymiques, des données relatives à l'époque punique. Dans l'historiographie antique, les auteurs, aussi bien les chroniqueurs que les géographes et voyageurs, ne commencent à parler de la région de Bizerte qu'à partir du II<sup>e</sup> siècle avant J.C.. En effet, en plus d'Utique, qui est resté jusqu'à un moment avancé la cité la plus importante de toute la région, les premières sources écrites latines et grecques identifient Bizerte sous le nom d'*Hippo Acra* ; un nom qui évoluera désormais pour devenir *Hippo Diarrhytus*, puis à la fin de l'Antiquité *Hippo Ziarrhytus*. En dépit de leur richesse relative, par rapport à la période pré-punique, ces informations textuelles ne permettent pas de nous renseigner sur la carte d'occupation du sol au cours de la période préromaine. Il n'est pas possible, par exemple, de saisir clairement la réalité des relations ville/campagne ou les rapports côte/arrière pays. C'est la raison pour laquelle un recours aux données du terrain est indispensable.

Les premiers indices archéologiques ont été recueillis par les auteurs des voyages archéologiques du XIX<sup>e</sup> siècle. Guérin, Tissot et les auteurs de *l'Atlas Archéologique de la Tunisie* sont les premiers qui ont essayé, à partir de leur connaissance de la littérature écrite antique et de leur aptitude à lire les inscriptions, de localiser et identifier les sites répertoriés dans les textes antiques. Leurs découvertes ont été reprises ultérieurement ; elles ont été parfois confirmées et dans d'autres cas corrigées. En 1986, des missions archéologiques effectuées dans la région par une équipe tuniso-italienne, formée essentiellement de spécialistes de la période phénico-punique, ont pu enregistrer plusieurs découvertes que Fethi Chelbi<sup>1</sup>, l'un des responsables de l'équipe tunisienne, résume comme suit :

- 1-Découverte de la forteresse punique de Ras-Zebib.
- 2-Découverte et fouille partielle de la nécropole qui s'étend au pied de la forteresse, dans le vallon qui sépare le Jbel Touchela du Jbel Bouchoucha.
- 3-Découverte de vestiges au Ras Sidi Ali El Mekki (Cap Farina), le *Promontorium Appolinis* ; ruines probables du fameux temple d'Apollon.
- 4-Découverte d'une petite forteresse sur le Jbel Fartas, éminence qui surplombe le Ras El Mestir.
- 5-Traces d'habitats puniques repérés sur la côte, notamment sous les ruines de la ville romaine identifiée par P. Cintas comme étant la *Thinisa* romaine<sup>2</sup>.

Sans entrer dans les détails, et par rapport à ce que nous avons pu constater pour les temps préhistoriques et protohistoriques, on peut déduire que l'essentiel de l'occupation du sol à l'époque phénico-punique se trouve sur la ligne côtière<sup>3</sup>. Un choix qui trouve son explication dans les origines des conquérants phéniciens qui préféraient les sites côtiers vu leur prédilection pour les activités maritimes.

---

<sup>1</sup> F. Chelbi, « Prospections ... », 1987, p. 71-72.

<sup>2</sup> P. Cintas, « La ville punique de Ras Zebib ... », 1963-64, p. 163.

<sup>3</sup> Voir la carte dans page suivante.



## **2- La période romaine :**

Nous entendons par période romaine, la phase qui s'étend entre 146 avant J.C., date de la conquête romaine, et 429 après J.C., année de la conquête vandale. Pour cette époque, et comme nous l'avons signalé plus haut, les données écrites et archéologiques sont relativement riches. Textuellement, les spécialistes disposent d'au moins sept mentions d'auteurs de différentes spécialités (historiens, voyageurs, ...) et origines (latins, grecs ...). Leur contribution à la connaissance de la réalité historique est, bien évidemment, relative mais reste non négligeable pour ce qui concerne la toponymie, très utile pour suivre l'évolution du peuplement au cours de la période islamique.

La liste toponymique fournie par ces auteurs confirme que la région a connu un dynamisme urbanistique relativement actif par rapport à d'autres régions de l'Afrique du Nord. En fait, une bonne partie des agglomérations attestées à l'époque médiévale, et nous l'avons démontré dans la deuxième partie de cette étude, ont connu une occupation humaine pendant la période romaine. Bizerte succéda à *Hippo Ziarrhytus*, Tīnġa à *Thimida*, al-<sup>c</sup>Āliya est l'héritière d'*Uzalis*, Māṭir, elle-même, est fondée sur l'emplacement de *l'Oppidum Maternese* etc.... .

En outre, la documentation chrétienne apporte, pour sa part quelques renseignements supplémentaires. Les actes des conciles, surtout ceux de 411, permettent d'ajouter quelques évêchés à la liste qui précède : *Ruscua* que Mesnage localise à Ġār al-Milḥ ; *Bassiana*, à l'emplacement de l'actuel Menzel Bourguiba et précisément sur le site de Sidi Abdallah, sur les berges sud du lac de Bizerte ; une probable mention de <sup>c</sup>Awsaġa sous le nom de *Ecclesia Ausuagensis*, église donatiste présente dans les actes de la conférence de Carthage en 411 ; *Membrone* où se trouvait un monastère au commencement du V<sup>e</sup> siècle.

En revanche, les textes restent silencieux sur plusieurs autres aspects de la carte du peuplement de la région pendant la période romaine. Ce mutisme est partiellement comblé par les trouvailles archéologiques, notamment par les découvertes épigraphiques qui fournissent des informations extrêmement intéressantes surtout pour des questions

comme la vie économique, l'ascension sociale des notables, la division du travail et la vie politique au sein des cités.

En 1894, P. Gauckler, alors inspecteur du service des antiquités, publiait au *BCTH* soixante et une inscriptions inédites de la Tunisie, dont une douzaine trouvées dans la région de Bizerte<sup>1</sup>. En plus, les auteurs de *l'Atlas archéologique* ont recensé au début du XX<sup>e</sup> siècle environ 255 sites. Ce chiffre a été porté par les chercheurs de *la carte nationale des sites archéologiques et des monuments historiques*, vers la fin des années 1980, à 600 sites, ce qui donne une densité d'occupation très élevée. Ce chiffre n'a pas empêché le responsable des prospections de constater que la région était loin d'atteindre le stade de l'urbanisation de la partie sud de la dorsale tunisienne. Il considère que « la région de Bizerte est une zone à forte densité rurale, avec une faible couverture urbaine, pourtant elle était parmi les premières zones de l'occupation phénicienne, donc de l'organisation urbaine »<sup>2</sup>.

On peut ajouter à ces travaux, ce que nous apporte la carte des voies romaines réalisée par Pierre Salama pour la connaissance des grands centres urbains de la région. Cette carte tire son importance de son utilisation des données textuelles et des données archéologiques (des inscriptions, telles que les bornes miliaires, et des indices architecturaux, comme les ponts). Sur la carte de P. Salama on relève les toponymes suivants : *Hippo Diarrhytus* (Bizerte), *Uzalis* (al-<sup>c</sup>Āliya) , *Utica* (Utique) et *Thimida* (Tīṅḡa)...<sup>3</sup>.

Généralement, pour cette période d'occupation romaine, la concentration humaine a été importante au sud des deux lacs ; une région réputée dès l'Antiquité pour sa fertilité et par le fait qu'elle se trouvait à l'écart des menaces de l'ensablement (le cas de Šaṭṭ al-Rimāl à l'est de Bizerte), de l'alluvionnement (le cas d'Utique et ses environs) et des vents du Nord (la côte entre Bizerte et Rās al-Ṭarf).

---

<sup>1</sup> P. Gauckler, « Inscriptions inédites de Tunisie », *BCTH*, 1894, p. 230-259.

<sup>2</sup> S. Ben Baaziz, « Le problème de l'eau dans l'Antiquité dans la région de Bizerte », in *L'Afrique dans l'Occident romain, Ier siècle av. J-C. – IV<sup>e</sup> siècle ap. J. C.* (Actes du colloque organisé par l'Ecole Française de Rome sous le patronage de l'Institut national d'archéologie et d'art de Tunis, Rome 3-5 décembre 1987), p. 203-212.

<sup>3</sup> P. Salama, *Réseau routier...*, 1989. (Voir la carte hors du texte)

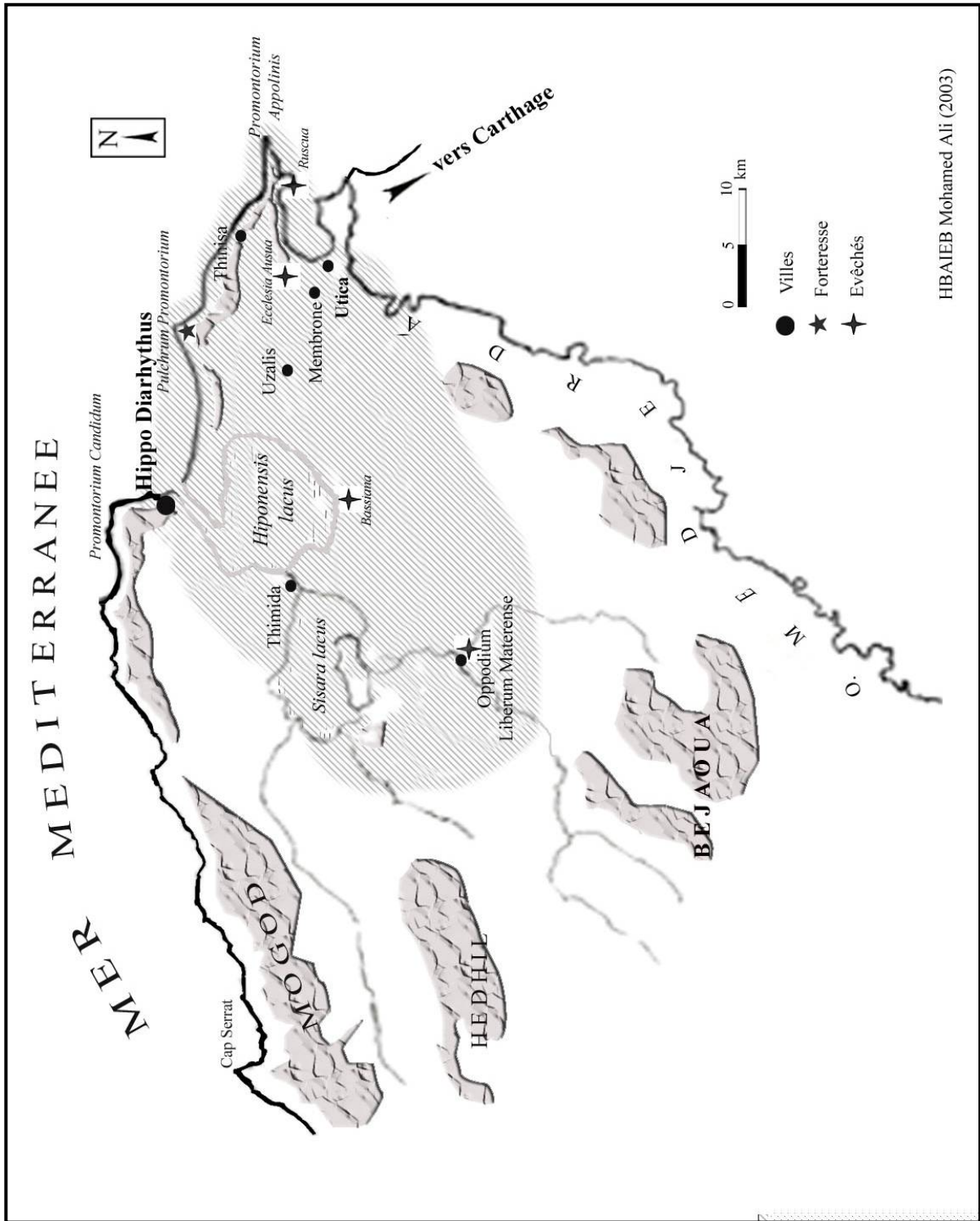


Fig. 361 : La carte du peuplement dans la région de Bizerte pendant l'époque romaine (d'après les sources écrites et archéologiques)

### ***3- La période vandale et byzantine :***

Elle est toujours considérée comme la période la moins connue de toute l'histoire du pays. Les documents écrits manquent. L'archéologie apporte peu d'indices par rapport aux autres périodes. Sur le terrain, nous ne savons pas reconnaître, du point de vue monumental, ce qui a pu appartenir à l'époque vandale. De même, l'archéologie byzantine n'apporte que quelques éléments de fortification.

Cette pauvreté des sources a favorisé l'adoption, avec les premiers spécialistes, de la théorie catastrophiste qui voit dans l'invasion vandale de 429 après J.C. et les raids des Maures, deux forces destructrices qui ont donné à l'époque byzantine l'image d'une civilisation limitée à la construction de fortifications. Une théorie qui ne convainc plus l'historiographie de ces dernières années. La documentation est certainement rare, « mais il ne suffira pas, dit Peyras, d'incriminer nos sources »<sup>1</sup>. Le déclin urbain est un fait historique, certes ; il se manifeste par les quelques toponymes mentionnés, dans les rares sources dont on dispose. Mais en l'absence de fouilles stratigraphiques, on ne doit pas tomber dans la généralisation.

En ce qui concerne la région de Bizerte au cours de la période vandale (429-534)<sup>2</sup>, il n'est question dans la documentation écrite que d'*Hippo Diarrhytus* (Bizerte) et une mention douteuse d'*Uzalis* (Alia). Ce déclin qui caractérise le fait urbain est, aux yeux de Jean Peyras, « l'aboutissement d'un phénomène relevé dès le début du V<sup>e</sup> siècle (c'est à dire avant la conquête vandale) : une réelle léthargie des cités, qui rappelle le sommeil des localités avant les Antonins. L'époque vandale est, pour le moins, peu propice au patriotisme local et à l'épanouissement des cités »<sup>3</sup>.

En 534, la région, comme d'ailleurs toute la province, entre sous la domination des Byzantins. Pour cette période, qui précède l'époque arabo-islamique, les données textuelles et archéologiques sont plus abondantes que celles de la période vandale. Mais cette abondance relative ne manque pas de poser de problèmes, puisque nos connaissances se limitent presque à l'architecture militaire.

---

<sup>1</sup> J. Peyras, *Le Tell Nord-Est*, p. 312.

<sup>2</sup> Sur la période Vandale, voir le travail classique de C. Courtois, *Les Vandales et l'Afrique*, Paris, 1945 ; mais surtout Y. Modéran, *Les Maures et l'Afrique romaine IV<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles*, Coll. EFR, 2004.

<sup>3</sup> J. Peyras, *Op. cit.*, p. 277.



Le concile de Carthage de 646, ne mentionne que les évêchés d'Hippo Diarrhytus, d'Utique et d'Uzalis. Une fois de plus Bizerte se présente comme un chef lieu de la région<sup>1</sup>.

L'absence d'autres toponymes dans ces documents prouve-t-elle la mort totale de la vie urbaine dans le reste de la région? La réponse ne peut pas être affirmative. Les cités existent encore ; la faiblesse à tous les niveaux (financier, monumental ...) est certainement attestée, mais l'archéologie, une fois de plus, prouve à l'aide de ses outils que l'activité de bâtir continuait et que les nouvelles zones s'articulaient désormais autour de l'église : le monument remarquable par excellence de la dernière phase de l'Antiquité.

Pour ne pas rester dans les généralités et fournir des exemples prouvant les apports non négligeables du travail de terrain, nous nous référerons aux résultats de l'étude de Hédi Bouita sur les fortifications de la ville de Bizerte. La lecture des coupes et des plans, effectués minutieusement dans les soubassements de ces monuments, relève des indices matériels propres à l'archéologie défensive byzantine<sup>2</sup>.

Au terme de ce survol rapide de la période vandalo-byzantine, qualifiée souvent de période de décadence du fait urbain, il ne faut pas tomber dans le piège du mutisme des sources. Ce mutisme est certainement révélateur, mais tout doit rester hypothétique en attendant les solutions concrètes que pourraient nous fournir les fouilles stratigraphiques des agglomérations de la région.

#### ***4- De l'Antiquité tardive au haut Moyen-Âge : permanence ou rupture***

Quel que soit l'espace concerné, une étude d'archéologie médiévale part souvent d'une série de questions s'articulant autour des thèmes de la continuité ou de la rupture avec l'héritage de l'Antiquité<sup>3</sup>. Pour les espaces conquis par les musulmans, les spécialistes s'interrogent encore sur les événements de la conquête et surtout sur le comportement des conquérants à l'égard d'un héritage déjà existant avant leur arrivée. De plus, et particulièrement pour les chercheurs qui s'intéressent aux questions de peuplement et d'occupation du sol, ils se trouvent, en quelque sorte, dans

---

<sup>1</sup> Mesnage (J), 1912, *L'Afrique chrétienne ...*, p.

<sup>2</sup> Voir *supra* la description de la Qsiba de Bizerte ; H. Bouita, 1992a, p. 66 et suiv.

<sup>3</sup> Cf. à ce propos, A. Bazzana, 1992, p. 28-31.

“l’obligation” de revenir, même sommairement, aux formes vécues durant la période préislamique afin de chercher dans les indices, aussi bien toponymiques qu’archéologiques, les signes d’une mort ou d’une survivance du fait urbain.

Pour l’Ifriqiya, qui succéda à la *Zeugitane*, la *Byzacène* et la *Tripolitaine*, la question du passage entre l’Antiquité tardive et le haut Moyen Âge anime encore plusieurs débats<sup>1</sup>. Si l’historiographie classique est restée durant plusieurs décennies silencieuse sur cette phase de transition, le dernier quart du XX<sup>e</sup> siècle a apporté des nouveautés sur le sujet. En 1973, dans un article paru dans les *Annales E.S.C.*, Hichem Djaït a lancé le débat. Il a considéré que le phénomène urbain dans “*l’Afrique arabe du VIII<sup>e</sup> siècle*” n’a pas connu d’arrêt. Il pense, contrairement à ce que l’on croyait, que « le réseau des villes anciennes se maintient et continue de témoigner de la vocation urbaine du pays, qui se renforce même avec la venue des Arabes »<sup>2</sup>. Cette lecture, qui se fonde essentiellement sur des données textuelles, a été discutée récemment par Jean Peyras, un chercheur de terrain qui a mené des prospections dans la région de l’Oued Tine, une région limitrophe de Bizerte. Il n’est pas possible, selon lui, « de suivre H. Djaït dans ses affirmations selon lesquelles les destructions de villes (de l’Antiquité) furent compensées en nombre par les nouveaux centres »<sup>3</sup>. Effectivement, du point de vue quantitatif, il semble que le phénomène urbain pendant l’Antiquité ait été plus dense que celui des débuts de l’époque islamique, et l’archéologie, de fouille et de prospection, affirme chaque année ce fait. Mais il ne faudrait pas imputer ce déclin qu’a subi le réseau urbain à la conquête arabe du VII<sup>e</sup> siècle et à “l’invasion” *hilalienne* du XI<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>. Le déclin du tissu urbain semble avoir connu ses premiers symptômes dès la chute de l’empire romain ; c’est à dire dès le milieu du V<sup>e</sup> siècle. Avec l’arrivée des Vandales en 429 la carte du peuplement change et le nombre des centres urbains diminue. Mais une fois de plus, il ne faudrait pas tout attribuer à la

---

<sup>1</sup> Voir notamment D. Pringle, *Sixth-century fortifications in Byzantine Africa : an archeological and historical study*, Oxford, 1978 ; J. Durliat, *Les dédicaces d’ouvrages de défense dans l’Afrique Byzantine*, Coll. EFR, Rome, 1981 ; Y. Moderan, “La renaissance des cites dans l’Afrique du VI siècle d’après une inscription récemment publiée, *La fin de la cité antique et le début de la cité médiévale, de la fin du III siècle à l’avènement de Charlemagne*, études réunies par C. LEPELLEY, Bari, p. 85-114, 1996 ; M. Ben Abbes, « Le VII<sup>e</sup> siècle en Afrique du Nord : prospérité ou décadence ou prospérité économique ? », *In Africa et in Hispania : études sur l’huile africaine*, 2007, p. 137-144 ; A. Leone, *Changing Townscapes in North Africa Conquest*, Bari, 2007.

<sup>2</sup> H. Djaït, “l’Afrique arabe du VIII<sup>e</sup> siècle”, *Annales E.S.C.*, mai-juin 1973, n° 3, p. 616.

<sup>3</sup> J. Peyras, *Le Tell Nord-Est*, p. 317.

<sup>4</sup> À propos de la question de la permanence des formes antiques dans l’Ifriqiya médiévale, voir : N. Djelloul, « Permanences antiques et mutations médiévales : agriculture et produits du sol en Ifriqiya au haut Moyen âge », in *l’Africa Romana*, XII (1996), Sassari, 1998, t.1, p. 485-511 ; F. Mahfoudh, *Architecture et urbanisme en Ifriqiya médiévale*, 2003, p. 243-244.

“colonisation” vandale. Le déclin ne fut pas brutal et la crise de la cité antique était déjà amorcée sous les derniers règnes des empereurs romains, et l’arrivée des Vandales doit être examinée dans ce contexte de décadence générale. Si l’on est redevable à ce propos, c’est certainement à l’archéologie. C’est grâce à ses découvertes que l’historiographie de ces dernières années a pu écarter la théorie du déclin brutal du phénomène urbain qui a accompagné la chute de l’empire romain<sup>1</sup>.

Vers la fin des années soixante dix du XX<sup>e</sup> siècle, Ammar Mahjoubi, auteur d’une fouille des niveaux tardifs à *Belalis Maior*, petite ville du Nord-Ouest tunisien, a montré que le phénomène du déclin n’intéressait, en réalité, que quelques secteurs de l’agglomération antique. La vie de la cité antique continuait et de nouveaux noyaux surgissaient désormais autour des églises<sup>2</sup>. Cette conclusion, attestée grâce aux fouilles, est d’ores et déjà confirmée ces dernières années par plusieurs autres chercheurs dans d’autres sites et régions du Maghreb<sup>3</sup>.

Quelle était donc la situation dans la région de Bizerte au moment de la conquête arabe ? A-t-elle été désertée ? A-t-elle connu une certaine prospérité ? Le voisinage de Carthage, la capitale punique puis romaine et byzantine, eut-il des répercussions sur sa situation politique, administrative et économique ?

Les questions, comme le lecteur peut le remarquer, ne manquent pas, mais le problème réside dans la nature de la documentation disponible : est-elle capable de nous fournir toute la lumière désirable ?

---

<sup>1</sup> Cf. la préface du livre de J. Durliat rédigée par A. Beschouch sur cette image donnée de l’époque byzantine. On lit « un pays exsangue, des villes en incessante décadence et une population qui a peur : telle est la triste image que, traditionnellement, l’on nous donne de l’Afrique sous l’empire byzantin ... Cette sombre vision semblait, en grande part, fondée sur une réalité indubitable : ce ne sont partout, à travers la Tunisie et l’Algérie, que fortins, murailles, citadelles. ». J. Durliat, *op. Cit.*, pp. V et VI.

<sup>2</sup> A. Mahjoubi, *Les cités romaines de la Tunisie*, Tunis, s.d.. Cette conclusion qui concerne les cités de l’Afrique du Nord rejoint celle de W. Liebeschuetz qui a remarqué la différence entre la cité romaine du début de l’époque tardive et la cité des époques ultérieures, profondément différente par l’influence capitale de l’église, ce qu’il a appelé "the later late city". Cf. : W. Liebeschuetz, « Administration and Politics in the Cities of the 5th and 6th Centuries with Special Reference to the Circus Factions », in *La fin de la cité antique et le début de la cité médiévale*,

<sup>3</sup> Voir ici, à titre d’exemple, la pertinente analyse de Y. Modéran de l’inscription byzantine de ‘Aïn Jeloula / l’antique *Cululis* (région de Kairouan), trouvée et commentée au départ par D. Pringle et relue ensuite par J. Durliat, qui prouve la continuation du phénomène urbain durant la période byzantine : Y. Modéran, *op.cit.*, p. 85-114.

Cependant déjà, à ce niveau de la réflexion, un certain nombre de faits ne peuvent manquer de retenir l'attention. Les sources d'information sur la période préislamique semblent en effet beaucoup plus denses que celles relatives à la période suivante. Cette densité se manifeste surtout du point de vue archéologique. Si le patrimoine architectural ne permet pas de distinguer véritablement les deux époques (Antiquité et Moyen-Âge), puisque le bâti est attesté aussi bien au cours de la période antique qu'au cours de la période islamique, l'épigraphie marque, en revanche, un avantage pour la période antique, et surtout pour la période romaine. Cette épigraphie, considérée comme « une somptueuse archives notamment pour les études d'histoire sociale »<sup>1</sup>, reste très rare pour la période islamique, ce qui explique, entre autres, les difficultés qu'affrontent les chercheurs travaillant sur ce type de question<sup>2</sup>.

Les rares informations dont on dispose sur la carte de l'occupation du sol de la province ifriqiyenne au lendemain de la conquête arabe sont fournies par les sources écrites qui parlent des événements de la conquête musulmane durant le premier siècle de l'hégire (VII<sup>e</sup> s.). Si plusieurs problèmes liés à la conquête nécessitent encore beaucoup de réflexion et de réinterprétation, ceux qui touchent les questions du peuplement et de l'occupation du sol pendant les deux premiers siècles de l'Islam demandent encore beaucoup plus d'effort. L'état des informations textuelles ne permet pas en effet d'identifier des localités qui n'ont pas connu une interruption entre l'Antiquité et le Haut Moyen-Âge. Même si nous tenons compte de la terminologie associée aux toponymes dans les différents types de textes, qui dévoile des signes d'une occupation antique, les réponses ne peuvent pas être affirmatives.

Prenons quelques exemples de cette terminologie. Il est évident que des expressions comme "*madīna qadīma*" (ville antique) ou "*madīna min bunyān al-'awwalīn*" (ville bâtie par les premiers habitants) sont significatives, mais elles restent certainement incapables de nous renseigner sur la continuité et la rupture du phénomène urbain. À la rareté des informations textuelles, s'ajoute un autre problème capital. La liste des toponymes cités par les sources ne reflète pas la situation réelle de cette époque de transition. Il est difficile d'imaginer que, de toute la région étudiée,

---

<sup>1</sup> À titre d'exemple, pour étudier la société de Caesarea, Philippe Leveau a disposé d'un matériel épigraphique comptant 1 085 inscriptions et fragments d'inscriptions. Ph. Leveau, *Caesarea ...*, 1984.

<sup>2</sup> On doit remarquer que ce jugement est relatif aussi bien sur le plan chronologique que territorial. C'est-à-dire que la nette différence entre les deux époques, sur le plan quantitatif, est attestée surtout dans les petites agglomérations. Le nombre de textes épigraphiques dont disposent les grandes villes de l'Ifriqiya musulmane est relativement considérable.

seule la ville de Bizerte ait existé pendant les événements de la conquête arabe<sup>1</sup>. La liste toponymique de ces sources reflète plutôt l'image de la région de Bizerte à l'époque de la rédaction des événements de la conquête ; c'est-à-dire un siècle et demi au moins après l'achèvement de celle-ci.

En lisant les traditions relatives à la conquête (*alḥbār al-fatḥ*), et surtout les passages consacrés à la rivalité entre Ḥassān b. al-Nuʿmān et al-Kāhina, il y a des événements qui ne manquent pas d'attirer l'attention. La "légende" citée par les sources arabes prête à la Kāhina la décision de faire disparaître tout signe de vie dans le Maghreb pour obliger les conquérants arabes à se retirer. Selon al-Nuwayrī, elle « envoya ses partisans partout, afin de renverser les villes, démolir les châteaux, couper les arbres et enlever les biens des habitants. ʿAbd al-Rahmān Ibn Ziyād rapporte que tout le pays depuis Tripoli jusqu'à Tanger, n'était qu'un seul bocage et une succession continue de villages, et que tout fut détruit par cette femme »<sup>2</sup>.

En dehors de l'image légendaire que l'on présente souvent de la Kāhina dans les sources arabes, un fait semble certain : c'est la détérioration du fait urbain en Ifriqiya à cause de la succession des invasions depuis la chute de l'empire romain. La tactique de "la terre brûlée", comme la qualifie Mohamed Talbi, adoptée par la Kāhina vers la fin du VII<sup>e</sup> siècle, entraîna la dévastation de tout le pays. La même décision, note Talbi, avait déjà été prise « vers 539 par Salomon contre le roi Iabdas retranché dans l'Aurès ». Ces dévastations successives vers la fin de l'Antiquité et les débuts du Moyen-Âge, « ont donné lieu à de longues discussions. Certains historiens modernes les nient. Les chroniqueurs arabes les ont démesurément exagérées. En fait, il ne semble pas que l'on puisse raisonnablement ni les nier, ni leur donner non plus les proportions d'un véritable cataclysme. Elles n'ont pas dû dépasser le cadre de certaines régions de l'Ifrikiya, mais elles ont dû aussi être quand même suffisamment importantes pour mécontenter de larges fractions de la population sédentaire qui, lorsqu'elle ne chercha pas refuge dans les îles de la Méditerranée, voire en Espagne, se résigna à implorer l'intervention de Ḥassān »<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Toutes les sources arabes, sans aucune exception, ne citent que la ville de Bizerte. Cf. *supra* notre analyse des événements de la conquête arabe.

<sup>2</sup> Al-Nuwayrī, *nihāyat al-arab*, p. 341. Voir aussi Ibn Idārī, *al-Bayān*, t1, p. 35-37, selon ce dernier l'acte de la Kāhina a engendré la désertion de tout le Maghreb et l'enfui de toute la population vers *al-Andalus* et les îles de la Méditerranée.

<sup>3</sup> M. Talbi, "al-Kāhina", *EF*<sup>2</sup>, III, p. 440-442.

Se contenter des données fournies par les sources arabes, ne permet donc pas de comprendre les faits historiques de cette période de transition entre l'Antiquité et le Moyen-Âge. Pour la région de Bizerte par exemple, il est inimaginable qu'un territoire comportant plus de 500 sites antiques, dont une dizaine considérés comme des villes<sup>1</sup>, ne soit représenté dans les sources écrites arabes au VII<sup>e</sup> siècle que par la ville de Bizerte. Que devient par exemple Utique, le cas que nous jugeons le plus significatif dans cette problématique ?

Utique est une fondation phénicienne vers 1100 avant J. C.. Elle a été l'un des premiers comptoirs sur la route maritime traversant les deux bassins de la Méditerranée. Cette ville florissante durant l'Antiquité disparaît du fait du mutisme des sources de la période médiévale et ne réapparaît qu'au début de l'époque moderne. Cette absence surprenante de cette agglomération dans la documentation arabe mérite, au moins du point de vue qui nous retient ici, d'être étudiée.

Utique suscitait et suscite encore beaucoup d'intérêt. On ne peut passer dans le pays sans parler de cette localité. Même Carthage, fondée trois siècles après, n'a pas pu effacer le charme et la place qu'a eu Utique aux yeux des visiteurs. Géographes, historiens, voyageurs, officiers de la brigade coloniale, ne considèrent leur mission accomplie que lorsqu'ils visitent cette agglomération. Elle éveillait l'attention par son patrimoine monumental, par son poids sur la carte urbaine de la province et même par les changements qu'a subis sa position géographique. Avant la fondation de Carthage, en 814 avant J.C., elle n'était plus qu'un simple comptoir phénicien sur un trajet maritime qui traversait toute la Méditerranée, mais à partir de l'époque phénico-punique elle est devenue un port de guerre de premier ordre. Sa situation côtière s'est modifiée à travers le temps. Aujourd'hui, Utique ou *ʿAtīqa*, le toponyme phénicien de l'agglomération qui signifie "la ville ancienne" par rapport à *Qart Hadišt* (Carthage) qui signifie "la ville nouvelle", est éloignée du rivage d'au moins une dizaine de kilomètres. Les alluvions charriées par la Medjerda durant des siècles ont modifié le paysage topographique de la côte où se trouvait Utique<sup>2</sup>. Ces indices géographico-topographiques amènent naturellement à se demander s'il faut chercher dans les déplacements de la ligne de rivage les causes de l'abandon du site d'Utique à la veille de la conquête arabe ?

---

<sup>1</sup> Ce chiffre est avancé par S. Ben Baaziz, l'un des responsables du projet de *la Carte Nationale des Sites archéologiques et des Monuments Historiques* et l'auteur de prospections archéologiques dans la région de Bizerte. Voir, S. Ben Baziz, 1990, p. 203-212.

<sup>2</sup> Voir à ce sujet, A. Oueslati, *Les côtes de la Tunisie ...*, p. 45.

De prime abord, la réponse devrait être logiquement favorable à cette lecture, puisque tout changement dans le cadre naturel peut engendrer un changement dans les modes d'occupation du sol. Mais dénier à Utique tout signe de vie à partir de la conquête arabe, en se fondant seulement sur le silence des textes arabes, est injustifiable. Il nous semble que la ville d'Utique n'est évoquée qu'une seule fois dans la documentation écrite médiévale. Dans le *ʿIbar*, Ibn Ḥaldūn cite le nom de *Waṭāqa* **وطاقة** qui pourrait correspondre à la ville d'Utique, et le sens dans lequel est citée cette mention corrobore cette hypothèse. L'auteur parle dans ce passage des centres urbains qui ont été détruits par les conquérants arabes<sup>1</sup>. D'abord, parce que la documentation chrétienne de la fin de l'Antiquité prouve qu'Utique est encore présente sur la carte urbaine même après la fin de la conquête arabe. Dans son étude sur les ruines chrétiennes de la Tunisie, Mesnage, en se référant à la liste de Thronos Alexandrinos (Θρόνος Ἀλεξανδρίνος) indique qu'au commencement du VIII<sup>e</sup> siècle il y avait encore un évêque à Utica<sup>2</sup>, c'est à dire 70 ans, au moins, après le déclenchement de la conquête musulmane<sup>3</sup>. Cette information est un indice de plus des lacunes que présentent les traditions de la conquête arabe en matière d'histoire et de toponymie.

Retournons à présent aux données naturelles. Le déplacement, ou plus précisément la progradation de la ligne de rivage aux environs d'Utique a fait l'objet de plusieurs études. C'est Charles Tissot, vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, qui a été le premier à évoquer les changements topographiques intervenus dans la plaine deltaïque de l'Oued Medjerda<sup>4</sup>. Puis, et durant plusieurs décennies, la question a préoccupé les géographes<sup>5</sup>, jusqu'aux dernières années du XX<sup>e</sup> siècle lorsque les archéologues commencent à s'y intéresser. Dans une étude collective, regroupant deux géographes et deux archéologues, et portant sur les déplacements de la ligne de rivage en Tunisie, Ameer Oueslati, Roland Paskoff, Hédi Slim et Pol Troussset, proposent, en se fondant toujours sur l'absence des données textuelles sur le déplacement des lits de l'oued

<sup>1</sup> Ibn Ḥaldūn, *al-ʿIbar*, t. IV, p. 213. Dans la traduction de De Slane, on lit Outaca, p. 207

<sup>2</sup> Mesnage, p. 44-45.

<sup>3</sup> Nous savons que la première campagne contre l'Ifriqiya sous le commandement de ʿAbdallāh b. Abī Sarḥ date de l'an 627.

<sup>4</sup> Ch. Tissot, 1882, II, p. 123.

<sup>5</sup> A. Oueslati et alii, « Déplacements de la ligne de rivage en Tunisie d'après les données de l'Archéologie à l'époque historique », in *Déplacements des lignes de rivage en Méditerranée*, coll. C.N.R.S., 1987, p. 67-85.

Medjerda durant l'époque médiévale<sup>1</sup>, de situer au VII<sup>e</sup> siècle l'abandon d'Utique : « Au IV<sup>e</sup> siècle après J.-C., le lit n°4 (de l'oued Medjerda) était toujours actif et le remblaiement des environs d'Utique, maintenant entourée de marécages inhospitaliers, était avancé. La décadence de la ville est attestée au VI<sup>e</sup> siècle et son abandon intervient au VII<sup>e</sup> siècle alors que fonctionnait déjà probablement le lit n°5. Aucun document ne permet de dater les divagations (lits n°6 et 7) de la Medjerda pendant le Moyen Âge et les temps modernes. Durant toute cette période, le remblaiement de la partie septentrionale du golfe d'Utique se poursuivit et la lagune de Ghar el Melh (Porto Farina) aurait probablement fini par disparaître si, à la fin du XVIII<sup>e</sup> ou au début du XIX<sup>e</sup> siècle, la Medjerda ne s'était détournée vers le Sud et n'avait créé une nouvelle embouchure, caractérisée par la naissance et le développement d'un bec à crochons, qui a fonctionné jusqu'en 1973 »<sup>2</sup>.

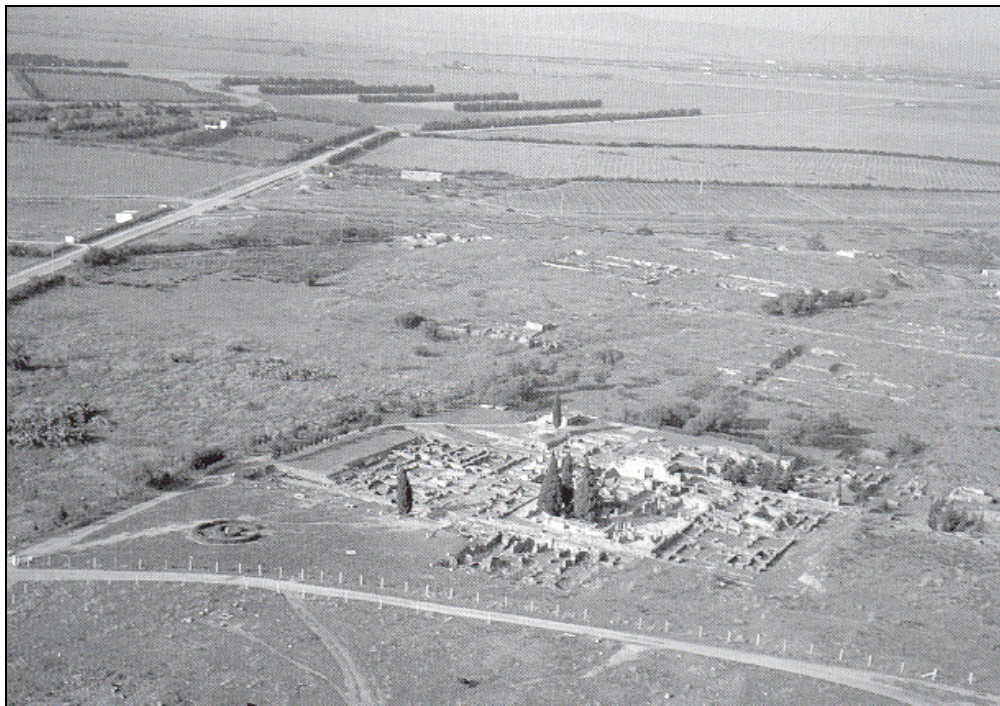


Fig. 362 : Photo aérienne du site d'Utique (d'après *Itinéraire du savoir en Tunisie*, 1995)

<sup>1</sup> Si les sources arabes sont silencieuses sur l'évolution de la plaine deltaïque de la Medjerda, les sources de l'Antiquité présentent, en revanche quelques indices qui permettent d'esquisser l'histoire de ce déplacement. Voir à titre d'exemple : Polybe, *Histoires*, I, 75, 4, Appien, VIII, 105-110. et Tite-Live, XXXIX, 35.

<sup>2</sup> A.Oueslati et alii, *op. cit.*, p. 72.



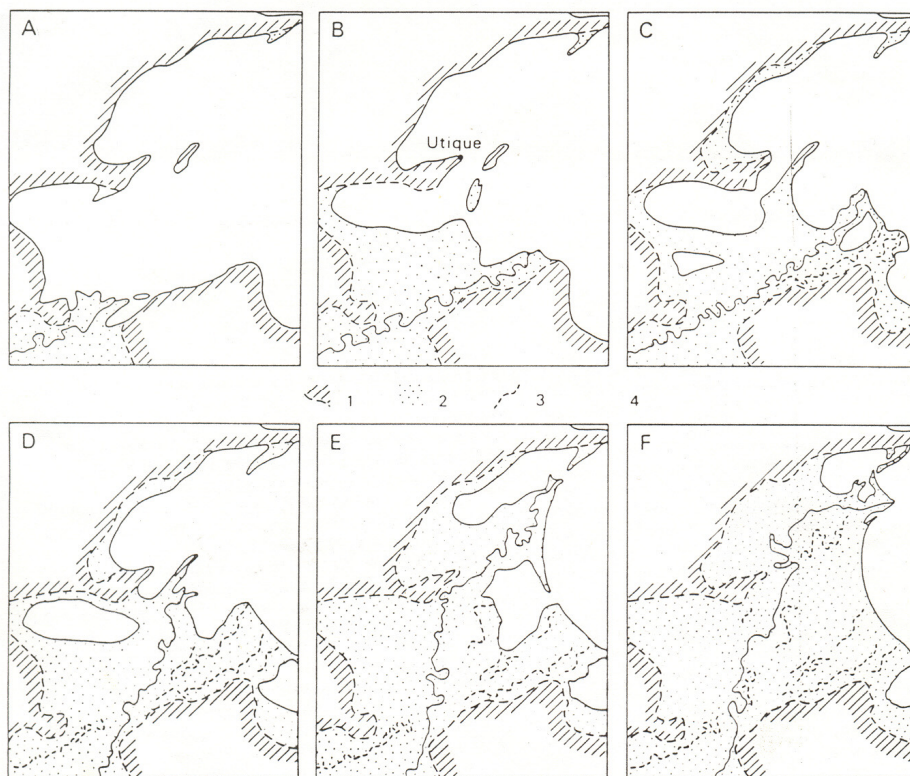


Fig. 363 : L'évolution du delta de la *Magrada* (d'après Oueslati et al., 1987)  
 A : 3000 ans av. J.-C. / B : 1000 ans av. J.-C. / C : 200 ans av. J.-C. / D : 400 ans ap. J.-C. / E : 1000  
 ans ap. J.-C. / F : 1900 ans ap. J.-C.  
 1 : espace non deltaïque. 2 : remblaiement deltaïque. 3 : bras abandonné. 4 : dune d'argile



## **B- Les premiers temps de l'Islam : un espace marginalisé et en crise**

### ***1- Un fatḥ au rythme de la conquête de l'Ifriqiya :***

Pour le déroulement de la conquête arabe dans la région, on est encore loin d'avoir fait toute la lumière désirable. On en est loin, puisqu'on ignore jusque là s'il s'agit d'une conquête réalisée au cours d'une seule expédition ou si elle a été l'aboutissement d'une longue série de razzias. De plus, l'on se demande si la ville de Bizerte, en tant que ville maritime, était entrée dans les objectifs des premiers conquérants, en prenant en considération la méfiance qui a marqué les premières expéditions vis-à-vis des régions côtières par suite des risques d'attaque de la flotte byzantine?<sup>1</sup> La présence relativement tardive de cette ville dans les événements de la conquête avait-elle aussi un rapport avec sa proximité de Carthage, l'ancienne capitale des byzantins ?<sup>2</sup>

L'historiographie n'est pas encore à même de clarifier des événements des premiers moments de la conquête, vu la nature fragmentaire des informations fournies par nos sources. En effet, à part le cas de la ville Bizerte, appelée à cette époque *Hippo Ziarrhytus*, on ne possède aucune indication sur les détails de la conquête dans les autres localités de la région. Cette exception nous amène à poser la question suivante : la conquête de Bizerte, en tant que chef lieu, signifie-t-elle l'occupation de toute la région ? Autrement dit, le destin d'une région est-il forcément lié à sa ville capitale ?

Ce qui paraît incontestable dans ces informations, c'est que la ville s'impose, dès les premiers temps de l'Islam, comme la capitale d'une circonscription. Le fait que seule la ville de Bizerte soit mentionnée –par rapport bien entendu aux autres agglomérations de la région- peut avoir son explication dans la nature des sources elles mêmes. Nous savons que les premières traditions de la conquête (*aḥbār al fatḥ*) n'ont été mises par écrit qu'à la fin du 2<sup>e</sup>/VIII<sup>e</sup> siècle, c'est à dire à une époque où Bizerte s'impose déjà comme le chef-lieu de tout le district. Il est donc évident qu'elle bénéficie

---

<sup>1</sup> L'état de vigilance vis-à-vis des zones côtières était présent au moins dans toutes les expéditions exploratoires de °Abd Allāh b. Abī Sarḥ (27/648) et de Mu°āwiya b. Ḥudayḡ (45/665).

<sup>2</sup> Il faut se souvenir que le Patrice Grégoire avait fait ses cessions a Sufaitula peut avant l'arrivée des Arabes.

dans la littérature de la conquête, d'une importance plus grande que celle des autres agglomérations de la région. À cela s'ajoute la position stratégique de la ville, aussi bien au niveau de la région et de l'Ifriqiya en général que dans le bassin méditerranéen.

### **a- La phase exploratoire :**

La première mention de Bizerte dans les événements de la conquête est attestée chez al-Bakrī. Il indique que la ville a été conquise lors d'une campagne menée par Mu<sup>c</sup>āwiya b. Ḥudayj al-Sakūnī en 41/661-662<sup>1</sup>, alors que dans le *Riyāḍ al-nufūs* d'al-Mālikī, qui a vécu lui aussi dans la deuxième moitié du 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle, on apprend que l'expédition qui est allée jusqu'à Bizerte a eu lieu en 50/670<sup>2</sup>. Entre les deux versions, comme on peut le remarquer, il y a une différence de presque dix ans. Cette différence de dates pourrait être considérée comme normale si Mu<sup>c</sup>āwiya n'avait dirigé qu'une seule expédition<sup>3</sup>, alors que, d'après les autres traditions de la conquête, Mu<sup>c</sup>āwiya commanda plusieurs expéditions en Ifriqiya. Selon Ibn 'Abd al-Ḥakam (3<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle), l'auteur des *Futūḥ miṣr wa bilād al-Maġrib*<sup>4</sup>, Mu<sup>c</sup>āwiya avait mené trois expéditions en Ifriqiya. La première campagne a eu lieu à l'époque du calife 'Uthmān en 34/654-655<sup>5</sup> ; la seconde, six ans après, mais cette fois-ci, sous le règne du fondateur de la dynastie omeyyade, Mu<sup>c</sup>āwiya b. Abī Sufyān, alors que la troisième s'est déroulée en 50/670, à la veille de la désignation de 'Uqba b. Nāfi' al-Fihri, à la tête des troupes de l'Ifriqiya<sup>6</sup>.

Sans entrer dans des détails jusque là incertains, nous pouvons considérer que les premiers contacts avec la région se produisirent au cours de la décennie 40-50h/661-670. Ce ne fut qu'un début puisque la décision finale de s'installer dans la ville ne sera prise que bien plus tard. Cette phase, considérée comme une phase exploratoire, est plutôt marquée par une politique prudente et hésitante que par une volonté stratégique de présence permanente<sup>7</sup>. Les informations que nous procure le géographe andalou al-

<sup>1</sup> al-Bakrī, *al-Masālik*, 1992, II, p. 721.

<sup>2</sup> Al Mālikī, *Riyāḍ*, I, p. 28-29 ; H. H. Abdelwahab, *Ḥulāsa*, p. 56 ; Cambuzat, *Les cités du Tell*, I, p. 44.

<sup>3</sup> Il n'est pas sans intérêt de signaler qu'il est fréquent de rencontrer dans les sources des différences de dates à cause du caractère tardif de beaucoup d'entre elles.

<sup>4</sup> Contrairement à ce que révèle son titre, l'ouvrage d'Ibn Abd al-Ḥakam ne traite pas de l'intégralité des événements de la conquête puisque le but principal de ce chroniqueur était de proposer des solutions juridiques aux différents problèmes posés aux nouveaux conquérants, notamment le problème du partage du butin. Pour plus de détails sur l'apport des ouvrages des *Futūḥ*, voir Mahfoudh (F), « l'archipel des Kerkéna ... », 1999, p. 652.

<sup>5</sup> Voir aussi Abū-l-'Arab, *Ṭabaqāt 'ulamā' Ifriqiya*, p. 71.

<sup>6</sup> Ibn 'Abd al-Ḥakam, *futūḥ*, p. 308. Voir aussi Abū-l-'Arab, *Ṭabaqāt*, p. 15 et al-Mālikī, *Riyāḍ al-Nufūs*, I, p. 30.

<sup>7</sup> Parmi les autres sources de la conquête on peut citer : al-Balāḍurī, *Futūḥ al-buldān*, éd. Liban, 1988. Dans cette source, cependant on ne trouve aucune mention sur la conquête de la ville et de la région.

Bakrī, laissent supposer que la stratégie des chefs militaires musulmans n'a pas dépassé le désir d'explorer un espace jusque-là inconnu. La tactique se limite, probablement, à l'envoi de quelques détachements dans des opérations d'observations afin de préparer la phase de la conquête finale. Parmi ces corps du *jund*, il y en avait un qui était commandé par °Abd al-Malik b. Marwān, le futur Calife omeyyade. On lit dans les *Masālik*, qui nous fournissent la relation la plus détaillée sur la conquête de *Banzart*, que °Abd al-Malik « s'étant écarté du corps de l'armée, trouva, chez une femme indigène, un accueil empressé et une généreuse hospitalité. Jamais il n'oublia ce bienfait, et, parvenu au trône du khalifat, il écrivit à son lieutenant, gouverneur de l'Ifriqiya, lui ordonnant d'avoir soin de cette femme et de toutes personnes de la même famille. Cet officier les combla de biens et de faveurs »<sup>1</sup>.

Ce qui précède fait penser que la région de Bizerte, et la partie septentrionale de l'Ifriqiya en général, furent lors de ces premières campagnes, la cible de quelques razzias qui cherchaient essentiellement à faire le maximum de butin, à obtenir des renseignements et à intimider Carthage. Au cours de cette phase, les conquérants ne prirent pas la décision d'établir des camps permanents. Cette politique marquera plutôt la deuxième moitié du premier siècle de l'hégire, notamment après la fondation de Kairouan, qui servira de base aux nouveaux arrivants pour conquérir le reste de l'Ifriqiya, dont Bizerte et sa région, et préparer la phase suivante, à savoir la conquête du reste du *bilād al-Mağrib*.

#### ***b- La conquête définitive :***

Si l'on revient, même sommairement, aux événements de la conquête de l'Ifriqiya, on constate que le rythme, ainsi que le programme et le but des nouveaux conquérants, ont changé après la fondation de Kairouan. Cette dernière a servi de base fixe pour le regroupement des troupes musulmanes qui commençaient à arriver, cette fois-ci avec leurs familles, pour s'installer sur cette nouvelle terre de l'Islam. On constate, d'après les sources, que les différents chefs s'installèrent avec leurs troupes dans ce nouveau camp puis envoyèrent des cavaliers dans toutes les directions, pour des expéditions ciblées et bien programmées<sup>2</sup>. Cette phase, qui commence avec la *wilāya* de °Uqba b. Nāfi° (50/670) et se poursuit avec ses successeurs, a aidé à l'intégration progressive des conquérants et surtout à une plus grande connaissance du milieu local.

---

<sup>1</sup> Al Bakrī, *al-Masālik* ..., trad. 1913, p. 122.

<sup>2</sup> Voir entre autres, Ibn °Abd al-Ḥakam, *Futūḥ*, p. 308-309.

En ce qui concerne la région de Bizerte et précisément sa situation administrative par rapport à la nouvelle capitale des musulmans entre 50/670 et 69/688, nos renseignements sont aussi maigres. Au cours de cette période, c'est à dire celle des gouvernements de °Uqba b. Nāfi° et de Zuhayr b. Qays al-Balawī, l'essentiel des opérations prit la direction de l'Ouest. Il s'agissait d'étendre la conquête au reste du Maghreb, où se trouvaient les forces du chef berbère Kusayla b. Lamzam, le chef des Awraba. Le choix de se diriger vers les zones intérieures pour l'avancement de la conquête, permettait aux conquérants tout d'abord, de soumettre les chefs berbères rebelles, ensuite d'explorer des espaces jusque là inconnus, et enfin d'éviter, au moins pour quelques temps, les zones côtières contrôlées et dominées par les Byzantins<sup>1</sup>.

En l'absence de renseignements directs concernant l'espace bizertin, nous allons essayer de le replacer dans un cadre plus vaste et de voir dans les sources l'évolution des événements dans les zones limitrophes (surtout les régions de Tunis et de Béja), afin de comprendre l'évolution de la conjoncture, dans un cadre plus général et d'apporter, dans un second temps, quelques compléments sur cette vingtaine d'années que les sources ne documentent guère. Une fois encore, nos textes ne permettent pas d'avoir une idée claire de "la réalité nord ifriqiyenne". Ce silence, digne d'attention, de toutes les sources, laisse supposer que cette partie de l'Ifriqiya ne figurait ni dans les projets de °Uqba, qui exerça la fonction de gouverneur (*wālī*) par deux fois entre 50/670 et 62/681<sup>2</sup>, ni dans la stratégie de Zuhayr b. Qays (63/682 – 69/688). Ce qui se dégage avec certitude des ces sources, c'est que lorsque °Uqba fut nommé gouverneur, le Nord de l'Ifriqiya échappait à l'emprise des troupes musulmanes, et Carthage était toujours sous la domination byzantine. Béja aussi, en tant que centre d'une région limitrophe de Bizerte, n'apparaît dans les événements de la conquête qu'avec l'arrivée de Ḥassān b. al-Nu°mān, ce qui représente un indice supplémentaire selon lequel la partie septentrionale du pays n'avait probablement pas figuré dans les objectifs de ces chefs. Dans les différents récits, on apprend que °Uqba avait orienté ses efforts vers l'Ouest, alors que Zuhayr ne se préoccupait que de sa lutte contre Kusayla, ce qui prouve que la question berbère était le souci principal de ces deux gouverneurs.

---

<sup>1</sup> Pour plus de détails sur l'avancement de la conquête, cf. H. Djaït et alii, *Le Moyen -Âge*, 2005, p. 31-41.

<sup>2</sup> Les deux gouvernements (*wilāya*) de °Uqba b. Nāfi° ont été séparées par celui d'Abū-l Muhāğir Dīnār en 55/674.

En 73/692-93, suite à la répression de la *fitna zubayrite* en Orient, les Omeyyades marwanides décidèrent de reprendre la conquête au Maghreb, en essayant cette fois de l'achever, d'autant plus que le Calife °Abd al-Malik b. Marwān avait laissé, si l'on en croit la tradition d'al Bakrī qui reste unique, des souvenirs chez une famille de la région de Bizerte<sup>1</sup>. En 75/694 °Abd al-Malik b. Marwān chargea Ḥassān b. al Nu°mān<sup>2</sup> de se rendre en Ifriqiya, pour attaquer en priorité la puissance byzantine, partiellement reconstituée après les coups reçus lors des dernières campagnes<sup>3</sup>. Avec °Abd al-Malik, un nouveau programme sans précédent a été décidé et les événements prirent un déroulement différent.

Quoique postérieur d'environ sept siècles aux événements concernés, le récit du chroniqueur égyptien al-Nuwayrī est le texte le plus détaillé sur les événements de la campagne de Ḥassān. Après son entrée à Kairouan « on lui désigna Carthage, grande ville qui n'avait pas encore été prise, et contre laquelle °Uqba avait échoué »<sup>4</sup>. Il la prit, et sans laisser le temps à ses ennemis de se regrouper, il expédia des détachements dans les environs et donna l'ordre de ruiner la capitale byzantine du pays en 79/698. En l'absence d'informations détaillées sur les débuts des opérations de Ḥassān, on peut se demander si Bizerte figure parmi les localités concernées par cette décision. Les sources ne disent rien des régions limitrophes de Carthage. Elles ne confirment pas l'hypothèse de la fréquentation de la région par les troupes de Ḥassān, mais ce silence ne nous empêche pas de retenir cette éventualité. Diverses raisons rendent cette hypothèse plausible. D'une part, la région est limitrophe de Carthage ; la ville de Bizerte est à peine à une demi *marḥala* (étape) de cette ville. *Ṣaṭfūra*, selon al-Idrīsī est limitrophe de la contrée de Carthage<sup>5</sup>. Que les *ḡund* de Ḥassān aient conquis le territoire de Bizerte ne paraît pas douteux. D'autre part, l'évolution de la situation après les événements de 73/692-93. La version d'al-Nuwayrī montre que les restes de l'armée Byzantine, qui prit la fuite après la chute de Carthage, s'étaient rassemblés à Ṣaṭfūra et à Bizerte et firent

<sup>1</sup> La volonté d'achever la conquête de l'Ifriqiya définitivement se manifeste dans le nombre des soldats envoyés par °Abd al-Malik à Ḥassān b. al-Nu°mān. Cf. Ibn 'Idhārī, *al-Bayān*, I, p. 34.

<sup>2</sup> Sur les incertitudes concernant les dates d'arrivée de Ḥassān en Ifriqiya, voir M. Talbi, *EF*<sup>2</sup>, t3, p. 279.

<sup>3</sup> H. Djaït et *alii*, *Le Moyen-Âge*, p. 32-33. Cette priorité donnée à l'attaque contre la puissance byzantine installée à Carthage est liée à la situation en Orient. En effet, la guerre contre les Byzantins fut reprise en 73/692, à la suite du refus de l'Empereur byzantin d'accepter la nouvelle monnaie d'or musulmane frappée par °Abd al-Malik. Voir à ce propos H. A. R. Gibb, « °Abd al-Malik B. Marwān », *EF*<sup>2</sup>, I, p. 78-80.

<sup>4</sup> Al Nuwayrī, *Nihāyat al-Arab*, T. 24, p. 35 ; trad. De Slane, p. 339.

<sup>5</sup> al-Idrīsī, *Nuzhat*, p. 288-289. ; Bakrī, *al-Masālik*, 1992, II, p. 721 (trad. p. 123)

appel à des alliés berbères pour préparer une offensive contre les troupes de Ḥassān. Mais ce dernier n'attendit pas l'initiative des Byzantins et des Berbères ; il les poursuivit et en tua un grand nombre. Les musulmans – poursuit al Nuwayrī – « s'emparèrent de ce territoire –c'est à dire de *balad Sāfura-* et réduisirent toutes les places fortes auxquelles ils mirent le siège »<sup>1</sup>.

Ce qui se dégage de ce qui précède, c'est que la région n'a été vraiment conquise qu'avec l'expédition de Ḥassan b. al-Nu<sup>c</sup>mān, c'est-à-dire vers la fin du 1<sup>e</sup>/VIII<sup>e</sup> siècle. Après cette campagne, le Nord de l'Ifriqiya appartient désormais aux gouverneurs kairouanais qui nommèrent des représentants dans chaque district. A partir de ce moment, le programme des maîtres du pays a changé et la politique des gouverneurs régionaux s'est focalisée sur le contrôle et la soumission de la population locale.

## ***2- Un espace en révolte et en crise :***

### ***a- La période des wullāt :***

Quelle était la situation de la région au lendemain de la conquête ? Quels furent ses rapports avec le nouveau régime de la province ?

Tout d'abord, et en rapport avec la nouvelle situation qu'a connue l'Ifriqiya, une première remarque s'impose. Avec l'arrivée des musulmans, l'*iqḷīm* de Bizerte perdit l'avantage de se trouver au voisinage de la capitale. Kairouan, dès 50/670, prend la place de Carthage, et donc la région se trouve, au moins du point de vue de sa situation géographique, assez éloignée du centre du pouvoir de l'Ifriqiya. Cet éloignement géographique va, même relativement, influencer sur le destin politique de la région.

Après la mort de la Kāhina, symbole de la résistance farouche des Berbères, Ḥassān organisa l'administration de la nouvelle terre de l'Islam en concluant des traités avec le reste des Byzantins et en nommant à la tête de chaque région un représentant (*ʿāmil*) pour, d'une part, percevoir le *ḥarāğ* et d'autre part, faciliter le contrôle du pays<sup>2</sup>. Devenue terre d'Islam, la région de Bizerte, comme ce fut d'ailleurs le cas de toutes les autres circonscriptions de l'Ifriqiya, se transforma désormais en une terre d'impôts pour récompenser en premier lieu les conquérants immigrés, nouveaux occupants du pays, et pour assurer des revenus favorisant la progression de la conquête.

---

<sup>1</sup> Al-Bakrī, , *al-Masālik*, 1992, II, p.721. Voir aussi les traditions d'Al-Māliki, *Riyād* ..., I, p. 47-49. ; Ibn al Athīr, *al-Kāmil*..., IV, p. 369-370. ; Ibn 'Idhārī, *al-Bayān* ..., I, p. 35.

<sup>2</sup> Ibn Idārī, *al-Bayān*, I, p. 38.



A ce niveau, un premier point mérite, à notre avis, d'être clarifié. Nous avons vu dans les pages précédentes que les données qui sont conservées par les deux sources du 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle – al-Bakrī et al-Mālikī – n'évoquent que la conquête de la ville de Bizerte. Cette ville, centre permanent de ribāṭ sur la côte nord de l'Ifriqiya<sup>1</sup> et capitale de sa région, dès les premiers temps de l'Islam<sup>2</sup>, fut conquise, selon ces deux traditions, de force (*fatḥ* <sup>c</sup>*unwa*)<sup>3</sup>. Bien qu'elle soit insuffisante, puisqu'elle ne concerne que Bizerte comme ville et non toute la région, nous revenons sur cette information, du point de vue de son impact sur le statut juridique que connut « la terre ouverte » après l'installation de la nouvelle administration et donc sur la manière dont la région était gouvernée. Conquise de force, Bizerte, et au moins ses environs immédiats, acquirent le statut d'une terre de *ḥarāğ*, c'est-à-dire d'une terre « dont les habitants, en principe, ne gardaient l'usufruit de leur sol que moyennant des redevances plus au moins fortes payées à l'État »<sup>4</sup>. Un tel statut pèsera sans doute, d'une part, sur la relation entre la population locale et les *Rūm* qui sont restés dans la région et, d'autre part, la nouvelle administration du pays.

Malgré ses succès militaires et administratifs, Ḥassān ne conserva pas la *wilāya* de l'Ifriqiya. C'est à Mūsā b. Nuṣayr que le califat confia l'administration politique et militaire de la province. Ancien responsable du *ḥarāğ* de Baṣra, à l'époque de <sup>c</sup>Abd al-Malik b. Marwān –donc doté d'une bonne expérience administrative-<sup>5</sup>, Mūsā pratiqua une nouvelle politique fiscale, jusque là étrangère à l'Ifriqiya et à ses habitants. Il finit même, rapportent les sources, par se soustraire à la dépendance à l'égard du gouverneur de l'Égypte vers 86/705. Cette nouvelle politique, sur laquelle nous ne disposons pas de détails suffisants, semble avoir porté ses fruits, puisque le nouveau gouverneur put, selon le *Kāmil* d'Ibn al-Aṭīr, dominer d'une main de fer, la plupart des régions du pays<sup>6</sup>.

Les événements de la région de Ṣaṭfūra à l'époque de Mūsā b. Nuṣayr sont totalement absents de la documentation disponible. En l'absence de documents d'archives, qui pourraient fournir des données chiffrées, personne ne peut évaluer le nombre des immigrants arabes qui s'étaient établis dans la région de Bizerte après l'achèvement des opérations de la conquête, ni les différentes agglomérations choisies

<sup>1</sup> Al-Ya<sup>c</sup>qūbī, *al-Buldān*, p. 350.

<sup>2</sup> Ibn Hawqal, *Ṣūrat al-arḍ*, p. 74.

<sup>3</sup> Al-Bakrī, *Al-Masālik*, 1992, II, p. 721 ; al-Mālikī, *Riyāḍ*, I, p. 29-30.

<sup>4</sup> Talbi, *l'émirat aghlabide*, p. 23-24.

<sup>5</sup> Ibn Iḍārī, *al-Bayān*, I, 39.

<sup>6</sup> Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*,

par ses conquérants pour peupler les villes désertées<sup>1</sup>. Il est, de plus, difficile de déterminer les liens qui se sont tissés entre ces nouveaux colons, la population locale et le reste des Byzantins qui ont choisi de conserver leurs biens et de rester en Ifriqiya<sup>2</sup>. En 86/705, c'est-à-dire en pleine période du gouvernement de Mūsā b. Nusayr, celui-ci, lit-on dans le *Bayān* d'Ibn ʿIdārī, régnait sur une « Ifriqiya où la plupart des villes étaient désertes, abandonnées par les Berbères »<sup>3</sup>.

L'information est très générale, mais, semble-t-il, très révélatrice. Elle est synonyme d'une Ifriqiya encore peu pacifiée sur tous les plans : administratif, politique et urbanistique. On apprend des textes qui parlent de ces années qui suivirent la conquête définitive, que la politique fiscale et de prélèvement excessif de Berbères réduits en esclavage sous la forme d'impôt humain (*taḥmīs*) tendirent les relations entre les nouveaux maîtres de l'Ifriqiya et les habitants<sup>4</sup> qui trouvèrent, selon Ibn ʿIdārī, dans les montagnes des refuges pour s'abriter des raids des troupes de Mūsā b. Nuṣayr. Pour ne citer qu'un exemple de ces raids, on peut évoquer la campagne dirigée en 86/705 contre les Berbères de Zaġwān et de ses environs<sup>5</sup>.

En somme, en dépit des exagérations qui s'expliquent par la volonté des chroniqueurs arabes de "purifier" et surtout de "légitimer" les actes de répression menées par les troupes musulmanes et de montrer leur gloire<sup>6</sup>, on peut déduire que la carte urbaine du pays a été lourdement modifiée pendant ce premier siècle de l'Islam. Le taux d'urbanisation semble s'être détérioré et la vie citadine ne reprendra son évolution que plus tard, avec l'amélioration des rapports entre les Arabes et les Berbères<sup>7</sup>.

La première et en même temps la seule mention de Bizerte (comme ville) et de Ṣaṭfūra (en tant que région) pendant l'époque des *wullāt*, concerne le gouvernorat de Ilyās b. Ḥabīb en 137-138/754-755. En cette année, lit-on dans le *Tārīḥ* d'al-Raḳīq, les protagonistes d'un conflit concernant le gouvernement de l'Ifriqiya signèrent un accord au terme duquel ʿUmrān b. Ḥabīb, le frère d'Ilyās, garda le gouvernement de Tunis, de

---

<sup>1</sup> Talbi estime que le nombre est environ de 180 000.

<sup>2</sup> Al-Nuwayrī, *Nihāyat*, T. 24, p. 39-40 ; trad., p. 339.

<sup>3</sup> Ibn ʿIdārī, *al-Bayān*, I, p. 41. Voir aussi Talbi, *L'émirat*, p. 33.

<sup>4</sup> Al-Nuwayrī, *Nihāya*, trad. p. 368.

<sup>5</sup> Ibn ʿIdārī, I, 40 - 41. (*fa awwal futuḥih qalʿat Zaġwān wa nawāḥihā*)

<sup>6</sup> Les exagérations concernent surtout les nombres des captifs berbères. Cf., Talbi, *L'émirat aghlabide*, p. 33-35.

<sup>7</sup> Ibn ʿIdārī, *al-Bayān* I, 41: «*wa kānat akṭar mudun Ifriqiya ḥāliya bi-iḥtilāf al-Barbar ʿalayhā* ». Voir aussi, Ibn Ḥaldūn, *al-Ibar*, VI, p. 133.

Şaṭfūra et d'al-Ġazīra (l'actuel Cap-Bon)<sup>1</sup>. Selon cette information, Şaṭfūra figure comme un district distinct des deux *iqḷīm* de Tunis et de Ġazīrat Abī Šarīk<sup>2</sup>, mais nous ne pouvons pas savoir si cette indépendance date de cette époque ou non. Al-Raḳīq, on le sait, rédige son texte vers la fin du 4<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle. Aurait-il été influencé par la situation administrative de la circonscription à son époque ?

Écrire l'histoire de Bizerte et sa région au cours de la période qui s'étend entre la fin du premier siècle de l'Islam et l'avènement des Aghlabides est une tâche très difficile. Mais cette difficulté concerne aussi toutes les régions de l'Ifriqiya à l'exception –et cela aussi devons-nous l'avouer avec beaucoup de prudence- de Kairouan, citée maintes fois au cours de cette période. En l'absence d'informations directes, nous allons essayer, comme dans le chapitre de la conquête, de suivre dans les sources l'évolution des événements du Nord de l'Ifriqiya et surtout des régions limitrophes de Bizerte, afin de les situer dans un contexte politique et administratif plus large. Mais une fois encore, et le tableau ci-dessous le montre bien, la rareté des informations représente un grand handicap.

**Tableau (1) : Les informations relatives à Bizerte et sa région, particulièrement, et à tout le Nord de l'Ifriqiya entre la *wilāya* de Mūsā b. Nuşayr et l'avènement des Aghlabides (82-184 / 703-800)**

Le gouverneur ( <i>al-wālī</i> )	La période	Informations & sources
Mūsā b. Nuşayr al-Laḥmī	Vers 82/ - 97/	( <i>fa 'awwal futūḥih Qal'at Zaġwān wa nawaḥīhā</i> ) « il commença par conquérir Zaġwān et ses environs » - Ibn 'Idārī, <i>al-Bayān</i> , I, 40.
Muḥammad b. Yazīd	97/ - 100/	« <i>kāna Muḥammad b. Yazīd yab'atu al-sariyya 'ila tuġūr Ifriqiya</i> » (Muḥammad b. Yazīd envoyait ses troupes vers les <i>tuġūr</i> de l'Ifriqiya) – Ibn 'Idārī, <i>al-Bayān</i> , I, 47. Bizerte en tant que ribat maritime qui s'ouvre sur le détroit qui sépare l'Ifriqiya et la Sicile (al-Ya'qūbī, <i>al-Buldān</i> ), était-elle parmi les cibles des campagnes des <i>sar'āyā</i> d'Ibn Yazīd ?

<sup>1</sup> Al-Raḳīq, *Tārīḥ Ifriqiya wa-l-Maġrib*, 1968, p. 122. La traduction française de H. R. Idris, *L'Occident musulman à l'avènement des 'Abbasides d'après le chroniqueur ziride al-Raḳīq*, Paris, 1971, p. 23. Sur cette source voir aussi Talbi (M), *Un nouveau fragment de l'histoire de l'Occident musulman*, in *histoire Pub. de l'Université tunisienne*, 23, 1982, p. 125 – 167. la même information est rapportée par Ibn al-Aḳr, *al-Kāmil*, V, 311-315 ; Ibn 'Idārī, *al-Bayān*, I, 69-70. Voir *infra* tableau n°1.

<sup>2</sup> C'est le nom médiéval de l'actuel "al-Waṭan al-Qiblī" (le Cap Bon). Voir, à titre d'exemple, al-Ḥimyarī, *al-Rawḍ al-Mi'tār*, p. 213.

Ismāʿīl b. ʿAbd al-Ilāh b. Abī al-Muhāğir ( <i>mawlā banī Mağzūm</i> )	100 - 102	Les informations nous manquent énormément. Mais ce que nous apprennent les sources est que l'époque de cet Ismāʿīl fut très calme. C'est à lui qu'on attribue l'islamisation de tous les Berbères de l'Ifriqiya. - Ibn ʿIdārī, <i>al-Bayān</i> , I, 48.
Yazīd b. Abī Muslim	102 -103	Aucune information
Bišr b. Şafwān	103 – 109	Aucune information
ʿUbayda b. ʿAbd al-Raḥmān al-Sulamī	Rabīʿ I 110 - şawwāl 114	Aucune information
ʿUbayd al-Llah b. al-Ḥabḥāb	Rabīʿ II 116 - jumādā I 123	Des soulèvements berbères dans toutes les régions du Maghreb
Kulṭūm b. ʿIyād ( <i>mawlā banī Salūl</i> )	ramaḍān 123 - 124	On ne dispose d'aucune information directe sur la région de Bizerte. Ce que nous rapportent les sources est que l'Ifriqiya fut bouleversée par la révolte des Şufrites. - Ibn ʿIdārī, <i>al-Bayān</i> , I, 56 – 57.
Ḥanzala b. Şafwān	Fin 124 - jumādā I 129	La répression des Şufrites.
ʿAbd al-Raḥmān b. Ḥabīb al-Fihrī	127 - 137	Une Ifriqiya paralysée par les révoltes, la peste et l'épidémie ( <i>fa waqaʿa al-wabāʾ wa-l ṭāʿūn bi Ifriqiya sabīʿ sinīn</i> )- Ibn ʿIdārī, <i>al-Bayān</i> , I, 60. Tunis révolta sous le commandement de ʿUrwa b. al-Walīd al-Şadaḑī. Un şanhağite se souleva à Béja.
Ilyās b. Ḥabīb al-Fihrī	137 - 138	Şaṭfūra passe sous le commandement de ʿUmrān b. Ḥabīb le frère de Ilyās. - Al-Raḡīq, <i>L'Occident musulman</i> , p. 23 ; Ibn ʿIdārī, <i>al-Bayān</i> , I, 69-70 ; Ibn al-Aṭīr, <i>al-Kāmil</i> , V, 311-315
Ḥabīb b. ʿAbd al-Raḥmān b. Ḥabīb al-Fihrī	138 – 144	Aucune information
Muḥammad b. al-Aşʿaṭ al-Ḥuzāʿī	jumādā I 144 – rabīʿ I 148	Les données sont assez fragmentaires. Les sources parlent de ses succès contre les berbères şufrites de Warfağūma ( <i>wa zaḑaṭa Ibn al-Aşʿaṭ Ifriqiya wa aʿmālihā</i> ) - Ibn ʿIdārī, <i>al-Bayān</i> , I, 72-73.
Al-Ağlab b. Sālīm al-Tamīmī	jumādā II 148 - şaʿbān 150	Tunis fut le bastion de l'insurgé al-Ḥasan b. Ḥarb.
ʿAmr b. Ḥaḑṣ b. Qabīşa b. al-Muhallab	151 - dī al-ḥuğğa 154	Les Berbères profitèrent d'une Ifriqiya vide de son armée pour s'insurger. - Ibn ʿIdārī, <i>al-Bayān</i> , I, 75.

Yazīd b. Ḥātim	155 – 171	Une information fournie par une source biographique : selon al-Mālikī, Yazīd b. al-Ṭufayl, le Cadi de l’Ifriqiya à l’époque de Yazīd b. Ḥātim, habitait Ṣaṭfūra avant sa nomination à Kairouan. – Al-Mālikī, <i>Riyāḍ</i> , I, 172-173.
Dāwūd b. Yazīd	171	Selon le <i>Bayān</i> , son gouvernement, qui n’a duré que 9 mois et demi, est caractérisé par ses conflits nombreux contre les Berbères, surtout ceux qui habitaient les environs de Béja. ( <i>aqāma wāliyan °alā Ifriqiya tis°at ašhur wa nisf, yuḥārib umarā’ qabā’il al-barbar muḥāraba °aẓīma. Wa kāna baynahu wa baynahum mawāqif kaḡra fī ḡibāl Bāja wa ḡayrihā</i> ). Ibn °Idārī, <i>al-Bayān</i> , I, 82.
Rawḥ b. Ḥātim b. Qabīsa b. al-Muhallab	171 - ramaḍān 174	Pas de données
Naṣr b. Ḥabīb al-Muhallabī	Fin ramaḍān 174 – 177	Aucune information
Al-Faḍl b. Rawḥ b. Ḥātim	177 - ša°bān 178	Une période de troubles à Tunis
Harṭama b. A°yan	Rabī° II 178 – 181	Aucune information
Muḥammad b. Muqātil al- °Akkī	ramaḍān 181 - 184	Révolte de Tammām b. Tamīm

Sans vouloir tirer de ces bribes de données des conclusions abusives, il semblerait, d’après les événements décrits dans les sources, que le Nord de l’Ifriqiya fut, durant le 2°/VIII° siècle, le théâtre de révoltes successives. Menées par les Berbères essentiellement, et par des chefs arabes parfois, ces révoltes étaient le signe du mécontentement de l’élément berbère à l’égard la politique des Arabes. Un coup d’œil rapide sur la géographie de ces révoltes montre une présence particulière des villes du Nord. Faut-il penser aux conditions naturelles ? C’est-à-dire aux montagnes qui ont servi aux Berbères, comme nous le montre la terminologie associée aux noms de quelques villes (*Qal°at Zaḡwān, Ḡibāl nawāḡī Bāja ...*), de refuges contre les campagnes des troupes de Kairouan. En 126/743, un rebelle berbère, °Abd al-Wāḡid b. Yazīd, de la tribu de Hawwāra s’empara de Béja. À l’époque de °Abd al-Raḡmān b. Ḥabīb (127/744 et 137/754), un autre berbère, un *ṣanhāḡī* cette fois-ci, se révolta à son tour dans les environs de Béja. De plus, à l’époque de ce même gouverneur, plusieurs districts

maritimes, selon al-Nuwayrī, s'insurgèrent contre le pouvoir central de Kairouan. Bizerte figure-t-elle parmi ces localités maritimes ?<sup>1</sup>

Le Nord de l'Ifriqiya, y compris bien évidemment la région de Bizerte, au cours de cette première moitié du 2<sup>e</sup> siècle, semble avoir été marginalisé par les gouverneurs de Kairouan qui cherchent avant tout à satisfaire, aux dépens de la pacification du pays, le Califat d'Orient par l'envoi du butin et d'esclaves berbères. Sauf quelques rares indices sur l'édification de l'arsenal de Tunis (fin 1<sup>e</sup>/VII<sup>e</sup> siècle) et de la mosquée de la Zaytūna (2<sup>e</sup>/VIII<sup>e</sup> siècle)<sup>2</sup>, nos sources sont quasiment silencieuses sur les interventions urbanistiques de ces gouverneurs dans les autres agglomérations septentrionales.

### ***b- L'époque aghlabide (184-296 / 800-909) :***

En 184/800, un nouveau régime prend le pouvoir en Ifriqiya. Un ancien gouverneur du Zāb, Ibrāhīm b. al-Aḡlab b. Sālīm b. °Iqāl al-Tamīmī, est nommé gouverneur en ḡumādā II, à la place de Muḥammad b. Muqātil al-°Akkī. Une nouvelle ère commence puisque ce gouverneur fonde une dynastie qui allait détenir le pouvoir en Ifriqiya pendant plus qu'un siècle, c'est-à-dire jusqu'à 296/909, date de l'avènement des Fatimides.

Pendant les premières années de l'époque aghlabide, la situation ne connut pas de véritables changements, et la carrière d'Ibrāhīm I<sup>er</sup> ne tranche en rien sur celle des anciens *wālī/s*. Comme ses prédécesseurs, le gouverneur d'Ifriqiya « devait constamment -selon M. Talbi- naviguer entre deux périls corrélatifs : le *ḡund* d'un côté, et les *ḥariḡites* berbères de l'autre »<sup>3</sup>. La situation de rébellion permanente des chefs militaires et de soulèvements chroniques des indigènes va marquer tout le siècle aghlabide. Mais si l'on veut parler d'un changement, par rapport bien sûr à l'époque des *wullāt*, nous pourrions le trouver dans la nouvelle façon dont le souverain accède au pouvoir. Avec les nouveaux maîtres l'ascension au trône se fit au sein de la famille aghlabide et le gouverneur était désormais un *émir* au lieu d'un *wālī*.

---

<sup>1</sup> Al-Nuwayrī, *Nihāya*, T. 24, p.65-66 ; trad. p. 366.

<sup>2</sup> Sur Tunis la bibliographie est abondante. Nous nous contentons ici de renvoyer le lecteur à la récente étude récapitulative de Mounira Chapoutot-Remadi, Tunis, dans "*Grandes villes méditerranéennes du Monde musulman*", actes publiés sous la direction de Jean-Claude Garcin, Collection de l'EFR, n° 269, 2000, p. 235-262.

<sup>3</sup> M. Talbi, *L'émirat*, p. 74.

Dans cette partie, comme pour les périodes précédentes, le but est de suivre l'évolution politique qu'a connue la *Bilād Ṣaṭfūra* dès l'ascension des Aghlabides. La première remarque qui s'impose concerne les données dont on dispose dans les sources. Bien qu'il n'existe, malheureusement, aucune source historique vraiment contemporaine des évènements, les informations deviennent, par comparaison avec la période antérieure, de plus en plus denses, aussi bien celles qui concernent toute l'Ifriqiya que celles qui nous parlent de la région de Ṣaṭfūra. Les informations toponymiques sont de plus en plus riches et les discontinuités dans le récit des évènements sont moins importantes<sup>1</sup>. Tout cela semble logique, puisqu'on est de plus en plus près de l'époque de la rédaction des premières sources historiographiques arabes<sup>2</sup>.

Certes, les informations sont plus riches et diversifiées, cependant, elles sont encore loin de fournir toutes les données nécessaires pour pouvoir suivre l'histoire particulière de la région de Bizerte. Les sources de l'époque aghlabide sont dans leur majorité des sources orientales qui ne s'intéressent à l'Ifriqiya que quand la question concerne le centre du pouvoir à Bagdad (par exemple lorsqu'il y a échanges de lettres entre le calife et l'émir aghlabide)<sup>3</sup>. C'est donc dans le croisement de ces sources avec d'autres d'époques postérieures que l'on peut arriver à combler les lacunes des renseignements. Voilà à titre d'exemple, à quoi on peut aboutir avec cette démarche.

Al-Ya<sup>c</sup>qūbī (m. vers 284/897) dans son *Buldān* parle d'un ribat à Bizerte. Cette petite localité, était au cours du 3<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle, un poste de guet sur une côte de *ribats* qui s'étend, du Sud au Nord, entre Sfax et Bizerte<sup>4</sup>. Cette information est confirmée en la recoupant avec une autre donnée tirée d'une source biographique plus tardive. D'après les *Riyāḍ* d'al-Mālikī, Abū Muḥammad <sup>c</sup>Abdullāh b. Abī al-Mahzūl, saint du 4<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle (m. en 339/950), avait résidé dans un *qaṣr* situé dans le port dit *al-Yāqūta*, dans les environs de la ville de Bizerte (*kāna sākinan bi marsā al-Yāqūta bi nāḥiyat Banzart*)<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> Dans le *Bayān* d'Ibn <sup>c</sup>Iḍārī, les informations qui concernent la dynastie aghlabide sont de plus en plus riches, et les données sont, par rapport à la période de la conquête et l'époque des gouverneurs, beaucoup plus précises.

<sup>2</sup> Nous renvoyons à ce propos à la présentation analytique des sources dans la thèse de Mohamed Talbi : *L'émirat Aghlabide*, p. 9-15. Quoiqu'elle remonte aux années soixante, la présentation est encore valide.

<sup>3</sup> Al-Balāḍurī, *Futūḥ al-buldān*, p. 231.

<sup>4</sup> Al-Ya<sup>c</sup>qūbī, *al-Buldān*, p. 350. Les premiers auteurs orientaux qui n'ont jamais visité l'Ifriqiya tirent leurs informations de plusieurs sources, tels que les agents de la poste (*A<sup>c</sup>wān al-barīd*), les étudiants (*Ṭalabat al-ilm*), les commerçants (*al-Tuḡḡār*), les pèlerins (*al-Ḥuḡḡāḡ*)... Al-Balāḍurī dans ces *Futūḥ* cite, dans le passage consacré à Ibrāhīm b. al-Aḡlab que son informateur fut un certain Aḥmad b. al-Nāqid, un *mawlā* de Banū-l Aḡlab, *op. cit.*, p. 230.

<sup>5</sup> Al-Mālikī, *Riyāḍ al-Nufūs*, II, p. 372-382 (notice n° 246).

Revenons, à présent, aux événements tels qu'ils se présentent dans l'ordre chronologique. Il est inutile de s'arrêter sur les difficultés que connut le nouveau pouvoir en Ifriqiya. Tout cela est parfaitement détaillé et analysé dans la thèse de M. Talbi, mais rappelons qu'il s'agit de trois sortes de difficultés.

\* Tout d'abord, il s'agit de la rivalité entre l'Émir et le Cadi ; plusieurs témoignages nous ont été conservés dans les recueils de *tabaqāt*. Les biographies d'Ibn Ġānim, cadi de Kairouan entre 171/788 et 190/806, dans les *Riyāḍ* d'al-Mālikī et les *Madārik* de °Iyāḍ s'en font l'écho. Cette rivalité a été manipulée de loin par le calife abbaside, Hārūn al-Rašīd. Ce dernier en effet « n'écrivait jamais à l'Émir sans écrire en même temps, à part et directement, au Cadi. De même il ne voulait jamais recevoir de courrier qui ne comprît la correspondance de l'un et de l'autre ... D'où, entre Ibrāhīm 1<sup>er</sup> et Ibn Ġānim – poursuit M. Talbi - une sorte de querelle des deux glaives en miniature »<sup>1</sup>.

\* Les difficultés budgétaires qui sont à mettre en rapport<sup>2</sup>, semble-t-il, avec l'hostilité du pouvoir aghlabide naissant à l'égard des berbères d'un côté et des *ḡund* de l'autre<sup>3</sup>. Par rapport à la période antérieure il semble que les insurrections de l'armée devinrent de plus en plus inquiétantes et le calme et l'ordre échappèrent maintes fois des mains du pouvoir aghlabide<sup>4</sup>.

\* C'est avec ce dernier type de difficultés que nous revenons à Ṣaṭfūra et à sa situation à l'époque aghlabide. Six ans environ après l'avènement du troisième Émir, Ziyādat Allāh 1<sup>er</sup> (201-223/817-838)<sup>5</sup>, une série de rébellions du *ḡund* commença à secouer l'Émirat. En 207/822-823, le *mawlā* Ziyād b. Sahl se révolta à Béja. Une année plus tard<sup>6</sup>, °Amr b. Mu°āwiya al-Qaysī s'insurgea et soumit Kasserine et sa région<sup>7</sup>. Mais l'insurrection sur laquelle nous disposons du plus grand nombre d'informations

---

<sup>1</sup> M. Talbi, *Op. cit.*, p. 134

<sup>2</sup> Sur ces difficultés budgétaires voir : Al-Mālikī, *Riyāḍ*, I, 151-152 ; °Iyāḍ, *Madārik*, p. 203 ; M. Talbi, *Op. cit.*, p. 134-135.

<sup>3</sup> La tension avec les berbères et les *ḡund* fait partie de la catégorie des difficultés qui existaient dès la période pré-aghlabide.

<sup>4</sup> L'armée fut composée de mercenaires commandés par des *mawla*.

<sup>5</sup> Il s'agit d'Abū Muḥammad Ziyādat Allāh b. Ibrāhīm b. al-Aḡlab qui régna entre dū al-ḥuḡḡa 201 et raḡab 223/ juin 817 – juin 838.

<sup>6</sup> Cette information est absente dans Ibn al-Aḡr qui nous informe qu'en 208/823, Maṣṣūr al-Ṭunbuḍī se révolta à Tunis, *al-Kāmil*, VI, p. 330.

<sup>7</sup> L'auteur précise qu'en 208/823, le gouverneur de Ziyādat Allāh, °Amr b. Mu°āwiya al-Qaysī, se révolta à Kasserine et s'empara de cette région. (*wa fī sana 208, tārā °Amr b. Mu°āwiya al-Qaysī °alā Ziyādat Allāh b. Ibrāhīm bi-l Qaṣrayn wa taḡallaba °alā tilk al-Nāḡiya, wa kāna °āmilan li Ziyādat Allāh*) : Ibn °Idārī, *al-Bayān*, I, p. 97.



dans les sources, est celle de Maṣṣūr al-Ṭunbuḍī, qui se déclencha en 209/824<sup>1</sup>. Ce chef -relatent les sources- « était à la tête de Tripoli »<sup>2</sup> avant de regagner Ṭunbuḍa, au sud de Tunis, où il restaura un château, probablement byzantin, et se mit à écrire aux différents commandants des *ḡund/s* pour les inciter à la révolte contre Ziyādat Allāh<sup>3</sup>.

Sans entrer dans des détails qui ne présentent pas un véritable intérêt pour cette étude, on peut remarquer dans les sources que la première tentative de soumission de Maṣṣūr et des *ḡund* qui avaient répondu à son appel échoua<sup>4</sup>. Cet échec obligea, en quelque sorte, l'Émir à concentrer toutes ses forces dans une deuxième expédition en envoyant une puissante armée sous le commandement de son grand vizir Ġalbūn<sup>5</sup>. Une fois encore les troupes aghlabides s'inclinèrent à Tunis le 10 rabī' I<sup>er</sup> 209/11 juillet 824, et le coup fut plus douloureux encore. Les chefs de l'armée émirale refusèrent de retourner à Kairouan, par crainte de la colère de Ziyādat Allāh, et se dispersèrent dans le Nord du pays ; chacun s'installa dans une ville, se tailla une "seigneurie" et déclara son alliance avec Maṣṣūr<sup>6</sup>. Dans la liste des lieux occupés par ces chefs, figure Ṣaṭfūra, mais on ne sait pas s'il s'agit d'une ville ou d'une région<sup>7</sup>.

Une fois encore, nous nous trouvons dans l'incapacité de répondre à toutes les questions que l'on peut poser. Ibn al-Aḫīr signale que la liste des villes qu'il cite est incomplète. Il dit en parlant de l'état de désordre de l'armée aghlabide: « ils -c'est-à-dire les chefs militaires (*al-quwwād*)- se détachèrent du vizir Ġalbūn et occupèrent des villes, parmi lesquelles : Bāja, al-Ġazīra (Cap Bon), Ṣaṭfūra, Bizerte, al-Urbus et bien d'autres villes »<sup>8</sup>. Passer les noms des autres villes sous silence montre qu'Ibn al-Aḫīr n'attache aucune importance aux détails et aurait exploité une source locale contemporaine des événements, ou, à défaut, pas très éloignée de cette époque. Faut-il penser ici aux fragments jusque là introuvables d'al-Raḡīq ? Ou à une autre source qui ne nous est pas parvenue ? C'est bien possible.

---

<sup>1</sup> À part les détails fournis par les sources écrites, l'on dispose sur cette insurrection d'un témoignage numismatique. Un dirham a été trouvé près de Manzil Tamīm, au Cap Bon, sur lequel figurait le nom de Maṣṣūr al-Ṭunbuḍī. Cette pièce a été étudiée par H. H. Abdelwahab, « Un tournant de l'histoire aghlabite : l'insurrection de Mansour Tonbodhi, seigneur de la Mohammadia », *RT*, XXXI-XXXII, 1937, p. 343-352.

<sup>2</sup> Al-Nuwayrī, *Nihāya*, T. 24, p. 108 ; trad., II, p. 69.

<sup>3</sup> M. Talbi, *L'Emirat*, p.172-173.

<sup>4</sup> Ibn al-Aḫīr, *al-Kāmil*, VI, p. 330 ; Ibn 'Idārī, *al-Bayān*, I, 98-99.

<sup>5</sup> Ibn al-Aḫīr, *al-Kāmil*, VI, p. 331: (*sayyara ḡaysān kaḫīfan, wa-ista' mala 'alayhim Ġalbūn, ... wahuwa wazīr Ziyādat Allah*).

<sup>6</sup> M. Talbi parle d'un éclatement du Royaume et même il a posé la question suivante : « À défaut d'une ère féodale, allait-on vers un règne de taifas ? » : *L'émirat*, p. 182.

<sup>7</sup> Ibn Ḥaldūn, *al-Ibar*, IV, 423.

<sup>8</sup> Ibn al-Aḫīr, *al-Kāmil*, VI, p. 331.

De par cette fragmentation, on ne sait pas malheureusement qui fut le chef militaire possesseur de la ville de Ṣaṭfūra et celui qui s'empara de Bizerte. Nous n'avons pas non plus d'informations sur la façon dont ces chefs militaires ont gouverné leurs territoires. En revanche, ce que l'on peut retenir, et malgré toute cette ambiguïté, c'est le morcellement administratif qu'a connu *la kūra de Ṣaṭfūra* au cours de cette période. Peut-on penser à une éventuelle réorganisation régionale, d'autant plus que les circonstances sont tumultueuses ?

Dans ce contexte de rebellions intérieures incessantes, Ziyādat Allāh 1<sup>er</sup> décida, en 212/827, contre toute attente, de se lancer dans une conquête extérieure. Une tactique pour laquelle il avait opté, très probablement, pour surmonter ses difficultés intérieures. Son appel à ses troupes était cette fois pour le *ḡihād* ; c'est-à-dire pour combattre l'ennemi infidèle en Sicile. C'est cette "aventure sicilienne"<sup>1</sup>, qui a restauré quelque peu son prestige au sein de la population de l'Ifriqiya.

La première campagne, sous le commandement du Cadi Asad b. al-Furāt<sup>2</sup>, fut un succès<sup>3</sup>. À cette époque là, les *ḡund* en révolte subirent un coup très dur. En 213/828, °Āmir b. Nāfi°, l'un des chefs militaires les plus menaçants, succomba à la suite d'une maladie. Ses partisans se rallièrent alors à un autre chef rebelle, °Abd al-Salām b. al-Mufarriḡ. Ce dernier, nous informent les sources européennes, put, fin ḡumādā 1<sup>er</sup> 213/août 828, écarter le danger d'une tentative de débarquement des Toscans du Comte Boniface de Lucques entre Utique<sup>4</sup> et Carthage ; c'est-à-dire vers les limites sud-est de la région de Bizerte<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> Cette expression est donnée par M. Talbi, *L'émirat*, p. 205.

<sup>2</sup> C'est le fameux juriste Kairouanais de l'époque aghlabide. Un des disciples de Mālik et son livre « al-asadiyya » l'une des sources de Ṣaḥnūn. mort en 213/828, une année après l'expédition de la Sicile évoquée ci haut. Cf. *Ṭabaqāt d'Abū-l Arab*, p. 163-166 et *Madārik* °Iyād , III, 291-309.

<sup>3</sup> Ibn Idārī, *al-Bayān*, 102-103.

<sup>4</sup> C'est l'antique Utica, considérée comme la première fondation phénicienne dans le pays. Sur cette ville voir *infra* le chapitre consacré à l'antiquité de la région.

<sup>5</sup> Cette information est tirée de l'ouvrage de M. Talbi qui fait une comparaison entre une version de *kitāb al-°Uyūn* et une source occidentale qu'il ne cite pas : *L'Emirat*, p. 395.

Tout ce qui précède amène à penser qu'une bonne partie de la région était hors du contrôle du régime aghlabide. Les difficultés du pouvoir central ont encouragé les Berbères de Şaţfūra à exprimer leur mécontentement. Leur insurrection, qui éclate au début du mois de şa<sup>c</sup>bān 213/milieu d'octobre 828, « vint, quoique victorieusement réprimée, paralyser encore davantage l'action du *ğund* et compromettre sa position dans le nord du pays »<sup>1</sup>. Ziyādat Allāh profita de ce contexte de faiblesse de la coalition et prit de nouveau les choses en main.

Voilà donc comment, d'après les sources, les choses se sont passées. Hors ces évènements militaires qui firent entrer la région de Bizerte dans une phase de conflits continus, nous pouvons tirer de la documentation biographique des données sur les répercussions des difficultés politiques sur la situation économique. L'on apprend, indirectement, dans la biographie de Ismā<sup>c</sup>īl b. Rabāḥ al-Ġazarī, que les populations de l'époque étaient contraintes d'aller chercher leur nourriture ailleurs que dans leur région<sup>2</sup>. Al-Mālikī rapporte que lors d'un de ces voyages, cet Ismā<sup>c</sup>īl al-Ġazarī avait croisé un habitant de la cote<sup>3</sup> accompagné de sa famille qui se dirigeait vers Şaţfūra à la recherche de conditions meilleures de vie pour lui et sa famille<sup>4</sup>. *Bilād al-Sāḥil*, d'où vient cette famille - parmi les rares provinces restant au cours de cette période sous le contrôle de Kairouan- connaissait une crise politique et économique<sup>1</sup>.

En somme, la région continua, comme la majorité des autres circonscriptions de l'Ifriqiya, durant le siècle aghlabide (184-296/800-909), à subir les répercussions des grandes convulsions politiques. Elle fut tantôt sous le contrôle des insurgés, *ğund* et Berbères, et tantôt soumise à Kairouan. Mais sa dépendance à l'égard du pouvoir central était, semble-t-il, très fragile. Le texte que nous a laissé le Qādī 'Iyāḍ, d'après lequel un homme de Şaţfūra descendit à Kairouan pour chercher la réponse à une *nāzila* auprès de

---

<sup>1</sup> M. Talbi, p. 209 ; voir aussi P. Cambuzat, *L'évolution des cités du Tell*, I, p. 143.

<sup>2</sup> Ismā<sup>c</sup>īl est un savant kairouanais, contemporain aux trois premiers Émiris aghlabides (mort en 212/827). Voir al-Mālikī, *Riyāḍ*, II, p. 230.

<sup>3</sup> Celui qui habite la région du Sahel. C'est-à-dire la bande côtière qui s'étend entre le sud du Cap Bon et le nord de la petite Syrte (le golfe de Gabes aujourd'hui). Voir sur cette région la thèse présentée récemment à l'Université de Tunis I par Aḥmad Bahi, *muḥāwala fi-l ǧuǧrāfiā al-tāriḥiyya li Bilād al-Sāḥil*, Université de Tunis I, 2002.

<sup>4</sup> Al-Mālikī, *Riyāḍ*, II, p. 337-338.

Saḥnūn, pourrait constituer un indice indirecte de l'absence d'un Cadi à Ṣaṭfūra et, très probablement, d'un <sup>c</sup>*āmil* aghlabide dans la région <sup>2</sup>

L'interprétation est peut-être un peu excessive, nous l'avouons, mais elle est en même temps plausible. Le Qāḍī <sup>c</sup>Iyāḍ, qui cite cette version en se référant à Sulaymān b. Sālīm<sup>3</sup>, inscrit cette *riwāya* dans un contexte bien précis ; il s'agit de témoigner, et cela est aisément attesté en lisant les passages qui précèdent et suivent l'histoire de ce *Ṣaṭfūrī*, des qualités scientifiques de Saḥnūn et de sa manière sûre et patiente dans la résolution des questions qu'on lui posait. Ce contexte est ordinaire dans ce type de source ; il s'agit dans les *tarāğim* de souligner les vertus des grands savants et des juristes.

La région sera évoquée pour la dernière fois au cours de l'époque aghlabide, vers la fin du règne d'Ibrāhīm II (261-283/875-902)<sup>4</sup>. Elle figure parmi les régions qui s'insurgèrent dans le Nord et le Centre-Ouest de l'Ifriqiya. En rağab 280/septembre-octobre 893, Ṣaṭfūra se souleva en effet contre Raqqāda, qui était le centre du pouvoir à cette époque. On ne sait pas, et toujours faute de détails dans les sources, si ce fut un soulèvement berbère ou s'il fut déclenché par des Arabes. On ignore aussi qui était le chef de cette insurrection de Ṣaṭfūra. M. Talbi, qui a bien analysé les circonstances qui sont à l'origine de ce mouvement<sup>5</sup>, a constaté une similitude entre les soulèvements de l'époque de Ziyādat Allah et l'insurrection de l'époque d'Ibrāhīm II, avec la différence que cette dernière manquait manifestement de mordant, et n'avait pas su trouver un chef résolu qui l'incarnât et menât l'assaut contre le régime<sup>6</sup>. « Les troupes des districts insurgés, écrit al-Nuwayrī, ne firent pas leur jonction en un même lieu. Chaque chef demeura où il était »<sup>7</sup>.

---

<sup>1</sup> Ibn <sup>c</sup>Iḍārī, *al-Bayān*, I, p. 100-101.

<sup>2</sup> Al-Qāḍī <sup>c</sup>Iyāḍ, *Biographies aghlabides extraites des Madārik du Cadi <sup>c</sup>IYĀḌ*, Édition critique avec introduction et index par M. Talbi, Pub. de l'Université de Tunis, 1968, p. 121.

<sup>3</sup> Il s'agit de Sulaymān b. Sālīm al-Qaṭṭān (mort en 289h/902). Cf., H. H. Abdelwaheb, *Kitāb al-<sup>c</sup>umr fī-l muṣannaḡāt wa-l mu'allifīn al-tūnisiyyīn*, éd. de Beyrouth, 1990, p. 614-615.

<sup>4</sup> C'est l'Émir Ibrāhīm b. Aḡmad b. Muḡammad b. al-Ağlab b. Ibrāhīm b. al-Ağlab. Il succéda à son frère Aḡmad II Abu-l Ġarānīq.

<sup>5</sup> Outre le climat politique tendu à cause de l'absolutisme du pouvoir d'Ibrāhīm II, une série de catastrophes naturelles aggravèrent la situation en Ifriqiya. On peut citer à titre d'exemples la famine de 266/879-880 (Ibn <sup>c</sup>Iḍārī, *al-Bayān*, I, 117) et le tremblement de terre qui frappa l'Ifriqiya en 267/880-881 : Ibn al-Aḡīr, *al-Kāmil*, VI, p.331.

<sup>6</sup> M. Talbi, *L'émirat*, p. 293.

<sup>7</sup> *Ibidem*.

En plus de ces données évènementielles, il existe d'autres indices généraux. La région de Bizerte, connue au cours de cette période sous le nom de *kūrat Ṣaḥfūra*, faisait partie, à l'époque aghlabide, d'une zone côtière qui subit plusieurs interventions émirales de fortification. On rappelle ici les efforts de construction d'édifices de défense déployés par Abū Ibrāhīm Aḥmad (242-249/856-863)<sup>1</sup> et son successeur Abū-l Ġarānīq Muḥammad (250-261/864-875). Ce sont ces installations défensives qui donnèrent à la région son image d'un district de *ribāṭāt* et de *qilāʿ*<sup>2</sup>. Nous pensons, et nous partageons ici les hypothèses de Paul Louis Cambuzat<sup>3</sup> et de Néji Djelloul<sup>4</sup>, qu'un bon nombre des *ribāṭāt Ṣaḥfūra*, selon le terme d'al-Mālikī, et des *qilāʿ nawāḥī Banzart* comme nous le lisons dans les *masālik* d'al-Bakrī, auraient été construits à cette époque pour protéger la côte de l'extrême nord-est de l'Émirat des débarquements des Byzantins<sup>5</sup>. Ces invasions furent parallèles aux campagnes menées par les musulmans sur les côtes de la Sicile et de la Sardaigne<sup>6</sup>.

### **C- L'époque fatimido-ziride : une région fertile mais en crise**

Avec la chute des Aghlabides vers 296/909 une nouvelle page idéologico-politique s'ouvre en Ifriqiya. La prise de Raqqāda<sup>7</sup>, la capitale à cette époque, par les chiites de Kutāma<sup>8</sup> marqua, en effet, un tournant dans l'histoire locale et dans celle de

<sup>1</sup> Ibn Ḥaldūn attribuait à ce prince l'édification de 10 000 ḥiṣn : *al-ʿIbar*, IV, p. 429. Sur l'époque de ce prince, cf. M. Talbi, *op. cit.*, p. 249-256.

<sup>2</sup> Nous étudierons dans le troisième chapitre de cette partie l'évolution territoriale de la région en question en se basant sur les données toponymiques fournies par nos sources.

<sup>3</sup> P. Cambuzat, *L'évolution des cités du Tell*, II, p. 76-77.

<sup>4</sup> N. Djelloul, *Les fortifications ottomanes*, p. 81-84. L'auteur a bien défendu cette hypothèse de politique de fortification des côtes. En revanche, il considère que « les impressionnantes listes de qaṣr-ribāṭ (s) que fournissent les historiens arabes du Moyen-âge cadrent mal avec la réalité du danger auquel était exposé le littoral ifriqiyyen, surtout lors du règne d'Abū-Ibrahim Ahmad, auquel les historiens musulmans attribuent la fondation du plus grand nombre de ces édifices, et qui fut plutôt un règne relativement calme ». (p. 84)

<sup>5</sup> Al-Bakrī, *al-Masālik*, p. 321.

<sup>6</sup> Ibn al-Aṣṣār, *al-Kāmil*, VI, p. 333-338.

<sup>7</sup> Raqqāda est une ville princière construite en 263/876 par le neuvième prince aghlabide Abū Ishāq Ibrāhīm II (261-290/875-903). Les fouilles des années soixante du XX<sup>e</sup> siècle ont découvert les structures d'un palais et des installations hydrauliques (bassins et citernes).

<sup>8</sup> C'est l'une des grandes tribus berbères de l'Occident musulman. À l'époque de l'introduction de l'Islam l'Islam les kutāma occupaient la région septentrionale du Constantinois, entre ḡibāl al-Awrās et la Méditerranée. Sur ces Kutāma écrit R. Basset « l'empire des Fatimides fut fondé à l'aide des Kutāma : ce sont eux qui formèrent sa principale force et lui fournirent les moyens de conquérir l'Égypte », *EF*<sup>2</sup>, V, p. 544-545.

tout l'Occident médiéval<sup>1</sup>. Une nouvelle dynastie prit le pouvoir, le *chiisme* rival de la *sunna* devint la doctrine officielle et de nouveaux maîtres dirigèrent le pays.

Cette époque, qui se divise en deux sous périodes, nous l'étudierons de deux manières différentes. C'est tout d'abord, à travers les indications données par les sources écrites que nous essaierons de suivre l'évolution des événements politiques et de relever quelques aspects sociaux dans la région. Le tableau ne sera pas complet. Dans les sources écrites se manifestent, comme nous l'avons remarqué pour la période aghlabide, beaucoup de zones d'ombres qui empêchent de suivre avec précision l'histoire des relations établies entre Bizerte et les Fatimides au début, puis avec leurs successeurs zirides. Faut-il, une fois de plus, évoquer l'absence des documents d'archives relatifs à l'époque médiévale ?

Il y a, ensuite, l'apport de l'archéologie. On dispose en effet de quelques données de terrain qui renvoient à l'époque fatimido-ziride. Ces témoignages, essentiellement architecturaux, serviront dans ce chapitre comme des données complémentaires susceptibles de combler quelques lacunes de la documentation écrite.

En ce qui concerne cette dernière, on signale, tout d'abord, le manque remarquable de textes relatifs à la période fatimide. Cette rareté a pour origine la perte de plusieurs sources de l'époque, comme les productions du célèbre médecin kairouanais Ibn al-Ğazzār (m. vers 395/1004-5) : le *kitāb aḥbār al-dawla* et le *kitāb Ṭabaqāt al-quḍāt*. Même les ouvrages du Cadi Abū Ḥanīfa al-Nuḥmān (m. 363/974) ne nous fournissent pas beaucoup de renseignements sur la région de Bizerte<sup>2</sup>. Les sources du 4<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle, et particulièrement les chroniques, s'attachent essentiellement à l'histoire de Mahdia, la nouvelle capitale de l'Ifriqiya, fondée en 308/920<sup>3</sup>, et l'essentiel des informations de ce siècle nous vient des sources géographiques. Une fois encore, on cite al-Warrāq (m. 363/973-74) l'auteur des *Masālik Ifriqiya wa mamālikuhā*, dont al-Bakrī s'inspire pour le titre de son ouvrage et pour la majorité de ses informations. La deuxième source géographique importante pour la période fatimido-

---

<sup>1</sup> Guichard (P), « Omeyyades et Fatimides au Maghreb. Problématique d'un conflit politico-idéologique (vers 929-vers 980) », dans *L'Égypte fatimide son art et son histoire*, p. 55-68.

<sup>2</sup> C'est al-Nuḥmān b. Abī ʿAbdullāh Muḥammad b. Maṣṣūr b. Ḥayyūn, le grand Cadi d'al-Muʿizz li-dīn al-Lah al-Fāṣimī qui a régné en Ifriqiya entre 341/953 et 362/973.

<sup>3</sup> Sur Mahdia, voir entre autres : P. M. Holt, « Mahdia », *EP*<sup>2</sup>, V, p.1238-1244 ; B. Chabbouh et alii, *Multaqā al-Qāḍī al-Nuḥmān*, Tunis, 1977 ; Kh. Maoudoud, « Fouille de Qasr al-Qaim à Mahdiya », *Bull. des Travaux de l'INAA*, fasc. 4, 1991, p.139-159 ; A. Louhichi, « La céramique fatimide et ziride de Mahdia d'après les fouilles de qasr al-Qāim », in *La céramique médiévale en Méditerranée, Actes du VI<sup>e</sup> congrès l'AIECM*, Aix-en-Provence, 1995, p. 301-310 ; F. Mahfoudh, « La grande mosquée de Mahdia », in *L'Égypte fatimide son art et son histoire*, p. 127-140 ; F. Mahfoudh, *Architecture et urbanisme en Ifriqiya*, Tunis, 2003, p. 243-253 ; N. Djelloul, *Mahdia : capitale des Fatimides*, Sousse, 2003.

ziride est celle d'Ibn Ḥawqal (m. après 367/977) dont le texte sur Ṣaṭfūra, en plus de ses informations géographiques, contient quelques données d'ordre historico-économique. Pour le reste de cette époque qui va jusqu'au milieu du 6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle, les sources sont relativement plus denses et plus diversifiées.

Deux autres types de littérature fournissent quelques données originales. Ce sont respectivement la littérature biographique et la littérature hagiographique<sup>1</sup>. On doit citer dans ce cadre l'apport aussi bien du *Riyāḍ al-nufūs* d'al-Mālikī (milieu 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle) que des *Manāqib al-šayḥ Aḥmad b. ʿArūs*<sup>2</sup> et des *Manāqib awliyā' Tūnis*<sup>3</sup>.

Pour cette période, et particulièrement celle des Zirides, nous tirerons profit d'un document d'archive du fond de la *Geniza*. Il s'agit d'une lettre, en langue arabe, conservée dans le fond de l'Université de Princeton aux Etats-Unis<sup>4</sup>.

En ce qui concerne les témoignages matériels, l'archéologie pratiquée dans cette recherche a essayé de faire apparaître tout ce qui peut référer à la période fatimido-ziride. Sans revenir sur les causes des limites de nos recherches sur le terrain, l'état actuel du bâti dans les agglomérations de la région ne favorise pas, généralement, l'identification des techniques et des matériaux de construction. De plus, les collectes de céramiques faites dans quelques zones, notamment quelques régions rurales, n'apportent que peu d'indices sur cette période.

### ***1- Une région dépeuplée, marginalisée et impliquée dans la lutte anti-chiïte :***

La période ifriqiyenne du califat fatimide s'étend entre 296/909 et 362/973<sup>5</sup>, l'époque des quatre premiers califes fatimides qui résidèrent en Ifriqiya jusqu'à la décision d'al-Muʿizz al-Fāṭimī de partir en Egypte. Au cours de cette phase, les renseignements qu'apportent les sources écrites sur l'occupation du sol en Ifriqiya semblent insuffisants et attendent un effort, notamment archéologique, pour établir une image plus claire de cette occupation. À l'exception des mentions qui concernent Kairouan et ses villes princières (Raqqāda et Ṣabra al-Manṣūriyya) et les informations

---

<sup>1</sup> H.R. Idris, *Analyse et traductions de deux textes de l'époque ziride*, Bascone, Tunis, 1958.

<sup>2</sup> Al-Rāsidī, *Wašyu al-turūs*, Tunis, 1885.

<sup>3</sup> Abū-I Ḥasan ʿAlī al-Hawwārī, *Manāqib Awliyā' madīna' Tūnis*, BNT, ms. n° 12544-18441-18555.

<sup>4</sup> S. D. Goitein, *A Mediterranean Society: The Jewish communities of the Arab World as portrayed in the documents of the Cairo Geniza*, vol. I : Economic Foundations, 1967. Sur l'apport de ces documents voir pour le même auteur son article : « Al-Ganīza », *EP*, II, p. 1010-1012.

<sup>5</sup> Sur l'histoire politique de l'Ifriqiya pendant l'époque fatimide, voir F. Dachraoui, *Le califat fatimide au Maghreb (296-362/909-973)*, *Histoire politique et institutions*, Tunis, 1981.

sur Mahdia après sa fondation, nous avons du mal à tracer un tableau exhaustif du peuplement des autres régions de l’Ifriqiya.

Concernant l’évolution des évènements, il semble que les révoltes et les retours cycliques des pestes et des disettes qui avaient marqué les dernières années de l’Émirat aghlabide se poursuivirent pendant les premières années du califat fatimide. On peut même penser qu’ils s’aggravèrent puisque l’établissement d’un pouvoir chiite dans un espace qui appartenait traditionnellement au sunnisme, sous ses formes hanéfite et malékite, était une source de perturbation<sup>1</sup>. Les rivalités entre les Zanāta et les Ṣanhāğa étaient un élément supplémentaire d’instabilité dans l’Ifriqiya des débuts du 4<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. Cette image générale du pays, s’ajoutant aux témoignages directs concernant la région de Ṣatfūra au cours de la période fatimide, fournissent une idée sur les difficultés que les nouveaux maîtres de l’Ifriqiya ont eues pour configurer leurs relations avec les différentes contrées de leur territoire politique<sup>3</sup>.

Ce climat de tension qui persista durant le demi siècle fatimide en Ifriqiya nous amène à demander si ce n’étaient pas les ambitions politiques et doctrinales de ces maîtres chiites en Orient qui ont tissé les fils de cette image. On a l’impression, en suivant l’évolution de l’installation fatimide en Ifriqiya, que les califes se pressèrent pour partir en Egypte où ils vont essayer d’accélérer leurs campagnes contre le centre du califat abbaside. L’interrogation sur le départ “rapide” des Fatimides en Égypte, nous invite même à nous demander, avec prudence, si la fondation de Mahdia, en tant que capitale côtière, ne s’inscrivait pas dans un contexte de préparation des expéditions maritimes qui allaient assurer plus tard la conquête de l’Egypte ? C’est bien possible, puisque quelques années après son avènement, le calife fatimide °Ubayd Allāh « fonda une capitale maritime plus conforme à ses visées de domination de la Méditerranée et à laquelle il donna son nom Mahdia. En vingt-quatre ans de règne, il parvint à s’imposer au-dedans et au dehors, luttant sans relâche contre les Byzantins et menaçant les deux califats rivaux de Cordoue et de Bagdad »<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> En plus du sunnisme il semble que la présence importante de la doctrine ḥārīġite, sous ses deux formes ibādite et sufrite, était une source supplémentaire de problèmes pour les Fāṭimide.

<sup>2</sup> G. Marçais, art. “Fāṭimides”, *EF*, IV, 872-873.

<sup>3</sup> Cf. à ce propos C. Vanacker, “Géographie économique de l’Afrique du Nord selon les auteurs arabes, du IX<sup>e</sup> siècle au milieu du XII<sup>e</sup> siècle”, *Annales E.S.C.*, vol. 38/3, 1973.

<sup>4</sup> M. Chapoutot-Remadi, « Aperçu historique », dans *Ifriqiya, treize siècles ...*, p. 40. La façon dont les sources –essentiellement sunnites- ont présenté le départ d’al-Mahdī et de ses sujets à Mahdia est très révélatrice. Dans le *Bayān*, Ibn °Iḍārī souligne la précipitation qui a marqué la sortie des Fāṭimides de Raqqāda, I, p. 211. Th. Bianquis dans une communication sur “l’espace politique des Fāṭimides” qualifie



Revenons à présent à Bizerte et à sa région, nommées pour la première fois dans les sources de l'époque *kūra' Šarfūra*, pour signaler que l'image générale de la crise que l'on a appliqué à toute l'Ifriqiya se confirme dans cette région de l'extrême nord-est du pays. C'est dans la *Šūra' al-arḍ* d'Ibn Ḥawqal, auteur de la première moitié du 4<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle, que nous trouvons le premier texte géographique "complet" sur la région. Après avoir parlé des trois principales villes du district (Bizerte, Tīnġa et Anbalūna), l'auteur précise que la région, en dépit de sa fertilité, était à son époque désertée et dépeuplée<sup>1</sup>. En dépit des imprécisions concernant la date du passage d'Ibn Ḥawqal en Ifriqiya, on peut accorder à ses observations un minimum de fiabilité, d'autant plus que les chroniques, comme le *Bayān* et les *ʿIbar*, dressent un bilan marqué par des troubles continus dans tout l'espace fatimide<sup>2</sup>.

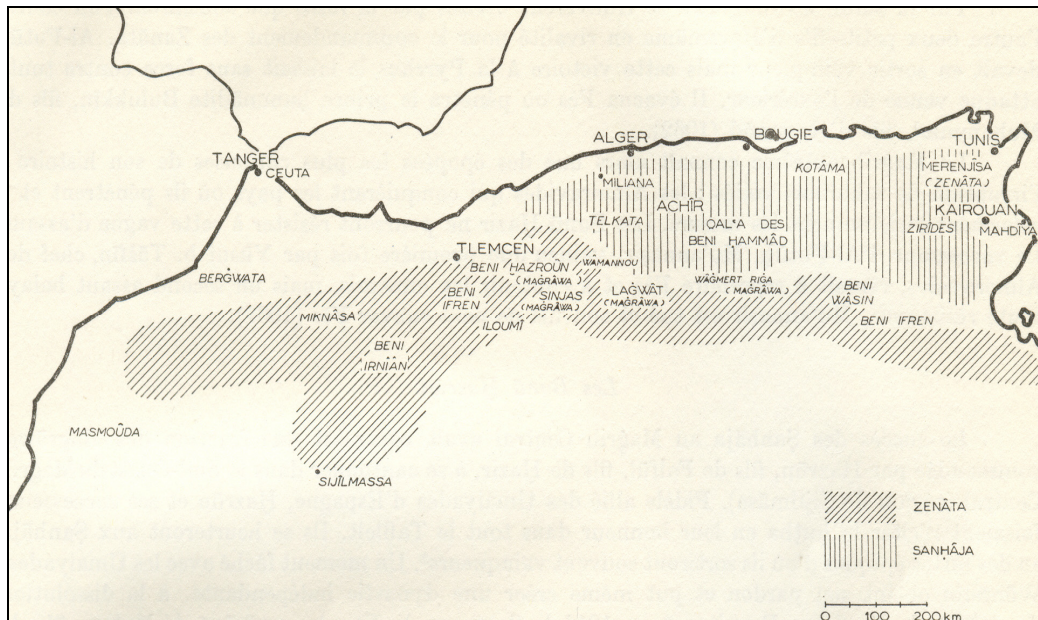


Fig. 364 : Répartition des *Zanāta*/s et des *Šanhāġa*/s au X<sup>e</sup> siècle (d'après L. Golvin, 1957)

ce premier espace ifriqiyen de "modeste". Les premiers califes ont considéré l'Ifriqiya comme une première étape et donc comme « une niche relativement protégée, hors de portée des Umayyades de Cordoue comme des ʿAbbāsides de Bagdad », dans *L'Égypte fatimide son art et son histoire*, p. 25.

<sup>1</sup> Ibn Ḥawqal, *Šūrat al-arḍ*, p 75. ( *wa in kāna -c'est-à-dire le district de Bizerte- fī hādā al-waqt qad ḥalā wa ḡalā* )

<sup>2</sup> Parmi ces révoltes, il y a lieu de citer celle du ḥārīġite Maḥlad b. Yazīd b. Kaydād connu sous le nom "*Šāḥīb al-ḥimār*". Cette rébellion, déclenchée à l'époque du troisième calife al-Manšūr bi-Llāh Ismāʿīl (334-41H/946-53), a vu l'alliance du mālīkisme et du sufrisme contre l'ennemi ismāʿīlite. Parmi les savants Kairouanais malikites qui se sont ralliés à ce Yazīd, il y a Abū-l ʿArab (m. 333/944) l'auteur du fameux dictionnaire des *Ṭabaqāt ʿulamā' Ifriqiya*. Voir à ce propos Ibn ʿIdārī, *al-Bayān*, I, 216-217 et le récent article de W. Madelung, « A treatise on the imamate of the fatimid caliph al-Manšūr bi-Allāh », in *Texts, Documents and Artefacts, Islamic Studies in Honour of D. S. Richards*, ed. Ch. F. Robinson, Brill – Leiden . Boston, 2003, p. 69-79.

La deuxième référence écrite qui concerne cette phase fatimide nous vient des *Riyāḍ* d'al-Mālikī. Dans la biographie du “pieux” Abū Muḥammad °Abdullāh b. Abī al-Mahzūl (m. en 339h) les données sont plus riches, puisqu'on apprend que ce cheikh résidait dans la région de Bizerte. Aurait-il été originaire de Ṣaṭfūra ? Où aurait-il quitté Kairouan pour le Nord après l'installation des Fatimides ? Faute d'informations suffisantes, la réponse ne peut pas être affirmative. Ce qui ressort avec certitude de sa biographie, c'est qu'au cours de la période fatimide, Ibn Abī-l Mahzūl habitait dans un *ḥiṣn* qui portait son nom. Ce fortin se situait à *marsā al-Yāqūta* dans les environs de Bizerte (*wa kāna sākīn<sup>an</sup> marsā al-Yāqūta bi-nāḥiyat Banzart*)<sup>1</sup>.

Outre ces renseignements toponymiques intéressants, que nous ne trouvons que dans le texte d'al-Mālikī, la biographie d'Ibn Abī al-Mahzūl contient des informations historiques et archéologiques. Après avoir parlé, comme il est habituel dans la littérature biographique, de la dévotion, de la piété et des facultés de ce *murābiṭ* dans la science de la *ṣarī'a*, al-Mālikī rapporte une histoire sur son comportement envers les mesures doctrinales chiites que les Fatimides essayaient d'imposer aux savants malékites. Dans cette histoire, très significative, Ibn Abī-l Mahzūl et son muezzin refusent de changer leurs traditions malékites. Ils se présentent comme désobéissants aux mesures fatimides, en n'acceptant pas d'introduire les invocations chiites dans l'appel à la prière<sup>2</sup>. Cette position du *ṣayḥ*, reflète les difficultés que rencontrait le chiisme dans les rangs des savants sunnites, et donc la peine qu'avaient eu les Fatimides pour imposer leur politique<sup>3</sup>. L'image d'une Ṣaṭfūra rebelle n'est, en effet, qu'un exemple parmi plusieurs du même genre que l'on peut trouver dans les sources.

<sup>1</sup> Al-Mālikī, *Riyāḍ*, II, p. 372.

<sup>2</sup> Al-Mālikī, *Riyāḍ*, II, p. 374 : “*kāna Abī-l Mahzūl lā yaqra' al-basmala fī ṣalātih, wa kāna mu'addin mas'ūdihi lā yaqūlu fī ādānihi : « ḥayy °alā ḥayr al-°amal »*”. Sur la politique religieuse des Fatimides en Ifriqiya nous renvoyons à W. Madelung, « The religious policy of the Fatimids toward their Sunnī subjects in the Maghrib », in *L'Égypte Fatimide ; son art et son histoire*, Paris, 1999, 97-104 ; voir aussi l'introduction de Mohammad Wahid Mirza du traité d'al-Qaḍī al-Nu°mān *Kitāb al-Iqtīṣār fī-l Fiqh*, éd. de Damas, 1957.

<sup>3</sup> Les difficultés qu'avait connues l'Ismā'ilisme ont poussé les théoriciens fatimides à fournir des efforts énormes pour rapprocher leurs thèses à celles du Sunnisme. Le mérite d'al-Nu°mān, précise F. Dachraoui, « consiste dans la mise au point d'un système juridique et doctrinal à l'usage de l'État et orienté dans le sens d'une conciliation des thèses de l'Ismā'ilisme avec celles de l'orthodoxie kairouanaise », *EF*<sup>2</sup>, VIII, p. 120.

Le texte d'al-Mālikī confirme que même la présence d'un représentant fatimide dans la localité<sup>1</sup>, synonyme d'une certaine autorité officielle dans la région, n'empêcha pas les savants sunnites et les habitants de manifester leur rébellion. Même si leurs motivations étaient, d'après la biographie d'Ibn Abī-l Mahzūl, religieuses, il n'est pas sans intérêt de souligner le rôle des circonstances économiques et sociales. Al-Mālikī poursuit son histoire, en précisant que cette affaire a retenu l'attention du "sultan" fatimide<sup>2</sup>. Ibn Zurayq, pour apaiser le climat de tension, appela Ibn Abī-l Mahzūl à revenir sur sa position : (*fa- 'intašara dālīka<sup>c</sup> anhu wa fašā ḥattā intahā al-amr ilā al-sultān fa waradat al-kutub ilā<sup>c</sup> āmil al-mawḍī<sup>c</sup> an ya 'muruhumā an yarḡī<sup>c</sup> ā<sup>c</sup> an dālik, fa amarahumā, fa lam yaḡ<sup>c</sup> alā, wa rāḡā<sup>c</sup> ahu al-<sup>c</sup> āmil ḡayra marra fa lam yaḡ<sup>c</sup> al*)<sup>3</sup>.

Outre ces informations politico-culturelles qui font écho à la rivalité doctrinale entre les idéologies ismā'īlite et mālikite dans la région de Bizerte, la biographie d'Ibn Abī-l Mahzūl fournit des informations utiles pour l'archéologie. Ces données sont particulièrement d'ordre toponymique et architectural. À côté de Bizerte et Ṣaṭfūra, déjà mentionnées par les sources antérieures, on voit apparaître aussi les noms du port de *marsā al-Yāqūta* et du fort nommé *ḥiṣn Ibn Abī-l Mahzūl*. Pour les deux derniers noms, l'information est inédite, car aucune autre source ne cite ni le port ni le fortin. Pour le ḥiṣn, la biographie signale sa position stratégique, sur la route maritime qui relie l'Andalousie et l'Égypte, et donne quelques informations sur ses unités architecturales (la salle de prière, les pièces d'habitation ...)<sup>4</sup>.

Malgré la maigreur des données textuelles, on peut résumer cette période fatimide d'environ un demi siècle comme suit :

- ✓ Bizerte, en tant que ville, n'est qu'une petite localité, bien qu'elle s'impose comme le chef lieu de tout le district de Ṣaṭfūra.
- ✓ La région était, tout au début de cette période, dépeuplée et déserte<sup>1</sup>.
- ✓ C'est un district marginalisé par le pouvoir central, et un centre de résistance mālikite contre la doctrine ismā'īlite.

<sup>1</sup> Le représentant du pouvoir central dans les régions est qualifié pendant l'époque fatimide de «<sup>c</sup> āmil al-mawḍī<sup>c</sup> ».

<sup>2</sup> On ne sait pas si al-Mālikī rapporte fidèlement le texte de Rabī<sup>c</sup> al-Qaṭṭān ou non. Aucune autre source, en tout cas, ne qualifie le souverain fatimide de "sultān".

<sup>3</sup> Al-Mālikī, *Riyāḍ*, II, p. 374. Voir aussi, H.R. Idris, « Une des phases de la lutte du malékisme contre le chiisme sous les zirides (XI<sup>e</sup> siècle) : al-Tūnsī, juriste kairouanais et sa célèbre fatwa sur les chiites », *CT*, 16, 1956, p. 508-517.

<sup>4</sup> Al-Mālikī, *Riyāḍ*, II, p. 376.

## ***2- Sous les zirides : une région à l'écart des grandes convulsions de l'Ifriqiya***

Après avoir étendu leur domination politique en Occident musulman<sup>2</sup> et après des tentatives successives<sup>3</sup>, les Fatimides réussirent à conquérir l'Égypte en 359/969. Quatre ans plus tard, en 363/973, al-Mu<sup>c</sup>izz li-Dīn Allāh, le quatrième calife, quitta l'Ifriqiya et rejoignit la nouvelle capitale des ismā<sup>c</sup>ilites. Récompensés des services qu'ils avaient rendu aux Fatimides<sup>4</sup>, les Zirides, de la tribu Ṣanhāğa, devinrent les nouveaux maîtres de l'Ifriqiya, mais en tant que représentants des califes de l'Égypte. Pour la première fois l'Ifriqiya est gouvernée par des Berbères<sup>5</sup>.

Lorsque al-Mu<sup>c</sup>izz quitta le Maghreb pour l'Égypte, il désigna Bulukkīn b. Zīrī comme gouverneur et lui donna, par investiture anticipée, la liberté de gérer les affaires de l'Ifriqiya et tout le territoire qu'il pourrait conquérir à l'Ouest. Nous ignorons, faute d'informations textuelles, la situation dans la région de Bizerte au lendemain de ce changement politique. Même le recours aux informations qui concernent le Nord du pays ne nous apporte pas assez d'éléments pour préciser la situation de Ṣaṭfūra dans le cadre de l'état général de la partie septentrionale de l'Ifriqiya. Les chroniques décrivent essentiellement les événements des campagnes de Bulukkīn (363-373 / 973-984) et de son fils al-Manṣūr (373-385 / 984-995) dans l'intérieur du Maghreb et ne donnent sur l'Ifriqiya que des bribes d'informations, notamment celles qui touchent directement Kairouan et Mahdia. Les sources biographiques et juridiques sont, elles aussi, quasiment silencieuses sur la vie religieuse du nord de la province. Le dépouillement de toutes les *fatāwā* et les *nawāzil* de la période confirme cette absence totale d'informations. Ce que nous savons de la deuxième moitié du 4<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle, est que les

---

<sup>1</sup> P. L. Cambuzat, *Les cités du Tell*, II, 77.

<sup>2</sup> Nous tenons à préciser que le territoire politique des Fatimides en Ifriqiya n'a jamais correspondu au territoire doctrino-culturel qu'ils ont voulu établir. Le Malékisme a bien résisté et il est resté la doctrine dominante aussi bien dans les rangs des savants que de la population de l'Ifriqiya.

<sup>3</sup> Il s'agit de quatre campagnes : 914-15, 919-21, 935-36 et la dernière, qui réussira à conquérir l'Égypte, fut celle de Ġawhar en 969.

<sup>4</sup> Les sources nous informent surtout du secours des Zirides lors du siège de la capitale fatimide (Mahdia) par le ħāriġite Abū Yazīd "l'homme à l'âne".

<sup>5</sup> Sur les Zirides, voir H. R. Idris *La Berbérie orientale sous les Zirides (X<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles)*, Paris, 1962, 2 vol.

affaires de toute l’Ifriqiya étaient entre les mains d’un certain <sup>c</sup>Abdallāh al-Kātib alors que les émirs zirides étaient abordés par les conflits contre les *Zanata/s*. Ce <sup>c</sup>Abdallāh était, comme le qualifient les sources, le « *ċāmil al-Qayrawān wa Ifrīqiyya* »<sup>1</sup>. C’est lui qui nommait les représentants régionaux du pouvoir et qui fixait le montant annuel des impôts<sup>2</sup>.

Cette absence totale d’informations a incité quelques chercheurs à déduire que la côte septentrionale avait perdu pendant la deuxième moitié du 4<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle son importance au profit de la côte orientale<sup>3</sup>. L’essentiel des activités semble avoir été concentré sur cette façade (Mahdia), alors que Bizerte –comme c’est le cas aussi pour Tunis et Tabarka<sup>4</sup>– était quelque peu délaissée et subissait les effets d’une conjoncture générale instable. Dans le premier chapitre de sa thèse sur la ville et la campagne dans l’Ifriqiya hafside, M. Hassen a dénombré les circonstances qui ont précédé l’invasion hilalienne. Il rend responsable de cette conjoncture la conjonction de divers facteurs :

✓La rivalité entre les sunnites et les chiïtes : cet affrontement est attesté surtout dans les centres urbains<sup>5</sup>.

✓La lutte des Sanhāga/s contre les Omeyyades de l’Andalus et les Zanāta/s.

✓Les révoltes indépendantistes dans plusieurs contrées, notamment celles du sud du pays (*Ṭarāblus, Bilād al-Ġarīd* ...).

✓La pression normande en Sicile.

Tous ces facteurs ont engendré des crises économiques (déficit monétaire, régression dans l’approvisionnement agricole ...), des disettes, des famines et par conséquent une régression de l’urbanisation<sup>6</sup>.

---

<sup>1</sup> Cf. Ibn <sup>c</sup>Idārī, *al-Bayān*, I, p. 230. Les gouverneurs provinciaux sont désignés par <sup>c</sup>Āmil, *Wālī et mutwallī*. Sur cette titulature, voir H.R. Idris, *Zirides*, II, p. 519-525.

<sup>2</sup> Dans le dictionnaire biographique de l’égyptien al-Maqrīzī (9<sup>e</sup>/XV<sup>e</sup> s.), on apprend que Ġa<sup>c</sup>far b. Ḥabīb al-Qā’id (mort en 401/1009-1010) fut nommé et licencié de sa fonction de *ċāmil Bāġa* (entre 374/984 et 382/992) par ce Abdullāh al-Kātib. al-Maqrīzī, *Kitāb al-muqaffā al-kabīr, trāġim maġribiyya wa mašriqiyya min al-fatra al-ċubaydiyya*, sélectionnées et annotées par M. Yaalaoui, Dār al-Ġarb al Islāmī, Beyrouth, 1987. Voir aussi le résumé d’Al-Qalqašandī, *Subḥ al-aċšā*, t. V, p. 121-122.

<sup>3</sup> Voir à ce propos P. L. Cambuzat, *les cités du Tell*, II, p. 77.

<sup>4</sup> Pour Tabarka on a le témoignage d’al-Muqaddasī (mort après 378/988) qui précise que cette ville côtière était de son temps en ruines, tandis qu’il ne consacre à Tunis aucune description.

<sup>5</sup> Cf., M. Talbi, « al-Mu<sup>c</sup>izz b. Bādīs », *EF*<sup>2</sup>, VII, p. 481-484.

<sup>6</sup> En 395/1004-1005 fut une année difficile en Ifriqiya : « *kānat bi Ifriqiya sidda ċazīma ... wa ḥalat aktar aktar al-manāzil ... wa ġā’a ḥalq min ahl al-ḥāqīra wa-l bādīya ilā ġazīrat Šīqillīya* » nous rapporte Ibn <sup>c</sup>Idārī dans le *Bayān*, I, p. 254. L’une des symptômes de cette conjoncture instable fut la scission du

Les choses ne commencent à changer qu'à partir du 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle. Sous le règne d'al-Mu'izz b. Bādīs (406-454/1016-1062), l'Ifriqiya connut quelques moments de prospérité économique. Durant plus de 35 ans, c'est-à-dire jusqu'à l'invasion hilalienne, son règne ne fut marqué en somme que par quelques révoltes sans gravité, particulièrement dans le sud du pays. Une fois encore, les sources classiques ne nous fournissent que des descriptions générales et ne donnent qu'incidemment des détails sur cette prospérité relative (ses manifestations, les régions et les domaines concernés...etc). Ces lacunes ne sont pas comblées que très partiellement par des sources d'archives. Dans les documents de la Geniza du Caire, une lettre en provenance de Mazara, un port sicilien florissant durant le 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle, atteste le rôle joué par quelques marins de la ville de Bizerte dans le trafic maritime entre les deux rives de la Méditerranée<sup>1</sup>. Ce document qui date du deuxième quart du 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle pourrait laisser penser que la ville de Bizerte, habitée à cette époque par deux fractions tribales dont l'une est un groupe laħmide, avait tracé son chemin à l'écart de la politique des maîtres du pays<sup>2</sup>. Bizerte chercha peut-être, en bénéficiant d'une conjoncture défavorable aux Zirides, à profiter de sa position stratégique sur le détroit qui sépare les deux bassins de la Méditerranée et de la richesse de ses lacs, en la matière des poissons, pour mener une activité maritime florissante. L'une des longues fatwā/s du juriste al-Māzarī complètent les renseignements du document d'al-Geniza. Elle renferme la copie d'un acte qui est une reddition de compte, dans laquelle Bizerte figure le port de commerce le plus important du Nord de l'Ifriqiya au cours de la première moitié du 6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle. Les marchandises, dont la liste est parfaitement analysée par H. R. Idris, sont débarquées à Bizerte avant d'être acheminées vers Tunis<sup>3</sup>.

---

territoire ziride en deux royaumes (Kairouan et Qal'at Banī Ḥammād). cf. sur ce sujet, H.R. Idris, *Zirides*, I, p. 340.

<sup>1</sup> Sur cette lettre voir S.D. Goitein, *A Mediterranean ...*, I, 1967, p. 301-303.

<sup>2</sup> Ibn Ḥaldūn, *al-'Ibar*, VI, p. 169.

<sup>3</sup> H. R. Idris, *Zirides*, II, p. 670-671. Ni la fatwā ni, par conséquent, la copie de l'acte (*maħḍar*) se trouvent dans l'édition critique des *Fatāwā/s al-Māzarī*, Tunis, 1994. H. R. Idris renvoie dans la note de bas de page à l'une des consultations juridiques d'al-Burzulī, se trouvant dans un manuscrit au Maroc (*ms. Rabat*, II, f° 146 v°-149 r°). Sauf erreur de notre part, l'édition récente des *Fatāwā/s al-Burzulī*, ne contient pas ce document.

## D- Un espace dépendant au cours de la période hafside :

### *1/ Un territoire limitrophe de la nouvelle capitale*

Vers la deuxième moitié du 6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle la situation politique de l'Ifriqiya connut un nouveau tournant. La dynastie ziride sombra définitivement, les mouvements des tribus arabes s'apaisèrent, et pour se débarrasser des Normands, maîtres à cette époque de Mahdia et de quelques villes du littoral, les habitants de l'Ifriqiya et quelques émirs d'espaces régionaux firent appel à <sup>c</sup>Abd al-Mu'min b. <sup>c</sup>Alī, le fondateur de la dynastie des Almohades. Le souverain marocain répondit à leur appel et chassa les Normands. En quittant le pays, <sup>c</sup>Abd al-Mu'min prit une décision de laisser un gouverneur à Tunis et des représentants dans les régions.

Avec les nouveaux maîtres de la province, Tunis fut nouvellement promue, en place de Mahdia, en tant que capitale de l'Ifriqiya, et la région de Bizerte récupéra, suite à ces événements, le privilège du voisinage du centre politique du pays qu'elle avait perdu depuis la conquête arabe. La dynastie des Banū al-Ward s'effondra, comme nous l'avons déjà démontré, sans combat, et annonça son allégeance aux Almohades. On ne dispose d'aucune information sur le sort du <sup>c</sup>*āmil*, de la tribu de Hargā, installé au cours du passage de <sup>c</sup>Abdullāh b. <sup>c</sup>Abd al-Mu'min. Nous ne savons pas, par exemple, si c'est lui qui dirigea la ville jusqu'à l'avènement des Hafsides ou s'il quitta celle-ci après le deuxième passage des Almohades. Si l'on en croit Ibn Ḥaldūn, les Banū al-Ward cédèrent définitivement le pouvoir aux Almohades<sup>1</sup>, et nous estimons que Bizerte et ses environs furent, à l'instar des autres régions de l'Ifriqiya, administrés soit par un *wālī* almohade, c'est-à-dire issu de la confédération tribale d'Ibn Tūmart, soit par un <sup>c</sup>*āmil* kūmite, de la tribu de <sup>c</sup>Abd al-Mu'min. Les sources attribuent à <sup>c</sup>Abd al-Mu'min une division de l'Ifriqiya en provinces administrées selon un mode uniforme<sup>2</sup>. À la tête des principales villes « il nomma des Almohades, mais aussi quelques fois des princes autochtones qui ont eu l'habileté de se rallier de bonne heure aux Almohades »<sup>3</sup>. Nous avons peu d'informations sur la nouvelle administration, mais on sait que les habitants de l'Ifriqiya supportèrent mal la politique fiscale des nouveaux maîtres du pays.

<sup>1</sup> Ibn Ḥaldūn, *al-ʿIbar*, VI, p. 225.

<sup>2</sup> R. Brunschvig, *Hafsides*, I, p. 6-7.

<sup>3</sup> M. A. M'rabet, *Histoire générale de la Tunisie, le Moyen-Age*, II, 2005, p. 354.

Profitant de ce mécontentement, alourdi vers la fin du 6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle par la réapparition des famines, quelques puissances étrangères poussèrent les tribus arabes<sup>1</sup> et quelques descendants des anciens chefs locaux<sup>2</sup> chassés pendant la conquête de °Abd al-Mu'min b. °Alī, à se soulever contre les Almohades. Les maîtres de l'Ifriqiya devaient s'affronter à deux forces : les Ġuzz, sous le commandement du mamlouk Qarāqūš, et les Banū Ġāniya de Majorque, descendants des Almoravides.

Il ne nous appartient pas, dans le cadre de cette recherche, de retracer dans le détail les péripéties des affrontements entre les Almohades et ces forces dissidentes. Mais nous nous arrêterons sur l'évolution sommaire des événements qui pourraient apporter des informations sur l'état de la région de Bizerte au lendemain de la conquête almohade. Les faits rapportés par les sources se déroulent principalement dans les régions du Sud de l'Ifriqiya, et le Nord du pays n'est évoqué que rarement, lorsque les événements concernent Tunis. Qarāqūš, après avoir envahi la Tripolitaine, voulait se tailler une principauté en Ifriqiya<sup>3</sup>. La campagne des Majorquins de son côté, après leur débarquement à Bougie en 581/1185, prit une direction méridionale<sup>4</sup>. °Alī b. Ġāniya, et ensuite son frère Yaḥya, ont compris l'importance de l'alliance avec Qarāqūš et les tribus des Sulaym et des Riyāḥ avant d'entamer l'offensive contre Tunis. Les différentes sources présentent en détail les opérations des révoltés. Mais aucune d'elles ne mentionne Bizerte et ses environs. On apprend qu'Ibn Ġāniya ne lança l'attaque contre les régions du Nord qu'à partir de 597/1200. Il assiégea Béja, puis il démolit al-Urbus et Šaqbannāriyya<sup>5</sup>, et enfin il conquiert Tunis en 600/1203. Le déroulement des événements dans la ville de Bizerte est passé sous silence. Il est probable que la ville évolua à l'écart des convulsions du pays, et même si elle connut une annexion au territoire des Banū Ġāniya, cela ne dû être que pour une courte durée. C'est que le Calife almohade al-Nāṣir (1198-1213) ne tarda à intervenir en personne pour mettre fin aux différentes révoltes. Après avoir coupé la route maritime qui ravitaillait les Majorquins, al-Nāṣir débarqua à Tunis et envoya l'un de ses lieutenants, °Abd al-Wāḥid b. Abī Ḥafṣ, à Gabes pour

---

<sup>1</sup> La tribu arabe qui s'est soulevée plus fréquemment est surtout celle des *Riyāḥ*, qui était victime d'une dure politique mu'minide. Les groupes qui n'ont pas été déportés vers le Maroc, ont vu dans les affaires de Qarāqūš al-Ġuzzī et des Banū Ġāniya, les Majorquins, l'occasion pour se libérer de la soumission almohade.

<sup>2</sup> Ibn Ḥaldūn, *al-ʿIbar*, VI, p. 230-231.

<sup>3</sup> Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, XI, p. 389-390 ; M. A. M'rabet, *Op. Cit.*, p. 354.

<sup>4</sup> Ibn Ḥaldūn, *al-ʿIbar*, VI, p. 391-393 ; Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil*, XI, p. 507-508.

<sup>5</sup> La région du Kef aujourd'hui.



écraser l'armée de Yaḥya b. Ġāniya. Ce dernier parvint à s'enfuir et °Abd al-Wāḥid devint gouverneur de l'Ifriqiya. Pendant vingt ans, les gouverneurs du pays se succédèrent, et il fallut attendre un souverain puissant comme Abū Zakariyyā', un fils de °Abd al-Wāḥid, pour que la province annonce son indépendance par rapport au Califat de Marrakech. Le nouveau souverain exploita une rivalité au sein de la dynastie mu'minide<sup>1</sup> et refusa d'annoncer son allégeance au Calife almohade<sup>2</sup> : l'Ifriqiya fut désormais indépendante sous la dynastie des Hafside.

Quelques années plus tard<sup>3</sup>, Abū Zakariyyā' mena une expédition contre les contrées de l'extrême nord-ouest de l'Ifriqiya afin de « pacifier son nouveau royaume et de s'entourer de collaborateurs fidèles »<sup>4</sup>. Les sources ne parlent pas du chemin suivi par l'émir hafside, mais d'après la liste des villes conquises (Constantine et Bougie)<sup>5</sup>, il aurait pris une voie qui passait par Bizerte ou, au moins, qui la contournait du côté méridional. Le chemin méridional passait par °Ayn Aḡlāl, Ġabal Aškil et le territoire de Māṭir qui formaient les limites sud de la région de Bizerte. Le silence des chroniqueurs sur les événements dans la région de Bizerte porte à croire qu'il s'agit alors d'un territoire docile qui ne pose pas de problèmes au nouveau régime. La contrée de Bizerte évoluait, semble-t-il, grâce à l'importance de deux installations portuaires : Bizerte et Rās al-Ġabal qui fournissaient à Tunis ses besoins en poissons<sup>6</sup>. De même, Ġār al-Milḥ commence à cette époque, comme on l'a déjà indiqué dans les monographies, à s'imposer comme une importante installation maritime<sup>7</sup>. On n'a pas d'indices que la région de Bizerte se soit rebellée contre les Hafside. Faudrait-il chercher dans la chute pacifique du pouvoir laḥmide un autre argument prouvant le caractère "obéissant" de la région de Bizerte au lendemain de l'arrivée des Almohades ? Le bon accueil fait à °Abdallāh et de °Abd al-Mu'min par les habitants de Bizerte au cours de la conquête almohade a été toujours apprécié et récompensé par les maîtres du Maghreb et par leurs successeurs les Hafside, et la mention d'Ibn Ḥaldūn l'atteste. Bizerte et sa région, comme on l'a dit, récupérèrent le privilège du voisinage de la capitale, ce qui ne fut pas sans effet sur leur destin. La présence du pouvoir dans la région se fit de plus en plus

---

<sup>1</sup> Les rivalités opposèrent les deux fils d'al-Nāṣir : al-Ma'mūn, à Marrakech, et Yaḥya qui était, en cette période, en campagne en Andalousie.

<sup>2</sup> M. A. M'rabet, *Op. Cit.*, p. 358-359.

<sup>3</sup> Vers les années trente du 7<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>4</sup> M. A. M'rabet, *Op. Cit.*, p. 359.

<sup>5</sup> Ibn Ḥaldūn, *al-ʿIbar*, VI, p. 594-595.

<sup>6</sup> Voir *supra* les monographies de Bizerte et de Rās al-Ġabal : Deuxième partie, chapitres I.

<sup>7</sup> Z. Chelli, *La Tunisie au rythme des cartes géographiques*, Tunis, 1996, p. 98.

concrète. La gestion directe des lacs et des ports d'une part, et la création d'un parc de chasse émiral dans le mont Aškil d'autre part, représentent des exemples de cette présence directe du pouvoir au cours de l'époque hafside.

## ***2/ Les domaines princiers dans la région :***

L'étude des rapports entre le pouvoir central de l'Ifriqiya et les centres régionaux pendant l'époque médiévale se heurte toujours à la carence des informations textuelles. Une fois encore, faut-il le rappeler, c'est l'absence des documents d'archives qui rend difficile toute tentative de monographie régionale. Les chroniques ne parlent guère des régions, sauf à l'occasion d'un événement militaire ou d'une révolte. Les modalités d'intervention du pouvoir dans les contrées ne sont évoquées que d'une façon générale, et les détails qui concernent les particularités régionales ne sont mentionnés que d'une façon incidente.

L'évolution des événements et la nature des informations, qui deviennent de plus en plus abondantes, par rapport aux époques précédentes, témoignent de la prospérité relative de Bizerte au cours des deux premiers siècles des Hafsides. Cette prospérité est en rapport, comme l'attestent les sources, avec la proximité du pouvoir central. La capitale du pays devient plus proche de la région, et par conséquent l'intervention directe des sultans hafsides<sup>1</sup> sur la scène locale s'intensifie. C'est à partir de l'époque hafside que les sources commencent à nous fournir des renseignements sur des fonctionnaires de l'Etat d'origine bizertine. Nos informations ne sont pas seulement textuelles. Elles sont aussi archéologiques, puisque la nisba de *Banzartī* commence à apparaître aussi bien dans les textes que sur les plaques épigraphiques. En dépit de la rareté des inscriptions mentionnant cette *nisba*, les données disponibles témoignent de l'importance relative de Bizerte à la fin du Moyen-Âge. Les sources de l'époque énumèrent par exemple les vertus du juriste Aḥmad al-Banzartī, qui a servi le sultan Abū ʿAmr ʿUṭmān (1435-1487). Al-Rāšidī, l'auteur des *manāqib d'Ibn ʿArūs*, le considère comme l'un des notables de l'Etat hafside<sup>1</sup>, et Zarkašī, dans sa chronique, cite ses qualités de bon ambassadeur. Il fut chargé de plusieurs missions chez les souverains de

---

<sup>1</sup> Après les titres de "Šuyūḥ al-Muwaḥḥidīn" et de "Umarā' al-Mu'minīn", les souverains hafsides portaient le titre de "Sultan" et tenaient à recevoir leur légitimité directement de la population. Les cérémonies d'intronisation se déroulaient publiquement dans la Casbah de Tunis, et les tribus de l'intérieur présentaient directement leur allégeance au souverain par des actes. Dans le récit de voyage d'Adorne, le souverain hafside porte le titre de "Roi" : R. Brunschvig, *Deux récits de voyages ...*, p. 129-130.

Fez<sup>2</sup>, de Tlemcen<sup>3</sup> et de la péninsule Ibérique<sup>4</sup>. Une inscription datée de 765/1363, trouvée dans le mausolée de Sīdī Qāsim à Tunis, commémore la mémoire d'un bizertin : Abū °Abdallāh Muḥammad b. al-šayḥ al-hāğ Abī al-Rabī° Sulaymān al-mukannā al-Banzartī. Le titre de šayḥ que portait le père de ce personnage témoigne d'une certaine notabilité de cette famille dans la ville de Tunis.

Parmi les modalités d'intervention du pouvoir dans une région, il y a les déplacements faits par l'appareil étatique soit dans le cadre de la collecte d'impôts soit pour mener des opérations militaires contre des révoltés. Pendant l'époque hafside, la région de Bizerte était un espace de villégiature pour les sultans hafside. Dès les premières années de son règne, le sultan al-Mustanşir « afficha des allures de grand souverain : aménagements grandioses de la Kasba de la capitale, création de jardins magnifiques avec pièces d'eau dans la banlieue de Tunis et d'un parc de chasse à proximité de Bizerte »<sup>5</sup>. R. Brunschvig a vu dans les mesures prises par al-Mustanşir les signes d'une politique intérieure de prestige<sup>6</sup>. Dans sa relation de voyage qui date de la deuxième moitié du 9<sup>e</sup>/XV<sup>e</sup> siècle, Adorne précise que les forêts de chasse sont une propriété du Roi hafside<sup>7</sup> et décrit ses sorties comme étant un rite officiel qui s'étend sur une bonne partie de l'année<sup>8</sup>. Le souverain ne sort pas « sans être accompagné d'au moins quarante mille personnes. Ses fils sont toujours de sa suite, ainsi que soixante à cent concubines, tous les officiers de sa cour et quatre cents chameaux au moins, chargés des objets mobiliers du souverain et de son entourage »<sup>9</sup>. Les séjours d'al-Mustanşir à Bizerte étaient, à l'instar des fêtes de la cour, des moments de festivité par excellence<sup>10</sup>.

Pour la gestion des centres urbains, la cour hafside exerçait son autorité par l'intermédiaire de gouverneurs qui portaient les titres de *Hāfiż*, de *Wālī*, de °*Āmil* et de *Qā'id*<sup>11</sup>. En plus de ceux-ci, il y avait une autorité locale : le conseil des cheikhs, composé par les membres influents des grandes familles de chaque ville. Certaines

---

<sup>1</sup> Al-Rāšidī, *Ibtisām al-ğarūs*, p. 123.

<sup>2</sup> Al-Zarkašī, *Tārīḥ al-dawlatayn*, p. 249 ; trad. E. Fagnan, *Chronique*, p. 245-246.

<sup>3</sup> *Ibid*, p. 250 ; trad, p. 246 et 261.

<sup>4</sup> *Ibid*, p. 260 ; trad, p. 256.

<sup>5</sup> R. Brunschvig, *Hafside*, I, p. 42.

<sup>6</sup> *Ibid*, I, p. 42-44.

<sup>7</sup> Sur la titulature des souverains hafside, voir *supra* la note 1 de la page précédente.

<sup>8</sup> Entre septembre et mars de chaque année.

<sup>9</sup> R. Brunschvig, *Deux récits de voyages* ..., p. 129.

<sup>10</sup> Au cours des séjours à Bizerte, les poètes viennent, à l'instar d'Abū °Abdullāh b. Abī Tamīm al-Himyārī, pour faire l'éloge des souverains hafside : voir Ibn Rušayd, *Mal' al-°ayba*, II, p. 384.

<sup>11</sup> M. A. M'rabet, *Op. Cit*, p. 397-398.

villes reçurent deux *qā'id/s*, le premier était chargé d'administrer la province et l'autre, ayant l'autorité militaire, était placé à la tête de la Kasbah<sup>1</sup>. Eu égard à l'importance militaire de Bizerte et des ports de ses environs, on peut estimer qu'elle faisait partie de la deuxième catégorie. Dans sa monographie de Bizerte, le Commandant Hannezo précise même, sans citer ses sources, que la ville a connu des chefs des communautés non musulmanes. Dès l'époque hafside, précise-t-il, les juifs avaient leur représentant dans le gouvernement local<sup>2</sup>. Le tissu urbain de la ville, nous l'avons déjà démontré, a connu à cette époque une extension remarquable. L'édification du quartier connu sous le nom d'al-madīna, où se trouve la grande mosquée de la ville, remonte vraisemblablement à l'époque hafside. La ville fut aussi entourée par un deuxième rempart englobant la Casbah, la Qṣība, le port et le quartier de la médina. Nous ne disposons pas de dates précises concernant l'édification de cette enceinte, mais on a des informations sur sa démolition lors de la conquête de Charles Quint en 1535<sup>3</sup>. Le faubourg des Andalous se serait ajouté, vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle, pour l'installation des réfugiés arrivés au lendemain de la chute de Grenade. Bizerte était, comme l'attestent les sources, l'un des ports d'accueil des musulmans de la péninsule Ibérique. Ce port continua, comme c'était le cas pendant l'époque ziride, à accueillir des navires de commerce venus de diverses villes méditerranéennes. Les documents d'archives de la couronne d'Aragon, publiés il y a une soixantaine d'années par A. Alarcon et R. G. De Linares, fournissent des informations de grande valeur sur le commerce de Bizerte avec Bougie, Bône et d'autres ports de la Méditerranée. Dans une lettre datée de 707/1307, le sultan hafside, répondant à des réclamations du Roi d'Aragon, évoque son insatisfaction devant les agressions des navires catalans, majorquins et valenciens devant les côtes de Bizerte. Dans ses réponses, transmises par l'ambassadeur aragonais Pere Busot, le souverain Muḥammad II parle aussi bien des produits exportés à Bizerte que des installations portuaires de la région ayant des relations avec les ports méditerranéens. Bizerte, Tāmkart et Marsā Abī Ḥalīfa accueillait à cette époque des commerçants de Bougie, de Pise, de Sousse et de Bône. Bizerte était alors un centre actif d'échanges, et a servi à certains moments de port à la ville de Tunis<sup>4</sup>. Dans la ville affluaient les

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 398.

<sup>2</sup> C<sup>t</sup> Hannezo, 1904, p. 200. Sur les juifs de l'Ifriqiya hafside, leur activité économique et leur statut social, voir R. Brunshvig, *Hafsides*, I, p. 396-429.

<sup>3</sup> P. Sebag, *Une relation inédite ...*, 1971, p. 152.

<sup>4</sup> Ibn Sa'īd, *Kitāb al-ḡuḡrāfiyā*, p.

marchandises et les produits venus de l'intérieur de l'Ifriqiya comme des ports lointains de la Méditerranée.

Les renseignements sur les gouverneurs de la région ne commencent à apparaître dans les sources que vers la fin de l'époque hafside. Celui de Bizerte, qui résidait dans la *qa'ca* de la ville<sup>1</sup>, était chargé principalement de lever le droit de la pêche au profit du sultan. Près du lac, précise un voyageur, « il y a un camp avec une garnison relevant du prince de Tunis, et des préposés qui prennent à bail [le droit de pêche ?] moyennant des redevances à payer au trésor »<sup>2</sup>. La propriété des lacs de Bizerte revenait, comme l'atteste l'une des *fatwā's* d'al-Burzulī, à l'Etat hafside. Dans l'une de ses réponses, le *faqīh* précise en effet que la pêche dans le lac n'est permise qu'aux gens ayant payé les droits d'exploitation<sup>3</sup>. Les poissons de cette ville étaient très recherchés dans toute l'Ifriqiya, et la pêche était l'une des sources importantes pour l'Etat hafside<sup>4</sup>. Autour du lac existaient, selon J. L. l'Africain, de nombreux villages de pêcheurs et de laboureurs<sup>5</sup>. Mais au cours des conflits ottomano-espagnols, la pêche dans les lacs et l'agriculture dans la plaine de Māṭir furent, selon le témoignage de Marmol, profondément touchées à cause d'une conjoncture générale très perturbée<sup>6</sup>.

### **E- Bizerte et sa région : un espace de conflit entre les puissances méditerranéennes**

L'histoire des relations de Bizerte avec la Méditerranée et les puissances méditerranéennes remonte à l'époque antique. Utique, comme nous l'avons vu, avait été fondée par les marins de Tyr dès le XII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, pour jouer le rôle d'un comptoir commercial sur une voie reliant la Phénicie et ses colonies de la Méditerranée occidentale. Sa position stratégique, sur "la porte de la Sicile", si l'on utilise l'expression de Fernand Braudel, permet à la ville et à ses environs de jouir d'une importance et sur le plan commercial et sur le plan militaire<sup>7</sup>. Les ports de Bizerte et de

---

<sup>1</sup> C'est probablement la Qsība qui était le siège du gouverneur de la région. Voir notre interprétation dans la monographie de Bizerte et les deux *Manzil* : Deuxième partie, chapitre I.

<sup>2</sup> Ibn Zūnbūl, *Tuḥfat al-Mulūk*, trad. E. Fagnan 1924, p. 155.

<sup>3</sup> Al-Burzulī, *Fatāwā*, IV, p. 454.

<sup>4</sup> Anonyme, *al-Istibṣār*, p. 26-28.

<sup>5</sup> J. L. l'Africain, *Description de l'Afrique*, trad. p. 376.

<sup>6</sup> Marmol Carvajal, *L'Afrique*, 1667, p. 437-438.

<sup>7</sup> F. Braudel, *La Méditerranée*, 1990, I, p. 157-158.

Rās al-Ġabal<sup>1</sup> étaient, pendant l'époque hafside, des lieux d'échanges et leurs relations sont attestées aussi bien avec les villes occidentales qu'avec Tunis et Bougie<sup>2</sup>. A partir du XVI<sup>e</sup> siècle, la présence des places maritimes de la région dans les documents textuels et archivistiques va s'intensifier à cause de leur rôle joué dans les duels turco-espagnols. Dès cette époque, en plus de Bizerte et de Rās al-Ġabal, Ġār al-Milḥ -Porto Farina des Occidentaux- et d'autres ports de la région commencèrent à prendre une place importante dans les stratégies des deux grands empires méditerranéens. L'affaiblissement du pouvoir hafside donne aux Espagnols et aux Turcs la magnifique occasion de convoiter l'Ifriqiya. Après qu'Alger soit tombée sous la domination des Ottomans en 1519, Charles Quint prit la décision d'arrêter l'avancée des frères Barberousse en intervenant, en personne, en Ifriqiya. Dès lors, une lutte opiniâtre commence entre les Ottomans et les Habsbourgs pour la possession de l'Afrique du Nord. Les deux puissances s'imposent comme les deux acteurs principaux et chacune essaye de dominer les places maritimes stratégiques de la Méditerranée. Les conflits ont duré sans discontinuité et n'ont cessé que vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>.

### ***1/ Les conflits ottomano-espagnols au XVI<sup>e</sup> siècle :***

Dès les premières années du XVI<sup>e</sup> siècle, Bizerte se trouvait, comme la plupart des grands ports et des espaces insulaires de la Méditerranée, au centre des stratégies maritimes des deux grands empires de l'époque. Les marins de Bizerte, déjà très impliqués dans les affaires de la Méditerranée dès les siècles du Moyen-Âge, ont mené depuis les premières années du XVI<sup>e</sup> siècle des opérations dans plusieurs secteurs de cette mer. En juin 1510, des corsaires originaires de la ville, signalent les documents d'archives du Vatican, capturaient un navire de marchands français près de l'île de Djerba<sup>4</sup>. En août 1516, une flotte franco-génoise attaquait le port de Bizerte à cause de

---

<sup>1</sup> Le port *Ras Agebel* des cartes et des portulans occidentaux correspond, comme nous l'avons démontré dans la monographie de cette ville, au Cap Zbīb : voir *Supra*, Deuxième partie, Chapitre I. Voir aussi : Amari, 1863, p. 24-25 ; De Latte, *Les portulans grecs*, Paris, 1944.

<sup>2</sup> Alarcon, *Los documentos ...*, 1940, p. 259-263. Sur le rôle de Bizerte dans le commerce du corail, cf. N. Hedhili, « La commercialisation du corail de la côte du nord de l'Ifriqiya (Bizerte, Tabarca, Marsacares) par les Vénitiens au Moyen Age », *Bizerte à travers l'histoire (Actes 1992)*, p. 151-158.

<sup>3</sup> Ce n'est qu'en 1581 que Philippe II d'Espagne renonce à la lutte. Il signe avec les Ottomans un traité par lequel il abandonne toutes ses possessions nord-africaines, à l'exception de Mers el-Kebir, de Melilla et d'Oran et reconnaît comme possession ottomane les Régences d'Alger et de Tunis, la Cyrénaïque et la Tripolitaine.

<sup>4</sup> Cf Hannezo, 1904, p. 201.

la présence d'une base de la marine ottomane dans la ville<sup>1</sup>. A partir de la deuxième décennie du XVI<sup>e</sup> siècle, les informations sur Bizerte disparaissent et les récits se focalisent sur les événements du Maghreb central (la prise d'Alger et de Bône) et sur les conflits sur les places maritimes dans les îles de la Méditerranée occidentale. La mention de Bizerte dans les sources, notamment dans les correspondances et les pactes, ne revient qu'avec l'expédition de Charles Quint contre Tunis en 1535. Dans le traité, signé le 6 août entre le souverain espagnol et le sultan hafside Mouley Hassan, Bizerte est signalée, à côté de Bône, comme une place maritime ennemie qui menaçait la présence des forces chrétiennes<sup>2</sup>. L'intervention de la flotte de Charles Quint dans cette ville était donc inévitable, et Bizerte se trouva au cœur des grands enjeux des deux puissances. On peut retracer les événements tels que nous les trouvons dans les sources contemporaines.

Le 13 juin 1534, une flotte ottomane, forte de 80 galères et portant 8000 soldats, faisait son départ de Constantinople sous le commandement de Ḥayriddīn Barbarūs. Elle débarqua tout d'abord à Bizerte avant d'attaquer Tunis, et les habitants de cette ville accueillirent bien cette flotte et offrirent même à l'amiral turc de se joindre à lui pour le succès de l'entreprise<sup>3</sup>. Le bon accueil des habitants et les bonnes conditions du port de Bizerte contribuèrent amplement à la réussite de la mission ottomane, puisqu'un mois plus tard Tunis tombait sous domination turque, le roi hafside prenant la fuite vers l'intérieur (Béja), où il sollicita l'aide de Charles-Quint<sup>4</sup>. Ce dernier profita de cet appel pour intervenir avec une flotte de 400 vaisseaux et 25000 soldats. Les premières opérations militaires eurent lieu entre les mois de juin et août devant le port de la Goulette. Les troupes chrétiennes réussirent à dominer Tunis et à chasser les soldats de Ḥayriddīn. Avant son départ, Charles Quint imposa ses conditions au roi hafside, conditions avantageuses au profit des Espagnols.

Les événements de 1535 démontrent clairement que le destin de la ville de Bizerte et de ses environs est resté, comme il l'était pendant l'époque hafside,

---

<sup>1</sup> *Ibidem*. L'auteur se réfère dans une note de bas de page à un document dans la bibliothèque de Venise intitulé "*Diarrii di Marino Sanuto*". Sur cette référence et son apport à la connaissance de Tunis au XVI<sup>e</sup> siècle, voir : E. Plantet, *Correspondances des Beys de Tunis ...*, 1893, p. VI.

<sup>2</sup> Cf., A. Rousseau, *Annales tunisiennes*, 1864, p. 408-414.

<sup>3</sup> Cf. Hannezo, 1904, p. 201. Sur l'apport des sources espagnoles à la connaissance de l'expédition de 1534-1536 voir Ch. De La Veronne, « Source de l'histoire de la Tunisie dans les archives espagnoles », *Actes du premier congrès d'histoire et de la civilisation du Maghreb*, éd. CERES, 1979, II, p. 115-128.

<sup>4</sup> L. Poinot et R. Lantier, « Les gouverneurs de la Goulette durant l'occupation espagnole (1535-1574) », *R.T.*, 1930, p. 221.

dépendant de celui de Tunis<sup>1</sup>. A la fin de cette année, Charles Quint soumit militairement Bizerte et ordonna, à la lumière des recommandations d'un rapport qui lui a été transmis par l'un de ses informateurs, le démantèlement des remparts de la ville. Dans ce rapport, la destruction des enceintes se présente comme une punition pour le soutien des habitants aux Ottomans. Mais les raisons de Charles Quint n'étaient pas que circonstancielles. « Benzerte –lit-on dans le rapport– est une ville de 1.000 feux assez forte et qui a une rivière où les fustes peuvent entrer. Les corsaires de cette ville faisant grand mal en Sicile et dans les îles Baléares. Il conviendrait de la ruiner, de manière à la rendre inhabitable »<sup>2</sup>. C'est son emplacement sur le détroit de la Sicile et son rôle dans l'activité corsaire qui ont amené les chrétiens à punir la ville ; et c'est Mouley Hassan qui est allé en personne exécuter l'ordre de l'empereur espagnol. La ville ne devant être entourée de nouveau de remparts qu'au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, à l'époque du husseinite Ali Pacha<sup>3</sup>.

Les informations sur Bizerte et son administration au cours de l'occupation espagnole sont très maigres. Les quelques renseignements dont on dispose se trouvent, incidemment, dans les documents d'archives qui sont principalement des correspondances entre les différents commandants de l'armée chrétienne. La Goulette fut, durant cette période, le théâtre principal des batailles, et se trouve, par conséquent, le plus souvent mentionnée dans les témoignages.

Au cours de l'occupation espagnole, Bizerte a perdu beaucoup de ses qualités défensives, qu'elle ne récupérera qu'après 1574. Un document de 1557 décrit Bizerte comme « un petit lieu », et les troupes de Charles Quint se limitèrent à contrôler la ville depuis le lieu dit "le fort d'Espagne"<sup>4</sup>. Au lendemain de la victoire chrétienne de Lépante en 1571, un détachement conduit par le capitaine Salazar prenait possession de Bizerte et la garde de la forteresse fut confiée à 300 soldats commandés par François d'Avila<sup>5</sup>. La présence d'un détachement chrétien à Bizerte est attestée dans les

---

<sup>1</sup> Sur les événements de la prise de Tunis, voir Ch. Braquehaye, « La prise et le pillage de la ville de Tunis les 20 et 21 juillet 1535 », *RT*, 1904, p. 181-186.

<sup>2</sup> Ce rapport est cité par le C<sup>t</sup> Hannezo sans la mention de sa source. Serait-il l'un des témoignages qui se trouvent dans les archives du Vatican, abondamment utilisées par l'auteur : C<sup>t</sup> Hannezo, 1904, p. 202. Sur l'apport des sources espagnoles et italiennes, voir S. Bono, « Documents italiens sur la Reconquête musulmane de Tunis (1574) », *Actes du premier congrès d'histoire et de la civilisation du Maghreb*, éd. CERES, 1979, II, p. 29-35.

<sup>3</sup> Voir *supra* la description et l'historique des remparts de Bizerte : deuxième partie, chapitre I.

<sup>4</sup> C<sup>t</sup> Hannezo, 1904, p. 203.

<sup>5</sup> Voir à ce propos l'article de L. Poinso et R. Lantier sur les gouverneurs chrétiens de la Goulette. Les événements cités ci-dessus passent à l'époque du commandant Pedro de Porto Carrera. L. Poinso et R. Lantier, 1930, p. 243.



documents italiens de 1574. Dans ses lettres des 19 et 24 juin, le commandant Serbelloni atteste l'arrivée à Bizerte et à Tunis de vingt galères de Naples et de quinze autres de Sicile, transportant du ravitaillement pour les soldats chrétiens des deux places fortes<sup>1</sup>. Compte tenu de son voisinage des territoires italiens, Bizerte, du moins, a toujours figuré dans les projets des Ottomans et des Occidentaux. En 1572, Philippe II donna l'ordre à Don Juan d'Autriche de mener une expédition contre Bizerte, mais finalement le commandant ne se rendit pas et l'attaque fut reportée<sup>2</sup>.

En 1573, Philippe II, imitant son père Charles Quint et appliquant la même politique, ordonna la destruction de toutes les fortifications des villes côtières, y compris Bizerte et Porto Farina (Ġār al-Milḥ), de façon à ne laisser aucun endroit et aucune chance aux Ottomans d'y débarquer pacifiquement<sup>3</sup>. Cette politique fut appliquée partout et souvent dans la Méditerranée au cours du XVI<sup>e</sup> siècle. Chacune des puissances cherchait à détraquer le projet opposé, tantôt en détruisant, tantôt en édifiant. Bizerte, comme la plupart des places fortes de l'Occident musulman, n'a pas échappé à cette réalité et elle s'est trouvée introduite dans les enjeux des deux grandes puissances méditerranéennes de l'époque. En 1574, Euldj Ali d'Alger tranche définitivement les conflits et Tunis devient une régence ottomane. A partir de ce moment, la Méditerranée est sortie, comme l'a écrit F. Braudel, de la grande histoire et les conflits entre les musulmans et les chrétiens se transforment en une forme inférieure de la guerre : c'est la course.

## ***2/ Les ports de la région : des centres de course***

En Méditerranée, disait F. Braudel, « énumérer les centres de course revient à énumérer quelques villes décisives »<sup>4</sup>. Était-ce le cas des centres de la région de Bizerte ? La réponse est, *à priori*, oui, et les événements que nous exposerons dans cette partie démontreront à quel point les installations portuaires de notre région étaient "décisives" dans "la construction" de l'histoire de la Méditerranée.

En 1581, Philippe II d'Espagne renonce enfin à la lutte. Il signe avec la Sublime Porte un traité par lequel il abandonne toutes ses possessions africaines, à l'exception de quelques ports, et reconnaît comme possession ottomane les régences d'Alger, de Tunis

---

<sup>1</sup> S. Bono, 1979, p. 32 ; F. Braudel, *La Méditerranée*, 1990, III, p. 243-144.

<sup>2</sup> Sur les raisons de l'annulation de cette expédition, voir F. Braudel, *La Méditerranée*, 1990, III, p. 265-266.

<sup>3</sup> L. Poinsot et R. Lantier, 1930, p. 244.

<sup>4</sup> F. Braudel, *La Méditerranée*, 1990, II, p. 622.

et de Tripolitaine. Toutefois, l'arrêt des opérations militaires "officielles" n'empêchera pas l'Espagne de tenter à plusieurs reprises des campagnes contre quelques places fortes de l'Afrique du Nord. Vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, les luttes ont pris d'autres formes et une autre orientation : la course renaîtra. C'est que la paix en Méditerranée, comme le disait Braudel, est "immanquablement" le renouveau de la course<sup>1</sup>.

S'agissant d'une "industrie ancienne"<sup>2</sup>, la course réapparaît à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle grâce à des circonstances favorables et à des hommes capables de les exploiter. Les circonstances sont surtout celles qu'offrent les ports de la Méditerranée. Quant à l'élément humain, il se manifeste dans les Reis de mer ayant toutes les qualités et l'expérience de marins chevronnés. Les frères Barberousse de l'Empire ottoman, au début indépendants, figurent parmi les plus fameux en Méditerranée<sup>3</sup>.

En tant que *ta'gr* maritime, la région de Bizerte se trouvait au lendemain de la conquête ottomane engagée dans l'activité corsaire. En plus du port de Bizerte même, assez bien connu dès le Moyen-Âge, la documentation occidentale de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle mentionne les installations de Porto Farina, du Cap Zbîb et de quelques îlots qui se trouvent en face du littoral du pays<sup>4</sup>. Ces installations portuaires ont formé avec la Goulette, Tabarka et Bône une chaîne de points d'ancrage rapprochés assurant aussi bien la sécurité du littoral septentrional que la bonne fonction de l'activité corsaire.

La participation des ports de la région de Bizerte à la course est attestée dans les documents d'archives de l'époque. Nous disposons d'une abondante série de correspondances entre les consuls européens et leurs autorités, dont la plus connue est celle de la France, publiée vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par Eugène Plantet<sup>5</sup>. Ces archives sont d'une variété exceptionnelle et offrent, pour les études sur la Méditerranée des temps modernes, un champ d'investigation d'une richesse incomparable. Nous nous

---

<sup>1</sup> F. Braudel, *La Méditerranée*, 1990, III, p. 15.

<sup>2</sup> Une expression empruntée à F. Braudel, *La Méditerranée*, 1990, II, p. 617.

<sup>3</sup> Bien que la distinction ne soit pas toujours nette, entre piraterie et course il y a une différence. La première est une activité sans loi ni règle. Quant à la course, elle est soumise à des coutumes bien connues. Comme l'avait signalé F. Braudel, la piraterie méditerranéenne est « une institution antique et généralisée ». Les corsaires, à l'inverse des pirates, possèdent des papiers justifiant leur engagement au service d'une puissance. Ils sont autorisés à attaquer les vaisseaux et à piller les rivages des ennemis, en temps de guerre et en temps de paix.

<sup>4</sup> Dans un document, daté de 1600 et intitulé "Dessin pour aller brûler les vaisseaux de Tunis", l'île de la Galite et les îlots voisins représentent des étapes sur l'itinéraire maritime allant de la France jusqu'à Tunis et La Goulette. Voir E. Plantet, *Correspondances des Beys de Tunis et des consuls de France avec la cour (1577-1830)*, Paris, 1899, p. 4.

<sup>5</sup> E. Plantet, 1899, 3vol.. Sur l'apport des correspondances consulaires espagnoles, voir M. Ghazali, « La régence de Tunis et l'esclavage en Méditerranée à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle d'après les sources consulaires espagnoles », *Cahiers de la Méditerranée*, vol. 65, 2002. [réf. Electronique : <http://cdlm.revues.org/document43.html>]

bornerons dans le tableau suivant à présenter les faits, par ordre chronologique, tels qu'ils sont exposés dans les divers documents :

N°	Date du document	Informations et sources
1	1577	20 mille chrétiens sont réduits à l'esclavage par un renégat génois commandant les galères de Bizerte ( <i>C<sup>t</sup>. Hannezo, 1904, p. 321</i> )
2	Début XVII <sup>e</sup> siècle	Les brigantins <sup>1</sup> de Bizerte capturent 200 chevaliers maltais dans la Casbah de la ville ( <i>C<sup>t</sup>. Hannezo, 1904, p. 321</i> )
3	Juillet 1605	Deux vaisseaux de commerce français ont été capturés devant le littoral de Bizerte ( <i>C<sup>t</sup>. Hannezo, 1904, p. 321</i> )
4	19 octobre 1608	Une nef marseillaise est prise par les corsaires de Bizerte ( <i>C. Trasselli, 1963, p 902</i> )
5	7 juillet 1619	Lettre d'Anthoine Bérengier, un envoyé français à Tunis, aux gouverneurs de Marseille : 5 galères de Bizerte participent à une attaque contre la ville de Saint-Marc en Sicile ( <i>E. Plantet, 1893, p. 32-34</i> )
6	19 août 1619	Deuxième lettre d'Anthoine Bérengier aux mêmes destinataires : détails sur des captifs chrétiens de Cagliari, prisonniers à Bizerte ( <i>E. Plantet, 1893, I, p. 36-37</i> )
7	1619	Captivité de vaisseaux flamands à Bizerte ( <i>C<sup>t</sup>. Hannezo, 1904, p. 321</i> )
8	12 juillet 1621	Lettre de Calvane, un envoyé à Tunis, aux gouverneurs de Marseille sur la prise du navire "L'Espérance", du capitaine Jehan Antoine Vins, par deux galères bizertines ( <i>E. Plantet, 1893, I, p. 50-51</i> )
9	13 juillet 1621	Lettre de Claude Severt, consul suppléant à Tunis, aux gouverneurs de Marseille sur l'affaire précédente ( <i>E. Plantet, 1893, I, p. 52-53</i> )
10	2 mai 1624	Lettre de Bourrely, consul suppléant, informant les consuls et les gouverneurs de Marseille que 7 galères partent du port de Bizerte pour « aller voir » des villages corses ( <i>E. Plantet, 1893, I, p. 67-68</i> )
11	10 juillet 1624	Lettre de Bourrely attestant des captifs français à Bizerte ( <i>E. Plantet, 1893, I, p. 68-69</i> )
12	21 octobre 1624	Vénérier, un envoyé à Tunis, adresse une lettre aux gouverneurs de Marseille indiquant la mission de Bourrely à Bizerte pour la libération de quelques français et la relaxation de marchandises prises par un navire d'Alexandrie ( <i>E. Plantet, 1893, I, p. 71-73</i> )
13	31 juillet 1625	Lettre de Jean-Baptiste Maure aux gouverneurs de Marseille : deux navires de Malte ont été capturés par sept galères de Bizerte. Celles-ci sont parties de la Goulette ( <i>E. Plantet, 1893, I, p. 77</i> )
14	14 février 1626	Il s'agit d'une instruction à Sanson Napollon, gouverneur du Bastion de France, dans laquelle il est question de combat entre les corsaires de Bizerte et ceux de Malte fini

<sup>1</sup> Le brigantin est un navire à deux mâts, analogue au brick.

		par la captivité de 140 chevaliers maltais ( <i>E. Plantet, 1893, I, p. 79-80</i> )
15	10 avril 1629	Lettre de Gaspard de Crest, esclave chrétien, aux gouverneurs de Marseille : « les corsaires du Dey ont amené à Portfarine une barque de Marseille, chargé de soie et de plusieurs autres marchandises de grand prix... » ( <i>E. Plantet, 1893, I, p. 95-96</i> )
16	1636	Les galères de Bizerte capturent deux vaisseaux italiens (Pouzzole et Pausilippe) et ravagent le port de Messine ( <i>E. Plantet, 1893, I, p.XV ; C<sup>t</sup>. Hannezo, 1904, p. 322</i> )
17	1640	Les chevaliers de Malte remportent une victoire sur les galères de Bizerte ( <i>C<sup>t</sup>. Hannezo, 1904, p. 322</i> )
18	Avril 1646	Achat d'esclaves chrétiens à Bizerte par Julien Guérin ( <i>C<sup>t</sup>. Hannezo, 1904, p. 322</i> )
19	30 Juin 1660	Lettre de Blaise de Bricard (un missionnaire français) envoyé pour des négociations avec Ḥaġġ Muṭafā Dey à propos de captifs à Ġār al-Milḥ ( <i>E. Plantet, 1893, I, p. 152-153</i> )
20	Janvier 1662	Relation de voyage de Blaise de Bricard, dans laquelle Bizerte est mentionnée à plusieurs reprises comme un important centre de course ( <i>E. Plantet, 1893, I, p. 164-171</i> )
21	20 octobre 1665	M. Martel, un officier de la marine française, assiège Porto Farina avec 5 vaisseaux. D'après la <i>Relation de la campagne du Duc De Beaufort à Tunis</i> ( <i>E. Plantet, 1893, I, p. 180-181</i> )
22	1681	Dusquene, officier de marine, saccage le port de Bizerte et détruit les barques des forbans et des pirates ( <i>C<sup>t</sup>. Hannezo, 1904, p. 323</i> )
23	23 août 1699	Dans une lettre d'Auger Sorhainde au C <sup>t</sup> . Pontchartrain, un marin français, commandant de la tartane <i>Notre-Dame-Des-Carmes</i> , a été assailli par un corsaire de Bizerte et son équipage a été totalement pillé ( <i>E. Plantet, 1893, I, p. 605</i> )
24	23 mai 1716	Une lettre adressée au Conseil de la Marine attestant qu'un « brigantin de Bizerte a pris sur un bâtiment français deux capucins italiens et un marchand de Cagliari » ( <i>E. Plantet, 1893, II, p. 96-97</i> )
25	10 août 1716	Un brigantin de Bizerte arrête (en juin) « un bâtiment de Minorque portant pavillon anglais » ( <i>E. Plantet, 1893, II, p. 100</i> )
26	17 mars 1718	Pillage d'un bâtiment français par une galiote de Bizerte ( <i>E. Plantet, 1893, II, p. 115 ; C<sup>t</sup>. Hannezo, 1904, p. 326</i> )
27	30 août 1720	« Un bâtiment français, commandé par le patron Jacques Fustignan, de Cassis, a été pris par une galiote de Tunis, qui l'a mené à Portefarine » ( <i>E. Plantet, 1893, II, p. 133</i> )

28	23 septembre 1727	Il s'agit d'un long rapport écrit à Toulon par le sieur Raynaud. Son titre " <i>projet de descente à Tunis et d'un bombardement, afin d'empêcher cette puissance de faire des esclaves</i> " témoigne de l'importance des places fortes maritimes dans l'activité corsaire dans la Méditerranée. Dans ce document sont cités les ports de Bizerte, de Porto Farina et du Cap Zbīb ( <i>E. Plantet, 1893, II, p. 186-194</i> )
29	Avril 1742	Blocage des ports de Bizerte et de Porto Farina par deux frégates et deux barques de la marine française ( <i>E. Plantet, 1893, II, p. 337</i> )
30	21 mai 1762	La prise du bâtiment du capitaine Bonnifay devant les châteaux de Bizerte ( <i>E. Plantet, 1893, II, p. 583</i> )

Ce tableau démontre parfaitement la participation "décisive" -si nous reprenons l'expression de F. Braudel- des ports de la région dans l'activité corsaire. En juillet 1666, Dumolin, un écuyer de la reine de France, décrit les places fortes de Bizerte et de Porto Farina comme les deux ports les plus admirables de tout le pays<sup>1</sup>. Elles sont ainsi puisqu'elles correspondent à des bases de repli stratégique pour La Goulette et à des ports d'exportation de divers produits locaux. Les documents consulaires européens attestent distinctement de cette double fonction des installations. La course et le commerce sont en effet deux institutions qui se développaient souvent ensemble.

L'une des clauses du traité consulaire de 1685 entre la Tunisie mouradite et la France autorisait aux concessionnaires français de débarquer à Bizerte pour acheter le blé qui venant de l'arrière pays. Une année après (1686), un représentant du consulat français est désormais permanent dans la ville<sup>2</sup>. Nous apprenons même qu'en 1738 le Comptoir français du Cap Nègre a établi une succursale à Bizerte, dirigée par un commis<sup>1</sup>. Les traités de paix entre Tunis et les autres puissances méditerranéennes, qui se multiplient notamment au cours de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, limitent les effets de la course en imposant certaines mesures réglementant cette activité. La course ne disparaît pas, mais elle a beaucoup décliné.

<sup>1</sup> E. Plantet, 1893, I, p. 227 ; C<sup>t</sup>. Hannezo, 1904, p. 323.

<sup>2</sup> Voir à ce propos plusieurs documents dans l'ouvrage d'Eugène Plantet 1893 (cité ci-dessus). Vol. I : *doc. 682 (décembre 1689)*, p. 583-584 / *doc. 692 (mars 1699)*, p. 591-592 ; Vol. II : *doc 1391 (mai 1768)*, p. 653 ; C<sup>t</sup>. Hannezo, 1904, p. 324-325.

En résumé, pendant presque tous les siècles de l'époque moderne les ports de Bizerte et de Ġār al-Miḥ ont servi de bases stratégiques pour la marine barbaresque. Dans plusieurs relations de voyage ou de rapports les commandements sont toujours le blocus et la destruction de ces centres. En 1671, un marchand marseillais propose « le blocus de Benzert pour imposer au dey l'obligation de restituer les esclaves et les marchandises ; Porto-Farina étant déjà bloquée avec ses quatorze navires, il ne restait plus aux Tunisiens que six bâtiments (trois petits vaisseaux, un polacre et deux barques) ancrés tant à Sousse qu'à Benzert ; on pourrait même canonner la ville et la détruire pour indisposer la population contre le bey »<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> E. Plantet, 1893, II, p. 312.

<sup>2</sup> C<sup>t</sup>. Hannezo, 1904, p. 323.

## Chapitre II :

# **les stratégies défensives : de "Qilā<sup>c</sup> Ṣatfûra" à la fortification ottomane**

Le nombre relativement élevé des structures fortifiées que nous avons relevé dans la deuxième partie de cette étude, ajouté aux différentes mentions textuelles et cartographiques, aussi bien orientales qu'occidentales, montrent parfaitement l'importance du dispositif défensif dans la région de Bizerte. De par sa position géographique et sa double identité (une façade maritime qui s'ouvre sur le détroit séparant les deux bassins de la Méditerranée et un arrière pays qui s'étend sur une bonne partie du Tell Nord-Est), la région est souvent présentée dans les différentes sources comme un *taġr* maritime doté de *qilā<sup>c</sup>* (pl. de *qal<sup>ca</sup>*), de *ribāṭāt* (pl. de *ribāṭ*), de *ḥuṣūn* (pl. de *ḥiṣn*) et de *qawāṣid* (pl. de *qāṣida*) qui servaient aux habitants de toute la région de refuges lors des raids des *Rūm*. Ces ouvrages étaient, tels qu'ils se présentent dans les sources, des abris (*ġawṭ*) pour les groupes ethniques et tribaux.

### **A- Éléments pour une historiographie de l'architecture défensive de l'Ifriqiya**

L'étude des fortifications de Tunisie à partir de la conquête islamique a fait durant les deux dernières décennies l'objet de plusieurs recherches. Le premier exposé d'ensemble date de la fin des années 80. L'intéressante étude de N. Djelloul sur les fortifications côtières de la régence de Tunis a attiré l'attention sur l'intérêt de l'examen de ces ouvrages défensifs pour une meilleure compréhension de l'évolution de l'architecture militaire en Ifriqiya et la place qu'occupait celle-ci dans l'ensemble de l'art islamique du pays. Depuis la parution de cette monographie générale, une série d'études régionales a commencé à prendre place dans les recherches archéologiques de

ces dernières années<sup>1</sup>. L'objet des études réalisées a été, essentiellement, de compléter l'inventaire des monuments de défense, tout en essayant de relever les spécificités locales dans l'art de bâtir défensif et la répartition géographique des différents édifices militaires.

Sans refuser l'apport de ces études et leur priorité dans une phase préliminaire du processus de l'archéologie islamique de la Tunisie, il est temps de renouveler, parallèlement aux inventaires qui restent à faire, les approches. Il est vrai que l'approche descriptive représente encore une priorité pour quelques zones de la Tunisie, mais le but doit dorénavant dépasser la simple analyse architecturale. L'habitat fortifié doit être étudié, et cela en harmonie avec les récentes études menées en dehors de l'espace tunisien, dans son contexte global ; c'est-à-dire comme un élément faisant partie de tout un ensemble constituant le peuplement d'une région. Le cas andalou médiéval, de par son appartenance à l'Occident musulman, pourrait représenter, à cet égard, un exemple offrant des éléments de comparaison pour les études portant sur l'espace maghrébin<sup>2</sup>. L'exploitation, en effet, des textes juridiques et bio-bibliographiques, qui n'ont cessé de devenir ces dernières années l'outil le plus à la mode dans les recherches historiques et archéologiques, peut apporter des données nouvelles sur le rapport entre l'habitat fortifié et les autres structures de peuplement<sup>3</sup>.

L'habitat fortifié comme l'une des formes d'expression des réalités sociales, est en outre un thème peu examiné en Tunisie. Dans le cas de l'Europe occidentale, l'étude des structures castrales a réalisé d'énormes progrès. Les châteaux, outre leur rôle défensif, sont considérés comme l'une des formes d'expression les plus significatives de

---

<sup>1</sup> Le sujet de DEA que nous avons préparé à l'université tunisienne en 1998/1999 sous la direction de Mme Mounira Chapoutot portait sur les fortifications côtières de l'île de Djerba. Hbaieb (M-A), *al-taḥṣīnāt al-sāḥīliyya li ġazīrat Ġirba*, Tunis, 1999. (texte dactylographié)

<sup>2</sup> Sur l'habitat fortifié en al-Andalus, cf. A. Bazzana, P. Cressier et P. Guichard, *Les châteaux ruraux d'al-Andalus*, Madrid, 1988. Il est intéressant de rappeler que l'étude des modes de peuplement dans l'Occident musulman, y compris les formes de l'habitat castral, montre les spécificités de chaque espace régional. Le cas ibérique ne représente pour cette étude qu'un modèle méthodologique. Les conclusions ne peuvent pas être applicables à toutes les autres espaces de l'Occident musulman. Les auteurs de la monographie ont eux-mêmes attiré l'attention sur les particularités régionales. Ils disent : « il est évident que l'ensemble d'al-Andalus, ces territoires musulmans de l'Occident européen, n'a pas été pris en compte ; de nombreuses régions de l'Espagne, a fortiori du Portugal, nous restent inconnues et pourraient révéler, si des travaux semblables y étaient effectués, des schémas descriptifs et interprétatifs différents », p. 15. Sur les nuances des stratégies défensives attestées dans le monde ibérique, cf. : M.-P. Lamblin, « Le château de Denia (Alicante) : étude topographique et architecturale », *Histoire et archéologie de l'habitat médiéval*, 1983, p. 119-126 ; P. Cressier, « Remarques sur la fonction du château islamique dans l'actuelle province d'Almería à partir des textes et de l'archéologie », in *L'incastellamento*, Rome, 1998, p. 233-248.

<sup>3</sup> Voir à ce propos M. Marin, « Documentos jurídicos y fortificaciones », in *Congreso internacional sobre fortificaciones en al-Andalus*, Algésiras, 1998, p. 79-87.



la civilisation féodale. « L'histoire des féodalités méditerranéennes doit d'une part à l'attention portée, en Italie centrale, à l'*incastellamento*, puis d'une façon plus générale dans l'ensemble de la péninsule italienne, d'autre part à une définition plus précise de la place et du rôle du château dans l'organisation du féodalisme catalan »<sup>1</sup>. La *castellologie*, telle qu'elle est présentée par l'un de ses grands noms, tourne de plus en plus « le dos aux vieilles approches purement descriptives au profit des méthodes d'analyse dynamique et fonctionnelle seules propres à replacer le *castrum* dans le tissu concret d'une histoire globale des sociétés ... »<sup>2</sup>.

En plus de son rôle militaire évident, le château est donc un lieu où se nouent des liens économiques et sociaux. Qu'il soit un monument, ou un groupement de plusieurs monuments (*qaṣr*), l'habitat fortifié vit en relation avec son entourage. Même pour les cas où la fortification occupe une place marginale par rapport aux autres structures de l'agglomération, les rapports entre les deux sont évidents. Le monument fortifié communique à la fois avec ses semblables (les signaux de feu ...) et avec d'autres formes de peuplement (un port, une mosquée ...). Il est habité, comme le nécessite sa nature, par des *murābiṭ-ḡuerriers* mais aussi, comme cela ressort des textes, par des hommes pieux : des *zuhhād* et des *nussāk*. Architecturalement, l'habitat fortifié n'est parfois qu'une simple tour, mais il peut être aussi un complexe où l'on trouve, à côté des éléments de garde et de défense, des structures d'hébergement, des lieux de culte, etc.... Bref, qu'il s'agisse d'une tour ou d'une agglomération, d'un ribat ou même d'un grenier, l'habitat fortifié est un miroir d'une réalité aussi bien politique que sociale.

Ces dernières années, un débat a eu lieu en Tunisie sur les fonctions du ribat en Ifriqiya. Image emblématique du Moyen Age et monument représentatif de l'habitat fortifié de l'Ifriqiya médiévale, cet établissement a fait l'objet de plusieurs études. Historiens et archéologues tunisiens, chacun de son côté et avec ses propres outils de recherche, se sont intéressés à cette institution. Leur production vient s'ajouter à celle des archéologues de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. En 1999, F. Mahfoudh, en étudiant *Qaṣr al-Ṭūb* du Sahel tunisien, a traité des fonctions du ribat. Son élément de

---

<sup>1</sup> A. Bazzana, P. Cressier et P. Guichard, *Op. cit.*, p. 17.

<sup>2</sup> La citation de P. Toubert tirée de : A. Bazzana, P. Cressier et P. Guichard, *Op. cit.*, p. 11. Pour plus de détails sur la place des structures fortifiées dans l'organisation féodale dans l'Europe occidentale, cf., P. Toubert, *Les structures du Latium médiéval*, Rome, 1973.

<sup>3</sup> Cf. à ce propos, à titre d'exemple, G. Marçais, « Notes sur les ribats en Berbérie », dans *Mélanges d'histoire et d'archéologie*, Paris, 1952 ; M.S. Zbiss, « Le ribat institution militaro-religieuse des côtes africaines », dans *CRAI*, 1954, p. 143-145 ; A. Lézine, *Le ribat de Sousse et de Sousse suivi des notes sur le ribat de Monastir*, Tunis, 1956.

départ était un point de vue de N. Djelloul, datant de 1993, dans lequel ce dernier déniait au ribat tout rôle militaire. Etudiant Qaṣr Ziyād, un ribat dans les environs de Sfax, N. Djelloul écrit ce qui suit : « les murabitun(s), et encore davantage ceux de Qaṣr Ziyad, étaient des gens du Qur'an et de 'Ilm et leur rôle dans la propagation du malékisme n'est plus à démontrer. Nonobstant, on n'a aucune attestation sur un fait d'arme quelconque, assez douteux d'ailleurs pour le reste des ribat(s). Assad dissuada Abd al-Rahim de faire partie de l'expédition de la Sicile ... Mâlikî nous entretient que Ziyadat Allah I<sup>er</sup> provoqua la colère des ascètes en enrôlant deux cents murabit(s) dans ses armées. L'aspect fortifié de l'édifice encore en place, souvent mis en relief par les tenants de la thèse des moines combattants pour la foi, n'est plus un argument de taille, les demeures princières, ou encore des mosquées fortifiées, dont les formes ne découlent pas toujours d'impératifs militaires, sont assez nombreux en Ifriqiya pour nous convaincre »<sup>1</sup>. Selon Djelloul, les fonctions du ribat étaient plutôt économique-politiques que militaires. En discutant cet avis, F. Mahfoudh a attiré l'attention sur la nécessité de recouper les différentes mentions des ribat/s dans les sources. Fonder une conclusion générale sur les données d'un seul type de littérature, en l'occurrence les dictionnaires biographiques, s'avère pour lui insuffisant. Il est « tout à fait vain, dit F. Mahfoudh, de chercher dans ce type d'ouvrage des relations détaillées des faits militaires »<sup>2</sup>. Il est déraisonnable d'imaginer que les occupants du ribat se limitaient au nombre infiniment petit des personnages cités dans les sources biographiques.

En 1988, R. Mrabet, dans le cadre d'une étude présentée à l'Université tunisienne, a traité du ribat en tant que structure bâtie et en tant qu'une institution sociale. Comme cela est indiqué par le titre de son étude *al-ribāt wa muḡtama<sup>c</sup> al-murābiṭīn bi Ifriqiya*<sup>3</sup>, cette structure regroupait à l'intérieur de ses murs une société ayant ses normes et ses principes. La première conclusion qui découle de cette étude, est que le X<sup>e</sup> siècle et la première moitié du XI<sup>e</sup> siècle furent, en Ifriqiya, la belle époque des ribat/s. Après cette époque, à la suite d'une période de crise, il semble qu'on ait cessé de bâtir des ribat/s à la manière des premiers temps de l'Islam. Dans les textes, on ne possède pas d'informations sur la construction d'un ribat après le 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle, et la

<sup>1</sup> N. Djelloul, « A propos d'un toponyme de la région de Sfax : Qaṣr Ziad », dans *La dynamique économique à Sfax entre le passé et le présent*, Sfax, 1993, p. 9-45. ; Cf. aussi F. Mahfoudh, « Qaṣr al-Tûb : un ribat du Sahel tunisien », dans *Africa*, XVII, 1999, p. 97- 127.

<sup>2</sup> F. Mahfoudh, *Op. Cit.*, p. 120.

<sup>3</sup> Mrabet (R), *Al-ribāt wa muḡtama<sup>c</sup> al-murābiṭīn bi Ifriqiyya ilā nihāyat al-qarn al-tālī hiḡrī*, C.A.R. sous la direction de M. Hassen, 1988. (Texte dactylographié)

terminologie ici est très révélatrice. Dans les sources, et à partir du 6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle, les mots désignant une fortification postérieure au 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle sont *qaṣr*, *maḥras*, *ḥiṣn*, *marsā ʿalayhi qalʿa* (port doté d'une fortification)... . Ce changement dans la dénomination est, vraisemblablement, synonyme d'une transformation dans le peuplement des anciens ribat/s. Ces installations auraient commencé grâce aux *ḥimā/s* à attirer une population qui s'installait au fil du temps aux alentours de ces places fortes. Les *ḥimā*, désignant l'ensemble des terres qui entouraient le fort, représentent pour les fortifications les sources principales pour assurer la vie des hommes vivant à l'intérieur du *ḥiṣn* et pour financer les travaux de restauration des remparts. Le phénomène de *taḥbīs* (constitution de *habous*) de plusieurs *ḥimā* pour assurer la bonne gestion des ribat est attesté en Ifriqiya dès la fin du VIII<sup>e</sup>/2<sup>e</sup> siècle. On apprend en effet dans les *Madārik* de ʿIyāḍ, qu'Ibn Ġānim (mort en 190/805), le cadī du calife abbaside Hārūn al-Rašīd, « *ḥabbasa arādī aḥmiyat al-ḥuṣūn li-marāfiq al-murābiṭm* »<sup>1</sup>. Du point de vue de leur superficie, ces parcelles couvraient en moyenne un territoire de 10 km<sup>2</sup>. Leur exploitation se faisait, comme cela ressort des sources, de trois façons. Mohamed Hassen, dans une étude récente sur l'évolution du peuplement des ribat/s de la région du *Sāḥil*, les énumère comme suit : le labour, la semence du blé et la plantation des arbres (notamment les oliviers), et enfin la cueillette. Ce schéma, propre à la région côtière centrale de l'Ifriqiya, est aussi valable, selon toute vraisemblance, pour les autres zones côtières du pays dont la région de Bizerte représentait une façade maritime stratégique. L'exploitation de ces domaines aurait abouti très probablement à la création d'un habitat permanent autour des ribat/s, et c'est ainsi qu'on pourrait expliquer l'évolution du ribat en une agglomération fortifiée.

Les fonctions du ribat ont aussi évolué à travers le temps. D'une institution militaire (défensive ou offensive) le ribat s'est transformé, au bas Moyen Age, en une institution culturelle et sociale<sup>2</sup>. Le déclin de ce rôle militaire peut s'expliquer de deux façons. La première est en rapport avec la régression relative des attaques chrétiennes sur le littoral de la Tunisie au lendemain de la conquête almohade, une régression qui coïncide avec l'apparition de la *mutaṣawwifa* qui succèdent aux moines guerriers qui auraient occupé les ribat/s au cours des six premiers siècles de l'Islam. Vers la fin du

<sup>1</sup> Al-Qāḍī ʿIyāḍ, *Biographies aghlabides*, p. 13.

<sup>2</sup> M. Hassen, « les *ribāt* du Sahel ... », p.154. Sur l'évolution de la notion du murābiṭ, nous renvoyons aussi à A. Aouattah, « Anthropologie du pèlerinage et de la sainteté dans le maraboutisme marocain », *IBLA*, n° 175, 1995, p. 32-33.

Moyen Age, en effet, c'est la zāwiya qui a pris la place et qui rempli jusqu'à un certain point la fonction du ribat. Ce dernier va perdre au fil du temps son rôle d'appel et d'organisation des troupes pendant les périodes de guerre. La perte de cette fonction a permis aux soufis d'y prendre une place importante.

Au début des années quatre-vingt-dix, N. Djelloul, étudiant les fortifications côtières tunisiennes à l'époque ottomane, a dressé un tableau général de la fortification tunisienne médiévale. Outre l'héritage de la période pré-islamique et les influences venues d'Orient avec les nouveaux conquérants, il s'est beaucoup arrêté sur les spécificités des moments politiques aghlabide et ṣanhāğite, très déterminants, dans le processus de la fortification ifriqiyenne. L'apport de la politique défensive hafside, aussi bien sur le plan quantitatif qu'architectural, a aussi été bien étudié par N. Djelloul. Les souverains de cette dynastie ont réservé une place centrale au programme défensif tant dans la revivification d'un héritage défensif fort touché à cause des longs duels qui avaient opposé les Zirides et les Normands que dans le renforcement du dispositif défensif par de nouvelles fondations. Le même chercheur, vers la fin des années 90, a enrichi nos connaissances sur les fortifications de l'Ifriqiya par un ouvrage traitant des ribat/s côtiers du pays au Moyen Age<sup>1</sup>. Il s'agit d'un ouvrage, en langue arabe, dans lequel il a tenté de suivre à travers la documentation médiévale les différents sites de ribat/s côtiers qui ont jalonné le littoral de l'Ifriqiya. Cette monographie générale, certainement très importante pour dresser un tableau complet de la situation du moins à travers la documentation écrite, est apparue durant la même période qu'une série d'étude spécifiques parues surtout dans la revue *Africa* traitant de quelques exemples, notamment des ribat/s de la côte orientale. L'on peut citer à titre d'exemple, les articles de F. Mahfoudh et de F. Bahri étudiant les ribat/s de Qaṣr al-Ṭūb<sup>2</sup> et ribat al-Āliya<sup>3</sup>, deux images emblématiques de cette institution au Sahel.

---

<sup>1</sup> N. Djelloul, *al-ribāṭāt al-baḥriyya bi-Ifriqiya fī-l ʿaṣr al-wasīl*, éd. CERES, Tunis, 1999.

<sup>2</sup> F. Mahfoudh, *Op. cit.*, p. 97-127.

<sup>3</sup> F. Bahri, « Qaṣr al-Āliya (campagne de 1998). Rapport de fouilles : 1<sup>ère</sup> partie », *Africa (séances scientifiques I)*, 2003, p. 31-70.

## **B- Les monuments et les sites fortifiés de la région de Bizerte :**

### ***1- Les sites mentionnés dans les sources :***

#### ***\*Qal'at Abī Ḥalīfa<sup>1</sup> :***

Ce site est mentionné pour la première fois en tant que *marsā*. Al-Bakrī (5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle) le place en face des îles des deux frères (*ḡazā'ir al-aḥawayn*), au fond d'un cap (*anf*) portant le même nom. Al-Idrīsī, un siècle après, le cite en tant que *qal'a* (village fortifié). Il est situé selon ce géographe à dix milles à l'Est de *Rās al-Minšār* et à douze milles à l'Ouest de la pointe du Cap (*Rās al-Ṭarf*), qui constitue l'extrémité occidentale de la baie de la ville de *Banzart*<sup>2</sup>.

Sur les cartes contemporaines, les îles Fratelli, qui correspondent vraisemblablement aux *ḡazā'ir al-aḥawayn* d'al-Bakrī, se situent en face du Cap al-Koran, appelé aussi *marsā al-Quran*. Le site se trouve dans un contexte archéologique très riche. Une équipe franco-tunisienne d'archéologues et de morphologues a distingué en effet trois sites : une nécropole (site n° 201), les ruines d'une construction antique (site n° 202) et une agglomération comportent les traces d'une enceinte tardive<sup>3</sup>.

Le paysage topographique, dans lequel se trouve l'ensemble des ruines, est un promontoire rocheux et escarpé dont une grande partie se trouve sur les pentes de falaises tournant le dos à la mer. Le choix de s'installer au milieu de collines est dicté vraisemblablement par la dominance des vents du Nord-Ouest, extrêmement violentes. De plus, comme c'est le cas pour toutes les autres agglomérations de la même côte, on a trouvé dans la chaîne montagneuse qui longe le littoral un bon abri et une défense naturelle supplémentaire pour écarter les dangers aussi bien du côté de la mer que de celui de la terre ferme<sup>4</sup>.

Le site est très étendu et très menacé par le recul du rivage. Il comporte tout ce qu'on peut trouver pour une agglomération : un secteur d'habitat, un cimetière, un bon mouillage et une fortification. La nécropole, s'étendant sur une falaise de 7m de

---

<sup>1</sup> Al-Bakrī, *Masālik*, 1992, p. 758 et al-Idrīsī, *Nuzha*, p. 299.

<sup>2</sup> C'est le cap Blanc de nos jours. Voir AAT<sup>2</sup>, Feuille au 1/50 000<sup>e</sup>, II, Bizerte, site n° 83.

<sup>3</sup> H. Slim et *alii*, 2004, p. 211.

<sup>4</sup> C'est Dj. Tallit al- Ḥašba (144 m d'altitude) qui contourne l'ensemble des ruines du côté de la terre.

hauteur, comporte « des tombes à cupules en partie détruites »<sup>1</sup> et délimite l'ensemble des ruines du côté de l'Est. En avançant vers l'Ouest, le site correspond à une petite agglomération dans laquelle on remarque un groupe de bâtiments, cachés par des dunes de sable, en *opus africanum*. A l'extrémité ouest de Rās al-Quran, on note la présence d'une construction de plan carré qui à la forme d'une tour communiquant avec une vigie surplombant les îles Fratelli (*Ġazā'ir al-Aḥawayn*) à quelques milles de la ligne côtière.

Pour toutes ces raisons, il nous semble légitime de confondre les ruines de *Rās al-Quran* avec *marsā* et *qal'at Abī Ḥalīfa* des textes médiévaux. Les données archéologiques attestent la présence d'un bourg antique qui s'est transformé, en toute vraisemblance, en un ribat dès le haut Moyen Age et a continué son rôle de surveillance de ce relais maritime jusqu'à l'époque hafside<sup>2</sup>.

***\*Marsā et qaṣr Banī Waġġāš<sup>3</sup> = marsā Rās al-Ġabal<sup>4</sup> (Cap Zbīb de nos jours) et Qaṣr al-Thiyya<sup>5</sup> (l'antique Thinisa et Ṣāfi aujourd'hui)<sup>6</sup>***

L'une des grandes difficultés que rencontrent les chercheurs travaillant sur les sites côtiers de la côte allant du Cap Zbīb au Cap Sīdī ʿAlī al-Makkī<sup>7</sup>, est la divergence entre la liste d'al-Bakrī et celle d'al-Idrīsī, les deux géographes qui nous fournissent le plus de détails sur les installations maritimes et leurs châteaux fortifiés qui jalonnaient la façade maritime de la région de Bizerte. En comparant, en effet, les informations de l'un et de l'autre, on se rend compte de la différence entre les deux textes aussi bien dans le nombre des installations que dans leurs noms. Cette divergence pourrait s'expliquer de deux façons. On pourrait invoquer d'abord la méconnaissance de l'Ifriqiya par les deux géographes, puisque ni al-Bakrī ni al-Idrīsī n'ont visité le pays. La probabilité d'erreur et d'imprécision dans la description est donc possible. Ensuite, que les toponymes et les formes d'occupation du sol aient été transformés entre l'époque d'al-Bakrī et d'al-Idrīsī est aussi probable, d'autant plus que les données du géographe andalou sont valables pour le 4<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> puisqu'il a compilé ses données d'Abū Yūsuf al-Warrāq.

<sup>1</sup> H. Slim et *alii*, 2004, p. 211.

<sup>2</sup> M. Hassen, 1999, p. 194.

<sup>3</sup> Al-Idrīsī, *Nuzha*, p. 300.; voir aussi la mention du toponyme sur les cartes de ʿAlī al-Šarfī : M. Chapoutot, 1995, p. 85-94.

<sup>4</sup> Al-Bakrī, *Masalik*, 1992, II, p. 758.

<sup>5</sup> *Ibidem*.

<sup>6</sup> Piri Reis. Voir R. Mantran, *ROMM*, 1977, p. 224.

<sup>7</sup> C'est la baie allant du Cap *Banī Waġġāš* au Cap *Rās al-Ṭarf*. Voir : al-Idrīsī, *Nuzha*, p. 300.

D'après al-Idrīsī, le village fortifié de Banī Waġġāṣ est quasiment à mi-chemin entre Bizerte et Cap al-Ṭarf. Il est à douze milles à l'Est de la capitale du district et à treize milles à l'Ouest de la pointe la plus orientale de la région<sup>1</sup>. Ces données correspondent, selon toute probabilité, à l'actuel Cap Zbīb. Du Cap Banī Waġġāṣ commence, lisons-nous dans la *Nuzha*, un petit golfe qui s'étend jusqu'à l'extrémité orientale de la côte, information qui concorde parfaitement avec le tracé du littoral allant de Rās Zbīb jusqu'au Cap Sīdī ʿAlī al-Makkī.

Banī Waġġāṣ est un toponyme qui apparaît pour la première fois chez al-Idrīsī et est attesté vers la fin de l'époque hafside sur la carte de ʿAlī al-Šarfī al-Šafāqūsī<sup>2</sup>. Il aurait remplacé à la fin du 6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle l'appellation de marsā Rās al-Ġabal que l'on trouve dans le texte Abū ʿUbayd al-Bakrī. Que ce Cap ait été le port de la ville de Rās al-Ġabal n'est pas douteux. En effet, la distance séparant les deux lieux ne dépasse pas 5 km. De surcroît, la topographie du littoral au niveau de la localité de Rās al-Ġabal ne favorise pas l'aménagement d'un site portuaire aussi intéressant que le décrit al-Bakrī. Ce port était, selon les *Masālik*, « un bon lieu d'hivernage »<sup>3</sup>, c'est-à-dire que le rivage est capable d'assurer le cabotage et le débarquement des grands navires. Ces données correspondent parfaitement aux conditions trouvées au Cap Zbīb<sup>4</sup>, la station maritime la plus proche de Rās al-Ġabal.

La prospection sur la côte entre ces deux lieux nous a apporté de nouvelles données sur l'occupation de cette bande de terre. Sur 2 ou 3 km, entre l'actuelle Safi (au Nord-Ouest de l'embouchure d'Oued Banī ʿAtā') et le port de Rās Zbīb, s'échelonnent les vestiges d'un bourg maritime antique. Des structures « bâties discontinues –en grand appareil et en blocage- se présentent en coupe dans une falaise vive, haute de 3 à 4 m, taillée par la mer dans des formations meubles et en avant de laquelle s'étend une étroite plage de sable »<sup>5</sup>. C'est en ce lieu que P. Cintas localise l'antique *Thinisa* et corrige, de ce fait, l'identification de Ch. Tissot et des auteurs de l'ancienne édition de l'Atlas Archéologique de la Tunisie (AAT<sup>1</sup>) qui font correspondre cette localité avec l'actuelle agglomération de Rās al-Ġabal<sup>6</sup>. Les vestiges montrent une diversité aussi

---

<sup>1</sup> Al-Idrīsī, *Nuzha*, p. 300.

<sup>2</sup> Sur le site à l'époque hafside, voir : R. Brunshvig, *Hafsides*, I, p. 229 et M. Hassen, 1999,

<sup>3</sup> « *marsā Rās al-Ġabal wahuwa mašā ma'mūn* », al-Bakrī, *Masālik*, 1992, II, p. 758.

<sup>4</sup> Un nouveau port a été aménagé à côté du vieux port qui remonte à l'époque punique.

<sup>5</sup> H. Slim et *alii*, 2004, p. 198.

<sup>6</sup> P. Cintas, 1963, p. 156-168.

bien dans la nature des structures que dans leurs dimensions. Les pans de murs en grand appareil<sup>1</sup>, encore visibles dans les falaises en recul, témoignent de l'existence d'édifications de genre monumental : une fortification, un arsenal .... M. Gharbi, auteur d'une étude sur les fortifications de la Tunisie à l'époque punique, considère que le site de Safī était doté dès cette époque d'une enceinte et d'une fortification délimitant un port<sup>2</sup>. C'est en ce lieu qu'on pourrait placer *marsā al-Thiyya* du texte d'al-Bakrī. Le toponyme antique *Thinisa* aurait été transformé en *al-Thiyya* au Moyen Age.

Sur cette bande du littoral on distingue aussi :

✓ Les vestiges de thermes, reconnaissables grâce aux hypocaustes reposant sur un sol mosaïqué.

✓ Les restes de quelques installations hydrauliques : margelles de puits, canalisations souterraines ...

✓ Des structures voûtées à l'Est du vieux port.

Ces vestiges tendent à confirmer qu'un village fortifié au Moyen Age a hérité l'emplacement et les structures d'un bourg antique. A l'Ouest du Cap Zbib on trouve une source d'eau "*ʿAyn al-marsā*" (la source du port) et un toponyme "*Ġadīr al-Qaṣba*" (la lagune de la casbah), deux données qui renvoient à cette occupation de type fortifié. Les tessons de céramiques, dispersés partout, sont en majorité de l'époque antique. On note toutefois des éléments qui pourraient être de l'époque islamique médiévale.

### **\**Qaṣr al-Wādī*<sup>3</sup> :**

Selon al-Idrīsī, le village fortifié côtier de *Qaṣr al-Wādī* se trouve entre les deux lieux-dits de Banī Waġġāṣ (l'actuel Cap Zbib) et de Ṭarf al-Ġabal (la pointe Sīdī ʿAlī al-Makkī). Il occupait, comme l'atteste son nom, l'embouchure d'un oued. La mention de ce géographe et le sens du toponyme offrent donc un premier indice pour localiser le site. Ils nous invitent, en effet, à focaliser notre recherche, en prospectant la côte entre Rās Zbib et la plage de Rafrāf, sur les traces archéologiques qui bordent les rives d'un oued qui se jette dans la mer. Or, entre l'actuel Cap Zbib et Ṣaṭṭ Laḥmārī, où commence

---

<sup>1</sup> La dimension moyenne des blocs est de 0,55 m x 0,80 m.

<sup>2</sup> M. Gharbi, 2001, p. 55-68.

<sup>3</sup> Al-Idrīsī, *Nuzha*, p. 299-300.



Ṭarf al-Ġabal, plusieurs petits ravins se jettent dans la mer, mais les plus importants sont, de l'Ouest à l'Est, O. Banī ḲAtā' et O. ḲAwīnat al-Wādī<sup>1</sup>.

Si l'on admet que les environs de Banī ḲAtā' aient été occupés par Qaṣr Banī Waġġāṣ et marsā al-Taniyya, le lieu-dit Qaṣr al-Wādī occupait, selon toute probabilité, le rivage où se jettent l'O. ḲAwīnat al-Wādī, l'O. al-Krīb et l'O. Al-Mā'<sup>2</sup>.

Le terrain, avouons-le, ne nous offre pas des données révélatrices de l'existence d'une installation défensive de grande importance. La tour de guet attestée sur la feuille de l'AAT<sup>1</sup> et l'AAT<sup>2</sup> sous l'appellation de "ruines d'un ancien poste de garde" fait penser que cette partie de la côte ne demande qu'une simple tour de surveillance transmettant un signal à feu au cas d'un danger.

### *\*Qaṣr Ṣūnīn :*

Ṣūnīn est une petite agglomération côtière située en contrebas du piton dit "al-Farṭās". Elle est au fond d'une petite baie se trouvant entre deux petits caps : Rās al-Dmāgh à son ouest et Rās al-Mistīr à l'est. Le paysage topographique de la côte offre des conditions favorables pour exercer des activités de pêche. C'est un mouillage bien abrité.

Sur la carte des agglomérations, Ṣūnīn, aujourd'hui un petit village qui s'abrite à quelques centaines de mètres de la côte, se trouve entre les deux localités de Rās al-Ġbal à son ouest et Rafrāf à son est. Comme la majorité des localités côtières de la région, le village est un peu en retrait de la côte pour se protéger des vents d'ouest.

Qaṣr Ṣūnīn est évoqué pour la première fois au 6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle par al-Idrīsī. Ce dernier le place à 5 milles du qaṣr Tarṣīt Dāwud et à 2 milles du lieu dit Ṭarf al-Ġabal<sup>3</sup>. Si le toponyme existe par une heureuse chance jusqu'à nos jours, la localisation de la fortification n'est pas encore affirmée. De par sa hauteur, le sommet du pic al-Farṭās serait l'endroit favorable pour un château fortifié. Or, les recherches sur le terrain n'ont pas enregistré l'existence des ruines d'une tour. Par ailleurs, sur une petite butte dominant le rivage d'une dizaine de mètres de hauteur et située au pied du piton, on repère quelques pans de murs qui affleurent du sol.

---

<sup>1</sup> Ces deux petits ravins représentent les limites naturelles du territoire de l'actuelle ville de Rās al-Ġabal. O. Banī ḲAtā' se trouve entre Rās al-Ġabal et l'actuelle délégation de la Mātīn et O. ḲAwīnat al-Wad constitue la limite orientale qui la sépare de l'agglomération de Rafrāf.

<sup>2</sup> C'est "O. el Ma" sur la feuille au 1/50 000<sup>e</sup> de Metlin.

<sup>3</sup> Ṭarf al-Ġabal du *nuzha* ne correspond pas, comme nous pouvons l'imaginer d'ailleurs, à la ville de Rās al-Ġbal. Il est plutôt le cap Sīdī ḲAlī al-Makkī. Cf., notre analyse dans la monographie de Ġār al-Milḥ.

A une vingtaine de mètres environ à l'Est des amas de pierres, une construction récente avoisine le site. Une bonne partie des clôtures de la villa est construite de blocs de pierres taillées ramassés sur place. L'équipe tuniso-française, formée d'archéologues et de géomorphologues, a signalé l'existence d'une carrière antique ou médiévale à cet endroit. « Une éolianite würmienne à gros *Helix* a fourni des blocs taillés : dimensions 51/52 cm, 37 cm. Le plancher de la carrière est par endroit submergé de façon permanente »<sup>1</sup>.

Entre la villa et les pans des murs qui émergent à l'ouest, on repère un puits dont la margelle est circulaire. L'assise de pierre qui forme le rebord de ce point d'eau, haute de 1m, est construite en moellons semblables aux blocs signalés plus haut.

#### \* *Qal'at Qarsāna* :

Le toponyme n'apparaît qu'une seule fois dans les sources écrites. Cette fortification, du 6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle, est mentionnée par un texte du 8<sup>e</sup>/XIV<sup>e</sup> siècle, les *ʿIbar* d'Ibn Ḥaldūn. La première remarque qui s'impose concerne donc le décalage constaté entre les événements décrits et les premières informations textuelles qui nous sont parvenues.

À première vue, les choses semblent évidentes, puisque Ibn Ḥaldūn raconte dans son *histoire universelle* des événements qui lui sont antérieurs d'au moins un siècle et demi. Cependant, l'analyse du passage amène à s'interroger sur deux points. D'abord sur le silence étrange que nous constatons dans les sources contemporaines des événements, c'est à dire celles du 6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle et même celles qui viennent immédiatement après cette époque<sup>2</sup>, puisque aucune source –bien sûr dans celles dont nous disposons- avant le texte d'Ibn Ḥaldūn ne nous parle de cette fortification et du groupe de Laḥm qui l'occupait. La deuxième raison de s'interroger vient du fait qu'Ibn Ḥaldūn ne mentionne ni dans ce chapitre intitulé "*al-ḥabar ʿamma kāna bi Ifriqiya min al-tuwwar ʿalā Ṣanhāja ʿinda iżtirābihā bi fitnat al-ʿArab ilā an maḥa aṭarahum al-muwaḥḥidūn*" ni dans le reste de son ouvrage, les sources dans lesquelles il a puisé ses informations<sup>3</sup>. Ces interrogations sont bien évidemment légitimes puisque le texte contient des informations très précises qui viennent sans doute d'une source contemporaine des

<sup>1</sup> H. Slim et alii, 2004, p. 198.

<sup>2</sup> Bien évidemment les sources éditées et celles manuscrites que j'ai pu consulter.

<sup>3</sup> Sur les sources d'Ibn Ḥaldūn nous renvoyons à l'article de Ali Oumlil, « Maṣādir Ibn Ḥaldūn fi-l maʿrifa wa-l tanẓir », *al-Ḥayāt al-taqāfiyya*, mai-juin 1980, n° 9, p. 27-39.

événements relatés. Dans ce passage, l'auteur des *ʿIbar* nous parle de quelques aspects de la cour lahmide et des successions au sein de la dynastie de Banū al-Ward qui s'empara de la région de Bizerte dès la chute des Zirides jusqu'à la conquête almohade. Voici les événements –bien évidemment ceux qui se rapportent à l'histoire de la *qalʿa*<sup>1</sup> tels que nous les trouvons dans l'ouvrage d'Ibn Ḥaldūn :

À l'époque de la défaite d'al-Muʿizz, le gouverneur ziride qui détacha l'Ifriqiya du pouvoir fatimide chiite du Caire, contre les Hilaliens et après sa fuite de Kairouan vers Mahdia en 540h/, un chef de la tribu de *lahm* appelé 'Abū-l Rajā' al-Ward occupait avec un groupe de partisans, qualifiés par Ibn Ḥaldūn de corrompus (*du<sup>cc</sup>ār*), *qalʿat Qarsīna* sur le mont *Šuʿayb*. Il profita de la situation de désordre total qui régnait dans l'Ifriqiya ziride pour obliger les habitants des régions limitrophes à lui payer des tributs (*itāwāt*) en contrepartie de la protection contre les menaces des *Banū Muqaddam* et des *Dahmān*, des tribus arabes, qui menaçaient la région. C'est tout ce dont on dispose sur *qalʿat Qarsīna* dans la documentation écrite. Des informations qui sont, comme on le voit, très maigres et ne donnent aucune indication sur la situation du *ḡabal* et de la *qalʿa* qui le surmontait. Ils se situent dans les environs de Bizerte (*fī nawāḥī jihat Binzart*). Après le grand chroniqueur du 8<sup>e</sup>/XIV<sup>e</sup> siècle, la documentation arabe demeure silencieuse sur les événements qu'a connus la région de Bizerte au lendemain de l'invasion hilalienne, n'apporte plus information sur cette fortification et n'évoque jamais son nom. Ce silence serait-il un indice de la désertion totale du site ? Ou supposerait-il un changement du nom de la *qalʿa* ?

Contrairement à *qalʿat Qarsīna*, *ḡabal Šuʿayb* est un lieu-dit évoqué maintes fois dans la documentation écrite sous deux formes. Tantôt, comme on le rencontre dans le texte d'Ibn Ḥaldūn *ḡabal Šuʿayb*, tantôt précédé par *Abū* (*ḡabal Abū Šuʿayb*). Aujourd'hui, il n'y a aucun mont dans la région qui porte ce nom, mais l'association des diverses informations éparpillées dans les textes avec celles de la documentation cartographique nous a aidé à relever quelques indices concernant la localisation de ce toponyme.

La première mention de ce mont se trouve dans une source hagiographique qui remonte au 7<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle. Dans les *Manāqib awliyā' Tūnis* et précisément dans la biographie d'Abū-l Ḥasan ʿAlī al-Ḥaṭṭāb, l'auteur, anonyme, précise que ce saint

---

<sup>1</sup> Nous nous contentons ici d'analyser les événements qui concernent *qalʿat Qarsīna*. Sur les *Banū Lahm*, voir *infra* chapitre III de la troisième partie (la construction du territoire : problèmes et étapes).

fréquentait dans ses débuts le *ġabal Abī Šu<sup>c</sup>ayb*<sup>1</sup>. Cette information sera mieux précisée un siècle après dans une autre source hagiographique. Vers la fin du 8<sup>e</sup>/XIV<sup>e</sup> siècle, al-Rāsidī, l'auteur d'*Ibtisām al-ġarūs wa wašiyu al-ṭurūs fī manāqib Sīdī Aḥmad b. Ćarus*, précise en effet que le mont Šu<sup>c</sup>ayb se trouve à l'Ouest de Tunis dans les environs du lieu-dit "al-Anšārīn". Dans la littérature du 9<sup>e</sup>/XV<sup>e</sup> siècle nous trouvons une nouvelle information sur l'emplacement de ce *ġabal*. Al-Ḥimyarī, l'auteur du dictionnaire géographique *al-Rawḍ al-Mi<sup>c</sup>ṭār*, indique que le mont Šu<sup>c</sup>ayb formait l'une des limites de *bilād Šaḥfūra (wa huwa ḥaddu bilād Šaḥfūra)*<sup>2</sup>. Cette donnée supplémentaire est parfaitement en concordance avec les indices des deux recueils hagiographiques qui placent ce mont à l'Ouest de la ville de Tunis, vers le village d'*al-Anšārīn*.

Sur la feuille n° XIX de *l'Atlas Archéologique de la Tunisie* (la feuille de Tébourba), *Lanšarīne* est le nom d'une chaîne de montagnes, orientée du sud-est au nord-ouest, qui s'étend à l'ouest de la ville de Tunis. Vers le milieu de la chaîne, et précisément sur un sommet de 565 m d'altitude, les auteurs des notices de cette carte mentionnent l'existence de vestiges importants qui correspondent à d'éventuels "murs d'enceintes". Cette notice, comme on peut le remarquer, évoque un site perché de caractère fortifié, qui semble bien être la *qaḥat Qarsīna* du *ġabal Šu<sup>c</sup>ayb* mentionnée dans le texte d'Ibn Ḥaldūn.

La toponymie fournit ici un autre élément pouvant contribuer à la consolidation de cette hypothèse.

Sur l'emplacement des vestiges, désignés par le symbole RR (ruines romaines), nous lisons sur la carte le toponyme suivant : "*al-<sup>c</sup>Ain Laḥzīna*" (qui signifie "la source triste") qui correspond à une source d'eau. Peut-on penser à une transformation du toponyme, *Qarsīna* s'étant transformé en *Laḥzīna* ? Ajoutons que *Laḥzīna* selon quelques chercheurs antiquisants n'est que l'antique *Bazina*. Nous supposons donc que ce toponyme s'est transformé deux fois. Une première fois lorsque *Bazina* s'est transformée en *Qarsīna*, et une deuxième fois lorsque cette dernière est devenue *Laḥzīna*. Telle est l'éventuelle évolution du toponyme de ce site. Cette méthode de

<sup>1</sup> (*wa ḥaddatānī al-šayḥ sīdī al-Ḥāġ Ibrāhīm b. al-Ḥārīz, qāla : laqītu sīdī –c'est-à-dire °Alī al-Ḥaṭṭāb- fī bidāyitih bi ġabal šu<sup>c</sup>ayb wahuwa qāyḍan wahwa yqūl al-ḥaḡ laysa bi maḥḡūb anta °an al-nzar bihi ...*), *Manāqib Awliyā' Tūnis*, p. 184/a.

<sup>2</sup> Al-Ḥimyarī, *al-Rawḍ*, p. . cette mention est cité dans la présentation de la localité dite "Bayyāš-بياش", et en Ifriqiya il y a au moins deux lieux portant ce nom. La première se trouve au Sud-Ouest aux environs de Gafsa et la deuxième, qui est très probablement concernée par les événements de Lanšārīn et *ġabal Šu<sup>c</sup>ayb*, se trouve dans la région de Tunis : cf. Ibn °Azzūm, *kitāb al-aġwiba*, p. 218.

rapprochement entre des lieux-dits de différentes époques, qui sera utilisée à maintes reprises tout au long de cette étude, a démontré que l'on peut aboutir à des résultats très intéressants et parfois concluants.

Sur le terrain, les vestiges que nous avons pu repérer se trouvent à 565 m d'altitude. En plein milieu du massif *Lanṣārīn*, au nord d'un chemin goudronné reliant aujourd'hui les petites localités "*al-Dḥīlāt*", "*Burj al-Tūmī*" et "*Tébourba*", on trouve des ruines sur un site de modeste étendue.

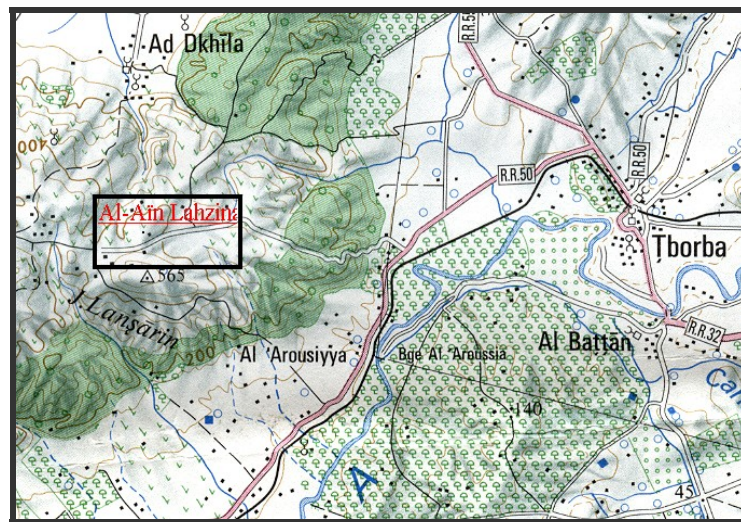


Fig. 365: La situation du mont Lanṣārīn et de la source dite "Ain Laḥzīna"  
(Extrait de la feuille de Bāja, NJ-32-IV, échelle 1/200 000)

On peut décomposer l'ensemble du site en trois parties nettement distinctes :

- Un premier ensemble correspond à une carrière de pierres qui se trouve sur le côté nord de la route et forme un petit dôme. Cette carrière est en exploitation aujourd'hui par les habitants de tous les environs.

- Le deuxième ensemble correspond à l'essentiel du site. Du sommet de la carrière de pierres, et précisément vers le nord-ouest, on peut repérer une petite élévation de forme carrée qui surmonte une petite bute. Cette élévation, de 1 m de hauteur et de 0,5 m d'épaisseur, est composée de pierres de petite taille superposées sans liant. En l'examinant, l'ensemble emboîté ressemble à un espace aménagé par les paysans de la région pour l'élevage de leurs troupeaux.

Ce qui attire l'attention dans cet ensemble, c'est surtout les quelques pans de murs qui sont cachés au dessous de la superposition des murs récents. Les bases de ces élévations peuvent être les murs d'enceinte décrits dans les notices de l'AAT. Bien qu'imprécis et discontinus, ces alignements semblent correspondre à des bases de murs. Il s'agit, semble-t-il, d'une première structure de forme presque carrée (18 m de chaque côté) emboîtée dans une deuxième structure de forme carrée (30 m x 30 m). S'agit-il alors d'une construction intérieure qui était protégée par une muraille extérieure ?

La réponse ne peut pas être affirmative avec les moyens dont a disposé cette modeste recherche.

- Le troisième sous-ensemble du site est la source d'eau dite *Laḥzīna*. La signification du toponyme "la source triste" provient probablement de l'écoulement permanent de l'eau de cette source, qui servait à approvisionner à l'époque les habitants de la *qaḥ'a*.

La collecte du mobilier céramique laisse supposer que la date d'abandon du site aurait eu lieu juste après l'installation de cette famille de Banū al-Ward à Bizerte. Le site aurait servi à partir du 7<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle de lieu de refuge pour les saints qui choisissaient ce mont pour se retirer du monde et exercer leur ascétisme.



Fig. 366 : Dj. Lanṣārīn, vue générale du site

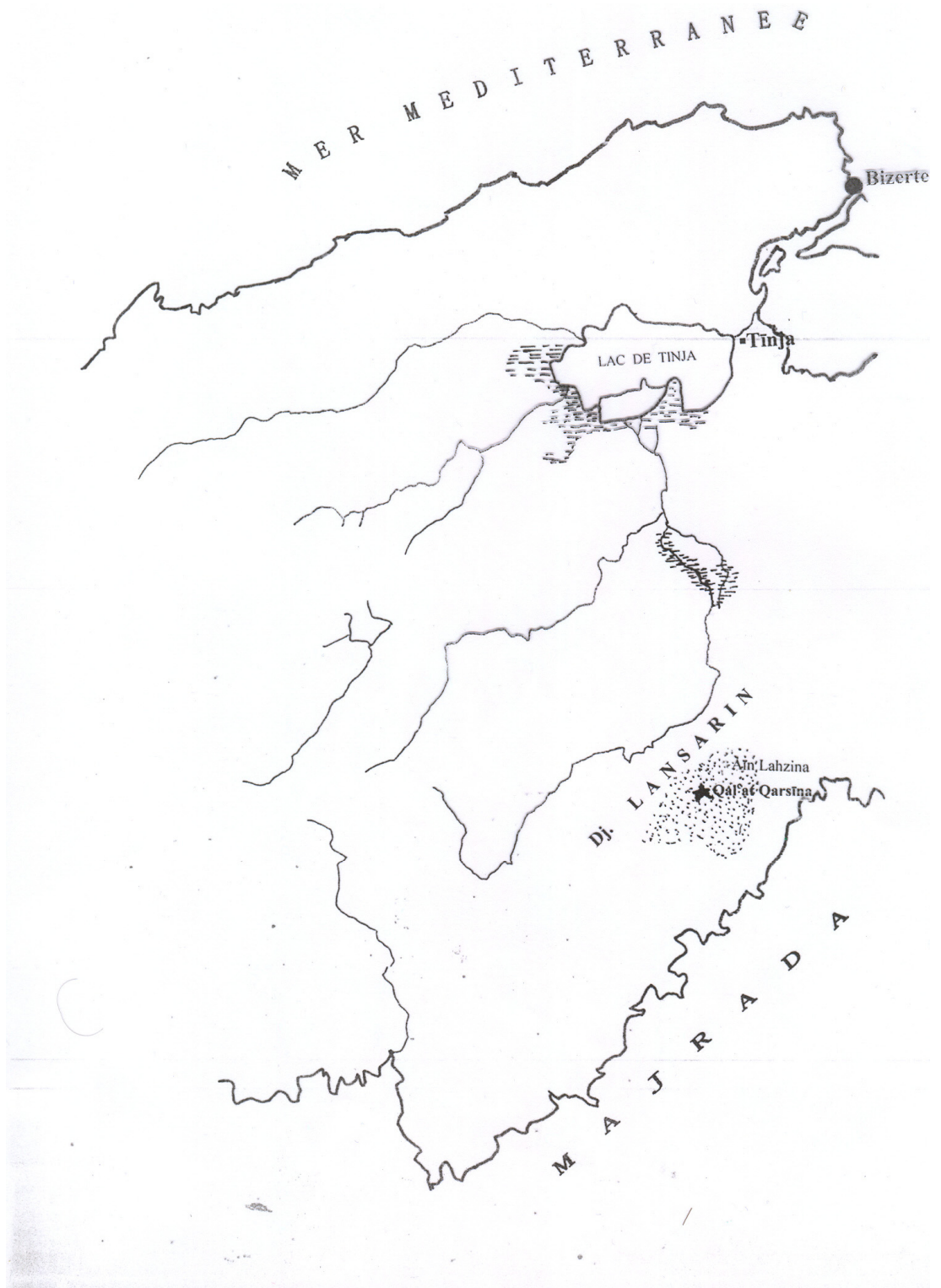


Fig. 367 : La localisation de *ġabal šu'ayb* et *qal'at Qarsīna* d'après les sources écrites et les données archéologiques (Remarque : le fond de la carte est extrait de Peyras, *Le Tell nord-est...*, 1991)

### \*ZarCa :

Selon Ibn Ḥaldūn, en même temps que Gabès et Gafsa, Abū Muḥammad, fils de ʿAbd al-Muʿmin, s'empara de ZarCa, château situé entre Bizerte et Tebourba. ZarCa était entre les mains des Banū Barūgsan, descendants de Barūgsan b. ʿAlī al-Ṣanhāgī, ancien officier d'al-Azīz b. al-Manṣūr, prince ḥammādide de Bougie, qui s'était proclamé indépendant.

Au cours de la même campagne, Abū Muḥammad prit Tebourba, sur la rive gauche de la Medjerda, à quinze mille à l'ouest de Tunis, tenue par Ibn ʿAllāl, descendant de Mudāfiʿ b. ʿAllāl al-Qaysī qui s'en était emparé au moment où les Banū Hilāl arrivèrent en Ifriqiya<sup>1</sup>.

## 2- Les sites sans histoire :

### \* *Sīdī Bū-Šūša* :

Le site de *Sīdī Būšūša* se situe sur la limite orientale de la plate-forme sommitale d'une colline de 220 m d'altitude surplombant la côte de Rās Zbīb. Il se rattache administrativement aujourd'hui à la petite localité de Métline qui se situe à quelques kilomètres vers l'Est. Le contexte topographique dans lequel est inscrit Sīdī Bušūša représente la continuation d'une série de collines rocheuses côtières qui commencent de Rās al-Ṭarf à l'est et vont jusqu'aux dunes d'al-Rimāl à l'ouest.

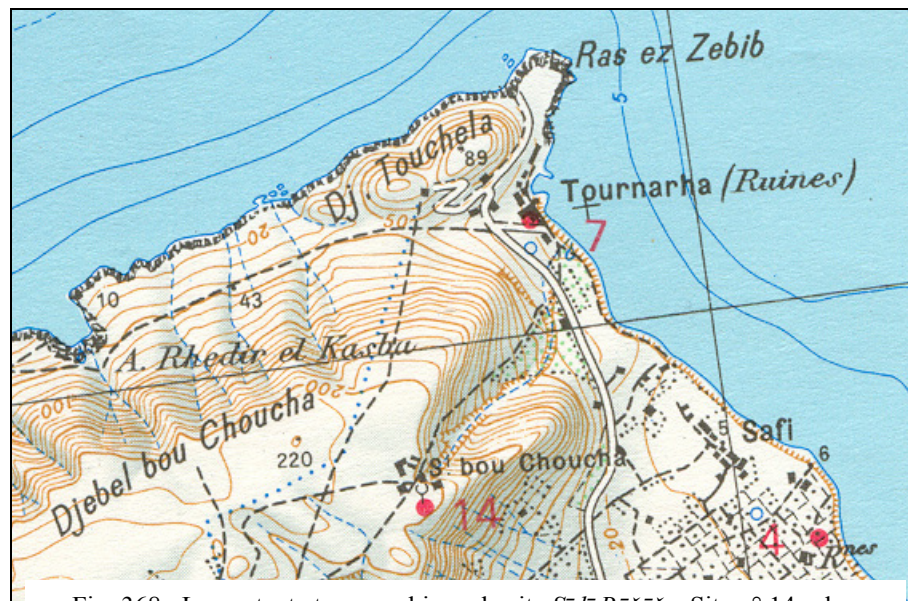


Fig. 368 : Le contexte topographique du site *Sīdī Būšūša*. Site n° 14 selon l'inventaire de la feuille de Métline (III) de l'AAT<sup>2</sup> préparée par Sadok Ben Baaziz et Samir Ounallah

<sup>1</sup> Ibn Ḥaldūn, *al-ʿIbar*, IV, p. 348-349 ; trad., II, p. 42-43.



Le choix du site peut s'expliquer par des motifs de surveillance. Vers le nord, sur le pied sud-est du Dj. Touchela qui domine le Cap Zbīb, se dresse une installation portuaire dont les origines remontent à la haute Antiquité<sup>1</sup>.

Nos sources écrites et cartographiques "historiques" sont complètement silencieuses aussi bien sur le nom du site que sur son histoire. L'origine du toponyme provient du nom du marabout d'un saint appelé " *Sīdī Būšūša*", dont les origines et l'époque de son arrivée, s'il est passé dans la région, nous échappent.

Le mausolée, tel que nous le trouvons aujourd'hui, est composé de plusieurs ensembles collés les uns aux autres. Une grande partie du monument a été rénové récemment. Le tout représente une structure rectangulaire, d'orientation nord-sud, d'environ 16 m sur 10 m. L'entrée du mausolée est sur le côté est qui s'ouvre sur la falaise séparant le plateau et la ligne du rivage. Trois chambres s'ouvrent sur ce côté. Elles sont du sud au nord :

✓Une première de forme rectangulaire (5.50 m x 4 m de l'intérieur) est voûtée d'arêtes et abrite un catafalque en bois.

✓Une deuxième salle de forme carrée (4 m de côté), réservée à la prière comme l'indique le miḥrab qui se trouve au milieu du mur de la *qibla*.

✓La troisième pièce est de forme carrée (5m de côté, mesure prise de l'extérieure). On n'a pas pu accéder à l'intérieur, mais il semble qu'il s'agisse d'une pièce réservée au responsable du marabout.

Derrière ces trois pièces formant la façade est, il y en a deux autres plus petites voûtées en berceau. À côté d'elles, vers le sud, les vestiges d'un bassin hydraulique qui s'ouvre sur une *fesqiya*.

Vers le nord de ce mausolée, en se dirigeant vers le bord de la falaise, se trouvent les ruines d'un groupement de structures d'habitat assez vaste renfermant plusieurs vestiges.

---

<sup>1</sup> Fathi Chelbi, 1987, 71-115.

Il apparaît donc que la stratégie défensive dans la région de Bizerte ne s'est pas basée sur la construction de villages entourés de murailles. Rares sont les agglomérations qui sont cernées d'enceintes. La construction des remparts, sûrement une opération coûteuse, est restée très limitée. Elle n'est attestée dans les sources que pour Bizerte. Les données du terrain montrent les restes d'un rempart qui ceinturerait Rafrāf. A l'exception de ces deux cas, on ne relève aucune trace d'enceinte. On a plutôt choisi d'édifier les agglomérations un peu à l'intérieur des terres. La majorité de ces bourgs s'éloigne, comme on l'a déjà vu, de la ligne de rivage d'une distance moyenne de 1 km. Toute une série de postes de garde et de *quṣūr* assurait, en effet, la surveillance de cette ligne côtière. Ce choix est justifié, à mon avis, par deux raisons : la première est défensive, puisqu'en s'écartant de la mer on évite le danger immédiat des débarquements ennemis. La deuxième raison, qui concorde avec la première, est topographico-climatique. Bâtir ces bourgs sur des versants de collines assure l'abri des vents de l'Ouest.

## Chapitre III : **la construction du territoire : problèmes et étapes**

### A- problèmes : Délimitation et dénomination

#### ***1/ Délimitation de l'espace : faits historiques et situation contemporaine***

L'une des premières questions qui se pose à un chercheur travaillant sur un sujet de géographie historique est la délimitation de l'espace. On se demande ce qu'est une région ou plus précisément ce qu'est une région historique ? La réalité actuelle reflète-t-elle une réalité historique ? Quels sont les critères d'unification d'une région historique ? Sont-elles les données naturelles ou les spécificités humaines<sup>1</sup> ? Faut-il les chercher dans un *criterium* unique ou dans le croisement d'un ensemble de critères ? On se demande aussi si la notion de région est absolue dans le temps, ou si elle est variable suivant les époques ... .

Nous commençons par poser ces questions ou plutôt par rappeler le problème<sup>2</sup> ; parce que mener un travail de terrain et effectuer un recensement archéologique sur un espace donné appellent tout d'abord à délimiter l'espace sujet de la recherche et à essayer

---

<sup>1</sup> Nous désignons par spécificités humaines les caractéristiques de la communauté qui habite l'espace étudié, par exemple sa composition tribale.

<sup>2</sup> L'écho de ces questions est attesté dans plusieurs autres travaux. A voir dans ce sens les travaux de : Jean Peyras, *Le Tell Nord-Est tunisien*, 1991, pp. 19-21 ; Ph. Leveau, *La Caesarea*, 1984, dans son avant-propos ; M. Derrau, *Précis de géographie humaine*, Masson, 1<sup>ère</sup> éd. 1967, p.27, il écrit : « C'est que la recherche d'une limite à la région étudiée est parfois vaine. Il faut tantôt la préciser, tantôt la laisser floue, tantôt la dédoubler, selon le phénomène dont on s'occupe ». Philippe Sénac lui aussi évoque ce genre de problème rencontré par les chercheurs. Voir son article traitant des *husūn* de Lérída en Espagne : Ph. Sénac, « Notes sur les *husūn* de Lérída », *MCV*, XXXIV, 1998, p. 53-69. Alors que Oleg Grabar dans une communication introduisant les actes d'un colloque portant sur l'Égypte fatimide qualifie ce type de question de « piège de l'espace historique ». Voir : "Qu'est-ce que l'art fatimide", dans *L'Égypte fatimide son art et son histoire*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1999, p. 12.

de lui trouver une sorte d'homogénéité et de légitimité ; une homogénéité naturelle et une "légitimité historique"<sup>1</sup>.

Si notre choix s'est porté sur la région de Bizerte comme cadre géographique de cette recherche, c'est parce qu'elle présente un certain nombre de critères qui font d'elle une entité distincte de celles qui l'entourent. Bien que très réputée pendant l'Antiquité pour l'abondance de ses sites et la célébrité de ses pôles urbains<sup>2</sup>, la région ne commence à s'identifier dans la documentation écrite comme un district particulier qu'avec la période médiévale. Faute de précisions dans les sources antiques, on ignore si les régions du Moyen-Âge sont là un héritage du passé antique ou au contraire n'apparaissent qu'après l'installation du système administratif arabo-islamique vers la fin du VII<sup>e</sup> siècle après J.C.. Nous évoquons la probabilité de l'héritage antique parce que nous savons que les conquérants arabes n'ont pas essayé, au moins dans les premiers temps de l'islam en Ifriqiya, de bouleverser le découpage territorial hérité du passé romain. Le *Bilād al-Muzāq*, qui forme aujourd'hui la plus grande partie de ce qu'on appelle *al-Sāhil*, fut l'héritière de l'ancienne *Byzacène*<sup>3</sup>.

Dès les premiers temps de l'islam, Bizerte se présenta comme le chef lieu d'une région nommée *Ṣatfūra*. Les limites de ce district de l'extrême nord-est de l'Ifriqiya, comme celles d'autres circonscriptions, sont loin d'être exactement identifiées, puisque ni l'état de la documentation écrite, ni les indices archéologiques relatifs à l'époque islamique, ne favorisent la reconnaissance de ses limites avec précision<sup>4</sup>.

Dans les textes arabes les informations sont très pauvres. Pendant les cinq premiers siècles de l'islam (jusqu'à la fin du XI<sup>e</sup> s.), on n'identifie la région que comme un « *iqīm ʿalā al-Sāhil* - إقليم على الساحل » (une région côtière)<sup>5</sup>. D'après les textes dans lesquels elle est citée, on comprend qu'elle était entourée par Tunis, Béja et Tabarka. Il faut attendre en

---

<sup>1</sup> C'est dans la recherche d'une origine historique à l'espace étudié que réside à mon avis la différence entre le travail d'un historien ou d'un archéologue d'un côté et celui du géographe de l'autre côté. Tous les deux se croisent mais à chacun ses finalités et ses préoccupations qui guident ses recherches.

<sup>2</sup> Voir à ce propos les éditions récentes des feuilles topographiques (échelle 1/50.000<sup>e</sup>) du projet de la *carte nationale des sites archéologiques et des monuments historiques*. Nous renvoyons aussi au chapitre de la présente recherche portant sur le passé antique de la région de Bizerte.

<sup>3</sup> Cf. A. Bahi, *Sūsa wa bilād al-Sāhil*, CPU, Tunis, 2005.

<sup>4</sup> Contrairement à la période antique, surtout romaine, on ne dispose pas d'un matériel archéologique favorisant l'étude de la question des frontières entre régions. Nous pensons ici précisément aux bornes miliaires jalonnant les voies antiques qui nous offrent une matière historique très riche, notamment toponymique et les questions des distances séparant les localités. Cf. à ce propos, Pierre Salama, *Réseau routier d'Afrique Proconsulaire et Byzacène : Borne miliaire d'Afrique proconsulaire, un panorama historique du Bas Empire*, Ecole française de Rome, 1988.

<sup>5</sup> Ibn Ḥawqal, *Ṣūrat*, p. 75.

effet le 6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle pour rencontrer un indice plus précis. Dans le texte d'al-Idrīsī : « La ville de Carthage est entourée par des dépressions et des plaines et dotée de domaines [qui produisent] des variétés de fruits et divers autres objets de consommation. À l'ouest de son territoire, vers *al-Maghrib*, est le district de la ville [de] *Ṣatfūra* »<sup>1</sup>.

Bien qu'intéressante du fait de la pauvreté des textes, l'indication du *Nuzhat al-Muštāq* ne présente en fait qu'une importance relative. Elle ne résout pas tous les problèmes liés à la question. Nous ne savons rien par exemple de l'étendue des plaines de Carthage, ni des limites de la région au Nord-ouest. Mais on suppose, en se référant aux données naturelles, que le tracé de l'Oued Medjerda puisse être la ligne de séparation entre la région de *Ṣatfūra* et les plaines (les *awṭiya* et les *suhūl* du texte d'al-Idrīsī) de Carthage<sup>2</sup>. De plus, le texte d'al-Idrīsī ne précise pas les autres limites de la *kūra*, notamment celles du sud-ouest et du nord-ouest. Sur ses dernières on ne dispose que d'une seule information fournie par le géographe maghrébin al-Ḥimyarī l'auteur du dictionnaire *al-Rawḍ al-Mi'ṭār*. Cette information est située, contrairement à ce qu'on peut imaginer, dans la notice d'une localité qui n'appartient pas à la *kūra* de *Ṣatfūra*, appelée *Bayyāš*<sup>3</sup>. Il indique, en citant une série de conflits qui ont opposé les Aghlabides à des "groupes révolutionnaires" aux environs de ce village situé sur la route entre Tunis et Kairouan, que le *ḡabal Ṣū'ayb*, déjà cité, représente une des limites de *Ṣatfūra*<sup>4</sup>. Ce mont est, on l'a vu aussi, cité une fois de plus au 8<sup>e</sup>/XIV<sup>e</sup> siècle par l'auteur des *Ibar* comme le refuge d'un chef de tribu, al-Ward al-Laḥmī, et de ses compagnons qui s'emparèrent de Bizerte et de ses environs au milieu du 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>.

Ces données tirées des sources écrites, en dépit de leur ambiguïté, prouvent que le découpage politico-administratif dans le passé, comme c'est le cas de nos jours, dépendait souvent des données naturelles offertes par le paysage topographique. Quelles sont alors les limites que l'on peut tracer à la région de Bizerte et qui peuvent nous renvoyer, au moins relativement, à la *kūrat Ṣatfūra* et au *amal balad Banzart* ?

---

<sup>1</sup> Idrīsī, *Nuzhat*, p. 288.

<sup>2</sup> L'étendu et le rétrécissement de l'espace d'une région ou d'une province pendant l'époque médiévale sont variables d'une phase à une autre. Ils dépendent souvent de plusieurs critères.

<sup>3</sup> Al-Ḥimyarī, *al-rawḍ al-Mi'ṭār*, p. 120. "*Bayyāsh*" est une localité en Ifriqiya entre kairouan et Tunis. »

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 120 (فلما صاروا - أي الطرفين المتنازعين - إلى جبل شعيب من حد صطفورة التقوا فاقتتلوا قتالا شديدا)

<sup>5</sup> Cf. *supra*, p. 531-536.

Bizerte et sa région font partie de l'entité géographique connue sous le nom du tell septentrional. En l'étudiant, F. Bonniard en premier lieu, puis J. Peyras, ont montré que cet espace représente un tout cohérent à l'intérieur duquel on peut distinguer des sous-divisions. Il est cohérent par opposition aux groupes géographiques voisins, mais il n'est pas un secteur unifié. Le Tell septentrional tunisien est en effet constitué de quatre sous-ensembles : *la région des lacs, le pays des calcaires, le pays des grès et la vallée de la Medjerda*<sup>1</sup>.

Si la notion *Tell nord-est* dans la recherche de Peyras « est un large morceau des *pays des calcaires* de l'Atlas tellien septentrional de la Tunisie »<sup>2</sup>, *Bizerte et sa région*, cadre de cette recherche, coïncident avec la *région des lacs* mentionnée ci-dessus. Une région qui s'étend sur 1600 km<sup>2</sup> et qui se caractérise par une série de données géographiques qui font d'elle une région privilégiée<sup>3</sup>.

*Région de Bizerte, région lacustre, partie septentrionale du Tell maritime*<sup>4</sup> sont des appellations qui qualifient le domaine de prospection et d'inventaire de cette recherche. Ces appellations, données à la région très récemment, s'ajoutent à d'autres citées par les sources médiévales comme : *Iqlīm Ṣaṭfūra* (إقليم صطفورة)<sup>5</sup>, *Bilād ʿamal Binzart* (بلاد عمل بنزرت)<sup>6</sup>, *Saq ʿ Binzart* (صقع بنزرت)<sup>7</sup> ...

À partir de ces données, nous pouvons supposer que l'*iqlīm* médiéval de *Ṣaṭfūra* se confond avec la région des deux lacs que le géographe F. Bonniard délimite ainsi : « là, où les plateaux sénoniens des Hedil et les écaïlles nummulitiques des Bjaoua s'annoient sous les plateaux limoneux de Mateur, commence la région que nous avons appelée lacustre »<sup>8</sup>.

---

<sup>1</sup> J. Peyras, *Le tell*, 1991, p. 20

<sup>2</sup> J. Peyras *Op. Cit.*, p. 15.

<sup>3</sup> Cf. la première partie de cette thèse p. 31-35.

<sup>4</sup> Le *Tell maritime* de la Tunisie comprend le Sahel de Bizerte et le golfe de Tunis.

<sup>5</sup> Al-Idrīsī, *Nuzhat*, p.288 ; Ibn Hawqal, *Ṣūrat*, p. 75.

<sup>6</sup> Al-Himyarī, *al-Rawḍ al-Miʿtār*, p. 104.

<sup>7</sup> Al-Zuhri, *al-Ġāgrāfiya*, p. 84-85.

<sup>8</sup> Bonniard, *Bizerte : le Tell Septentrional*, 1934, p.162

## ***2/ Şaṭfūra dans les sources médiévales : une ville, un district et un nom de tribu***

Tel que nous le rencontrons dans les diverses sources, le nom de Şaṭfūra, qui est à l'origine celui d'une tribu berbère<sup>1</sup>, suscite un débat que cette recherche voudrait lancer. Ce toponyme, du moins jusqu'à ces dernières années, ne correspond, dans les recherches récentes, qu'au nom médiéval de la région de Bizerte<sup>2</sup>. Il n'a pas fait, à notre connaissance, connaissance, l'objet d'une étude particulière essayant de chercher son étymologie et son évolution à travers les étapes historiques de l'Ifriqiya médiévale. Pourtant une lecture minutieuse et approfondie de la documentation arabe peut apporter, et nous le verrons, des indices capables d'éclairer l'histoire de ce toponyme.

Tout d'abord, il faut signaler que le terme apparaît très tôt dans la documentation écrite arabe et ne disparaît de cette littérature que vers la fin de l'époque médiévale. La première mention apparaît dans les *Buldān* d'al-Ya'qūbī (fin 3<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> s.) alors que la dernière se trouve dans le *Rawḍ al-mi'ṭār* d'al-Ḥimyarī (9<sup>e</sup>/XV<sup>e</sup> s.). À partir du XVI<sup>e</sup> siècle le mot disparaît de la documentation écrite classique (chroniques, dictionnaires géographiques, ...) et on n'en trouve aucune nouvelle mention dans les documents de l'époque moderne, sauf des reproductions de quelques textes chez al-Sarrāğ (XVII<sup>e</sup> s.) et Ibn Magdīš (XIX<sup>e</sup> s.)<sup>3</sup>. Reste à préciser, avant d'aborder l'analyse des données dont on dispose, que Şaṭfūra aujourd'hui est une petite localité qui se trouve à l'ouest de l'actuelle région de Bizerte entre les deux villes de Tabarka et Aïn Drahem, une donnée sur laquelle nous reviendrons plus tard avec plus de détails.

Dans la littérature géographique arabe la coutume est de subdiviser l'ensemble du territoire islamique en provinces, composées elles-mêmes de plusieurs circonscriptions administratives que les auteurs qualifiaient de *kūra* ou *d'iqlīm* ou de *bilād* ...<sup>4</sup>. Cette

---

<sup>1</sup> Ibn Ḥaldūn, *al-'Ibar*, t. IV, p. 257 ; Ibn Ḥazm, *Ġamhara*, éd. 1962, p. 496.

<sup>2</sup> Voir à ce propos, entre autres, M. Hasan, *al-madīna wa-l bādiya*, p. 160, 194, 620 ... et N. Djelloul, *Les fortifications côtières ottomanes*, t.1, p. 157. .

<sup>3</sup> Nous ne considérons pas, à titre d'exemple, la mention d'al-Wazīr al-Sarrağ (XVII<sup>e</sup> s.) un signe qui prouve qu'on a continué de nommer la région de Bizerte "la kura de Şaṭfūra", parce que son passage est un plagiat du texte d'al-Mālikī (*Riyaḍ*) : *al-Ḥulal*, t.1, p. 774 – 775.

<sup>4</sup> Pour plus d'informations, voir : D. Sourdel, « Kūra », *EF*<sup>2</sup>, V, p399 et A. Miquel, « Iqlīm », *EF*<sup>2</sup>, III, p. 1103-1103-1105.

division prend en considération d'une part, l'homogénéité naturelle d'une circonscription<sup>1</sup> et dépend d'autre part, de la communauté ethnique ou tribale qui l'habite. Cette division ethno-naturelle n'est en fait qu'une subdivision politico-administrative pour faciliter à l'Etat la collecte des tributs et le contrôle de l'espace. Bref, elle était un instrument pour que le pouvoir politique puisse exercer son emprise sur le territoire<sup>2</sup>.

L'Ifriqiya, que la littérature géographique arabe a coutume de situer entre la *kūra* de *Barqa* à l'Est et le *Bilād al-Zāb* à l'Ouest<sup>3</sup>, n'échappe pas à cette tradition. Elle était composée d'entités géographiques, divisées elles-mêmes en villes et villages. *Ṣaṭfūra*, l'objet de cette recherche, est présentée dans les sources tantôt en tant que ville tantôt comme un district.

Chronologiquement, la première mention de *Ṣaṭfūra* et de la ville de Bizerte se trouve donc dans l'ouvrage d'al-Ya'qūbī. Dans le texte de ce chroniqueur et géographe oriental du 3<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle, les deux toponymes Bizerte et *Ṣaṭfūra* sont évoqués séparément dans deux passages indépendants. Cette séparation pourrait donner l'impression que l'auteur ne marque aucun lien entre les deux toponymes. La première chose à remarquer dans ce passage est l'emploi du terme *madīna* qui précède le toponyme de *Ṣaṭfūra*. Ce toponyme, qui désigne toute la région dans la quasi-totalité des sources, est dans les *Buldān* « une grande ville »<sup>4</sup>. L'originalité de l'information de ce géographe du haut Moyen Age appelle une vérification, d'autant plus que la graphie du mot dans le texte originel ne correspond pas exactement au mot *Ṣaṭfūra*. Ce n'est en fait qu'un essai de lecture de l'éditeur qui a estimé que le mot *تسقوطه* (cité dans le texte sans ponctuation) correspond à la dite *Ṣaṭfūra*<sup>5</sup>. Toutefois, la lecture intégrale du chapitre consacré à l'Ifriqiya remet cette information en doute. En lisant, en effet, les passages consacrés au réseau routier de l'Ifriqiya, et précisément celui dans lequel al-Ya'qūbī parle de la distance séparant Kairouan, la capitale des Aghlabides à l'époque de l'auteur, et la probable ville de *Ṣaṭfūra* du texte, on est incliné à penser à une possible faute de lecture de l'éditeur. Il dit qu'entre les deux localités il y a deux courtes étapes (*marḥalatān ḥaṣṣatān*) alors qu'entre Kairouan et Béja il y a, comme le prouvent les autres sources géographiques, trois étapes. Cette

---

<sup>1</sup> Al-Ya'qūbī, à titre d'exemple, présente l'iqlīm de Barqa ainsi : « *wa Barqa marḡun wāsi' mina-l arḡ ...* », p. 344.

<sup>2</sup> Voir Cl. Cahen, « *Kharādj* », *EF*, IV, p. 1062-1066.

<sup>3</sup> Nous disons « globalement » puisque l'Ifriqiya, comme d'ailleurs le cas de toutes les autres provinces, n'a jamais eu de frontières fixes avec les provinces limitrophes.

<sup>4</sup> Ya'qūbī, *al-Buldān*, p.348 ; Trad. G. Wiet, p. 210.

<sup>5</sup> *Ibidem*. Nous précisons que l'hypothèse de l'éditeur est citée dans les notes du bas de page.



information ne correspond donc pas à la réalité. Béja devrait être, si l'on suit la logique actuelle, plus proche de Kairouan que de l'éventuelle Ṣaṭfūra du texte d'al-Ya<sup>c</sup>qūbī.

Cette rectification prouve encore la nécessité de renouveler les éditions des sources arabes et la correction des données toponymiques ; des données qui attendent un effort scientifique et critique important pour réactualiser nos connaissances aussi bien sur le plan historique que sur le plan archéologique.

A partir du 4<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle, la configuration devient plus claire. Dans la *Ṣurat al-arḍ* d'Ibn Ḥawqal, Ṣaṭfūra est une région maritime magnifique et fertile (*wa Ṣaṭfūra iqlīm ʿala al-baḥr ǧalīl*) comprenant les villes d'Anbalūna, Mattiǧa et Bizerte<sup>1</sup>. Le texte de ce géographe oriental, qui prétendait avoir visité quelques endroits de l'Ifriqiya lors de son séjour au Maghreb, sera reproduit dans la majorité des sources qui ont parlé de la Ṣaṭfūra et de Bizerte.

Pour discuter l'origine, la graphie et la survivance du toponyme nous proposerons dans un premier temps de regrouper dans un tableau chronologique toutes les données fournies par les sources écrites (qui s'intéressent à l'Ifriqiya) pour qu'on puisse dans un deuxième temps les confronter aux données issues de la documentation épigraphique antique, des données textuelles et du travail de terrain effectué tout au long de cette recherche.

Auteurs	Titres	Types de sources	Données
YA <sup>c</sup> QUBÎ 3 <sup>e</sup> /IX <sup>e</sup>	<i>Al-Buldān</i> ( <i>Les Pays</i> )	Géographique	Ṣaṭfūra (avec "s" : سطفورة) citée deux fois en tant que grande ville, séparément de Bizerte, évoquée comme une petite localité jouant le rôle de ribat sur le littoral de l'Ifriqiya

<sup>1</sup> Ibn Hawqal, *Surat ...*, p. 75-76 (trad. p. 70). Notons ici la confusion faite entre Mattiǧa de l'Algérie et Tinǧa de la région de Bizerte. Cf. al-Ḥimyārī, *al-Rawḍ*, p. 523.

IBN HAWQAL 4 <sup>e</sup> /X <sup>e</sup>	<i>Šūrat al-arḍ</i>	Géographique	Şaṭfūra (avec "s" : صطفورَة) est une région maritime fertile mais dépeuplée et désertée comprenant trois villes (Anbalūna, Tīnġa et Bizerte)
AL- AZIZI (fin 4 <sup>e</sup> /X <sup>e</sup> )	<i>Sīra' al-Ustād Ġawdar</i>	Biographique	Il cite les <i>Manāzil/s</i> de Şaṭfūra
	<i>Tārīḥ Ifriqiya wa-l Maġrib</i>	Chronique	Şaṭfūra (avec "š" : صطفورَة) est une <i>wilāya</i> (comme Tunis et Jazirat Abī Šarik). H. R. Idris traduit le mot <i>wilaya</i> par <i>gouvernorat</i> [in <i>L'Occident musulman à l'avènement des Abbasides d'après le chroniqueur ziride al-Raqīq</i> , Paris, 1971 (texte en arabe et en français) p. 23.]
ABU BAKR AL- MALIKI (2 <sup>e</sup> moitié du 5 <sup>e</sup> / XI <sup>e</sup> )	<i>Riyāḍ al-mufūs</i>	Biographique	Şaṭfūra (avec "š" : صطفورَة) est citée trois fois sans aucune précision (ni comme ville ni en tant que district). Cependant dans la partie consacrée à la conquête de l'Ifriqiya, il nous parle de Bizerte et ses environs ( <i>tumma ġzā – c'est à dire Mu'awiya b. Hudayġ- Banzart wa ġanima ġna'im kaṭīra min nawāḥihā</i> )
AL- BAKRI 5 <sup>e</sup> /XI <sup>e</sup>	<i>Kitāb al masālik wa-l mamālik</i>	Géographique	Il ne cite pas Şaṭfūra. Il parle plutôt de <i>Qilā' Banzart</i> (ils s'agit de <i>ḥuṣūm</i> et de <i>ribāṭāt li al-ṣāliḥīn</i> ) qui se trouvent à une journée de marche à l'est de Tabarka <sup>1</sup> .
AL-QADI IYAD (476- 544/1083-1149)	<i>Al- Madārik</i>	Biographique	On ne sait pas si Şaṭfūra (avec "š" : صطفورَة) est citée en tant que ville ou en tant que région. L'événement décrit est passé à l'époque de Suḥnūn.

<sup>1</sup> En dépit de l'absence du nom de "Şaṭfūra" dans son texte, nous citons al-Bakrī parce que nous estimons qu'on a cessé de nommer la région par ce toponyme à partir de la deuxième moitié du 4<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle. Cf. l'analyse dans les pages qui suivent.

AI IDRISI 6 <sup>e</sup> /XII <sup>e</sup>	<i>Nuzhat al Mušṭāq fī ‘Iḥtirāq al-afāq</i>	Géographique	Ṣaṭfūra (avec “s” : صطفورة) est le chef-lieu d’un district fertile qui compte trois autres villes : Bizerte, Anbalūna et Tīngā. C’est une ville qui a donné son nom à tout le district (‘iqlim madinat Ṣaṭfura)
IBN AL- ATHIR (6 <sup>e</sup> /XII <sup>e</sup> )	<i>Al- Kāmil fī al-tārīḥ</i>	Chronique	Comme le cas précédent, Ṣaṭfūra (avec “ṣ” : صطفورة) est citée en tant que ville lors de la conquête de Hassan b. Al-Nu‘man (t.4, p.369) et en tant que district lorsqu’il cita les événements à l’époque des <i>wullāt</i> (t.5, p. 314)
YAQUT AL HAMAWI 7 <sup>e</sup> /XIII <sup>e</sup>	<i>Mu‘jam al Buldān</i>	Géographique	Ṣaṭfūra (صطفورة) est un <i>‘amal</i> (t.1, p. 307), une <i>nahiya</i> (t1, p. 592) et un <i>mawḍi‘ fih talāt mudun</i> (t.3, p. 390)
IBN ‘IDĀRI 8 <sup>e</sup> /XIV <sup>e</sup>	<i>Al- Bayān</i>	Chronique	Il parle de <i>bilād Ṣaṭfūra</i> (avec “ṣ” : صطفورة) lors de la conquête de Hassan b. Al-Nu‘man
AL HIMYARĪ 9 <sup>e</sup> /XV <sup>e</sup>	<i>Al Rawḍ al Mi‘ṣār fī ḥabar al-aqṭār</i>	Géographique	Ṣaṭfūra (صطفورة et صطفورة) est un <i>‘amal</i> (p. 104 et 147) et : «‘iqlim fih qurā wa qawā‘id» (p. 318)

Sur le plan terminologique, la première remarque qui s’impose concerne la graphie du mot Ṣaṭfūra. Il est cité en effet sept fois avec “ṣ” (صطفورة), à cinq reprises avec “s” (سطفورة) et une fois avec la lettre “š” (شطفورة)<sup>1</sup>. Cette imprécision on le trouve parfois dans la même source. Dans le dictionnaire d’al-Ḥimyarī, on le trouve trois fois écrit avec “ص/س” et une fois avec “س/s”. Dans l’état actuel des informations on ne peut pas déterminer l’origine de cette divergence dans l’écriture du toponyme. On ne sait pas en fait, si la faute était commise par al-Ḥimyarī lui même ou par le copiste ou par l’éditeur.

<sup>1</sup> Pour cette étude je cite le toponyme avec “ṣ” (صطفورة) et il sera considéré comme un nom féminin.

Cette remarque nous conduit à relever une deuxième imprécision. Şaṭfūra est tantôt une ville, tantôt un district. Parfois c'est un toponyme qui désigne une région, dont le chef-lieu est Bizerte et dans d'autres sources, elle est un nom d'une ville citée à côté de deux autres localités : Anbalūna et Tinġa. La terminologie associée à Şaṭfūra est diversifiée et l'absence d'une source locale ou d'un auteur originaire de la région pendant l'époque médiévale rend la tâche d'identification de l'origine du toponyme difficile.

Pour amorcer la discussion des données dont on dispose, essayons tout d'abord de situer la problématique dans son cadre général. L'Ifriqiya, comme bien évidemment toutes les autres provinces du monde musulman, est divisée par les géographes arabes en entités géographiques. La terminologie qualifiant ces entités est très diversifiée. On relève :

- Des toponymes qui correspondent à une situation géographique (*'iqlīm, kūra, nāḥiya*) et topographique (*maġāwir, ġibāl*).
- Des toponymes qui s'accordent à une division administrative (*Camal, wilāya, ḥarāġ*)<sup>1</sup>.
- Une région peut aussi être définie aussi par sa composition ethnique ou tribale (*diyār al-Barbar, manāzil yaskunuhā qawm fulān ...*).
- Un district peut être identifié par la nature de son habitat. Pour le cas qui nous concerne dans cette étude, al-Bakrī, à titre d'exemple, qualifie la région de Bizerte de "qilā<sup>c</sup> Banzart"<sup>2</sup>.

Cette diversité dans la terminologie n'empêche pas de donner parfois à la même région deux ou trois qualificatifs chez le même auteur. Le district est, dans sa définition initiale, une entité géographique homogène sur le plan physique qui peut correspondre aussi à un espace économique-administratif ou tribal. La *kūra*, dans les sources arabes, désigne parfois une ville et ses environs, mais elle correspond aussi à l'assemblage de quelques petites villes ou villages avec une grande ville comme capitale (où réside généralement le *Camil* du calife). Le district dans ce dernier cas portait soit le nom de la ville capitale soit un autre nom. En Ifriqiya on rencontre les deux cas. On a, à titre d'exemple, le cas de Tunis qui est une ville qui a donné son nom à tous ses environs, et

---

<sup>1</sup> Une région peut être définie en effet par sa *ḥarāġ*. Dans les *Buldān* d'al-Ya<sup>c</sup>qūbī, *Camal Barqa* correspond à un espace tributaire (*wa ḥarāġ Barqa qānūn qā'im kāna al-Rašīd waġġaha bi mawlā lahu yuqālu lahu Baššār ...*), *al-buldān*, p. 345.

<sup>2</sup> Al-Bakrī, *al-Masālik*, II, 1992, p. 758.

aussi les exemples de *Bilād Qammūda* et sa capitale *Subayṭula* et *Bilād al-Zāb* et son chef-lieu Ṭubna (*wa madīnatuhā al-ʿuẓmā Ṭubna*)<sup>1</sup> etc....

Ṣaṭfūra se situe dans le cadre des régions qui ont un chef-lieu différent du nom du district. Mais, si l'on cherche une spécificité au cas de Ṣaṭfūra, on le trouve dans la nature de ce toponyme. S'agit-il d'une ville ? S'agit-il d'un nom donné à la région de Bizerte et dans ce cas quelle est son origine ?

Revenons à présent aux données de notre tableau. Ṣaṭfūra est une ville chez trois auteurs : al-Yaʿqūbī, al-Idrīsī et Ibn al-Aṭīr. Le premier est un chroniqueur et géographe du 3<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle dont les informations à propos de la région pourraient, comme nous venons de le montrer, susciter des réserves et les deux derniers appartiennent au 6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle. Al-Idrīsī est un géographe qui a rédigé sa *Nuzha* sur l'ordre du palais normand. Une puissance qui ne cachait pas ses convoitises envers les pays de la rive sud de la Méditerranée, y compris l'Ifriqiya et surtout ses villes côtières. Il n'est donc pas arbitraire, que le texte d'al-Idrīsī soit le plus riche en matière toponymique notamment celle qui concerne la ligne côtière. Quant à Ibn al-Aṭīr, c'est un chroniqueur oriental qui n'a jamais visité l'Ifriqiya, et a donc probablement compilé de quelques sources dont nous ne disposons plus aujourd'hui.

Une autre interrogation s'impose. Elle concerne la façon dont un auteur compile un autre. On ne sait pas précisément s'il copie le texte mot à mot, ou s'il emprunte l'idée et change le langage. Nous estimons, à titre d'exemple, qu'Ibn al-Aṭīr, dont l'ouvrage s'inscrit dans le genre des annales, relate les événements avec ses propres mots parce que la nature de son ouvrage exige que l'évènement soit résumé. Il est vrai que l'erreur dans ce cas est possible, mais en ce qui concerne le passage dans lequel Ṣaṭfūra est citée comme une ville, l'information et la façon dont elle est présentée attirent l'attention. Voilà ce que nous lisons dans le *kāmil* : “*umma balaġahu* –il parle de la conquête de Ḥassān b. al-Nuʿmān- *anna al-rūm wa-l Barbar qad iġtamaCū lahu fī Ṣaṭfūra wa Binzart, wa humā madīnatān, fa sāra ilayhimm wa qātalalum ...*”<sup>2</sup>. Voilà la traduction que nous proposons : « Il [Ḥassān] fut informé que les Byzantins et les Berbères s'étaient rassemblées à Ṣaṭfūra et à Bizerte, qui sont deux villes. Il alla les combattre ».

La façon de présenter l'information qui concerne les deux toponymes mérite d'être analysée. “*wa humā madīnatān*”, est dans ce passage une phrase incidente dont le but est

<sup>1</sup> Al-Yaʿqūbī, *al-Buldān*, p. 349-350.

<sup>2</sup> Ibn al-Aṭīr, *al-kāmil*, t.4, p. 370.

explicatif. Une fois encore, on ignore la source d'où d'Ibn al-Aṭīr a tiré ses informations, mais il est possible qu'une bonne partie soit inspirée du *Tārīḥ* Ibn al-Raḥīq al-Qayrawānī. En parlant de la *wilāya* de ʿAbd al-Raḥmān b. Ḥabīb sur l'Ifriqiya (127-137/), al-Raḥīq plagie quasiment le texte du chroniqueur kairouanais dans lequel Ṣaṭfūra est évoquée comme une région<sup>1</sup> tandis que dans son exposé des événements de l'époque du troisième émir aghlabide Ziyādat Allāh, il revient à la qualification de Ṣaṭfūra comme *madīna*<sup>2</sup>. Cette troisième mention prouve qu'Ibn al-Aṭīr ne connaît pas la réalité ifriqiyenne. Il considère, d'une façon erronée, que la Ġazīra (c'est à dire *Ġazīrat Abī Ṣarīk*, le Cap Bon aujourd'hui) -comme Ṣaṭfūra, Béja et Lorbus- était une ville. Cette indécision chez le même auteur, ne concerne pas, comme le montre le tableau, Ibn al-Aṭīr seulement. C'est pourquoi la réunion d'informations de diverses sources -de différentes époques historiques- s'avère nécessaire.

Ce que nous reprochons à Ibn al-Aṭīr est valable aussi pour Yāqūt al-Ḥamawī l'auteur du *muġam al-Buldān*, puisqu'on ignore si la confusion faite entre la “ص/س” et la “ش/س” est une faute commise par l'auteur, le copiste ou l'éditeur. Bref, le chercheur est toujours confronté à des difficultés de ce genre et se trouve souvent, comme l'a dit F. Mahfoudh, «devant un dilemme dont il a du mal à sortir»<sup>3</sup>.

En dépit de toutes ces imprécisions et des réserves que l'on peut avancer sur les informations qui qualifient la Ṣaṭfūra de ville, il ne faut pas écarter cette hypothèse d'autant plus que l'enquête du terrain contribue à sa confirmation. Ṣaṭfūra est, en effet, le nom d'une petite localité qui se trouve aujourd'hui en dehors de l'actuelle région de Bizerte. Elle se situe entre les deux villes d'Aīn Drahem et Jendouba (voir la carte)<sup>4</sup>. La situation actuelle de Ṣaṭfūra a une double signification : soit la localité d'aujourd'hui se trouve sur le même emplacement que la ville médiévale, et donc la région de Ṣaṭfūra s'étendait pendant un certain moment de l'époque médiévale sur une grande superficie de la Tunisie septentrionale, soit la localité a connu un glissement vers l'ouest –et cela, on le verra, est en relation avec l'origine du toponyme- et nous sommes alors devant un cas de déplacement toponymique.

<sup>1</sup> Ibn al-Aṭīr, *al-kāmil*, t.5, p. 314.

<sup>2</sup> Ibn al-Aṭīr, *Op. cit.*, t.6, p. 331.

<sup>3</sup> F. Mahfoudh, *Architecture et urbanisme...*, 2003, p. 18.

<sup>4</sup> Il faut noter que le nom de la localité est absent sur toutes les cartes actuelles, y compris celle de Fernena (échelle : 1/50.000). La seule mention cartographique du toponyme se trouve sur une carte à l'échelle de 1/800.000 datant de 1887 conservée dans le service des cartes et des plans de la BNF à Paris. (Voir la page suivante)

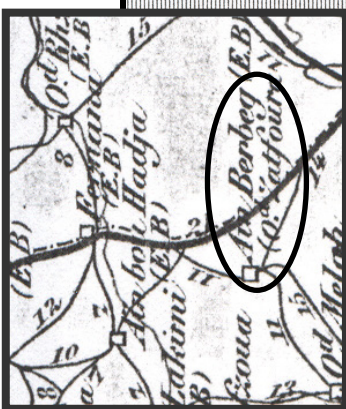
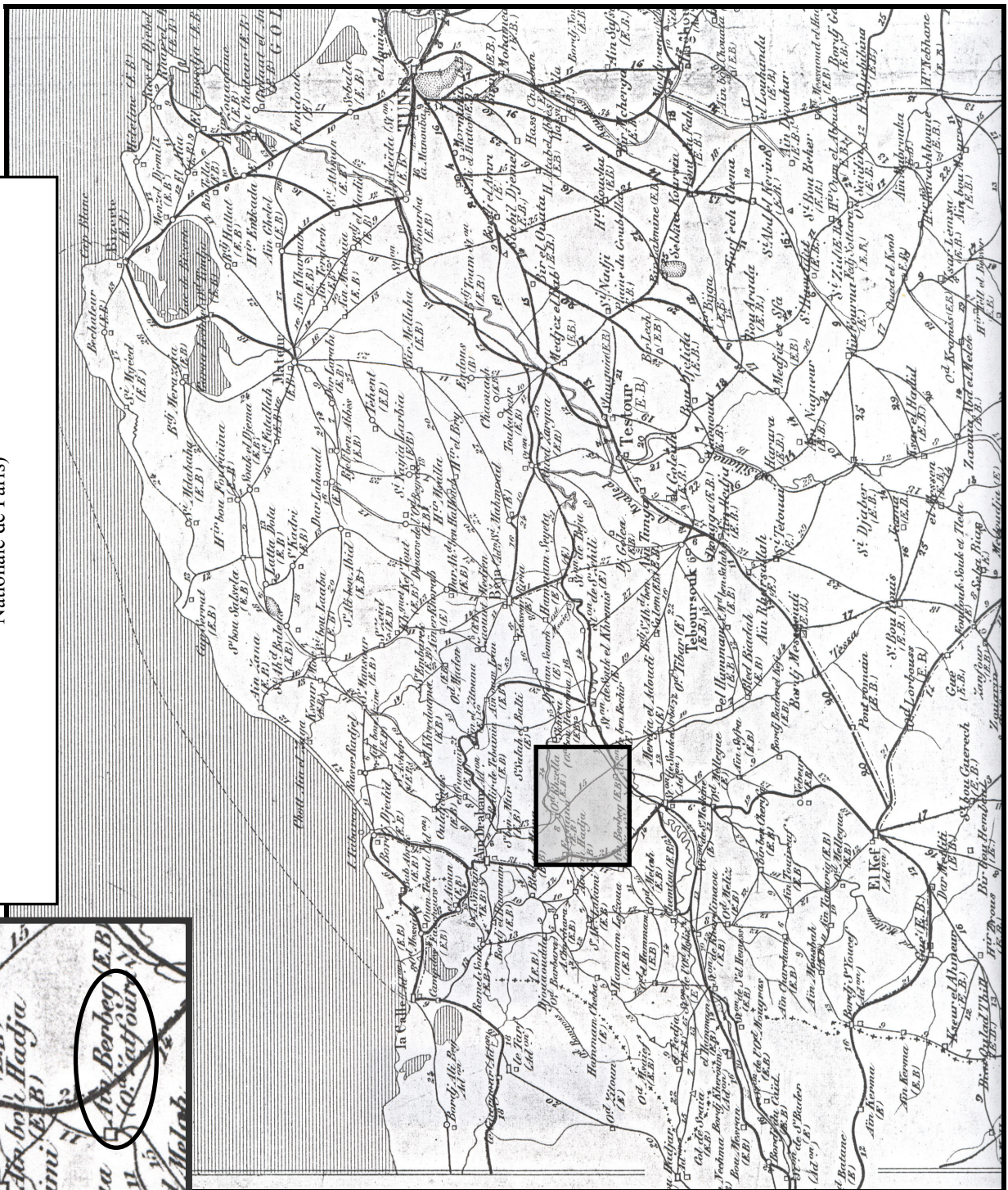


Fig. 369 : la localisation de Şafura (Zafoura sur la carte) d'après une carte de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (source : Département des cartes et des plans anciens / Bib. Nationale de Paris)



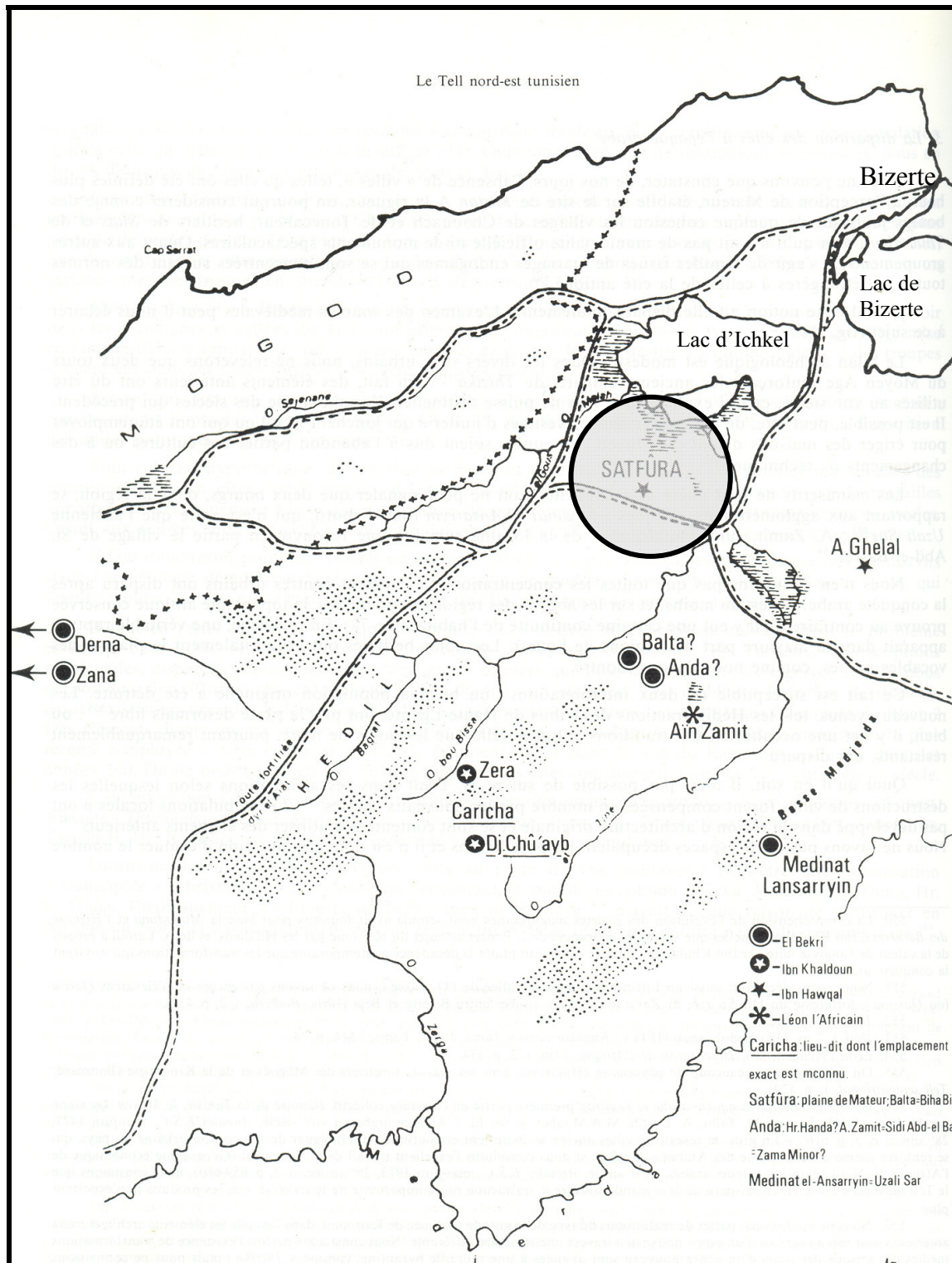


Fig. 370 : La localisation de Šatfūra selon J. Peyras  
(source : *Le Tell nord-est* ..., 1991, p. 318)



Avant de discuter les données relatives à chaque possibilité, nous soulignons que Jean Peyras a présenté dans son étude sur le Tell nord-est tunisien un essai d'identification et de localisation de la ville de Şaţfūra (Voir la page précédente). Dans une carte localisant les lieux-dits médiévaux de sa région d'étude, ce chercheur, à partir d'une lecture sommaire de quelques sources arabes, inclut Şaţfūra dans sa région d'études et la localiser vers le sud de Garaat Ichkel (le lac de Tīnġa dans les sources médiévales)<sup>1</sup>. Cette localisation, J. Peyras ne lui présente aucune justification, pourtant on pourrait avoir dans son texte des éléments que notre étude essaiera d'exploiter plus tard<sup>2</sup>. Toutefois, il est indispensable de remarquer que sa proposition ne correspond pas avec l'emplacement de la Şaţfūra de nos jours, qui se trouve dans la région de Fernana et Aîn Drahem.

Dans une étude de géographie historique, la recherche toponymique se fait par des étapes. Pour le cas de Şaţfūra, la démarche que nous avons suivie est la suivante : après le travail sur les sources écrites et la documentation cartographique (les feuilles topographiques au 1/50000<sup>e</sup> qui couvrent la région actuelle de Bizerte) qui a fini par relever l'absence totale du toponyme, nous sommes passé à la deuxième étape, à savoir l'enquête orale. Ici, les discussions avec nos professeurs et quelques collègues, historiens et géographes, nous ont été d'un apport considérable<sup>3</sup>. Au cours de cette étape nous avons appris que le toponyme existe encore, mais contre toute attente, il se situe hors du territoire actuel de Bizerte. Cette donnée nous a ramené vers la recherche cartographique, et précisément dans les régions limitrophes. Sur une "*carte générale de la Régence de Tunis*", conservée dans le "département des cartes et des plans" de *la Bibliothèque Nationale de France*, le toponyme est identifié au sud de la localité de Fernana sous forme de "*Zatfoura*". En outre, dans les documents d'archives tunisiennes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le toponyme figure comme suit : "Çatfoura" et "صطفورة"<sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup> Jean Peyras a effectué ses recherches dans la région d'Oued al-Ṭīn qui se trouve au sud du lac d'Ichkeul, *buhayrat Tīnġa* des sources médiévales. Il cite parmi ses sources la *Şūrat al-arḍ* d'Ibn Ḥawqal. Bien qu'intéressante, l'auteur n'a présenté aucune raison à sa localisation de Şaţfūra dans le secteur de ses études, pourtant, dans ses trouvailles épigraphiques, comme on le verra, il y a une mention d'un nom ethnique qui pourrait renvoyer à l'origine tribale de Şaţfūra. Voir *infra* la suite de l'analyse des différentes données.

<sup>2</sup> J. Peyras, *Le Tell...*, 1992, p. 317-319.

<sup>3</sup> Nous tenons à remercier ici le professeur Faouzi Mahfoudh qui est le premier qui nous a signalé l'existence d'une petite localité portant le nom de Şaţfūra vers la région de Fernana.

<sup>4</sup> *A.N.T.*, Série D/Cart. 49/Doss. 01/Sous-doss. 04/doc., n°91.

Cependant, le cas d'un éventuel déplacement du toponyme nous semble aussi possible. En cherchant dans l'étymologie du toponyme, nous nous sommes rendus compte que Şaṭfūra est l'un des noms donnés à la tribu *Kūmiyya* : « *wa hum al-maʿrūfūn qadīman bi Şaṭfūra* » nous dit l'auteur des *ʿIbar*<sup>1</sup>. Ibn Ḥazm, dans sa *Ġamhara*, mentionne les Şaṭfūra comme un rameau des *Butr/s*<sup>2</sup>. Il est donc probable que le nom Şaṭfūra, porté par une ville et donné pendant le haut Moyen Age à toute la région du Nord-Est de l'Ifriqiya, dérive du nom de cette tribu. Les *Kūmiyya*, connue surtout par la descendance du chef almohade ʿAbd al-Muʿmin b. ʿAlī de cette origine, fait partie, comme on l'a vu, du groupement de tribus berbères connues sous le nom de *Butr*, distingué –par rapport bien évidemment au groupe opposé : les *Barānis*– par leur genre de vie nomade. Lucien Golvin les définit ainsi : «en fait ils apparaissent surtout comme des éleveurs à la recherche des pâturages et probablement plutôt des transhumants possédant leurs terres de parcours»<sup>3</sup>. En dépit de la fragilité des arguments de cette définition –fragilité bien analysée par L. Golvin– et de son insuffisance, à elle seule, pour caractériser chaque branche berbère, on peut supposer qu'une localité portant le nom de cette tribu ait été située dans le territoire historique de la *kūra* de Bizerte puis se soit déplacée vers l'Ouest, où se trouve la Şaṭfūra d'aujourd'hui, avec le déplacement des membres de la tribu. Un déplacement dont on ne peut pas savoir, faute de données, s'il s'insérerait dans le mouvement naturel de la transhumance tribale ou s'il a été engendré par des circonstances politiques particulières.

Revenons maintenant aux données supplémentaires apportées par Jean Peyras, que nous avons évoquées au début de ce chapitre et que nous jugeons susceptibles de fournir d'autres indices sur la localisation de la ville de Şaṭfūra pendant la période médiévale. Ces données sont essentiellement de nature épigraphique. En partant de l'idée que l'origine du toponyme est ethnique, nous avons recouru aux données épigraphiques antiques afin de trouver de nouvelles pistes de recherche. Là, la piste semble encourageante, bien qu'il faille évidemment garder la prudence scientifique nécessaire.

<sup>1</sup> Ibn Ḥaldūn, *al-ʿIbar*, t. IV, p. 257.

<sup>2</sup> Ibn Ḥazm, *Ġamhara*, éd. 1962, p. 496.

<sup>3</sup> L. Golvin, "Botr", in *Encyclopédie berbère*, t. X, p. 1564-1565.

Ce que nous proposerons ici, ce ne sont que des hypothèses qui voudraient faire avancer l'état de la recherche. En feuilletant, en effet, l'index toponymique de la monographie de J. Peyras, un nom ethnique a attiré notre attention : c'est le nom *Zuforenses*. A première vue ce nom ne suscite aucune réaction, mais en l'encadrant dans son contexte archéologique –c'est-à-dire le lieu où le texte épigraphique a été découvert- ce qui semblait au début loin de nos préoccupations est devenu ensuite une piste exploitable. *Zuforenses* selon Peyras est le nom « d'un ethnique lu sur un fragment du tarif fiscal de 370 ... qui serait possible de la rapprocher au substantif *Zufor* ou encore *Zufora* »<sup>1</sup>. Entre la *Şaṭfūra* des textes médiévaux et *Zufora* de l'inscription de l'époque romaine il y a une ressemblance phonétique évidente. La vallée Oued Tine où J. Peyras a fait ses travaux, se trouve au sud-ouest de la région de Bizerte (voir dans les annexes l'image satellitaire et la carte de l'étude de J. Peyras). Le “*Zufor*” de l'inscription antique serait-il “*Şaṭfūr b. Nāfūr b. Maṭmāt b. Hawdağ b. Qays cAylān b. Muṣar*” l'ancêtre des *Kūmiyya* ?<sup>2</sup>.

Nous pensons que cette hypothèse, que nous avançons avec beaucoup de prudence, est plausible, d'autant plus que la localité où J. Peyras a localisé l'inscription porte aujourd'hui le nom de “Bir Sofouir”, un toponyme qu'on pourrait le rapprocher aussi de celui de *Şaṭfūra*. Ce lieu-dit se trouve aujourd'hui au sud de la ville de Maṭīr<sup>3</sup>.

Il reste à signaler à la fin de cette “discussion” que nos recherches à propos de ce toponyme ont essayé de le chercher dans d'autres territoires du monde musulman. Ces recherches étaient motivées par l'espoir de trouver le toponyme dans d'autres régions, en partant de l'hypothèse que *Şaṭfūra* dérivait d'un nom ethnique. Une fois encore, la piste est encourageante. En *al-Andalus*, et précisément dans le district de Cordoue, composé de cinq villes<sup>4</sup>, les sources parlent du toponyme “*Şadfūra / صدفورة*”. Ibn Baškawāl dans son ouvrage *kitāb al-mustağīīm bi-Llāh*, *Şadfūra* est une *nāḥiya* qui se trouve près de Cordoue<sup>5</sup>. Si l'on associe cette information avec d'autres indices qui se trouvent dans d'autres sources, on apprend que cette “*madīna-nāḥiya*” appartenait au *Faḥṣ al-Ballūt*, situé à deux

<sup>1</sup> Peyras, *Le Tell...*, 1992, p. 151-152.

<sup>2</sup> Ibn Ḥaldūn, *ʿIibar*, IV, p. 252. Dans d'autres éditions il s'agit de “*Şaṭfūr b. Yaqūr*” au lieu “*Şaṭfūr b. Nāfūr*”.

<sup>3</sup> Sur Sidi Sfir (ou Henchir Bir Sofouir) voir : R. Cagnat, *BAC*, 1886, p.107 ; L. Maurin et J. Peyras, « *Uzalitana* : La région de l'Ansarine dans l'Antiquité », *CT*, t. XIX, n° 75-76, p. 76 ; J. Peyras, *Le Tell ...*, p. 151-152. Nous signalons ici que le mot dialectal “*bīr*” dérive de l'arabe littéraire “*bi'r*” (بئر) qui signifie le puits.

<sup>4</sup> Al-Ḥimyarī, *Rawḍ*, p. 456. L'auteur cite l'information sans l'énumération des cinq villes constituant la *kūra* de *Qurtuba*.

<sup>5</sup> Ibn Baškawāl, *Kitāb al-mustağīīm bi-Llāh taʿālā*, p. 158.

ou trois étapes au nord de Cordoue, une région fortement occupée par des tribus d'origine berbère<sup>1</sup>. On peut certainement rapprocher Ṣadfūra de l'Andalousie de Ṣaṭfūra de l'Ifriqiya ?

## **B- L'émergence d'un espace régional sous les Banū al-Ward (milieu 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> s. – milieu 6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup>s.)**

Dans les années qui ont suivi l'invasion hilalienne, se sont constitués dans plusieurs districts de l'Ifriqiya des petits centres de pouvoir, dont les conditions de formation et l'histoire restent très insuffisamment connues. Exploitant l'état de désordre et les difficultés du pouvoir ziride, quelques villes se déclarèrent indépendantes de la cour d'al-Mu'izz b. Bādīs qui quitta Kairouan pour Mahdia. Les Banū al-Ḥurāsān à Tunis, les Banū Bargwāta à Sfax, les Banū Ġāma<sup>c</sup> à Gabes, les Banū al-Rand à Gafsa et les Banū al-Ward à Bizerte formèrent des cités-Etats contrôlant aussi bien les villes, capitales de leur pouvoir, que les territoires environnants.

Après avoir écarté le danger des tribus hilaliennes et sulaymites, les chefs se transformèrent en souverains politiques, fondant des dynasties qui monopolisaient le pouvoir pendant près d'un siècle (milieu 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> s. – milieu 6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup>s.). L'Ifriqiya fut politiquement morcelée en espaces régionaux, chacune des dynasties locales cherchant par le biais des moyens disponibles dans son territoire, à tisser des relations aussi bien avec les forces intérieures (les tribus arabes et le pouvoir ziride) qu'avec les puissances méditerranéennes, notamment avec les Normands de Sicile. A Bizerte, c'est Abū Raġā' al-Ward qui prit le pouvoir après avoir été appelé par les deux fractions tribales qui habitaient la ville à cette époque. Sous ce chef et ses successeurs, d'origine laḥmide, Bizerte et ses environs connurent, selon Ibn Ḥaldūn, une prospérité relative.

Dans cette partie, il s'agit, en premier lieu, de suivre à travers les sources l'histoire des Laḥmides en Ifriqiya. On ne prétend pas étudier tous les détails du dossier, mais nous estimons utile de saisir quelques éléments de la présence de cette tribu en Ifriqiya depuis la conquête islamique. En second lieu, il sera question de l'histoire des Laḥmides de Bizerte, de leur dynastie et des modalités de la formation d'un territoire "*tribo-régional*". On va

---

<sup>1</sup> Yāqūt, *Muġam*, p. 340. Al-Ḥimyarī parle dans son *Rawḍ* de *ġabal al-Barānis*, p. 4 35.

s'arrêter aussi bien sur les facteurs que sur les étapes de la construction de l'espace lahmide de Bizerte.

### ***1- Les Lahmīdes : une tribu arabe en Ifriqiya***

L'histoire et la géographie des tribus arabes de l'Ifriqiya médiévale restent encore peu étudiées. Elles n'ont été examinées qu'incidemment dans le cadre des travaux d'histoire politique ou de quelques monographies régionales. La mobilité des tribus arabes, faut-il le rappeler, n'a jamais cessé durant les siècles du Moyen-Âge. Il est vrai que l'implantation des Hilaliens et des Sulaymites est l'un des faits les plus marquants de l'histoire de l'Ifriqiya, vu son rôle important dans l'arabisation du pays, mais l'établissement des tribus arabes depuis la conquête islamique n'est pas lui non plus sans poids sur la carte du peuplement du pays. De plus, le bas Moyen Âge a connu un mouvement inverse suite à la *Reconquista* chrétienne dans l'espace ibérique. L'Ifriqiya, comme d'ailleurs plusieurs autres régions du Maghreb, a commencé dès le XIII<sup>e</sup> siècle à recevoir des groupes venant de l'Andalousie. En l'absence des documents d'archives et devant l'indigence des informations des sources classiques, la tâche de l'historien devient de plus en plus ardue surtout s'il s'agit d'études restreintes, comme la notre, sur quelques fractions tribales.

Il ne faut pas oublier dans ce cadre le poids de l'élément humain local. Il serait évidemment simpliste d'étudier les tribus arabes de l'Ifriqiya en dehors du contexte berbère. Il est incontestablement "naïf", à titre d'exemple, d'imaginer que ceux qui se présentaient comme Lahmīdes étaient d'ascendance pure. Le mélange entre les conquérants arabes et les berbères de l'Ifriqiya, par les mariages et les pactes, est attesté dès le premier temps de l'Islam ifriqiyen. Il est vrai que les premières expéditions en Ifriqiya ont été marquées, et les sources s'en font l'écho, par un débarquement des guerriers avec leurs femmes et enfants, mais on se tromperait si l'on limitait cette idée aux siècles suivants du Moyen Âge. P. Guichard, l'a parfaitement démontré dans son ouvrage sur les structures orientales et occidentales dans le cas de l'Espagne musulmane<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Pour le cas lahmīde d'al-Adalus, voir P. Guichard, *Structures*, 1977, p. 137-149.

C'est en tenant compte de ces considérations que nous allons étudier la géographie des Laḥmīdes en Ifriqiya pendant l'époque médiévale. Quel est donc, l'apport des sources à la connaissance de "l'arrière plan social de l'histoire politique"<sup>1</sup> de cette province ?

Nos sources sont variées, mais les informations, semble-t-il, sont très lacunaires. Outre les dictionnaires biographiques et les traités de généalogie, qui sont indubitablement les plus riches, les chroniques et l'épigraphie apportent, elles aussi, quelques éclaircissements sur l'arrivée et l'implantation des Laḥmīdes en Ifriqiya. D'après les traités classiques de *nasab*, Laḥm « passait pour être d'origine yéménite et était frère de Djudhām et 'Āmila »<sup>2</sup>. Al-Qalqaṣandī, auteur de *Nihāyat al-arab*, précise que les Banū Laḥm sont une tribu de Kahlān fils de Qaḥṭān<sup>3</sup>. Le nom de ce groupe est attesté en effet bien avant l'Islam, aussi bien dans la partie méridionale de la Péninsule arabique qu'en Mésopotamie. Suite à un surplus de sa population dans les contrées méridionales de la péninsule, plusieurs fractions se déversèrent au Nord. Mais à la veille de l'Islam, « la sève de la branche laḥmite semblait arrêtée, sinon complètement tarie, à l'encontre des 'Āmila et surtout des Djudhām qui jouèrent sous les Umayyades, un rôle de premier plan »<sup>4</sup>. Les recherches récentes ont même déduit une absorption pacifique faite par les Ğudām au cours de deux premiers siècles de l'hégire. Les deux tribus qaḥṭānites sont souvent nommées ensemble, et la *nisba* de "laḥmī" est devenue, par conséquent, relativement rare par comparaison à celle de "ğudāmī"<sup>5</sup>. C'est peut être pour cette raison que les mentions de célébrités laḥmīdes dans les dictionnaires biographiques de l'Occident musulman sont très rares si on les compare avec d'autres *nisba/s*. Dans les œuvres généalogiques maghrébines, on a seulement des informations sur les Laḥmīdes de Séville. Seul al-Qalqaṣandī, dans le *Šubḥ al-A'šā*, mentionne la participation de cette tribu à la conquête de l'Égypte<sup>6</sup>.

Pour l'Ifriqiya, on ne peut pas apporter beaucoup de preuves de l'implantation des Laḥmīdes au cours des premières expéditions. Mais l'exemple de 'Alī b. Rabāḥ al-Laḥmī et de son fils comble un peu la pauvreté des informations relatives à cette tribu.

'Alī b. Rabāḥ al-Laḥmī est cité à l'époque de Mūsā b. Nuṣayr comme "*muğāhid*". Les dictionnaires lui attribuent l'édification d'une mosquée tout près de la porte de "Bāb

---

<sup>1</sup> *Ibid*, p. 7.

<sup>2</sup> H. Lammens [I. Shahid], « Lakhm », *EF*, V, p. 636.

<sup>3</sup> Al-Qalqaṣandī, *Nihāya*, p. 232.

<sup>4</sup> H. Lammens [I. Shahid], *Op. cit.*, p. 636.

<sup>5</sup> H. Lammens [I. Shahid], *Op. cit.*, p. 636.

<sup>6</sup> Al-Qalqaṣandī, *subḥ al-A'šā*, p. 387-388.

Nāfa<sup>c</sup> à Kairouan<sup>1</sup>. À ce <sup>c</sup>Alī, Abū-l <sup>c</sup>Arab attribue un fils, né dans la première capitale de l'Occident musulman. Il s'agit de Mūsā b. <sup>c</sup>Alī b. Rabāḥ al-Laḥmī, considéré parmi les célébrités de la deuxième génération des savants de l'Ifriqiya<sup>2</sup>. La troisième personnalité laḥmide célèbre de l'Ifriqiya pré-aghlabide est Sulaymān b. <sup>c</sup>Awsaḡa al-Laḥmī dont la notice biographique est très brève. Il s'agit d'un *tābi<sup>c</sup>ī*, sur lequel on ne possède pratiquement pas d'informations : ni la date de sa naissance, ni celle de sa mort. Mais ce qui attire l'attention dans le cas de ce Sulaymān est le nom <sup>c</sup>Awsaḡa, qui renvoie à un ancêtre berbère de la branche des *Butr*. Avons-nous là les premiers indices de mariages mixtes entre les conquérants arabes et les indigènes ? S'agirait-il d'un berbère qui se réclamait d'une origine arabe, d'autant plus que la position qu'occupait Sulaymān dans la liste des personnages de la deuxième *ṭabaqa*<sup>3</sup>, le place dans la deuxième moitié du 2<sup>e</sup> siècle de l'hégire ? Ce qui nous amène à cette hypothèse est le qualificatif *tābi<sup>c</sup>ī*. Ce terme possède au moins deux significations. Il y a tout d'abord le sens le plus connu du terme qui signifie, dans le vocabulaire théologique, le "successeur". Les *tābi<sup>c</sup>ūn* sont principalement « les membres de la génération des musulmans qui suivirent celles des compagnons, ou les musulmans qui connurent un ou plusieurs des compagnons mais pas le prophète lui-même »<sup>4</sup>. Toutefois, ce terme a une deuxième connotation – née cette fois-ci dans le contexte social qui a résulté de la conquête arabe- qui désigne toute personne non-arabe qui a aspiré à devenir membre d'une tribu arabe<sup>5</sup>. Les hypothèses sur les mélanges entre tribus arabes et tribus berbères devraient être avancées avec beaucoup de prudence, puisque la majorité des recueils biographiques sont tardifs et que l'authenticité des nisba/s des premières générations est douteuse<sup>6</sup>.

À l'époque aghlabide, on ne dispose sur les Laḥmides du pays que de deux mentions dans les *Riyāḍ al-nufūs*. De la troisième génération des savants *ifriqiyens*, al-Mālikī cite Abū Yaḥya b. al-Ḥakam al-Laḥmī<sup>7</sup> et <sup>c</sup>Umar b. al-Ḥakam al-Laḥmī<sup>8</sup>. D'après la filiation, il semble qu'il s'agisse de deux frères, ayant vécu à l'époque de Ziyādat Allāh I<sup>er</sup> (201-223/817-838). Même M. Talbi dans *l'Emirat aghlabide* ne dit rien de la

<sup>1</sup> Al-Mālikī, *Riyāḍ*, I, p. 119-120.

<sup>2</sup> Al-Mālikī, *Op. cit.*, p. 175.

<sup>3</sup> *ṭabaqa* (plu. *ṭabaqāt*) est un mot désignant la classe ou la génération des personnages : cf. CL. Gilliot, « Ṭabaqāt », *EI*<sup>2</sup>, X, p. 7-10.

<sup>4</sup> S. A. Sectorsky, « Tābi<sup>c</sup>ūn », *EI*<sup>2</sup>, X, p. 29-31.

<sup>5</sup> P. Crone, « Mawlā », *EI*<sup>2</sup>, VI, p. 865-874.

<sup>6</sup> Voir P. Guichard, *Structures*, 1977, p. 224-225.

<sup>7</sup> Al-Mālikī, *Riyāḍ*, I, p. 238-239.

<sup>8</sup> *Ibid*, I, p. 247-248.

géographie tribale des Laḥmides. Ce que nous savons sur les membres de cette tribu se limite à ceux qui habitaient Kairouan.

À partir de l'époque fatimide, les données sur la répartition géographique de quelques fractions de cette tribu commencent à apparaître dans les traités géographiques. Dans le *Uns al-muhağ* d'al-Idrīsī, il y a la mention du *mawḏ<sup>e</sup> al-Laḥmiyyīn* entre Kairouan et Gabes<sup>1</sup>. On trouve aussi d'autres toponymes qui pourraient renvoyer à une branche des Laḥmides, comme *Qariya<sup>t</sup> al-Fahmiyyīn* qui se trouve selon al-Bakrī entre Aġğur et Ġazira<sup>t</sup> Abī Ḥamāma<sup>2</sup>.

Les données précédentes donnent une idée, sans doute imprécise, de la dispersion des Laḥmides dans le territoire de l'Ifriqiya. Outre Kairouan, l'implantation de cette tribu pendant les premiers temps de l'époque médiévale semble être située au Centre du pays. Mais les textes du bas Moyen Âge, notamment les passages d'Ibn Ḥaldūn, démontrent une présence laḥmide dans les provinces septentrionales. En relatant les événements dans les différentes circonscriptions de l'Ifriqiya au lendemain de l'affaire hilalienne, Ibn Ḥaldūn cite, outre al-Ward et ses compagnons dans la *qa<sup>l</sup>a* de Qarsīna, trois autres fractions laḥmides et deux chefs :

\*Bizerte est habitée à cette époque par deux groupes dont un est de Laḥm<sup>3</sup>.

\*Ibn Bayzūn al-Laḥmī et son groupe dans les environs de la Medjerda, tout près de l'espace des tribus Riyāh<sup>4</sup>.

\*Ibn Ḥammād al-Laḥmī à Manzil Raqtūn dans les cantons de Zaġwān<sup>5</sup>.

Il est probable que cette présence des Banū Laḥm au Nord de l'Ifriqiya a favorisé, au départ, l'émergence et la création de ces cités-Etats laḥmides, et ensuite leur survivance jusqu'à la conquête almohade. Ibn Ḥammād de Manzil Raqtūn fonde, à l'instar des Banū al-Ward, une dynastie qui ne disparaîtra, et le texte d'Ibn Ḥaldūn en témoigne, qu'au milieu du 6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle. La coexistence de ces petites principautés juxtaposées conduit à s'interroger sur la nature des relations entre elles. On se demande, par exemple, à quel point les conflits contre le pouvoir central ont diminué les divergences, et par conséquent les enjeux, entre ces petites entités politiques. Existait-il, même si les textes ne le disent pas, des contrats entre les différents centres régionaux ? De toute façon, et si l'on adopte le

---

<sup>1</sup> Al-Idrīsī, *Uns al-muhağ wa rawḏ al-farağ*, p. ; Dans l'édition de Leiden de *Ṣūra<sup>t</sup> al-arḏ*, le toponyme "al-Laḥmīn" figure sur la carte, p. 66-67.

<sup>2</sup> Al-Bakrī, *al-Masālik*, 1992, II, p. 716.

<sup>3</sup> Ibn Ḥaldūn, *al-<sup>e</sup>Ibar*, IV, p. 224.

<sup>4</sup> *Ibid.*, IV, p. 226.

<sup>5</sup> *Ibidem*.



concept *ḥaldunien* de *ʿaṣabiyya* –définie comme un lien naturel fondé sur la consanguinité– celle-ci conduit, même virtuellement, à des pactes tribaux même si le contrat écrit n’existait pas<sup>1</sup>.

Notre documentation textuelle sur la géographie tribale des Laḥm est corroborée aujourd’hui par un témoignage archéologique. La présence laḥmide dans la région de Bizerte est attestée, comme on l’a indiqué dans la monographie de Rās al-Ġabal, par l’épithète du ṣayḥ Abū Muḥammad ʿAbd Allāh Aḥmad al-Laḥmī (mort en 704/1304)<sup>2</sup>. De même, dans le travail de Raja Aoudi sur les stèles funéraires tunisoises de l’époque hafside, on recense cinq inscriptions mentionnant des Laḥmides, dont une commémorant un personnage de la cour hafside<sup>3</sup>. Il faut cependant souligner que plusieurs personnages du bas Moyen-Âge prétendant à une *nisba* de cette tribu sont arrivés de l’*Andalus*<sup>4</sup>.

## ***2/ Bizerte sous les Banū al-Ward : Un espace tribal ou régional ?***

La forme interrogative donnée au titre de cette partie provient d’une série de problématiques qui se posent lorsqu’il s’agit de la formation d’un territoire. Sous les Banū al-Ward, Bizerte se détache de l’autorité des Zirides de Kairouan et de Mahdia et jouit d’un statut de territoire indépendant. Cette situation, on l’a déjà vu, ne se limite pas au cas de Bizerte. Il s’agit en effet d’une conjoncture générale qu’a connue l’Ifriqiya à partir du milieu du 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle jusqu’à l’établissement du pouvoir almohade au milieu du 6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle. L’intervention des tribus arabes en Ifriqiya et les attaques normandes contre la côte orientale ont bouleversé l’équilibre ziride et entraîné un émiettement de l’Ifriqiya. La carte du peuplement a changé et une nouvelle organisation territoriale a été mise en place.

La première constatation qui provient de la lecture des chroniques est l’importance des groupes tribaux dans la genèse des cités-Etats, d’où le double aspect que nous pouvons attribuer à ces pouvoirs locaux. C’est-à-dire, s’agit-il, et pour en rester au cas des Banū Laḥm de Bizerte, d’un espace régional ou tribal ? S’agit-il d’une *ʿaṣabiyya* tribale qui a su s’adapter à une réalité régionale déjà existante ? Quels sont les facteurs de la formation de cette dynastie ? Quelle est l’étendue de l’espace laḥmide ? Celui-ci correspondait-il à la *kūra* de Bizerte ? A côté des Banu-l Ward, qui sont les autres acteurs ? Et finalement,

---

<sup>1</sup> Sur la notion "*ʿaṣabiyya*" voir F. Gabrielli, « *ʿAṣabiyya* », *EP*, I, p. 701-702.

<sup>2</sup> Voir *Supra* p. 338-342.

<sup>3</sup> R. Aoudi, *Stèles funéraires ...*, insc. n° 2, 118, 187 et 286.

<sup>4</sup> Sur la géographie des Laḥmides du Péninsule ibérique, voir P. Guichard, *Structures ...*, 1977, p. 223-234.

s'agissant d'un pouvoir qui a duré dans le temps, il y a lieu de s'interroger sur les éléments de légitimité dont ce pouvoir local a disposé pour exercer sa souveraineté.

Ce n'est certes pas le lieu de répondre à toutes ces interrogations. La rareté des informations rend notre tâche ardue. Toutefois, quelques éléments de réponses pourraient être déduits des informations qui concernent les autres entités *ifriqiyennes*. Le passage d'Ibn Ḥaldūn sur les Banū Ḥurāsān de Tunis contient, à titre d'exemple, des renseignements qui peuvent aider à se faire une idée sur la conjoncture générale du pays.

« La retraite d'Al Moëzz, qui alla s'enfermer dans Mahdiya après avoir abandonné Kairouan aux Arabes, alluma un incendie qui embrasa toute l'Ifrîkiā. Les vainqueurs se partagèrent les villes de ce pays en y établissant des gouverneurs de leur choix, et ils en distribuèrent les campagnes à leurs nomades pour en faire des lieux de parcours »<sup>1</sup>. Telle était la situation en Ifriqiya, lorsque l'Emir ziride al-Mu'izz b. Bādīs quitta Kairouan pour Mahdia. Les événements se déroulèrent entre 445/1053-54 et 450/1060. L'état de désordre régna partout et le pays s'émietta sous l'effet des tendances indépendantistes de quelques chefs tribaux. Toutes les régions du pays, sans exception, furent touchées par les bouleversements. Mais derrière ce sombre panorama, que les chroniqueurs nous tracent de la conjoncture ifriqiyenne au lendemain de l'arrivée des tribus arabes, une nouvelle carte d'organisation tribale et politique s'est mise en place. Notre propos est d'essayer de chercher derrière les événements, tel qu'ils se présentent dans les sources, les conditions qui ont favorisé l'établissement d'un pouvoir local à Bizerte.

Quoique court et ayant beaucoup de ressemblance avec les autres passages sur les autres cités-Etas au lendemain de l'implantation des tribus arabes, on va essayer d'extraire du fragment *ḥaldūmien* sur les Banū Laḥm de Bizerte, les indices de la formation d'un espace régional sous un pouvoir central d'aspect tribal. Les facteurs de la construction de cet espace sont principalement d'ordre interne, propres à la ville et à ses environs. Mais à côté des circonstances régionales, il y en a d'autres qui sont relatifs à la situation générale de l'Ifriqiya :

✓ Une conjoncture particulière à Bizerte : Dès le début, Ibn Ḥaldūn présente l'ascension d'al-Ward al-Laḥmī comme le résultat d'un conflit entre deux groupes tribaux, dont l'un est de Laḥm, qui habitaient la ville à cette époque. Le chef tribal, que l'auteur des *'Ibar* qualifie avec ses fidèles de voyous (*du<sup>cc</sup> ār*), a su profiter d'un antagonisme interne en plus

---

<sup>1</sup> Ibn Ḥaldūn, *Histoire des Berbères*, trad. II, p. 29.

de quelques conditions externes. La construction du territoire « répond au principe de la négociation entre acteurs rivaux »<sup>1</sup>.

✓ L'existence d'une ville-capitale : Bizerte est déjà un centre régional depuis les premiers temps de l'islam. Elle était, comme nous l'avons montré, le siège du *walī* de la région de Ṣaṭfūra<sup>2</sup>. En l'absence d'un pouvoir central puissant, tout était donc favorable pour que ce centre régional exerce son hégémonie sur les environs. Bizerte, à l'instar de Tunis, de Sfax, de Gafsa et d'autres capitales de contrées, s'attribuait de toutes les affaires des territoires environnants.

✓ L'existence d'un siège de pouvoir : Le texte d'Ibn Ḥaldūn est clair dans ce sens. Lorsqu'ils ont pris le parti de confier à al-Ward le commandement, les habitants de Bizerte lui ont attribué le *ḥiṣn* de la ville (*fa ba'atū ilā al-Ward fī an yaqūma bi amrihim, fa-waṣala ilā baladihim, fa-ḡtama'ū 'alayhi wa adḥalūhu ḥiṣn Banzart*)<sup>3</sup>. C'est éventuellement le *ḥiṣn* de la quṣayba, comme on l'a démontré dans les monographies, qui a été le siège du pouvoir des Banū Laḥm<sup>4</sup>.

✓ L'exercice du pouvoir à travers la collecte des impôts : Le pouvoir exercé par al-Ward sur les habitants de la ville et de ses environs est attesté dès avant son établissement à Bizerte. Il força –précise Ibn Ḥaldūn- les habitants des environs de Bizerte « à lui payer tribut pour se garantir contre ses incursions »<sup>5</sup>.

✓ Les relations avec les autres acteurs : Il s'agit là, tout d'abord, des "pactes signés" avec les tribus arabes pour se préserver de leur intervention. Al-Ward « les protégea, eux [les habitants de Bizerte] et leur territoire, contre les Arabes »<sup>6</sup>. Ensuite, on pourrait voir dans la présence de quelques membres de la dynastie ḥurāsānide de Tunis, à cause des rivalités au sein de cette famille, les indices de relations entre les différents pouvoirs locaux<sup>7</sup>. On ne dispose pas d'informations détaillées sur la relation des Laḥmides de Bizerte avec les autres principautés locales, mais c'est la présence de plusieurs chefs laḥmides au Nord de l'Ifriqiya qui aurait pacifié les rapports avec ces cités-Etats<sup>8</sup>.

---

<sup>1</sup> P.-R. Baduel (sous dir. de), *Espaces et pouvoirs locaux*, Aix-en-Provence, s.d., p. 102.

<sup>2</sup> Ibn Ḥawqal, *Ṣurat al-arḍ*, p. 74.

<sup>3</sup> Ibn Ḥaldūn, *al-ʿIbar*, IV, p. 224.

<sup>4</sup> Voir *supra* la monographie de la ville de Bizerte, tome 1, p. 58.

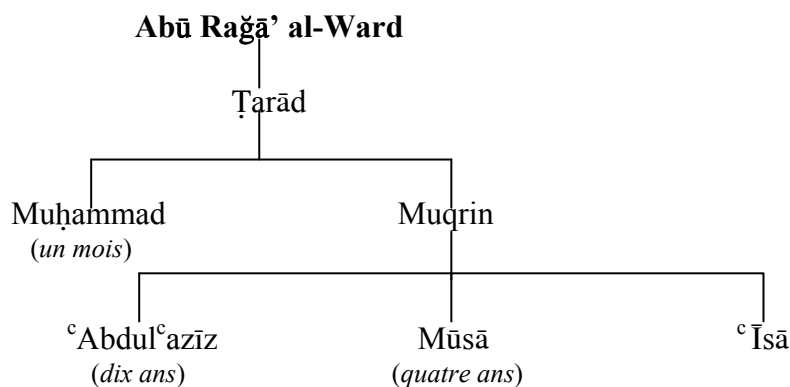
<sup>5</sup> Ibn Ḥaldūn, *Histoire des Berbères*, trad. II, p. 39.

<sup>6</sup> Ibn Ḥaldūn, *al-ʿIbar*, IV, p. 223 : « *wa ḥamā ḥawzatahum min al-ʿArab* » ; trad., II, p. 40.

<sup>7</sup> Dans son passage sur les Ḥurassanides de Tunis, Ibn Ḥaldūn relate l'histoire de la fuite d'Isma'īl b. Abū Bakr al-Ḥurāsānī à Bizerte en 488/1095 : *Ibid*, trad, p. 30.

<sup>8</sup> Voir *supra* les histoires d'Ibn Bayzūn al-Laḥmī de la Medjerda et d'Ibn Ḥammād al-Laḥmī de Manzil Raqtūn, p. 558.

✓ La fondation d'une dynastie : Après avoir renforcé sa puissance à l'intérieur de la ville, al-Ward prit le titre d'émir et ses descendants hériteront le pouvoir jusqu'à la conquête almohade. Le texte d'Ibn Ḥaldūn cite sept émirs lahmides pour une période d'environ d'un siècle :



Les textes évoquent la prospérité de Bizerte sous la dynastie des Lahmide. Cet essor a touché tous les domaines. En plus de la croissance urbaine, la cour des Banū al-Ward était, à l'instar des autres cours régionales, un centre culturel florissant<sup>1</sup>.

✓ Une politique urbaine : L'une des éléments de prestige d'un pouvoir est sa politique urbaine. L'édification des grands édifices traduit sa puissance politique et atteste de son intervention sur la scène urbaine. Sous les Banū Lahm, Bizerte a connu une croissance urbaine. Le passage d'Ibn Ḥaldūn démontre parfaitement la conformité entre les décisions politiques et les pratiques urbaines des différents émirs de la dynastie lahmide.

Toutes les données précédentes témoignent d'une certaine hégémonie lahmide sur la scène bizertine. C'est vraisemblablement la *‘aṣabiyya* de ce groupe tribal qui fut le facteur d'un équilibre interne né au lendemain de la fixation des tribus arabes (les Riyāhides et les Aṭbaġ/s). Il est probable, comme on l'a vu plus haut, que le voisinage d'autres centres régionaux commandés par des chefs lahmides a assuré au pouvoir des Banū al-Ward, des éléments d'existence et des moyens de survivance. Ce lien tribal était suffisant pour que les frontières entre ces espaces tribaux, de même origine clanique, soient respectées. N'oublions pas non plus que l'ennemi principal des centres régionaux, était les tribus arabes, auxquelles les petits centres payaient des *itāwāt* pour se protéger de leurs interventions. Les passages d'Ibn Ḥaldūn sur les dynasties claniques démontrent que le

<sup>1</sup> En plus du passage d'Ibn Ḥaldūn, voir : M. Naifar, *‘Unwān al-arīb ‘ammā naša’a bil-bilād al-tūnisiyya min ‘ālim adīb*, annoté et complété par A. Neifer, Dār al-Ġarb al-islāmī, Beyrouth, I, p. 239-240.

versement des tributs aux groupes arabes était l'un des moyens de survie pour ces entités politiques.

En l'absence d'un pouvoir central puissant en Ifriqiya, plusieurs de ces cités-Etats sont allés chercher "une légitimité" chez les Ḥammādides de la *Qal'ā*. L'organisation politique des Banū Ḥammād, contrairement à celle de leurs cousins les Ṣanhāgites de l'Ifriqiya, ne s'est pas encore effondré. On n'a pas, c'est vrai, dans le cas des Banū al-Ward des informations sur une telle démarche, mais vu la ressemblance de l'histoire de ces principautés, il ne serait pas étrange qu'Abū Raḡā', ou ses descendants, soient allé chercher un "diplôme de légitimité" chez les souverains de Qal'at Banū Ḥammād. Cette pratique est courante, et les exemples sont multiples<sup>1</sup>.

En 554/1159 le pouvoir laḥmide s'effondra du fait de la conquête de l'Ifriqiya par 'Abd al-Mu'min b. 'Alī. Si l'on suit l'enchaînement des événements, les Almohades passèrent deux fois par Bizerte. La première fois au cours de la campagne de 'Abd Allāh b. 'Abd al-Mu'min. On ne dispose pas d'une date précise du passage de ce 'Abd Allāh à la cour de 'Īsā b. Muqrin, mais cet événement eut lieu après 552/1157. On déduit de la lecture de toutes les histoires des cités-Etats que le séjour du chef almohade à Bizerte est à situer après la soumission des Banū Ḥurāsān en 552/1157. Les troupes almohades suivirent un trajet terrestre. Il semble que 'Abd Allāh ait parcouru, en venant du Maroc, le chemin suivant : Qal'at Banū Ḥammād – Bougie – Béja – Tunis. Au retour il emprunta un chemin côtier, et Bizerte était, très probablement, la première étape. L'accueil qu'a trouvé 'Abd Allāh chez les Banū Laḥm de Bizerte fut chaleureux. Il semble que les victoires almohade sur les tribus arabes et les autres principautés –principalement sur les Ḥurāsānides de Tunis- aient incité l'émir bizertin à réserver à 'Abd Allāh un tel accueil afin d'éviter une éventuelle répression almohade. Mais avant de rebrousser chemin, le chef almohade laissa à Bizerte un *wālī* almohade : Abū al-Ḥasan al-Harḡī<sup>2</sup>. La nomination d'un représentant pendant le passage de 'Abd Aallāh b. 'Abd al-Mu'min était le début de l'effondrement de la cour laḥmide. La présence almohade dans la région de Bizerte est attestée, comme on l'a déjà vu, par le trésor monétaire trouvé il y a quelques années sur les berges du lac de l'Īskil. En dépit de l'absence d'indications sur l'année de frappe, la forme carrée et les

---

<sup>1</sup> Pour rester avec les exemples de l'époque, voir, à titre d'exemple, les passages d'Ibn Ḥaldūn sur les Banū Ḥurāsān de Tunis et du chef berbère "Barūksan b. 'Alī al-Ṣanhāgī" de la Qal'a de Zar'a : *al-Ībar*, VI, p. 215-217 et 225-226.

<sup>2</sup> Ibn Ḥaldūn, *al-Ībar*, VI, p. 225. Sur la nomination de représentants almohades dans les autres régions de l'Ifriqiya, on peut citer les cas de Mūhammad b. Faraḡ al-Kūmī de Mahdia et d'un *wālī* Harḡī, dont le nom est inconnu, à Tunis. Voir R. Brunschvig, *Hafsides*, I, p. 6-7.

légendes de ces *qirāt* renvoient au type de monnayage émis au milieu du 6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle à la suite de la réforme monétaire mu'minide. La mention de "Le Mahdī est notre guide" (*al-Mahdī imāmunā*) indique l'attribution de ces pièces à la période de °Abd al-Mu'min b. °Alī<sup>1</sup>.

Quant au deuxième passage des Almohades, il eut lieu en 554-555/1159-1160 au cours de la campagne de °Abd al-Mu'min b. °Alī. Ce dernier témoigna sa satisfaction à °Īsā b. Muqrin en lui assignant de fiefs<sup>2</sup>. Les sources d'*adab* évoquent, de leur côté, les poètes venus à Bizerte pour faire l'éloge du calife almohade<sup>3</sup>. Avec l'arrivée des Almohades, les facteurs d'existence du pouvoir lahmide n'existaient plus. Avec les Mu'minides, le pouvoir central récupéra sa puissance et le danger des tribus arabes et des Normands de Sicile diminua. °Abd al-Mu'min fit transférer plusieurs fractions tribales dans les autres provinces du Maghreb et chassa les Normands des côtes de l'Ifriqiya (Mahdia, Djerba...). La dynastie lahmide, comme les autres cités-Etats, céda le pouvoir aux Almohades et °Īsā b. Muqrin devint un simple sujet<sup>4</sup>.

### C- Les phases de la construction du territoire bizertin :

Entre la conquête islamique et l'établissement des bourgs morisco-ottomans dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, la construction du territoire de la région de Bizerte aurait connu trois étapes différentes. Une lecture minutieuse et analytique des sources, en dépit de la rareté, et quelquefois de l'absence totale d'informations, pourrait contribuer à l'identification de la formation progressive de la carte de l'occupation du sol régionale.

La première phase s'étend entre deux dates bien définies. La date initiale correspond à la conquête arabo-islamique, un événement qui a entraîné des mutations profondes, dont la plus remarquable est la marginalisation de la région par rapport à la capitale du pays. Carthage, la capitale du pays durant environ seize siècles, céda la place à Kairouan, la première mégapole de l'Occident musulman. Le deuxième moment

---

<sup>1</sup> Voir *supra* la monographie du *Ġabal Iškīl*. Cf. aussi Kh. Ben Romdhane, in Ch. Landes et H. Ben Hassen, 2001, p. 182.

<sup>2</sup> Ibn Ḥaldūn, *al-ʿIbar*, VI, p. 225.

<sup>3</sup> Il s'agit, à titre d'exemple, d'al-Tifāṣī al-Banzartī : voir, M. Naifar, *°Unwān al-arīb*, p. 239-240.

<sup>4</sup> Contrairement à ce que nous lisons dans la traduction de De Slane que °Īsā fut inscrit par °Abd al-Mu'min en tant que fonctionnaire d'Etat, le texte arabe démontre que le dernier émir, et après avoir été récompensé par des fiefs, est devenu un simple sujet (*fa-lammā qadima °Abdulmu'min °alā Ifriqiya sana' arba° wa-ḥamsīn wa ḥamsūmi'a rā'a lahu dālīka wa aqṭa°ahu wa indaraḡa fī ḡumla' al-nās*) : Ibn Ḥaldūn, *al-ʿIbar*, VI, p. 225. (trad., II, p. 40).

correspond à l'avènement d'une dynastie locale qui s'est emparée au lendemain de "l'invasion hilalienne", de la ville de Bizerte et de ses environs proches. Avec la dynastie lahmide des Banū al-Ward, commence une deuxième phase qui va jusqu'à l'établissement du pouvoir turc en 1574 après de longs duels contre les Espagnols dans le bassin occidental de la Méditerranée. Au cours de cette phase, la région récupéra le voisinage de la capitale puisque à partir de l'avènement des Ḥafṣides, Tunis, qui jouxte Carthage du côté du Sud-Est, devint la capitale de l'Ifriqiya. Trente cinq ans après l'établissement du pouvoir turc, la région de Bizerte, comme d'ailleurs plusieurs autres sites du Nord de la régence, accueillait sur son territoire la vague la plus notable, sur le plan quantitatif, des réfugiés morisques. Cette installation fit entrer notre région dans une autre phase d'occupation humaine.

### ***1/ La première phase : Kūrat, Iqlīm et Manāzil Ṣaṭfūra***

Nos connaissances sur la carte de l'occupation de l'espace bizertin au moment de la conquête arabo-musulmane sont très lacunaires. La première source arabe, du point de vue chronologique, qui mentionne le toponyme de Bizerte est le *kitāb al-Buldān* d'al-Ya<sup>c</sup>qūbī. C'est-à-dire que l'on ne commence à rencontrer les premières informations textuelles sur notre région qu'avec la littérature de la fin du 3<sup>e</sup> siècle de l'hégire (IX<sup>e</sup> s). Les sources classiques qui concernent la conquête, comme celles d'al-Wāqidī, d'Ibn <sup>c</sup>Abd al-Ḥakam et d'al-Balāḍurī, sont complètement silencieuses sur le déroulement des événements dans la région de Bizerte. Ces derniers, comme on l'a déjà vu dans le quatrième chapitre de cette étude, nous sont parvenus dans deux sources du 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle. La première est géographique (les *masālik* d'al-Bakrī) et la deuxième est bio-bibliographique (les *ṭabaqāt* d'Abū-l<sup>c</sup>Arab).

Au cours des premiers temps de l'Islam, il est question dans les sources arabes de trois localités : Bizerte, la capitale de la région, Tīnġa et Anbalūna la plus proche de Tunis. A ces trois centres s'ajoute l'éventuelle ville de Ṣaṭfūra, si l'on croit bien évidemment aux informations qui nous sont fournies par les quelques auteurs qui la mentionnent en tant que ville<sup>1</sup>. Le recoupement entre ces données textuelles médiévales avec celles de l'Antiquité tardive, nous a permis de constater la survivance de la ville d'Utique au moins jusqu'au tout début du VIII<sup>e</sup> siècle. Mesnage, auteur d'un recensement des évêchés de l'Ifriqiya,

---

<sup>1</sup> Cf. *supra* : « Ṣaṭfūra : une ville, un district et un nom de tribu »

indique qu'un demi siècle après le commencement des opérations de la conquête islamique il y avait encore un évêque à Utica<sup>1</sup>.

Ajoutons à cela, faut-il le rappeler, qu'au cours des premiers temps de l'Islam, les événements politiques, militaires et sociaux furent contemporains des grandes transformations qu'avait connues le tracé du littoral de la région. Utique commença à se transformer d'une ville côtière en une ville de l'intérieur. Ces changements dus à l'avancement du delta de l'Oued Medjerda entraînent l'abandon du site d'Utique, envahi par les alluvionnements deltaïques. Cette disparition, que nul à notre connaissance n'a vraiment étudiée<sup>2</sup>, aurait été accompagnée par des changements touchant au moins la carte des voies de la région. Utique, qui avait été une étape majeure sur une voie qui reliait les localités de la région à Carthage ne figure plus sur la carte des voies de la période médiévale. Son territoire devint impraticable, et les voies durent être détournées de ce fait, vers l'Ouest. Il est légitime alors de penser que la destruction du centre antique de cette ville fut compensée par la création d'une nouvelle ville-étape sur la route Tunis-Bizerte. La nouvelle étape était Anbalūna, considérée dans toute la littérature médiévale comme la ville la plus proche de Tunis des trois localités formant la kūra de la Ṣaṭfūra.

Durant ces cinq premiers siècles, les noms souvent donnés à la région sont "*Iqlīm Ṣaṭfūra*" ou "*kūrat Ṣaṭfūra*" et même "*manāzil Ṣaṭfūra*". En discutant et analysant, dans un chapitre précédent, les données relatives à ce toponyme, sa présence et sa survivance à travers le temps, on a supposé qu'à partir de la littérature du 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle on a cessé de qualifier la région par ce nom et on a parlé plutôt de *nāḥiyat Banzart*, de *ṣaqi<sup>c</sup> Banzart* .... Cette cessation, qui ne signifie pas en revanche la disparition totale du nom, suppose, entre autres, une transformation et un éventuel changement dans la nature de l'occupation du sol. Cette transformation réside, si l'on suppose que l'actuelle localité de Ṣaṭfūra, dans les environs de Aïn Drahem, occupe le même emplacement que la Ṣaṭfūra du Moyen Age, dans le rétrécissement spatial de notre région. Cette dernière aurait atteint au cours de ces cinq premiers siècles de l'Islam les confins des frontières tuniso-algériennes de nos jours.

*Banzart*, en tant que ville, n'était à cette époque qu'une simple station côtière, dotée d'un ribāṭ qui jouait son rôle dans la garde de la voie maritime reliant le bassin occidental de la Méditerranée à son bassin oriental. Il faisait partie, comme le dit al-Ya<sup>c</sup>qūbī, d'une

---

<sup>1</sup> Mesnage, p. 44-45. cf. *infra* le chapitre traitant des problèmes de rupture et de permanence entre l'Antiquité et le Moyen-Age (Troisième partie : Chapitre I "la région à travers le temps").

<sup>2</sup> Malgré la célébrité de la ville d'Utique et les fouilles et les recherches menées sur son site, personne n'a évoqué les circonstances de la disparition de cette ville-comptoir de la carte de l'occupation de l'espace.



série de monuments de garde qui jalonnaient la côte depuis Bizerte jusqu'à Sfax. Anbalūna et Tīnġa, les deux autres villes de la région, sont quasi-généralement absentes des sources. Même les événements de leur conquête nous échappent, mais nous suggérons, à la lumière des textes, qu'elles étaient parmi les derniers bastions de la résistance byzantine.

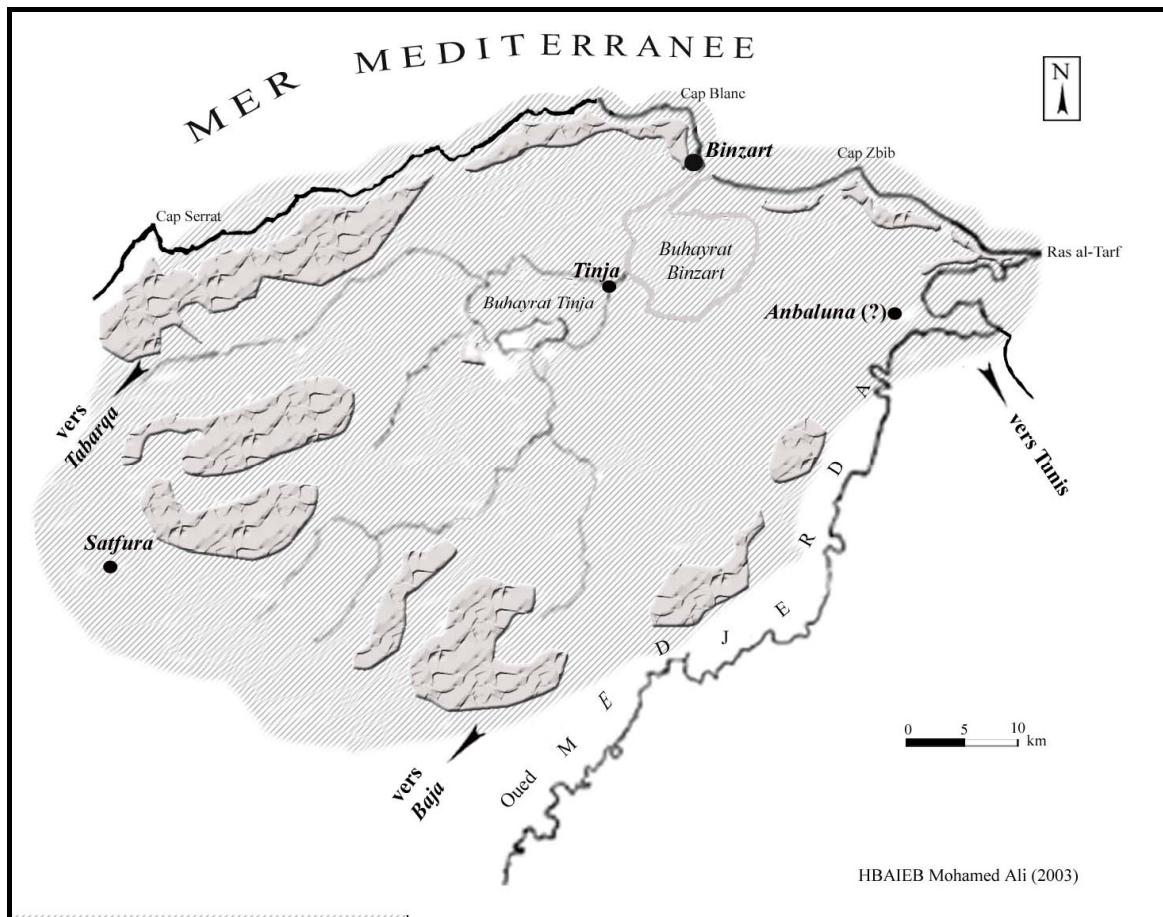


Fig. 371 : *Kūrat Ṣafūra* pendant les premiers siècles du Moyen-Âge

## 2/ La deuxième phase : *nāḥiyat et qilāʿ Banzart*

Si nous avons admis ci-dessus que le deuxième moment de l'occupation du sol de la région de Bizerte correspond à l'avènement de la dynastie *laḥmide* de *Banū al-Ward* au milieu du 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle, ce n'est que pour donner à cette phase une dimension régionale. Cet événement s'inscrit en effet dans un cadre plus global, celui de l'Ifriqiya au lendemain de l'immigration hilalienne. A l'intérieur de cette phase il faut distinguer deux périodes. La première va jusqu'à l'établissement du pouvoir almohade puis hafside, tandis que la deuxième s'étend entre cet avènement et 1574, date de l'implantation ottomane.

Notre connaissance de cette phase, en dépit de la nature disparate et parfois contradictoire des informations textuelles, est relativement plus riche que la précédente. En outre elle a pu être complétée par quelques données archéologiques que nous avons recueillies sur le terrain.

Du point de vue des renseignements textuels, les données toponymiques sont beaucoup plus abondantes que celles de la première phase. Il ne s'agit pas seulement des trois localités mentionnées pendant le Haut Moyen Âge. Les listes que donnent al-Bakrī et al-Idrīsī des sites côtiers (ports, rades, ribāts ...), le texte d'Ibn Ḥaldūn évoquant la *qalʿa* dite *Qarsma* qui surmontait le mont *Šuʿayb*, et les quelques autres données qui s'éparpillent dans les sources bio-bibliographiques (al-Mālīkī), juridiques (al-Burzulī), hagiographiques (al-Rāsidī) et cartographiques (al-Šarfī al-Šafāqušī), témoignent d'une nouvelle phase d'occupation du sol.

Dans le cas de Bizerte, sur laquelle nous disposons de plus de données, la ville va passer de la situation d'une ville marginale et désertée (Ibn Ḥawqal 4<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> s.) à un vrai centre régional qui exerce son influence sur son arrière pays<sup>1</sup>. Politiquement, al-Ward al-Laḥmī installa dans l'agglomération une dynastie à l'instar de plusieurs autres chefs régionaux de l'Ifriqiya. Cette nouvelle entité politique, moyennant des accords avec les tribus des *Aṭbbağ* et des *Banū ʿAlī*, a pu, d'un côté, écarter de la région les déprédations causées par l'avancée des tribus arabes, et d'un autre donner à la ville une réelle prospérité<sup>2</sup>. Économiquement, la région s'impose comme le premier marché des poissons de toute l'Ifriqiya. Quant à la population, il semble que la ville de Bizerte ait connu au début de l'époque hafside une extension géographique (la création d'un *rabaḍ* à l'extérieur de la *qalʿa*) à cause d'une poussée démographique considérable.

Au cours de cette phase, et notamment avant le retour de la région sous le contrôle du pouvoir central de l'Ifriqiya, l'espace régional semble avoir connu une intensification de l'occupation de la ligne côtière. Au ribat de Bizerte, signalé dès l'époque aghlabide, viennent s'ajouter toute une série de sites côtiers, en majorité des *quṣūr*, des *marāsī* et des petites localités fortifiées. La littérature géographique des 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècles nous donne une liste quasi complète de ces sites. La première énumération qui nous soit

---

<sup>1</sup> « Cet aventurier (al-Ward), dit Ibn Ḥaldūn, rassembla une troupe de gens sans aveu et força les habitants des villages aux environs de Benzert à lui payer tribut pour se garantir contre ses incursions », *kitāb al-ʿIbar*, trad., II, p. 39.

<sup>2</sup> P. Cambuzat, *L'évolution ...*, 1971, II, 78-79.

parvenue se trouve dans les *Masālik* d'al-Bakrī, mais la plus détaillée reste incontestablement celle d'al-Idrīsī.

Comme ce fut le cas dans les autres régions côtières, les populations de Bizerte et de ses environs vivaient dans une constante insécurité. Cette dernière était due au danger permanent des incursions normandes, très menaçantes à partir de la seconde moitié du 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle. Mahdia, la place maritime par excellence de cette époque, fut prise par les forces siciliennes en 536/1140-41. Il s'agit donc d'une période où la fortification des côtes de l'Ifriqiya était une priorité aussi bien pour le pouvoir central ziride que pour les Cités-Etats naissantes de cette période de mutations. Ce qu'al-Bakrī nous dit des châteaux de Bizerte (*qilāC Banzart*) peut évidemment s'appliquer à plusieurs retranchements du littoral. « Les châteaux de Bizerte offrent un asile aux habitants de cette localité, toutes les fois que les Roums essaient d'opérer une descente sur la côte ; ils servent aussi de ribâts aux gens qui s'adonnent à la religion »<sup>1</sup>.

Il est très difficile, à la lumière des données textuelles dont nous disposons, de distinguer entre les fondations officielles (du pouvoir et ses représentants) et celles des groupes communautaires de la région. A l'exception de la *qalCāt Qarsīna* du mont Šu<sup>C</sup>ayb, que l'auteur des *Ibar* attribue à al-Ward al-Laḥmī et à ses compagnons, toutes les autres installations sont citées comme des sites côtiers jalonnant la façade maritime de la région. Parfois, heureusement, on associe au toponyme un qualificatif qui nous renseigne sur la nature de l'installation (*qaṣr, marsā...*) mais d'autres fois on ne dispose que du nom du site. Toutefois, il serait difficile de limiter les *qilāC* de la région aux fortifications côtières. Il est vrai que les sources textuelles sont quasiment silencieuses sur les ribat/s de l'intérieur, mais les données du terrain, issues de mes recherches ou des travaux de quelques chercheurs qui m'ont précédé, présentent des indices d'habitats fortifiés qui auraient formé une deuxième ligne de défense.

Reste à signaler que c'est la lecture minutieuse de la notice sur Bizerte dans le dictionnaire géographique d'al-Ḥimyarī *al-Rawḍ al-miCtār* qui nous a amené à penser à ce changement dans la nomenclature de la région. Il remarque que ce qui a été appelé en son temps la région de Bizerte, portait dans les premiers temps de l'Islam le nom de Ṣaṭfūra<sup>2</sup>. Cette donnée, en la recoupant avec les noms donnés à la région dans les autres sources qui appartiennent chronologiquement à cette phase, suggère que l'espace fut désormais

---

<sup>1</sup> G. Marçais, « Note sur les ribats en Berbérie », 1957, p. 26-27.

<sup>2</sup> Al-Ḥimyarī, *al-Rawḍ*, p. 318. (*Ṣaṭfūra : ism iqlīm ḡalīl fīh qurā wa qawā'id, wa-huwa C alā Banzart, kāna yuqāl lahu Ṣaṭfūra*)

qualifié par rapport à sa ville principale, Bizerte, et que la région fut désignée comme *ṣaḡiʿ Banzart*, *nāḥiyat Banzart* et *ḡihat Banzart*.

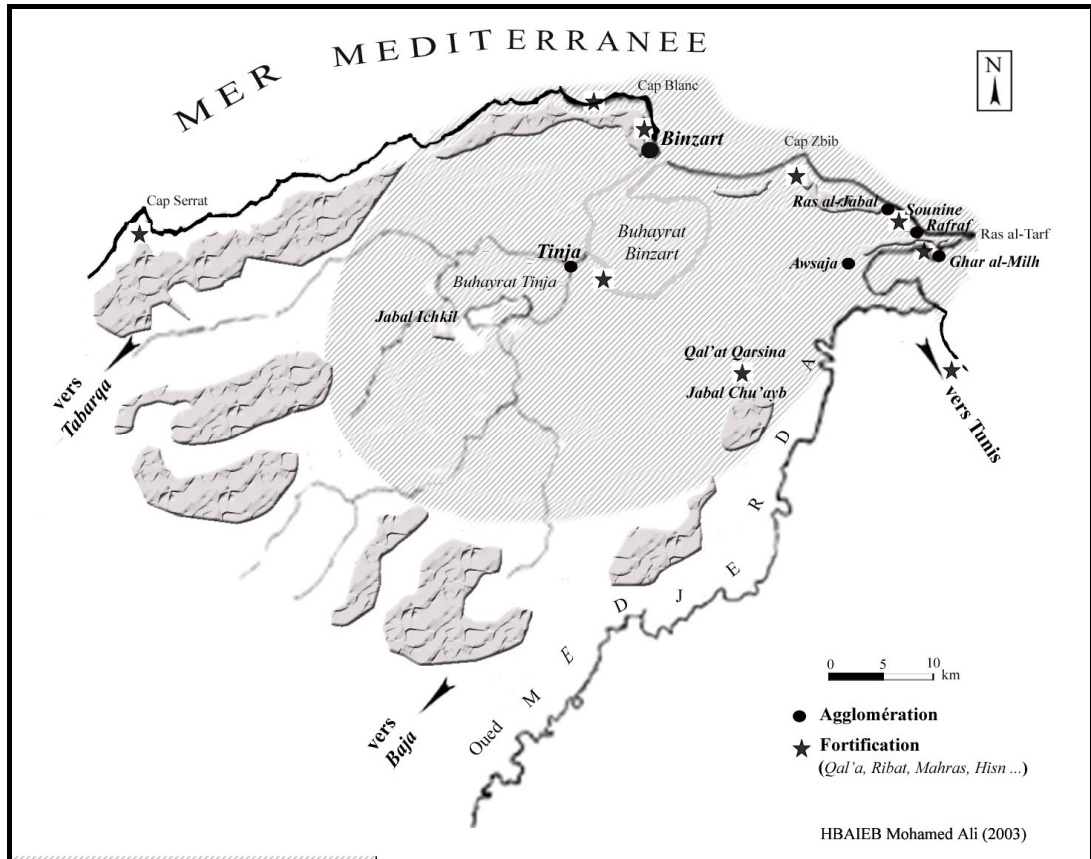


Fig. 372 : *Iqlīm Banzart* entre la deuxième moitié du 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> et la fin du 10<sup>e</sup>/XVI<sup>e</sup> siècle

### 3/ La troisième phase : un *sāḥil* à "cachet morisque" à partir du XVII<sup>e</sup> siècle

Les très importants changements qu'avait connus l'Ifriqiya au cours de la deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, et qui ont fini par l'établissement du pouvoir ottoman à Tunis, vont influencer sur la carte urbaine de la région de Bizerte. Une trentaine d'années environ après ce changement politique, c'est-à-dire vers la première décennie du XVII<sup>e</sup> siècle, un deuxième phénomène modifia encore l'occupation du sol dans le Nord de la régence. En fait c'est toute la partie septentrionale du pays, y compris la *nāḥiya* de Bizerte, qui accueillit les réfugiés morisques, et certaines villes et villages leur doivent leur fondation ou leur reviviscence. Les informations textuelles classiques, les données des documents des archives et les matériaux archéologiques se complètent à ce propos. L'inscription de la

mosquée de la ville d'al-<sup>c</sup>Āliya, les données architecturales que j'ai recueillies, les noms des lieux (quartiers, domaines agricoles, rues ...), les noms de familles et aussi les traditions populaires démontrent l'apport de cet élément ibérique dans la région de Bizerte.

L'installation morisque intense dans les localités de Bizerte, de Rafrāf et dans plusieurs autres bourgades (Metline, Aliya ...), a coïncidé avec la fondation d'une nouvelle place maritime, de nature militaire, à Ġār al-Milḥ. Cette fondation a donné à la région une importance stratégique dans les plans de la marine ottomane, très engagée dès le XVI<sup>e</sup> siècle dans les actions militaires en Méditerranée.

A partir de cette phase, où l'essentiel de l'occupation du sol s'est concentré sur la ligne littorale située à l'Est de la localité de Bizerte, la région commence à être identifiée par le nom de "*Sāḥil Banzart*", une appellation qui nous rappelle bien évidemment une deuxième région du pays portant le même nom, qui est le "*Bilād al-Sāḥil*" qui s'étend sur une grande partie de la façade orientale du littoral de la Tunisie<sup>1</sup>. En étudiant le Sahel des basses steppes, Jean Despois s'arrête sur la nomenclature du Sahel dans la Tunisie en général. Pour celui de Bizerte, il désigne « l'ensemble des villages dont le développement a été dû à l'immigration andalouse, villages qui s'entourent de jardins et d'olivettes à l'orient de Bizerte ... ». L'absence presque complète d'éléments andalous dans le Sahel de Sousse est l'une des caractéristiques qui le distingue des autres sahels de la Tunisie. Les éléments morisques « sont ici si peu nombreux –trois familles à Ouerdanine et quelques-unes à Msaken et à Sousse- que leur action a été nulle. C'est une des grandes originalités du Sahel que de n'être en rien andalou ... ».

Toutefois, cette désignation ne reflète pas l'absence de toute occupation du territoire dans l'arrière pays de la région. La ville d'al-<sup>c</sup>Āliya fut refondée, comme on l'a déjà vu, à cette époque. Māṭir, dont le nom est complètement absent de la littérature médiévale, commence à réapparaître à partir de l'installation des Ottomans. Mais ce qu'il nous semble intéressant de signaler, et cela par analogie avec le cas du *Sāḥil* oriental du pays, est l'apparition des noms de localités incluant le mot *manzil*. C'est le cas au moins de deux agglomérations fondées au début de cette phase : Manzil Ġmīl et Manzil <sup>c</sup>Abd al-

---

<sup>1</sup> Sans entrer dans les détails, nous attirons l'attention que le mot possède de nombreux emplois selon les régions et le contexte scientifique dans lequel est utilisé (*historique, climatique, anthropologique* ...). Sur le *Sāḥil* des basses steppes de la Tunisie cf. A. Bahi, *Sūsa wa bilād al-Sāḥil* .... Sur la notion de *Sāḥil* dans la région de Bizerte nous renvoyons surtout aux travaux des géographes : M. Ben Salem, *Le sahel de Bizerte : cartographie de l'occupation du sol et de sa dynamique*, thèse de D.R.A., Université de Tunis, 1996 ; P. Troussset, « La région côtière de Bizerte (Hippo Diarrhytus) et son complexe lacustre », in *Africa Romana*, 2000, vol. I, p. 491-502.

Rahmān<sup>1</sup>. Or manzil, faut-il le rappeler, n'est pas étranger à notre région. Al-<sup>C</sup>Azīzī, l'auteur de la *Sīra de Jawḍar*, évoque les manāzil de Ṣaṭfūra. Cette mention désignerait, semble-t-il, un emplacement servant de station sur un itinéraire de voyage. Pour Ibn Manzūr, le mot évoque le lieu servant d'auberge<sup>2</sup>. Dozy, dans son *Supplément*, confirme ce sens d'étape sur une voie. Manzil est un « établissement de chevaux placé de distance en distance pour le service des personnes qui veulent voyager »<sup>3</sup>.

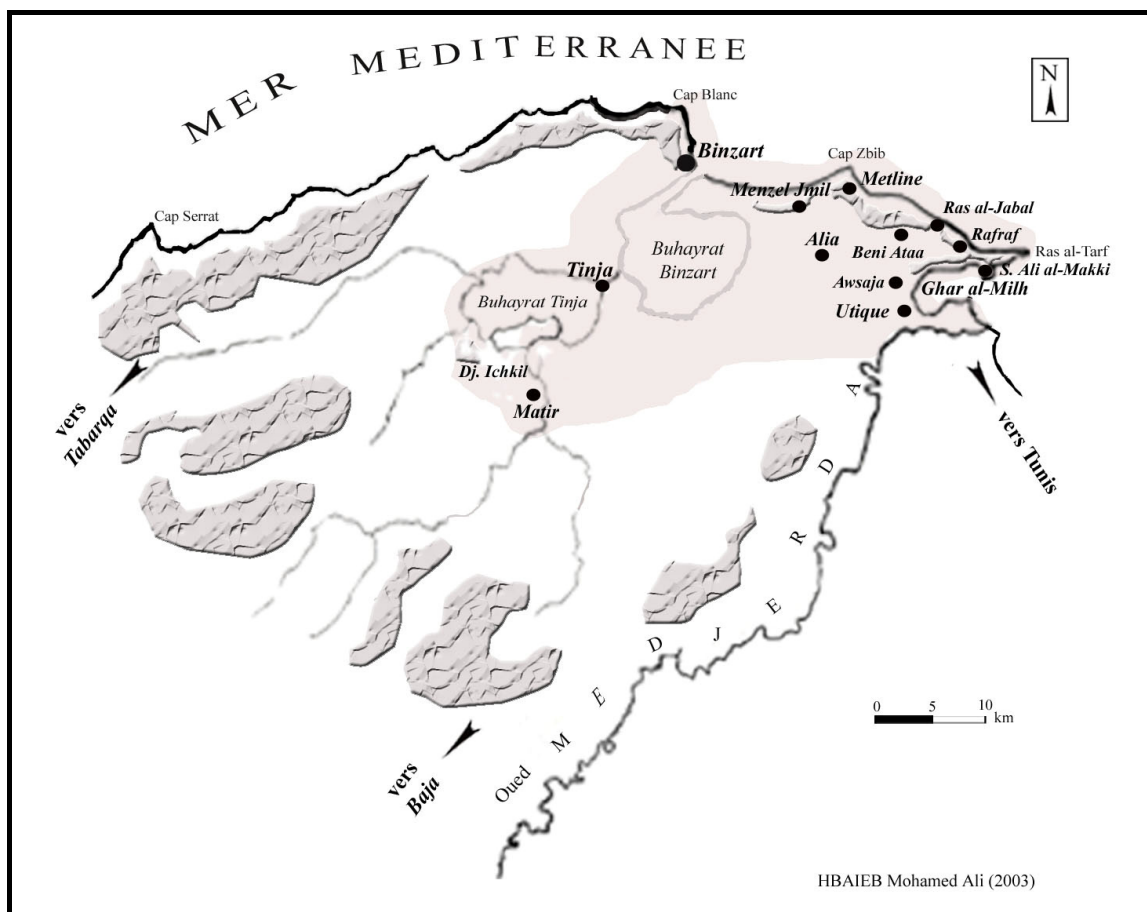


Fig. 373 : La troisième phase : *un sahel morisque*

<sup>1</sup> Nous disons "au moins" de deux cas puisque la troisième agglomération incluant dans son nom le mot manzil, à savoir *Manzil Bourguiba*, ne date que du XX<sup>e</sup> siècle. Elle portait à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle le nom de Ferryville, par référence à Jules Ferry le politicien français, théoricien de l'occupation française de la Tunisie.

<sup>2</sup> Ibn Manzūr, *Lisān*, 11, p. 658.

<sup>3</sup> Dozy, *Supplément*, II, p. 662-663.

## Chapitre IV :

# **Les données ethno-culturelles : Questions d'identités**

En dépit de la carence des informations textuelles classiques, les chapitres précédents nous conduisent à ne pas minimiser l'importance des données ethno-culturelles. L'idée qui ressort de ce qui a été exposé jusqu'ici, est l'image "plurielle" de la région de Bizerte, du point de vue de la géographie humaine, en particulier en ce qui concerne les villes. Au-delà de la succession des dynasties et du déroulement des événements politiques, son arrière-plan social donne à la région de Bizerte un aspect complexe. Les tentatives d'étude faites au cours des dernières décennies du XX<sup>e</sup> siècle pour d'autres espaces du monde musulman ont montré la complexité et la difficulté d'une telle étude à cause de la rareté des références ethno-historiques. L'étude des groupes tribaux et claniques n'est pas facile. L'absence des documents d'archives, comparables à ceux de l'Occident chrétien, rend la tâche ardue pour de vastes régions comme l'Andalousie ou l'Ifriqiya, que dire alors des provinces et des espaces régionaux plus réduits, comme celui sur lequel porte la présente étude ?

Plusieurs recherches sur l'Espagne musulmane ont démontré l'intérêt des perspectives sociologiques et ethnologiques pour l'étude du substrat social aux différents moments de l'histoire. Sans prétendre mener une recherche ethnographique, cette partie essaiera, donc, en plus de l'exploitation des informations directes et indirectes des sources classiques, d'interroger des pratiques, des mœurs et des modes derrière lesquels se dissimulent des signes d'appartenance ethnique, sociale et tribale. Les monographies que comporte la deuxième partie de cette recherche ne laissent aucun doute à cet égard sur le caractère pluri-ethnique de la région de Bizerte. La céramique de Saġnān, la broderie de Rafrāf, la micro-toponymie à al-<sup>c</sup>Āliya, l'anthroponymie à Bizerte et la façon de bâtir à Ġār al-Milḥ ...sont, entre autres, des indicateurs d'identité.

La mosaïque ethnique de la région de Bizerte représente, en quelque sorte, une image réduite de ce qui est la Tunisie dans son ensemble. De nets contrastes frappent en effet tout observateur attentif. La prédominance du "fait urbain" sur la façade maritime s'impose au premier coup d'œil. En revanche, un "cachet rural" domine l'arrière pays. De plus, il y a lieu de remarquer la différence, en ce qui concerne le genre de vie, entre un sahel bizertin qui affirme une influence morisque, et des régions intérieures aux caractères autochtones plus frustes en apparence. Le premier est côtier et a été toujours exposé aux influences venues du Nord, de la Méditerranée, tandis que l'arrière pays et la partie occidentale sont toujours restés à l'écart des grands changements qu'a connus la région à travers le temps. Ici et là, les formes d'habitat diffèrent et la nature des relations avec le pouvoir n'est pas la même. La présence des grands monuments (fortifications, grandes mosquées relevant d'influences doctrinales diverses ...) dans les centres urbains atteste d'une intervention directe du pouvoir politique. La *qsiba* de Bizerte et les fortifications de Ġār al-Milḥ étaient aussi, en dehors de leur rôle défensif, des sièges des représentants de l'Etat et des centres de collecte des impôts. La différence dans la relation avec le pouvoir traduit, entre autres, une hétérogénéité ethnique entre une population côtière variée et à l'intérieur un peuplement berbère qui a "sauvé", en partie, son identité et ses savoir-faire en profitant des "privilèges" d'un milieu naturel enclavé et à l'écart des principales routes. Dans le cas de la région de Bizerte, la différence ne se limite pas à l'opposition entre Berbères et Arabes. Ici le tableau est plus complexe, et l'élément andalou, morisque, et les autres ethnies méditerranéennes doivent être reconnus comme une réalité intégrante de l'espace bizertin.

### **A- Berbérité et arabité <sup>1</sup>:**

Dans toutes les sources classiques qu'on a pu consulter, les *nisba* de *ṣaṭfūrī* et de *banzartī* ne figurent que rarement<sup>2</sup>. Dans les *Madārik* du Cadi °Iyāḍ, on voit un homme de Ṣaṭfūra se rendre à Kairouan pour obtenir de l'Imām Saḥnūn une réponse jurisprudentielle<sup>3</sup>. Le récit ne nomme pas la personne, mais plutôt la qualifie seulement de Ṣaṭfūrī. Ce terme qui a principalement une connotation géographique, n'exclut cependant pas une qualification tribale, compte tenu, comme on l'a déjà vu, du fait que Ṣaṭfūra dérive

<sup>1</sup> Comme nous l'avons remarqué dans l'introduction de ce chapitre, les éléments qui seront analysés ressortent des données des chapitres précédents. Quelques uns seront repris d'une façon rapide (les données sur les Laḥmides : troisième partie, chapitre I) et d'autres seront analysés plus approfondie (par exemple les données concernant la poterie de Saḡnān)

<sup>2</sup> Sur les fonctions de la *nisba*, nous envoyons à J. Sublet, « nisba », *EP*, VIII, p. 55-57.

<sup>3</sup> Cadi °Iyāḍ, *Biographies aghlabides extraites des Madārik*, éd. par M. Talbi, Tunis, 1968, p. 121.



du nom d'un ancêtre berbère "Ṣaṭfūr b. Nāfūr" ; c'est le premier nom donné, selon Ibn Ḥaldūn, à la tribu Kūmiyya<sup>1</sup>. Les personnalités portant la *nisba* de *banzartī* sont à peine plus nombreuses. On n'en trouve en effet que trois : deux juristes et un poète<sup>2</sup>.

On ne sait pas si les deux *nisba/s* se réfèrent à la localité même de Bizerte ou à toute la région, puisque la circonscription a porté, comme on l'a déjà vu dans le chapitre précédent, deux noms : *Kūrā' Ṣaṭfūra* aux premiers siècles de l'islam et *Nāḥiya' Banzart* depuis le 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. Il est sans doute important de signaler que les recueils bibliographiques ne nous fournissent pas, contrairement à ce qui se passe pour d'autres régions du pays, une liste suffisante de savants et de célébrités de Bizerte susceptible de donner une idée du peuplement de la région. Les informations sont à la fois rares et très dispersées. S'agissant d'une localité rurale arabophone comme Saġnān<sup>4</sup>, certains traits ethnographiques bien affirmés ne laissent pas de doute sur l'origine berbère de sa population, mais nous ne possédons, malheureusement, pas le moindre détail sur le moment de l'arabisation linguistique de celle-ci. Notre connaissance littéraire sur le substrat berbère de la région se limite à l'information de Marmol, qui stipule que les villages autour d'Utique sont habités par des berbères dont le parler est « un arabe corrompu »<sup>5</sup>. Les données toponymiques, telles qu'on les a étudiées dans la monographie de ce secteur, corroborent l'information du chroniqueur espagnol. °Awsaġa, Zwāwīn, al-Ḥitmīn sont des noms qui renvoient à une origine berbère. Quoique bref, le renseignement de Marmol témoigne d'une réalité : l'arabisation linguistique dans cette zone pourtant proche de la côte n'est pas encore totale au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle. Le caractère corrompu de l'arabe est signe d'une certaine survivance du parler berbère, de même que la production jusqu'à une époque relativement récente des céramiques modelées de °Awsaġa et d'Utique qui présentent de claires analogies avec les poteries de Saġnān et de ses environs. Les études ethno-archéologiques de ces dernières années ont bien révélé la survivance de la technique et des formes décoratives de cet art de la poterie modelée,

---

<sup>1</sup> Ibn Ḥaldūn, *al-ʿIbar*, VI, p. 257. (*Kūmiyya, wa hum al-maʿrūfūn qadiman bi-Ṣaṭfūra*)

<sup>2</sup> Il s'agit de : Muḥammad b. Aḥmad al-Banzartī al-Tifāṣī, un poète de la cour laḥmide contemporain de la conquête almohade : M. Naifar, *Unwān al-Arīb*, I, p. 239-240 ; Aḥmad al-Banzartī, un juriste et un homme d'Etat du sultan hafside Abū °Amr °Uṭmān : Al-Rāṣidī, *Ibtisām al-ġarūs*, p. 123 ; Aḥmad al-Baḥbāḥ al-Banzartī, un juriste du XVI<sup>e</sup> siècle : Ibn °Azzūm, *al-Aġwiba*, I, p. 166-167.

<sup>3</sup> Voir *infra* notre chapitre sur la construction du territoire de Bizerte.

<sup>4</sup> Pour plus de détails, voir *supra* la monographie de la ville et ses environs (deuxième partie, chapitre II) ; T. Ghaliya, « Au pays de Sejnane : paysages, monuments et sites culturels », dans *Au pays d'une tradition millénaire : la poterie modelée des femmes de Sejnane*, 2005, p. 26-35.

<sup>5</sup> Marmol Carvajal, *L'Afrique de Marmol*, II, p. 437.

même pour les localités qui ont maintenant cessé d'être des foyers de production<sup>1</sup>. L'emplacement de <sup>°</sup>Awsaġa, de Zwāwīn et d'al-Ḥitmīn sur la voie entre Tunis et les localités du sahel bizertin (Ġār al-Milḥ, Rafrāf, Rās al-Ġabal ...) a certainement joué dans cette évolution. Au contraire, dans la région occidentale, Saġnān et Taskrāya conservent cette tradition séculaire du fait d'un éloignement qui a limité l'acculturation de leur population. Toujours en rapport avec cette position marginale de ce dernier secteur, on se demande si ce n'est pas <sup>°</sup>Awsaġa et ses environs qui ont connu l'installation la plus importante des tribus arabes au lendemain de l'invasion hilalienne ? Ibn Ḥaldūn, notre seule source sur cette période, se contente de préciser que les émirs laḥmides n'ont pu arrêter l'avancée des Banū Muqaddam (de la tribu des Aṭbaġ) et des Dahmān (fraction riyāḥide) que moyennant la version d'un tribut<sup>2</sup>.

Dans l'état actuel de nos connaissances sur le contexte social de la région de Bizerte, notre enquête a essayé d'interroger d'autres sources d'informations. Quoique de nature fragile et n'autorisant que des hypothèses incertaines, les données des témoignages des dalles tombales pourraient apporter quelques éclaircissements. Dans les plus anciens cimetières qui se trouvent aux alentours des tombeaux des saints de la région d'Utique, où nous avons mené "des prospections systématiques" pour localiser Anbalūna<sup>3</sup>, une bonne majorité des noms de défunts se réfère à la tribu arabe Drīd (de Hilāl b. <sup>°</sup>Āmir). Cette donnée se recoupe avec l'information de l'auteur des <sup>°</sup>Ibar qui signale l'installation des fractions tribales arabes dans les environs de Bizerte.

Contrairement à ce secteur dont on peut penser qu'il a connu une installation tribale arabe relativement importante entre le milieu du 5<sup>é</sup>/XI<sup>é</sup> siècle et le milieu du 6<sup>é</sup>/XII<sup>é</sup> siècle, la partie occidentale qui s'étend entre Mateur et Saġnān semble avoir conservé beaucoup de ses habitudes et de ses traditions locales. Sans aucun doute, c'est la situation de cette zone à l'écart des grandes routes qui a fait échapper l'art de l'argile féminin aux transformations plus radicales entraînées par une plus forte acculturation arabo-musulmane. On s'est demandé aussi si la fabrication des statuettes (poupées) et de quelques objets figuratifs ne cachait pas une tradition séculaire remontant aux mêmes époques lointaines. Cette production décèlerait-elle, même si elle s'adresse -comme le

<sup>1</sup> Voir dans la bibliographie générale, les travaux de V. Fayolle et la publication de l'exposition de la poterie modelée de Saġnān qui s'est tenue en Allemagne : N. Skik (coord.), *Au pays d'une tradition millénaire : la poterie modelée des femmes de Sejnane*, 2005.

<sup>2</sup> Ibn Ḥaldūn, *al-°Ibar*, VI, p. 346.

<sup>3</sup> Les cimetières concernés se trouvent autour de Sīdī Aḥmad Bū Fāris et Sīdī <sup>°</sup>Abda Bū Kabš. Voir *supra* la monographie du Secteur du delta de la Medjerda (deuxième partie, chapitre II)

disent les potières- à une clientèle touristique, les très lointaines traces d'une religion antique ? Et pourrait-elle être considérée comme le signe d'une identité locale très enracinée ? Ce que nous pouvons constater c'est que l'emblématique production de Saġnān, du moins telle qu'elle se présente aujourd'hui, dépasse le cadre utilitaire ou commercial pour servir de support symbolique et identitaire. Aujourd'hui, on continue à dessiner sur les poteries le signe de Tanit<sup>1</sup>.

L'absence totale de données textuelles sur cette production, même dans les documents d'archives tardifs, est à mettre en rapport, paradoxalement, avec la survivance de cette culture matérielle<sup>2</sup>. Cet art est resté longtemps dans un cadre restreint : le foyer familial, ce que lui a épargné probablement toutes sortes de changements. La femme de Saġnān d'antan, contrairement à celle de nos jours, ne fabriquait que pour ses besoins domestiques et nous ne disposons d'aucune information sur la commercialisation de cette poterie dans les autres régions du pays.

Encore une fois, hélas, on ne peut pas suivre chronologiquement le cheminement de "la culture arabe" dans cette région ni l'infiltration des influences économiques. Ce qui ressort avec certitude, c'est la faible densité des réseaux routiers dans le secteur occidental de la région de Bizerte ; et ce sont, bien évidemment, les voies qui acheminent aussi bien les hommes que les idées. La culture locale a pu, de ce fait, se protéger des grands changements et a pu, ainsi, perdurer jusqu'à aujourd'hui. Nous ne revenons pas ici en détail sur la technique de fabrication de la céramique de Saġnān, cela déjà fait l'objet d'un développement dans la deuxième partie de cette recherche, mais on va essayer de chercher dans quelques caractéristiques de ces poteries les signes de survivance et de "résistance" d'un savoir-faire lointain, et précisément d'une culture berbère puisque les comparaisons avec d'autres aires géographiques du pays et même du Maghreb central sont de plus en plus possibles grâce aux travaux menés ces dernières années par plusieurs chercheurs et équipes de laboratoires<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Voir à ce propos l'analyse de H. Ben Younes à propos du "Bol de Smirat" trouvé par P. Cintas. Cet objet, qualifié de "cas unique", se distingue par la présence d'une gravure d'un personnage « dont le corps est rectangulaire avec deux traits croisés à l'intérieur... ». La schématisation des personnages, à l'instar –très probablement- des statuettes de Saġnān serait le symbole d'un imaginaire lointain : P. Cintas, *Éléments d'études pour une protohistoire de la Tunisie*, PUF, 1961 ; H. Ben Younes, « La poterie modelée à l'époque antique : état de la question », dans *Au pays d'une tradition millénaire : la poterie modelée des femmes de Sejnane*, 2005, p. 82-89.

<sup>2</sup> La recherche que nous avons menée dans les archives tunisiennes n'a pas apporté de données sur la poterie de Saġnān. Il n'y a que quelques documents sur la poterie de Nabeul et Djerba : voir, à titre d'exemple, ANT, Série E/cart. 246/Dos. 3 et Série E/cart. 509/Dos. 95.

<sup>3</sup> Cf., à titre d'exemple, L. Gatineau, « Les poteries décorées d'El Jem », dans *Cahiers des Arts et Techniques d'Afrique du Nord*, Tunis, STD, 1974 ; G. Camps, *Les Berbères*, Paris, 1987 ; Id., *L'Afrique du Nord au*

Bien des caractéristiques confirment l'enracinement de cet art dans un passé lointain. Ces particularités font, au dire de Maurice Picon, « l'objet d'un large consensus »<sup>1</sup>. Les études faites sur la poterie modelée dans d'autres régions du Maghreb, où le legs berbère est encore clair sur plusieurs plans et notamment linguistiquement, corroborent l'idée que nous faisons aujourd'hui de l'origine de l'art de l'argile à Saġnān. Tout d'abord, c'est un savoir-faire féminin, « où chaque femme produit elle-même les céramiques dont elle a besoin »<sup>2</sup>. Ensuite, il y a la prépondérance des ustensiles culinaires. Même si les potières inventent aujourd'hui d'autres formes et types, pour répondre à un marché touristique, elles continuent à fabriquer essentiellement leurs récipients domestiques. Jarres, assiettes de différents formats, encensoirs (*kānūn*), marmites, *taġm* et tant d'autres objets, destinés aussi bien à la cuisson qu'à la conservation des aliments, sont produits jusqu'à nos jours par les femmes de Saġnān, de Taskrāya et de Cap Serrat. Le goût et les sources de l'imagination ont évolué, comme l'a pertinemment démontré V. Fayolle, mais cela n'empêche de reconnaître une « unité technique réelle qui existe dans la fabrication de la poterie modelée maghrébine »<sup>3</sup>. Cette unité, perçue essentiellement dans les gestes techniques des potières, est preuve, même si elle a été souvent un sujet de controverse entre les premiers ethnologues et archéologues<sup>4</sup>, de l'originalité du façonnage des objets en argile. À côté de la survivance du modelage, il y a la pérennité des formes décoratives. Même si les potières de nos jours prétendent que les signes qu'elles dessinent sur les parois de leurs céramiques découlent de l'effet de l'imagination instantanée, plusieurs des figures et des motifs renvoient à une tradition séculaire. Avec Sabiha Ayyari et les autres potières de Saġnān, nous trouvons des dessins semblables à ceux des potières kabyles ou à celles du Rif marocain : chez les unes et les autres transparaît un vieux fond de civilisation associé à un univers berbérophone ou berbère arabophone<sup>5</sup>. Sur l'ensemble des objets que l'on peut observer, soit dans les ateliers soit dans les travaux qui en publient des reproductions, on reconnaît deux registres décoratifs : traits et formes géométriques. Les premiers sont de différentes épaisseurs et couleurs formant des lignes tantôt

---

*féminin*, Paris, 1992 ; M. Picon, « Acculturation et métissages. Techniques, échanges dans la céramique ancienne et traditionnelle du Maroc », dans *Du Nord au Sud, cinquante ans d'archéologie française*, Paris, Sépia, 2004, p. 297-306.

<sup>1</sup> M. Picon, *Op. Cit.*, p. 299.

<sup>2</sup> M. Picon, *Op. Cit.*, p. 299.

<sup>3</sup> V. Fayolle, 1992, p. 7-8.

<sup>4</sup> Voir la note 4 de la page précédente et dans la bibliographie générale les études de A. Van Gennepe, de G. Camps et H. Balfet.

<sup>5</sup> A. Delpy, « Poteries rustiques modelées par les femmes du Nord marocain », *Cahiers des Arts et des Techniques d'Afrique du Nord*, n° 7, STD, 1974, p. 23-35.

zigzagantes tantôt rectilignes. Les formes géométriques, qui sont en fin de compte l'assemblage et l'intersection de différents traits, présentent une variété remarquable. Des carrés, des losanges et des triangles sont tous remplis de signes en pointillés donnant à l'objet une valeur artistique à côté de sa fonction utilitaire. Souvent on trouve chez les ethnologues et les archéologues une même constatation qui se répète pour toutes les régions connues par cette fabrication féminine : la potière reproduit sur la paroi de son objet ce que l'on observe sur sa peau. Tatouage et décoration d'une céramique sont en effet semblables. Dans l'un comme dans l'autre, on trouve des oiseaux, des poissons, des pattes, des palmiers, des chevrons, des croissants, des mains de Fatma et des étoiles.

Les données toponymiques et onomastiques appuient l'idée d'une zone berbère. On peut prendre l'exemple de Lawāta<sup>1</sup>, nom d'une tribu *butr* qui est aussi le nom d'une petite localité située au sud-ouest de la ville de Bizerte sur les versants du djebel al-Kšābṭa et sur la voie reliant la capitale régionale à Ferryville<sup>2</sup>. Pendant l'époque coloniale, Lawāta est mentionnée comme le centre d'une *mašyaḥa* composée de trois *duwwār* et *manāzil*<sup>3</sup>. Ibn Ḥaldūn, dans les *ʿIbar*, localise les Lawāta dans plusieurs régions de l'Occident musulman<sup>4</sup>. De même, Tīnḡa, la petite localité qui se trouve entre les deux lacs de la région, et dont la mention remonte aux premiers temps de l'Islam, tire son nom, selon toute vraisemblance, de la racine berbère "t,m,d" et *Timda*, proche du nom antique de la localité "*Thimida*", signifie la terre entre deux eaux, ce qui correspond à l'emplacement de cette ville.

En s'appuyant sur une documentation archivistique des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, Jamel Ben Taher a démontré dans un article récent les mutations de l'environnement humain de la région de Saḡnān depuis la conquête arabe jusqu'à l'époque coloniale. Tel qu'il se présente dans les registres fiscaux, le peuplement de cette zone est le fruit de la fusion d'éléments de tribus arabes, au lendemain de l'invasion hilalienne, avec un fond berbère. Les groupes berbères, plus au moins métissés pendant le Moyen-Âge, auraient été arabisés, selon toute probabilité, à l'époque moderne. Les habitants sont essentiellement des Ḥmīr, des Nafzāwa, des Bḡāwī et des Mugu<sup>c</sup>dī. Ceux-ci, comme il ressort des registres des

---

<sup>1</sup> Sur Les Lawāta et leur répartition, voir Ibn Ḥaldūn, *Histoire des Berbères*, trad. De Slane, éd. 2001, I, p. 161-164.

<sup>2</sup> Ferryville, ville de l'époque coloniale, est le nom ancien de l'actuelle Manzil Bourguiba. Sur le lieu-dit Lawāta de Bizerte, cf. : Carte topographique échelle : 1/200.000, feuille n° NJ-32-X, OCT, 1987 ; A.N.T., Série A/Cart. 49/Dos. 01/ Doc. 101.

<sup>3</sup> A.N.T., Série E/Cart. 419/Dos. 95/ Doc. 124 et 129.

<sup>4</sup> L'auteur des *ʿIbar* les localise en plusieurs endroits en Ifriqiya. Les Banū Makkī, de Gabès, sont une fraction de cette tribu nomade. Ibn Ḥaldūn, *Histoire des Berbères*, III, p. 157-168.

*mağbā*, sont en majorité des *ğbāliyya*, c'est-à-dire des hommes des montagnes environnantes, qui descendaient au printemps « pour cultiver les céréales et nourrir le cheptel ». Au fil du temps, une population sédentaire s'est installée dans les plaines où se dispersent aujourd'hui les *duwwār* des *Sedjnenois* ; une installation qui a donné lieu au XIX<sup>e</sup> siècle à des rivalités entre les deux groupes. Dans la liste des tribus des Mogod et des Bjaoua, il y a des fractions (*urūs*) qui appartiennent à l'origine à des tribus riyāhides et sulaymites comme les *Banū S'īdān* et les *Dwāwda*. Outre le rôle de l'invasion hilalienne, ce sont, vraisemblablement, les facultés naturelles de la région qui ont contribué à la structuration de l'environnement humain de cette partie occidentale de la région de Bizerte.

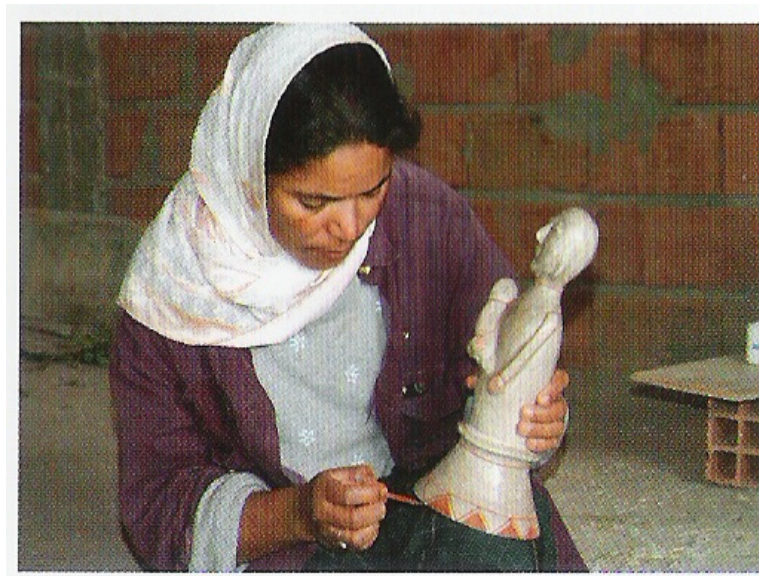


Fig. 374 : Sabiḥa décore une poupée  
Signes et symboles d'une passée lointaine



Fig. 375 : Des poupées/statuettes de Sejnane  
Un savoir-faire qui remonte à l'aube de l'histoire



Fig. 376 : Coupe à triple compartiment majmâa  
Sejnane

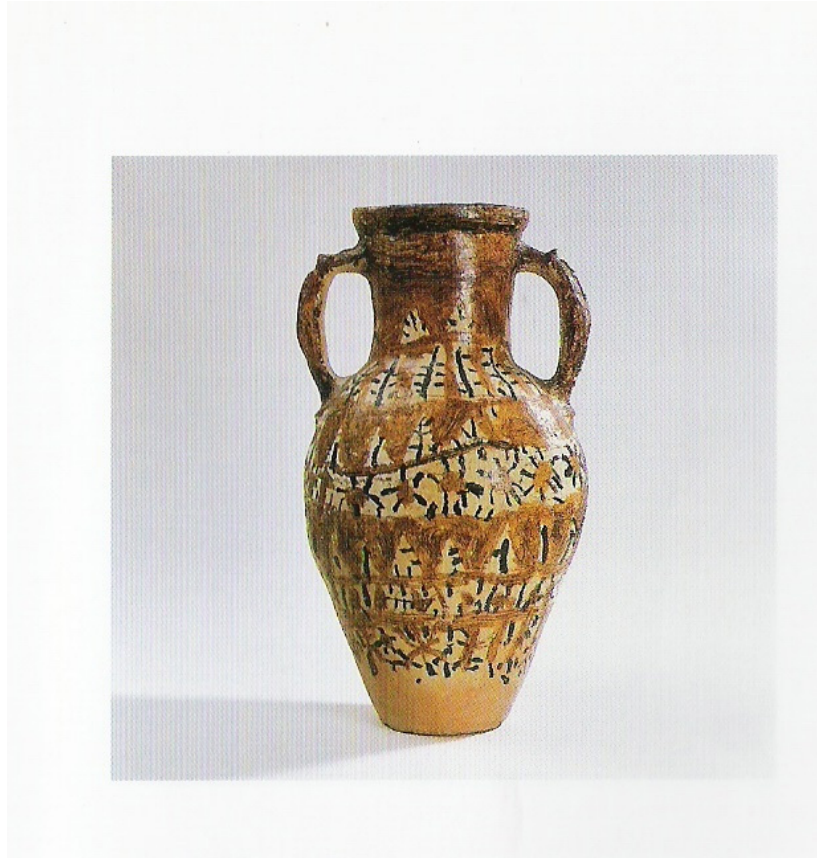


Fig. 377 : Une jarre de °Awsağa  
 Forme et décor très proches de la poterie modelée des centres berbères de l’Afrique du Nord



Fig. 378 et 379 : Un plat récent de Saġnān (à gauche) imitant le décor d’un plat provenant de Raqqāda (à gauche)<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Clichés P. Guichard.



## **B- Une région de facture méditerranéenne :**

Nos sources sur la mosaïque humaine de Bizerte pendant les derniers siècles de l'époque médiévale et la période moderne sont très lacunaires, puisque le plus important dont on dispose sur les éléments méditerranéens qui se sont installés dans le pays concerne essentiellement Tunis, la capitale de la Régence<sup>1</sup>. Malgré cette indigence, le peu dont on dispose sur les communautés de la région de Bizerte est d'une variété remarquable. C'est que la pauvreté des informations des sources classiques (chroniques et dictionnaires biographiques) nous a appelé à interroger d'autres types de documents (les archives, l'archéologie, l'anthroponymie...). Au cours des missions de prospections, et en plus de l'inventaire architectural que nous avons établi, nous avons essayé de chercher dans les histoires orales des gens, dans les traditions culinaires et dans les pratiques sociales, les signes d'une appartenance ethnique. Aujourd'hui, surtout dans les localités du *Sahel* de Bizerte, s'attribuer une origine méditerranéenne est un signe d'orgueil. Les noms de famille d'origine andalouse, turque ou même occidentale, nous ont été communiqués, tant de fois et dans tant d'endroits de la région, avec un "ton de fierté".

Ce paysage *pluri-ethnique* de facture méditerranéenne, est le fruit d'une série de vagues d'arrivée et d'implantations successives accentuées dès la fin du Moyen-Âge et poursuivies tout au long des temps modernes. La position centrale entre les deux bassins de la mer et les intérêts du commerce et de la politique extérieure des différentes puissances méditerranéennes ont contribué à la forte insertion de la région de Bizerte dans le contexte méditerranéen. De tous les groupes, les émigrés de la Péninsule ibérique constituent, par leur nombre, l'élément le plus important des communautés installées au lendemain de la chute de Grenade (1492/897). Les gens d'origine ottomane et européenne pèsent, en outre, par leur influence, d'un poids non négligeable. Ceux qui viennent de l'Orient ont occupé principalement les fonctions administratives, tandis que ceux de l'Europe ont été attirés par les avantages économiques qu'offre la région (le corail, les céréales, la poterie ...). Bref, l'image de la diversité humaine est une donnée importante et constitue un axe de recherche essentiel dans l'étude de la région de Bizerte.

---

<sup>1</sup> Sur Tunis, voir : P. Sebag, *Tunis au XVIIe siècle : une cité barbaresque au temps de la course*, Paris, l'Harmattan, 1989 ; Id., *Tunis : histoire d'une ville*, Paris, l'Harmattan, 1998.

Parmi les éléments méditerranéens qui s'y sont installés, il convient de réserver une place importante aux Andalous et aux Morisques nombreux dans quelques zones du district<sup>1</sup>. L'apport des réfugiés ibériques et leur contribution à la généralisation de quelques techniques "hispaniques" dans l'espace maghrébin ont été depuis longtemps un sujet de débat dans plusieurs articles. Les traditions locales, dans la plupart des cas orales, attribuent beaucoup d'édifications aux émigrés de la péninsule Ibérique. Ces réfugiés, venus en Ifriqiya en grand nombre et par vagues successives, ont fait bénéficier le pays de leur connaissance en matière d'hydraulique, d'agriculture, d'architecture et dans plusieurs autres domaines<sup>2</sup>. À Bizerte, à Ġār al-Milḥ ou à al-<sup>c</sup>Āliya, la toponymie, l'onomastique et l'architecture nous fournissent, comme nous l'avons vu dans les monographies, des indices sur leurs influences et sur leurs apports.

Dans ce bref chapitre, il ne sera pas question seulement de recueillir dans la documentation classique des renseignements sur l'implantation de ces éléments en Ifriqiya. La tâche a déjà enregistré des progrès durant le XX<sup>e</sup> siècle avec les travaux de plusieurs chercheurs, aussi bien historiens qu'archéologues<sup>3</sup>. Notre propos consiste essentiellement à exploiter le maximum des données qui se trouvent en dehors de la documentation classique. Il s'agit précisément des renseignements qu'apportent les documents d'archives intensivement dépouillés et utilisés par les chercheurs espagnols au cours de ces dernières décennies mais encore mal exploités par l'historiographie maghrébine. Ces informations, qui sont essentiellement d'ordre toponymique et onomastique, seront conjuguées avec celles fournies par l'enquête orale et les renseignements toponymiques qui se trouvent dans la documentation cartographique. A ces documents s'ajoutent les données des dictionnaires biographiques qui contiennent des informations sur le débarquement de quelques andalous à Bizerte à l'époque hafside.

En examinant les travaux faits jusque là sur les vagues d'émigration de la population andalouse vers l'Ifriqiya, deux remarques s'imposent. La première concerne le déséquilibre, tant dans le nombre des études que dans la densité des informations, entre les travaux sur les immigrations de la période médiévale et celles de l'époque moderne. Le bilan paraît, en effet, nettement favorable aux études des vagues du XVII<sup>e</sup> siècle. Ensuite, en lisant ces recherches, l'impression qui ressort est que les plus récentes d'entre elles

---

<sup>1</sup> Sur l'importance de l'élément ethnique andalou dans les provinces du Maghreb, voir la synthèse faite par J. Latham, « Andalous », *EP*, I, p. 511-512.

<sup>2</sup> Les Andalous ont imprégné la société locale de leur culture, de leur tradition et de leur savoir-faire. Voir à ce propos, H. Sethom, « L'apport andalou à la civilisation rurale de la presqu'île du Cap Bon », *Recueils d'études...*, 1973, p. ; A. Temimi, *Etudes d'histoire morisque*, Zaghuan, 1993.

<sup>3</sup> M. De Epalza, *Recueils d'études...*, Madrid, 1973.

n'ont pas dépassé l'idée traditionnelle, un peu générale, qui voit dans les exodes de la période médiévale des émigrations de "citadins de marque", alors que celles qui ont succédé à la chute de Grenade (1492) comprenaient la population *extra-muros* des villes ibériques ; c'est-à-dire celle des campagnes<sup>1</sup>. *A priori*, notre étude ne prétend pas renouveler cette idée ni inverser complètement l'avis de ses auteurs, mais elle essaiera, dans la mesure du possible, de faire avancer les choses, d'autant plus que l'enquête orale apporte de nouvelles données sur l'origine ibérique de quelques noms de familles. Nous croyons qu'un travail approfondi sur ceux-ci, en les confrontant avec les informations issues des documents d'archives espagnols traitant de la répartition des Andalous et de l'expulsion des musulmans, aurait des chances sérieuses d'éclairer de façon nouvelle un certain nombre de problèmes de l'histoire des exodes et des expulsions ibériques de la fin de l'époque médiévale et du début de la période moderne.

Parmi les ouvrages qui ont tiré profit des fonds d'archives espagnols, et dont l'historiographie tunisienne n'a guère exploité de leurs données précieuses, il convient de citer en premier lieu l'ouvrage classique de Boronat y Barrachina intitulé *Los moriscos españoles y su expulsión. Estudio histórico-crítico*. Bien qu'il date du début du XX<sup>e</sup> siècle, les renseignements qu'il nous fournit sur la répartition géographique des morisques dans la péninsule ibérique avant leur expulsion, sont de grande valeur<sup>2</sup>. De même, il y a lieu de citer le travail important de Rodolfo Gil Benumeya intitulé *Andalucismo africano*, dans lequel cet auteur met l'accent sur l'origine ibérique des réfugiés et surtout sur l'importance des *Tagarinos* par rapport à d'autres éléments<sup>3</sup>. Quoique générale et ne répondant pas aux normes habituelles de la recherche, la monographie de Bizerte du Commandant Hannezo mérite, elle aussi, d'être classée dans le cadre des études apportant des éclaircissements sur l'installation des Andalous et des Morisques dans la région, puisque l'auteur a utilisé des documents italiens de *la Bibliothèque vaticane*. Les informations que nous trouvons dans les articles de l'officier français sont jusqu'à nos jours inédites et nous pensons qu'un travail sur les documents chrétiens du XVI<sup>e</sup> siècle mérite d'être réalisé sans retard<sup>4</sup>. A ces

---

<sup>1</sup> H. H. Abdelwahab, *Recueils d'études*, 1973, p. 18-19

<sup>2</sup> P. Boronat Barrachina, *Los moriscos de España y su expulsión. Estudio histórico - crítico*, 1901. Réed. fac-simil, Grenade, Université de Grenade, 1992, 2 vol.

<sup>3</sup> R. G. Benumeya, *Andalucismo africano*, Madrid, 1953. Sur l'importance des *tagarinos* et leur installation dans les régions septentrionales de la Tunisie, voir A. Saadaoui, *Testour ...*, 1996, p. 37.

<sup>4</sup> Nos connaissances sur le XVI<sup>e</sup> siècle, souvent considéré comme intermédiaire entre les époques médiévales et modernes, n'ont pas cessé ces dernières années de s'améliorer grâce aux publications aussi bien des sources arabes que des documents d'archives occidentales. Parmi les sources locales, on peut citer : Ibn <sup>°</sup>Azzūm, *kitāb al-aḡwiba ...*, 2004-2008. Huit volumes ont vu le jour et nous avons appris que l'éditeur se prépare pour publier les trois derniers d'ici fin 2009 ; Ibn Abī Liḡya al-Qafṣī, *Manāqib al-Qaṣṣāṣ*, 1998.

premières études, s'ajoutent les recherches en *moriscologie* ; un nouveau champ d'études qui a connu ces dernières décennies d'énormes progrès grâce à l'effort de plusieurs centres de recherche<sup>1</sup>.

Pour les premières vagues, qualifiées d'andalouses, et en l'absence de documents d'archives tunisiens, il nous serait difficile d'écrire en détails l'histoire complète de l'installation des premiers réfugiés dans la région de Bizerte pendant l'époque hafside. L'historiographie classique, notamment Ibn Ḥaldūn, se contente de nous donner une image générale sur leur établissement dans la capitale de l'Ifriqiya et surtout sur leur origine sévillane du fait que le fondateur de la dynastie hafside, Abū Zakariyyā' (625-646 / 1228-1249), avait exercé le pouvoir dans cette région avant son avènement à Tunis<sup>2</sup>. La pauvreté des textes arabes concerne surtout les origines claniques de ces éléments, leurs anciens territoires dans la Péninsule ibérique et leurs trajets avant leur installation en Ifriqiya<sup>3</sup>. Les études tunisiennes, jusqu'au début des années quatre vingt dix du XX<sup>e</sup> siècle, ont souvent considéré, faute d'informations, les vagues successives entre le 7<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> s. et le 10<sup>e</sup>/XVI<sup>e</sup> s. comme celles des classes aisées et des élites<sup>4</sup>. Ces dernières années, plusieurs travaux récents ont appelé à réviser cette vision traditionnelle par la relecture des sources classiques et surtout par l'exploitation des informations des sources bio-bibliographiques, hagiographiques et juridiques, notamment celles qui ont été éditées ces dernières années<sup>5</sup>. Il est vrai que les Morisques appartenaient en général aux couches inférieures de la société, mais certains d'entre eux étaient des médecins, des maîtres maçons et des ingénieurs militaires<sup>6</sup>.

---

<sup>1</sup> Pour plus de détails sur la *moriscologie* et son évolution, nous renvoyons, à titre d'exemple, à : H. Pieri, « L'accueil par des Tunisiens aux Morisques expulsés d'Espagne : un témoignage morisque », *IBLA*, 1968, p. 63-70 ; M. De Epalza, « trabajos actuales sobre la comunidad de moriscos refugiados en Tunez, desde el siglo XVII a nuestros días », dans *Actas de coloquio internacional sobre literatura aljamiada y morisca*, Universidad de Oviedo, 1972, p. 427-445 ; M. Hasnaoui, « al-mūriskiyyūn fī al-Fikir al-tarīḥī : qirā'a fi-l abḥāṭ wa-l dirāsāt al-mūriskiyya al-isbāniyya », dans *Actes du deuxième colloque sur les Morisques au Maroc (21-23 sep. 2000)*, pub. de l'Académie du royaume, Rabat, 2001 ; Collectif, *Renouvellement des études arabes et andalouses*, Actes du colloque organisé par l'Académie tunisienne des sciences (2-5 juin 2004), Tunis, Beīt al-Hikma, 2006. Dans le même sens, est à signaler l'apport capital du *Centre d'Etudes et de Recherches Ottomanes, Morisques de Documentation et d'Informations (CEROMDI)* à nos connaissances sur les Morisques.

<sup>2</sup> Ibn Ḥaldūn, *al-ʿIbar*, IV, p. 683-684.

<sup>3</sup> Sauf quelques rares informations qui concernent des personnalités célèbres on ne dispose pas de données suffisantes sur les origines. Une fois encore, l'absence notable des documents d'archives arabes sont à l'origine de cette carence de données.

<sup>4</sup> H. H. Abdelwahab, 1973, p. 17-19 ; J. D. Latham, 1973, p. 21-63 ; M. Hassen, 1999, p. 573-574.

<sup>5</sup> M. Hassen, 1999, p. 573-602.

<sup>6</sup> Citons dans ce cadre, et à titre d'exemple, Uṣṭā Mūsā al-Andalusī, le bâtisseur des forts de Ġār al-Milḥ et Ibn Ġānim al-Andalusī, l'auteur d'un traité militaire "*al-ʿizz wa-l manafʿ*...".

Rappelons tout d'abord, que l'établissement des Andalous en Ifriqiya remonte aux premiers siècles de l'Islam et que les migrations, dans les deux directions, n'ont jamais cessé durant le Moyen-Âge<sup>1</sup>. Au cours de la deuxième moitié du 3<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle, un théologien d'origine cordouane, Muḥammad b. Ḥayrūn al-Maḥāfirī, fut attiré par le grand renom de Kairouan. Mais il semble que le rythme de la mobilité humaine entre les deux espaces ait été intimement lié à l'avancement de la *Reconquista*<sup>2</sup>. Les émigrations ont continué, et les déplacements vers les pays du Maghreb n'ont jamais connu de rupture, mais ce qui a fait l'originalité de cette mobilité des hommes du 7<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle est vraisemblablement l'influence majeure de la *Reconquista* chrétienne. L'intensification progressive de l'esprit militant chrétien a, en effet, renforcé l'émigration des musulmans espagnols<sup>3</sup>. Dès le début du 7<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle, un groupe de réfugiés fonda à Tunis le quartier connu sous le nom de "zūqāq al-andalus"<sup>4</sup>. Les sources arabes nous conservent aussi la mémoire du juriste Abū Bakr Muḥammad b. al-Hasan b. Yusuf b. Habiš al-Laḥmī al-Mursī (mort à Tunis en 685/1268) qui a fait beaucoup de voyage avant de s'installer à Tunis où il a exercé le *qadā'*. Il semble même -quoique les sources arabes ne le disent pas directement- qu'une bonne majorité des réfugiés andalous de l'époque hafside ait été installée dans les villes côtières, et Bizerte figure parmi les ports qui ont accueilli des navires transportant des familles andalouses<sup>5</sup>. Le choix de s'installer dans des régions côtières proches de la capitale relevait de raisons liées à la bonne connaissance des Andalous en matière d'activités maritimes, comme la course.

---

<sup>1</sup> M. Talbi, « al-ḥiġra al-andalusiyya ... », *Etudes Ifriqiyennes*, 1982, p. 165-213. Sur les émigrations du 7<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle, voir M. H. Ibn Khouja, « al-ḥiġra al-andalusiyya ilā Ifriqiya fi-l qarn 7/13 », *CT*, 1970, p. 129-136.

<sup>2</sup> La *Reconquista* chrétienne a commencé vers la fin du 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle et s'est intensifiée pendant le 7<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle. Les opérations ont provoqué le départ des musulmans pour s'installer dans diverses provinces du monde musulman et surtout dans les provinces du Maghreb. La première grande vague qui débarqua sur l'Ifriqiya date du règne du prince ḥafside Abū Zakariyyā' al-Ḥafṣī (633-646 / 1236-1249). Cet exode était à la suite des pertes territoriales successives de Valence (628/1238), de Jaèn (644/1246) et surtout de Séville (646/1248).

<sup>3</sup> J. D. Latham, 1973, p. 23.

<sup>4</sup> M. Hassen, 1999, I, p. 152.

<sup>5</sup> M. Hassen, 1999, II, p. 573-574.

La chute de Grenade en 897/1492, a accéléré le rythme de l'exode vers les pays du Maghreb<sup>1</sup>. Les émigrations des Morisques grenadins vers la Tunisie n'ont pas cessé durant le XVI<sup>e</sup> siècle, malgré la situation critique du pays, due aux conflits ottomano-espagnols<sup>2</sup>. Certains d'entre eux auraient débarqué sur les côtes de Bizerte et bâti le quartier andalou, connu aujourd'hui sous le nom de *Handlis*. Dès leur installation, les réfugiés ont essayé de donner aux places et aux rues les mêmes noms que ceux de leurs anciennes villes<sup>3</sup>. La toponymie et les documents d'archives corroborent, pour leur part, cette hypothèse. Henchir Gournata qui se trouve sur la voie entre Utique et Bizerte, aurait été nommé ainsi par un groupe de réfugiés venant de Grenade, d'autant plus que les documents d'archives attestent à Rafrāf – nous y reviendrons plus loin-, à dix kilomètres au Nord de ce Henchir, une forte concentration de familles venues de cette région d'Andalousie. Il est possible que des éléments de cette origine aient créé à cet endroit un très grand domaine rural rappelant leur région ibérique. G. B. Salvago, auteur italien d'une relation de voyage en 1625, résume la contribution des Morisques de Grenade à l'agriculture en disant : « les Grenadins, en agriculture, ont illustré la Berbérie »<sup>4</sup>. L'influence de l'élément morisque est attestée dans plusieurs domaines agricoles. La viticulture, intensément pratiquée dans les environs de Rafrāf et de Rās al-Ġabal, doit beaucoup aux Andalous. A al-<sup>c</sup>Āliya, aussi, l'industrie de la chéchia (*al-šāšīyya*), apportée elle aussi par ces éléments, a introduit la culture d'une variété de chardon (*al-kardūn* en arabe et *cardón* en espagnol). La tête des chardons « servait, comme elle le fait aujourd'hui, à broser la chéchia à un certain stade de sa fabrication »<sup>5</sup>. En 1725, al-<sup>c</sup>Āliya « se compose -si l'on se réfère à la description de F. Ximinèz- d'environ 250 maisons d'agriculteurs, construites à la manière morisque. Et les Andalous ne permettent pas aux Turcs et aux gens de couleur d'y habiter »<sup>6</sup>. L'ornementation des façades des bâtiments en brique, que nous avons relevée à Rās al-

<sup>1</sup> Les sources arabes mentionnent les noms de quelques grenadins installés à Tunis pendant l'époque hafside. <sup>c</sup>Abd al-Bāsiṭ b. Ḥalīl, auteur d'un récit de voyage au 10<sup>e</sup>/XV<sup>e</sup> siècle, a été accueilli à Tunis par Abū al-Qāsim al-Ġarnāṭī al-Andalusī, le chef des commerçants de la capitale : R. Brunschvig, 1936, p. 73. Sur l'expulsion des musulmans de Grenade, voir P. Boronat Barrachina, 1901, I, p. 94-100.

<sup>2</sup> Citons à ce propos l'émigration qui a suivie la grande révolution des Morisques de Grenade en 1568-70 : A. Saadaoui, *Testour ...*, 1996, p. 32.

<sup>3</sup> D. Brahimi, 1973, p.144. Cf. *infra* la monographie de la ville d'al-<sup>c</sup>Āliya. La quasi totalité des rues du noyau morisque garde jusqu'à nos jours des noms de villes ibériques.

<sup>4</sup> G. B. Salvago, *Africae overo Barbaria (1625)*, éd. A. Sacerdoti, Padova, 1937, p. 82 (d'après J. D. Latham, 1973, p. 55). Sur l'apport des Morisques, nous disposons d'importants témoignages. Dans une lettre datée du 6/10/1724, Peyssonnel écrit ce qui suit : « Ils (les Morisques) surpassent les Arabes à la culture des arbres, comme il est facile de voir dans les endroits qu'ils habitent. Presque tous les environs de leurs villes sont remplis de jardins, garnis d'arbres fruitiers et d'herbes potagères, bien entretenues et bien travaillées ». Peyssonnel, 1987, p.123.

<sup>5</sup> J. D. Latham, 1973, p. 54.

<sup>6</sup> M. De Epalza, 1973, p. 79.

Ġabal, à Ġār al-Milḥ et à Bizerte, est, de son côté, un signe de l'influence de cette population. Il faut penser, aussi et enfin, à la broderie de Rafrāf qui a été introduite par les réfugiés ibériques. Les jeunes mariées de cette localité portent jusqu'à nos jours des tuniques, en fils de laine et de soie mêlés de fils d'argent ou de métal vert et rose, finement brodées et qui ressemblent aux étoffes tissées que nous livrent les collections des musées espagnols<sup>1</sup>.

Bref, les éléments ibériques ont trouvé dans quelques sites de la région de Bizerte, comme dans plusieurs autres zones du Nord du pays, des conditions qui rappellent leur patrie perdue. En s'installant tout d'abord et en s'intégrant dans la société locale par la suite, ils ont donné au pays une inspiration supplémentaire et ont permis un nouvel épanouissement dans plusieurs secteurs. Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les familles d'origine andalouse étaient présentes dans la quasi-totalité des villes de la région. À al-Ġāliya, elles représentaient 77,34% de la population, à Ġār al-Milḥ le taux était de 24,16%. Et à Bizerte, bien qu'elles ne représentent que 4% de la population, ces Andalous constituaient une minorité qui occupait les hauts rangs du pouvoir local<sup>2</sup>. Ce recensement, fait essentiellement à partir des données des registres fiscaux, comporte parfois des indices sur l'origine géographique de quelques familles. A Raf-Rāf, à titre d'exemple, sept familles andalouses sur les trente neuf de la ville sont originaires de Grenade<sup>3</sup>.



Fig. 380 : La *šūšāna* de Rafrāf : Robe de mariée de style andalou  
Couleurs : violet, noir et rouge avec des fils en or et argent

<sup>1</sup> La plus fameuse tunique de Rafrāf est la *šūšāna*. Cette robe, sans col ni manche, est fabriquée de soie rose et violette et brodée de fils dorés et argentés. Pour plus de détails sur la broderie arabo-espagnole, voir : « Autour du fil », *L'encyclopédie des arts textiles*, Paris, 1990, vol. 9.

<sup>2</sup> Cf., Limam (R), p. 293-318 ; Gafsi (A), 1978, p. 109-121; Gafsi (A), *ASMB I*, p. 23.

<sup>3</sup> ANT, dossier 380, carton 32, doc. 51, année 1258/1843, p. 4. ; Limam, *Op. Cit.*, p. 310.

A côté de l'élément andalou-morisque, la région de Bizerte était un milieu d'attraction aussi bien pour les Ottomans que pour les Occidentaux. Sa position stratégique, son image de ville-port, son rôle dans l'activité corsaire et sa renommée en tant que bon marché de poissons, ont fait de la ville et de ses environs un espace favorable pour accueillir sur leurs territoires plusieurs communautés méditerranéennes. A l'instar de Tunis, la Bizerte de l'époque ottomane offrait aux observateurs l'image d'une ville cosmopolite<sup>1</sup>. Elle se présentait comme une ville "ouverte". Elle a accueilli à côté des navires et des hommes, des cultures. Aujourd'hui, l'appartenance de la façade maritime de la région à une "culture méditerranéenne" est attestée à travers plusieurs données.

En 1535, au cours des conflits ottomano-espagnols, n'était qu'un "petit lieu exerçant la piraterie"<sup>2</sup>. Trois siècles plus tard, les voyageurs occidentaux présentaient des chiffres sur le nombre de la population de la ville. Pellissier, qui a visité la régence en 1857, estime le nombre des habitants de la ville à 4200, dont environ 200 sont d'origine européenne<sup>3</sup>. Cette repopulation confirme l'aspect cosmopolite de la ville. Les Turcs se sont imposés après 1574 comme les maîtres de l'administration locale et des fonctions de l'activité maritime. Les équipages des grands vaisseaux des rades de Bizerte et de Ġār al-Milḥ sont « principalement formés de Turcs, de *Coulolis* et de Renégats »<sup>4</sup>. Les documents d'archives nous conservent la mémoire des noms de plusieurs familles d'origine orientale, comme "Ben Gāra al-Turkī"<sup>5</sup>, "al-Ştanbūlī"<sup>6</sup> et "Mustafā Pīrī"<sup>7</sup>. Il y a même dans quelques registres, des informations précises sur leur répartition à l'intérieur des centres urbains. A Bizerte, les Turcs s'étaient installés surtout à Ḥūma<sup>t</sup> al-madīna<sup>8</sup> ; à Rafrāf, ils occupaient Ḥūma<sup>t</sup> al-Rmīla<sup>9</sup> et à Manzil Ġamīl, ils se concentraient à Ḥūma<sup>t</sup> al-Ġāma<sup>c10</sup>.

---

<sup>1</sup> Sur le cosmopolitisme de Tunis pendant l'époque moderne, voir A. Largueche, « Les communautés et la ville : Tunis à l'époque moderne », in *Les communautés méditerranéennes de Tunisie*, Tunis, 2006, p. 157-166.

<sup>2</sup> De Tassy, *Histoire des Etats barbaresques qui exercent la piraterie*, 1772, II, p. 171.

<sup>3</sup> Guérin (1860) estime le nombre de la population de Bizerte à 5000 ; de Flaux (1865) à 6000. Quant au chiffre de toute la région (le caïdat de Bizerte et Porto-Farina) il est d'environ 15000 habitants : C<sup>t</sup>. Hannezo, 1905, p. 22.

<sup>4</sup> De Tassy, *Op. cit.*, II, p.172-173.

<sup>5</sup> ANT, Registre n° 703, p. 1. Voir aussi : ANT, Série historique/Cart. 32/Dos. 385.

<sup>6</sup> *Ibid*, p. 8.

<sup>7</sup> Une famille turque de Rās al-Ġabal : *Ibid*, p. 38.

<sup>8</sup> ANT, Registre n° 703, p. 2-6.

<sup>9</sup> *Ibid*, p. 130.

<sup>10</sup> *Ibid*, p. 84-85.



Quant aux Occidentaux, ils n'ont jamais cessé, durant les siècles de l'époque moderne, de fréquenter les installations portuaires de la régence de Tunis et d'entretenir avec le pays des relations commerciales très prospères. Les ports de Bizerte, de Ġār al-Milḥ et de l'île de la Galite étaient, à côté de ceux de la Goulette et de Tabarka, des lieux d'enjeux entre les puissances maritimes de l'époque moderne. Voilà un témoignage de l'un des représentants de la Compagnie française d'Afrique, résumant l'importance de l'implantation d'un groupe français permanent à Bizerte : « on ne voit point d'inconvénient à ce qu'elle [la compagnie] fit en même temps un établissement sédentaire à Bizerte, si l'on pouvait trouver un officier capable, intelligent et au fait. Le séjour de cet officier dans cette ville pourrait ouvrir à la compagnie le commerce des grains et des autres légumes et agrandir par là les affaires de la compagnie »<sup>1</sup>. La fréquentation par les français des ports de la région est attestée depuis le XVII<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. Selon un document d'archives français, datant du début de 1699, des vaisseaux « du roi allèrent chercher à Bizerte et à Porto Farina plus de 10000 charges de blé »<sup>3</sup>. En 1709 le bey de Tunis accorde aux Siciliens l'île de la Galite pour la pêche du corail. Il leur permet quelques années plus tard de pratiquer cette pêche entre Bizerte et le Cap Blanc « à la condition que tout le corail serait mis en Magasin à Bizerte »<sup>4</sup>. Les arsenaux de Bizerte et de Ġār al-Milḥ étaient au cours des deux premiers siècles de l'époque moderne des espaces dotés d'un cachet méditerranéen par excellence. Les renégats et les mercenaires formaient une communauté importante dans les deux villes/ports. Juste derrière le port, l'une des rues de Ġār al-Milḥ porte jusqu'à nos jours le nom de "Muḥammad Ġanwīz" (Mohamed le génois), certainement l'un des Génois qui s'étaient installés dans cette localité<sup>5</sup>. La facture méditerranéenne dans cette ville est représentée aussi dans la petite église bâtie au cours de l'époque moderne pour accueillir les chrétiens vivant dans cette ville. Rares sont les petites agglomérations qui abritent des lieux de culte de la chrétienté et du judaïsme. Faut-il rappeler enfin que Porto-Farina, le nom "occidental" de la ville, est d'origine méditerranéenne.

Le cosmopolitisme de la façade maritime de la région de Bizerte, n'est pas lié, comme pour d'autres centres, à l'importance du phénomène urbain. Bizerte n'est, sur le

---

<sup>1</sup> P. Masson, *Histoire des établissements et du commerce français dans l'Afrique barbaresque (1560-1793)*, Paris, 1903, p. 411.

<sup>2</sup> Plusieurs documents mentionnent les noms des fonctionnaires français à Bizerte et à Porto-Farina. Voir : P. Masson, *Op. cit.*, p. 322.

<sup>3</sup> *Ibid*, p. 257. Voir aussi E. Plantet, *Correspondances...*, 1893, doc. n° 663.

<sup>4</sup> *Ibid*, p. 275.

<sup>5</sup> Serait-il le notaire Muḥammad Ġanwīz dont le nom figure dans un registre de recensement de la population population du caïdat de Bizerte (deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle) : ANT, Registre n° 703, p. 56 et 67.

plan spatial, ni Venise, ni Alexandrie. Elle n'a évidemment rien de comparable, sur le plan humain à Istanbul où à Athènes, mais elle a bénéficié d'une position géographique merveilleuse et de l'excellente qualité de ses rades qui en ont fait un espace d'échange de produits, d'hommes et de cultures. L'identité méditerranéenne de cette façade maritime s'oppose ainsi, comme on l'a vu, à la forte identité locale qui s'affirme dans les zones intérieures du pays.

# Conclusion générale

---

En conclusion, plusieurs observations proviennent des méthodes suivies et des résultats obtenus. *Bizerte et sa région : étude de géographie historique*, comme nous l'avons conçu dès le début, est un essai de monographie régionale réalisé à l'aide de moyens et d'approches variés.

Dans cet épilogue, nous reviendrons sur un certain nombre de points –même si cela provoque quelques répétitions- tel que les avantages et les inconvénients du choix d'un terrain relativement vaste et d'une période assez longue. Nous nous arrêterons aussi sur quelques problématiques que cette recherche -bien évidemment en harmonie avec les derniers travaux de nos professeurs et de nos collègues tunisiens- a tenu à évoquer. Les questions sur l'apport des textes, sur la lecture et la relecture des informations apportées par les documents, sur la nécessité des recoupements de renseignements provenant de différents types de sources et sur la réévaluation de quelques réflexions des archéologues européens de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle n'ont pas cessé de se renouveler. Elles se sont enrichies ces dernières années grâce aux nouvelles données du terrain et aux récentes informations fournies par des sources nouvellement exploitées par les historiens et les archéologues : il s'agit bien, pour en rester au cas tunisien, de la littérature juridique (les *fatwā/s* et les *nawāzil/s*) et des documents d'archives.

A l'origine -on l'a souligné dès l'introduction-, cette recherche répond à une nécessité "académique". Après l'étude des grandes villes tunisiennes et de quelques centres morisques par les chercheurs tunisiens des années soixante-dix et quatre-vingts du siècle dernier, des sujets de thèse portant sur des agglomérations moins importantes que la première catégorie -nous reviendront plus tard sur leurs motivations-, ont été distribués depuis la fin des années quatre-vingt dix à de jeunes doctorants pour compléter le tableau général des cartes archéologiques urbaines de la Tunisie. C'est dans ce sens là que cette monographie régionale se veut une sorte de carte archéologique de l'une des régions les

moins étudiées du pays. Au fur et à mesure que ces recherches locales se sont poursuivies, les réflexions sur l'urbanisme musulman ont connu au cours des dernières décennies du vingtième siècle un renouvellement aussi bien dans les approches que dans les perspectives. Même si l'approche descriptive reste encore nécessaire pour toute enquête archéologique, les questionnements s'intéressent de plus en plus au rapport du bâti avec son substrat social, au monument et à son *background* ethnologique et ainsi qu'à l'urbain et à son environnement rural, proche ou lointain. Une étude d'archéologie reste toujours "fidèle" à la description et à l'inventaire. La nôtre prouve encore la nécessité du recensement, au moins pour l'espace tunisien dans lequel s'inscrit cette étude, aussi bien des monuments qui ne cessent de subir chaque jour les menaces des interventions humaines, que les sites qui défient des projets d'aménagement du territoire de plus en plus denses. C'est aussi que cette recherche, même si elle est loin d'être intégrée dans un programme d'archéologie préventive, essaye de contribuer à la sauvegarde des "archives du sol" de la région de Bizerte. Le patrimoine architectural de notre terrain, comme on l'a bien démontré dans la deuxième partie de ce travail, est d'une richesse importante aussi bien du point de vue de la quantité que sur le plan de la diversité.

Depuis une trentaine d'années -pour revenir à notre propos de départ- les approches n'ont pas cessé d'évoluer et, par conséquent, les questionnements ont changé. Tout d'abord, c'est grâce aux progrès des méthodes de l'archéologie que les récentes études tunisiennes, même si les moyens mis à la disposition des chercheurs demeurent encore limités, ont pu proposer d'autres réflexions sur la genèse et l'évolution de la morphologie urbaine. C'est aussi grâce à la parution d'éditions critiques de sources arabes "non classiques" (les biographies, la littérature juridique, les textes hagiographiques ...) que les centres d'intérêt des nouvelles recherches ont glissé vers l'étude des modalités de l'organisation spatiale. De l'étude des structures matérielles urbaines, on est passé progressivement, à l'instar d'autres études faites sur d'autres régions de l'Occident musulman, à des problématiques qui touchent, grâce aux outils de la sociologie et de l'anthropologie, de plus en plus sollicités par les historiens et les archéologues, aux questions des rapports entre la ville et ses campagnes.

### ***Textes et archéologie/s : méthodes, problèmes et limites***

Même si la question des rapports entre l'histoire et l'archéologie n'est pas aujourd'hui un point de divergence entre les universitaires et les chercheurs tunisiens, la manière d'aborder les problématiques dans les études traitant des structures d'habitat et d'occupation du sol ont changé. L'utilisation conjointe de la documentation écrite et des apports du terrain a en effet passé ces dernières années de la nécessité de la confrontation des données des deux "sciences" à la réflexion sur les méthodes qu'un chercheur doit appliquer pour une meilleure compréhension de l'histoire du peuplement d'une région donnée au cours d'un moment précis de l'histoire.

Sans entrer dans le débat sur la priorité du texte sur le terrain ou du second sur le premier, l'approche historico-archéologique pratiquée dans cette recherche, a souligné l'importance aussi bien de la démarche historique que de celle de l'archéologie. Nous ne voulons pas revenir ici en détail sur les limites de "l'archéologie extensive" pratiquée dans cette étude, mais il y a un certain nombre de points qui méritent examen même si cela risque d'entraîner quelques répétitions. La première remarque qui s'impose est en rapport avec les informations disponibles dans les sources écrites de la période médiévale. Les données textuelles sont, pour plusieurs périodes historiques, carrément absentes, et même le recours à la documentation nouvellement exploitée par les études récentes<sup>1</sup> n'a pas pu résoudre les hiatus que nous avons remarqués dans l'évolution des événements de la région à travers le temps<sup>2</sup>.

Bien que variée -un simple coup d'œil sur la liste bibliographique le prouve-, la documentation textuelle exploitée dans cette étude s'est révélée insuffisante pour répondre à toutes les questions qui concernent le patrimoine architectural et les problématiques liées au peuplement de la région de Bizerte durant le Moyen-âge et les premiers siècles de l'époque moderne. Cela est dû, selon toute probabilité, comme nous l'avons démontré dans le chapitre traitant des premiers siècles de l'Islam, à la marginalité du district par rapport à Kairouan et à Mahdia, les deux premières capitales de l'Ifriqiya pendant les six premiers siècles de l'hégire. Les quelques informations qui s'éparpillent dans les dictionnaires biographiques (al-Mālikī, al-Qāḍī 'Iyād ...) ont confirmé l'aspect marginal du district à cause de son éloignement des centres du pouvoir, d'où, vraisemblablement, la rareté des

---

<sup>1</sup> Nous pensons bien évidemment aux traités de *fiqh* et de *ḥisba*. On se référera notamment aux travaux publiés dans : P. Cressier, M. Fierro et J. P. Van Staëvel (coord.), *L'urbanisme dans l'Occident musulman au Moyen Âge, Aspects juridiques*, Casa de Velázquez & Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Madrid, 2000.

<sup>2</sup> Voir *supra* le premier chapitre de la troisième partie.

informations sur la réalité sociale et la situation économique des centres urbains et des espaces ruraux de la région. Les données ne commencent à s'amplifier, en effet, qu'à partir du 5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle, et surtout avec la période hafside (7<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> - 10<sup>e</sup>/XVI<sup>e</sup> siècles). On a constaté que le voisinage de Bizerte par rapport à la nouvelle capitale, Tunis, avait contribué à l'intensification des informations portant directement sur la région. Celle-ci est passée effectivement, comme nous l'avons indiqué, sous la domination directe de la cour hafside (les sorties annuelles des souverains, les domaines princiers de chasse dans la région ...). Cette tradition a continué durant la période moderne avec les maîtres du pays (les déplacements des premiers Pachas pendant les premiers temps de l'époque ottomane, les villégiatures des chefs de la dynastie husseinide au XVIII<sup>e</sup> siècle ...).

C'est l'indigence de la documentation qui a fait opter pour le choix d'une dimension chronologique relativement longue. Comme cette étude de géographie historique traite aussi bien du patrimoine architectural islamique, et d'une certaine manière ethnographique<sup>1</sup>, des divers centres -urbains et ruraux- de la région de Bizerte, que des différentes formes d'occupation du sol à travers le temps<sup>2</sup> et de l'évolution territoriale, elle a essayé d'élargir la périodisation. Ainsi que d'autres travaux d'archéologie, à cause de la pauvreté très manifeste des informations écrites, il ne nous a été possible de percevoir les évolutions qu'à travers un champ temporel de plusieurs siècles<sup>3</sup>. À côté de cette carence, il y a des déséquilibres et parfois des contradictions entre les ouvrages du même genre. Dans l'une de ses plus récentes publications, Faouzi Mahfoudh a bien évoqué les difficultés que posent les sources arabes pour toute étude d'art et d'architecture islamiques. Le « regard des écrivains, leur démarche et leurs préoccupations scientifiques ne sont pas nécessairement les mêmes. Le cas des géographes illustre bien notre propos. En effet, il suffit de consulter al-Ya<sup>c</sup>qûbî pour remarquer qu'il fut intéressé par les grandes métropoles, par les principales voies et par les problèmes tribaux. Ibn Hawqal, quant à lui, s'attache à décrire, presque exclusivement, les grands centres urbains. Bakrî présente, de son côté, un tableau assez complet que possible où l'on trouve une bonne description : des itinéraires, des villes et le cas échéant du monde rural ; il est presque le seul à s'attarder sur quelques monuments clés des cités. Alors qu'Idrîsî porte son regard sur la côte négligeant

---

<sup>1</sup> Voir à ce propos la monographie de Saġnān et le dernier chapitre de la troisième partie : "Les données ethno-culturelles : questions d'identités"

<sup>2</sup> Le cas de l'habitat fortifié.

<sup>3</sup> F. Mahfoudh, *La ville de Sfax ...*, 1988 ; A. Bazzana, *Maisons d'al-Andalus*, 1992. Voir pour l'Antiquité : J. Peyras, *Le Tell nord-est tunisien...*, 1991.

ainsi manifestement l'intérieur des pays et le monde rural »<sup>1</sup>. Si ces difficultés sont perceptibles lors de l'étude des grands centres urbains de l'Ifriqiya, que dira-t-on alors dans le cas de Bizerte qui n'a jamais été considérée comme une grande ville comme Tunis, Kairouan, Sousse, Sfax ... ? Les monuments de Bizerte et des autres centres de la région n'apparaissent dans les sources écrites qu'à partir du XVI<sup>e</sup> siècle. Al-Bakrī qui nous fournit le texte le plus riche sur ces édifices ne parle que d'une petite ville qui a une mosquée, des marchés et une enceinte et n'ajoute aucun autre renseignement, comparativement à d'autres villes de l'Ifriqiya, ni sur leur histoire ni sur leur évolution.

Certes, la perspective de la longue durée a ses risques tant sur le plan méthodologique que sur le plan pragmatique. Nous avons accepté de courir le risque d'un déséquilibre entre les différentes parties de cette recherche, qui correspondent généralement aux phases de changement politique du pays. Cela nous a été inévitable. La masse des données de l'époque médiévale et celle de la période moderne est nettement favorable pour la deuxième grâce à la disponibilité des documents d'archives, très importants pour suivre de près et en détail l'histoire urbaine des villes et des campagnes. Pour cette étude, pour ne prendre qu'un exemple, les archives ont favorablement et efficacement contribué à l'identification d'Anbalūna, toponyme introuvable aujourd'hui.

L'abondance relative de la documentation écrite pour la période ottomane, nous a autorisé, dans bien de cas, à appliquer ce que les spécialistes appellent "la méthode régressive". Bien qu'ils soient tardifs, en majorité privés et destinés principalement à éclairer le mode de circulation des biens-fonds dans une région ou dans une ville, les actes notariés relatifs à des fondations habous et à des opérations foncières (ventes, héritage, donation ...) remontent parfois jusqu'à les origines, en rappelant aussi bien l'histoire de la propriété que de sa localité. Le fond archivistique de quelques zones nous a été d'une importance concluante pour remonter l'histoire des deux Manzil/s, Ğamīl et ʿAbderrahmān, et de la ville de Mateur jusqu'à l'époque hafside. Le dépouillement que nous avons fait dans les Archives a confirmé l'utilité de ces documents pour l'étude de l'archéologie médiévale de l'Ifriqiya même s'ils appartiennent à la période moderne.

---

<sup>1</sup> F. Mahfoudh, *Architecture et urbanisme* ..., 2003, p. 255-256.

Comme cette recherche est une étude d'archéologie, nous avons conduit simultanément le rassemblement des sources (déjà publiées ou encore manuscrites) et l'exploration du terrain. Notre point de départ dans l'inventaire a été, comme nous l'avons vu dans l'introduction, la production scientifique précédente : *l'Atlas archéologique de la Tunisie*, les enquêtes du *Projet national des sites archéologiques et des monuments historiques de la Tunisie* et les travaux monographiques de quelques chercheurs antiquisants, médiévistes et modernistes. Notre enquête a renouvelé une matière existante et a contribué à la découverte de quelques sites et à la localisation de quelques toponymes perdus. Nous ne voulons pas ici rappeler tous les sites nouveaux, les inscriptions trouvées et les anciens toponymes identifiés. Nous nous contentons juste de revenir sur quelques points que ce travail a mis en lumière.

Au delà de sa priorité initiale qui était la réalisation d'un corpus général des monuments islamiques de la région de Bizerte, notre enquête a consolidé des hypothèses et a revisité des dossiers déjà étudiés par nos prédécesseurs. La confrontation des données archivistiques, cartographiques et celles du terrain, la relecture systématique des passages relatifs à Anbalūna et Ṣaṭfūra dans al-Ḥimyarī et, enfin, l'exploitation des nouvelles informations des *Manāqib al-Qaššāš*, a permis de proposer une nouvelle localisation de l'Anbalūna des textes médiévaux. Le *Ġabal Šu'ayb* et son château fort *qaḷ'a' Qarsīna*, du texte d'Ibn Ḥaldūn, ont été aussi l'objet d'une première hypothèse d'identification. En l'absence totale de renseignements écrits, nous avons procédé à la lecture croisée des données topographiques, des indices micro-toponymiques et des éléments architecturaux. Telle a été aussi notre démarche pour déterminer les noyaux médiévaux de Ġār al-Milḥ et de Rafrāf. La question de la survivance d'Utique, la grande cité antique, au cours des premiers temps de l'Islam a fait l'objet d'une tentative d'analyse et de dissection méthodique conjuguant les données textuelles et celles du paysage. Le dépouillement des sources arabes et l'exploitation des résultats déjà obtenus par une équipe franco-tunisienne d'archéologues et de géomorphologues<sup>1</sup> ont ouvert une nouvelle piste de recherche qui pourrait s'inscrire dans le cadre d'un projet plus général traitant des questions de survivance et de rupture entre l'Antiquité et le Moyen-Âge. Ce dossier constitue, depuis quelques années, l'un des axes qui préoccupent les nouvelles études tunisiennes d'archéologie.

---

<sup>1</sup> Sur la production scientifique de cette équipe, voir dans la bibliographie générale les travaux de A. Ouesleti, de H. Selim, de R. Paskoff et de P. Troussel.



En l'absence d'informations écrites concernant l'histoire urbaine de la majorité des centres de la région nous avons été amené à interroger tous les indices possibles et à accommoder toutes les approches aux préoccupations de l'archéologue. Les démarches de l'architecte, dans le cas d'al-<sup>c</sup>Āliya, et les outils de l'ethnologie, pour l'exemple de Saġnān, ont apporté des réponses à nos questionnements. En général, cette étude a essayé de puiser dans plusieurs approches les méthodes capables d'analyser la configuration spatiale de l'une des régions les moins étudiées de l'espace tunisien.

### ***La ville et ses environs : une image générale et des spécificités régionales***

S'inscrivant dans une problématique historique développée depuis plus d'une vingtaine d'années et s'inspirant des principes de la géographie historique, l'étude a porté aussi bien sur le centre urbain que sur ses environs. Outre, en effet, la réalisation d'un corpus général des monuments islamiques de la région de Bizerte, cette étude avait comme objectif l'étude de la ville dans son contexte général : le réseau villageois et campagnard qui l'entoure.

Les monographies qui constituent la deuxième partie de ce travail ont tenté d'aller dans ce sens en étudiant les rapports ville-campagne à une échelle régionale. Le centre urbain, dans cette étude, est défini principalement comme une agglomération dotée d'une parure monumentale plus au moins importante et ayant une certaine hégémonie sur les territoires environnants. C'est de cette façon que nous avons considéré Bizerte, Ġār al-Milḥ, Rafrāf, Rās al-Ġabal, al-<sup>c</sup>Āliya, Māḡir et Tinga comme des chefs-lieux de petites entités géographiques.

D'une façon générale, cette étude a confirmé une idée courante et commune valable pour toutes les sociétés traditionnelles : la ville domine ses environs. Les modalités sont aussi classiques. Bizerte, la capitale régionale, s'est imposée dès les premiers siècles de l'Islam comme le centre le plus important de tout le district. C'est très probablement la décadence d'Utique à la fin de l'Antiquité qui a permis à Bizerte, déjà port de guerre durant la période punique, de devenir le chef-lieu de la région. La qualité de sa rade et son ouverture sur le détroit de Sicile ont facilité sa communication avec le monde méditerranéen. Le privilège d'être le port le plus important s'est maintenu jusqu'à la fin du Moyen-âge, puis elle l'a partagé, à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, avec Ġār al-Milḥ. Certes, la pauvreté des informations textuelles ne permet pas d'aller aussi loin qu'on le souhaiterait, mais les bribes de données que nous disposons ne peuvent que soutenir notre

raisonnement. La mention de Bizerte comme une étape sur la voie maritime entre l'Andalousie et les ports de l'Orient méditerranéen (al-Idrīsī) et les rares informations sur des échanges commerciaux avec l'Occident chrétien et l'Égypte (Mas Latrie et Goitein) supposent que la ville exerce une certaine hégémonie sur son arrière pays. Le corail (Cap Serrat) et le blé (Māṭir) étaient parmi les marchandises les plus commercialisées durant le Moyen-âge et la période moderne.

Le rayonnement de Bizerte, en tant que ville, sur toute la région n'a pas empêché de constater à partir des documents d'archives une deuxième forme de relation entre la ville et ses environs. A l'instar de Bizerte, les autres petites agglomérations urbaines ont été des centres d'attraction pour les habitants des alentours. De nombreux exemples corroborent cette constatation. La ville exerce son hégémonie par ses marchés hebdomadaires (Rās al-Ġabal, al-<sup>°</sup>Āliya ...), par ses saints protecteurs (Sīdī al-Muṣṭārī de Bizerte, Sīdī al-<sup>°</sup>Arbī de Rās al-Ġabal ...), par ses institutions culturelles et culturelles (les *kuttāb*, les *zaouias*, les mosquées de prône ...) et par son élément humain qualifié toujours de *baldī* (citadin) qui se distingue du *rḥīl*, l'homme de la campagne (le cas des Banī <sup>°</sup>Aṭā' de Rās al-Ġabal). Les documents d'archives désignent les environs immédiats par les termes *ġinān* et *aġinna* qui correspondent aux grands domaines d'exploitation agricole. Quelques actes notariés du XIX<sup>e</sup> siècle citent les noms des ouvriers agricoles et leur provenance géographique (c'est le cas de Ṣūnīn aux environs de Rafrāf).

S'il faut relever une spécificité régionale sur ce plan, on doit la chercher dans la nature des éléments humains qui composent le monde des villes et celui de la campagne. Les monographies ont relevé la forte concentration du monde citadin sur la façade côtière, que nous avons qualifié de *Sahel morisque*, qui s'étend entre Ġār al-Milḥ et Bizerte. Les colons ibériques qui se sont installés dans la région depuis l'époque hafside ont introduit leurs savoir-faire surtout dans le domaine de l'exploitation agricole. De même, quelques notables d'origine turque et orientale qui se sont installés à partir de l'époque ottomane ont pris les charges administratives et sont devenus, à côté des Morisques, des nouveaux propriétaires exploitant des ouvriers agricoles, en majorité des gens des campagnes environnantes issus de tribus différentes.

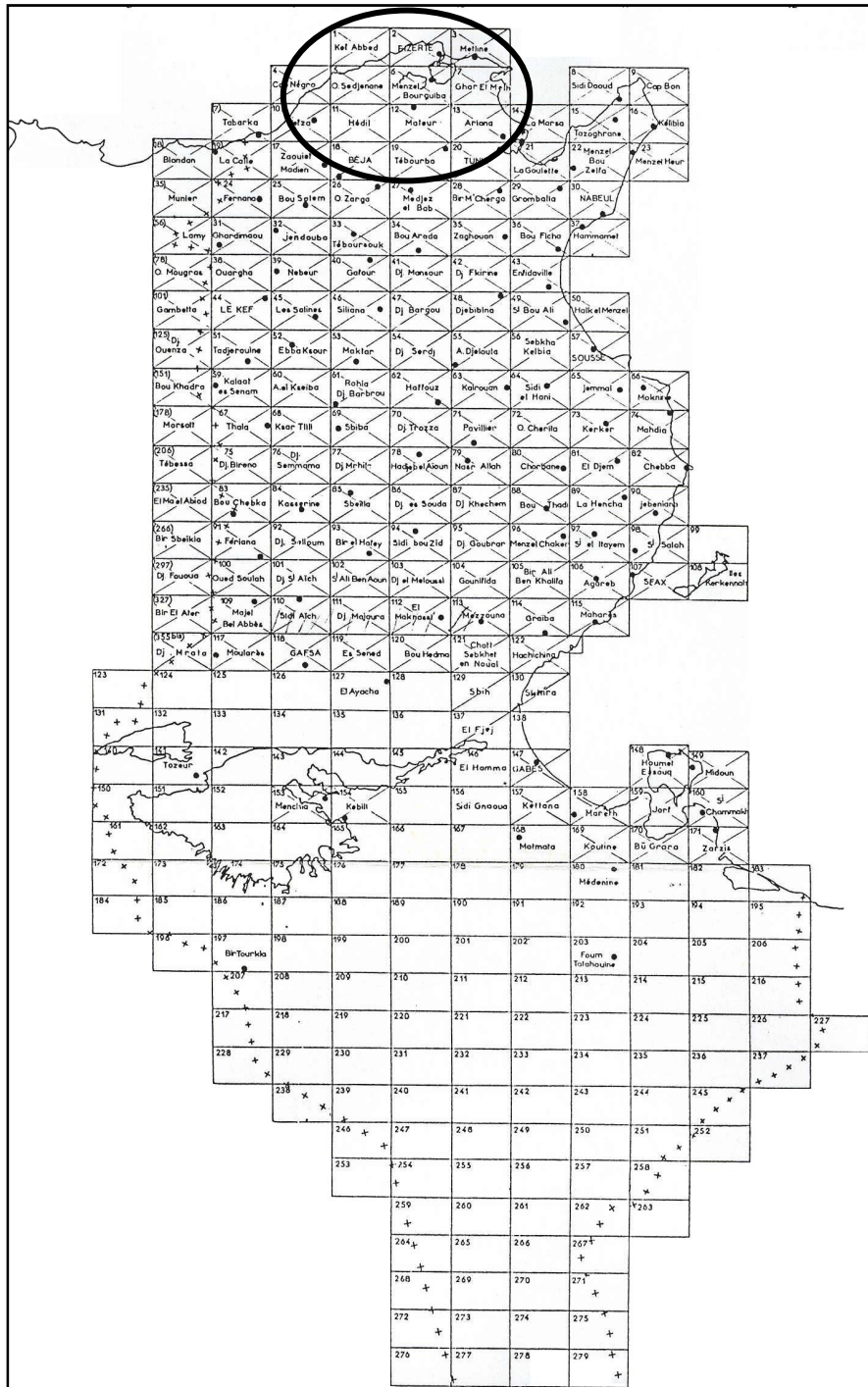
Arrivé au terme de cette étude, on ne peut que ressentir une certaine déception devant toutes les questions qui n'ont pas pu être étudiées suffisamment. L'étude approfondie de la céramique et des pièces de monnaie –nous pensons ici au trésor almohade trouvé dans les environs du dj. Aškil-, la réalisation de fouilles, ou même de quelques sondages, dans certains secteurs de la région (par exemple à Sīdī Aḥmad Bū Fārīs, au mont Lanṣārīn où se trouvent les ruines de Qalat Qarsina...) et enfin la publication des résultats des sondages (comme ceux qui ont été effectués aux forts al-Qṣība de Bizerte, aux fortins de Ġār al-Milḥ et à la mosquée de la Casbah de Bizerte), devraient permettre d'apporter dans le futur des réponses à toutes ces interrogations restées en suspens.



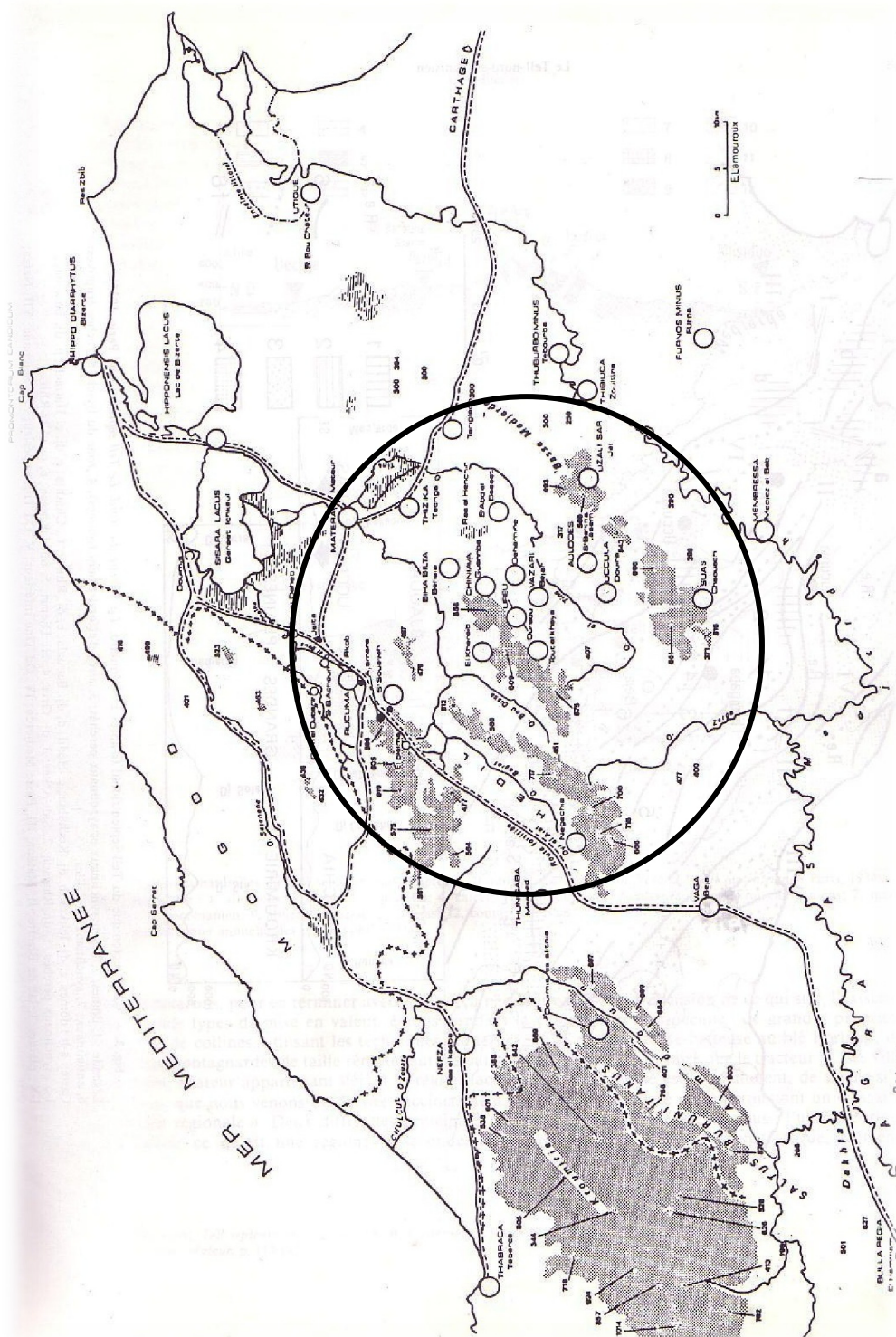


# ANNEXES

# FIGURES HORS TEXTE



Assemblage des feuilles topographiques au 1/50000<sup>e</sup> de la Tunisie  
 La partie sélectionnée correspond au territoire de Bizerte



Le Tell septentrionale de la Tunisie  
 La partie sélectionnée correspond à la vallée Oued Tine, la zone d'étude de Jean Peyras  
 (Peyras, *Le Tell nord-est* ..., p. 17)

Fig. 54 : Le minaret d'après une carte postale de la fin du XXe siècle	91
Fig. 55 : Le minaret – coupe	91
Fig. 56 : Le minaret – état actuel	91
Fig. 57 : L'inscription commémorative surplombant la niche du miḥrāb	93
Fig. 58 : le cadran solaire – en arrière plan le départ de la tour octogonale du minaret	93
Fig. 59 : Grande mosquée – le miḥrāb	94
Fig. 60 : Grande mosquée – différents types de chapiteaux	94
Fig. 61 : Plan de la grande mosquée d'après H. Bouita	96
Fig. 62 : Sīdī al-Muṣṭārī - plan de situation (1) Le mausolée (2) La grande mosquée	97
Fig. 63 : Plan du complexe Sīdī al-Muṣṭārī	102
Fig. 64 : Sbīl bāb al-mdayyna -L'inscription	108
Fig. 65 : La façade du sbīl – Etat actuel	108
Fig. 66 : les rainures du rebord du puits	109
Fig. 67 : une gouttière	109
Fig. 68 : Sīdī Gacgac- l'inscription du sbīl	110
Fig. 69 : sbīl bāb al-ḥūḥa - L'inscription	112
Fig. 70 : L'inscription du sbīl bāb al-ḡdīd	113
Fig. 71 : sbīl bāb al-ḥūḥa - L'inscription	115
Fig. 72 : Carte des installations hydrauliques de Bizerte	116
Fig. 73 : L'îlot al-Rbac dans "la planta de Viserta (1613)"	118
Fig. 74 : Mosquée al-Rbac d'après une carte postale de 1914	119
Fig. 75 : Mosquée al-Rbac d'après une carte postale de 1915	120
Fig. 76 : L'inscription qui se trouve au-dessus de la porte	120
Fig. 77 : Le miḥrāb	121
Fig. 78 : L'entrée de la mosquée	121
Fig. 79 : La façade principale de la mosquée	121
Fig. 80 : Les assises de pierres taillées des murs extérieurs	121
Fig. 81 : Carte de situation du quartier 1-le fort / 2- le cimetière "al-cayn" / 3- les habitations	122
Fig. 82 : Le quartier andalou se trouvant entre le cimetière (en premier plan) et la Casbah (en arrière plan) d'après une carte postale (1906)	123
Fig. 83 : La mosquée ḥandlis à la fin du XIXe siècle	125
Fig. 84 : La mosquée ḥandlis en 1912	125
Fig. 85 : La carte de situation du fort	126
Fig. 86 : le fort dit des Espagnols, au fond de la photo, surplombant la ville de Bizerte Vue prise du vieux port	128
Fig. 87 : Le porche du fort (H. Bouita, 1992)	128
Fig. 88 : Le 1er essai de restitution de H. Bouita La forme étoilée à quatre branches	132
Fig. 89 : Le 2é essai de restitution de H. Bouita La forme étoilée à cinq branches	134
Fig. 90 : Le fort – le plan actuel	134
Fig. 91 : Plan de Bizerte et du fort andalou par l'ingénieur espagnol Gabriel Serbelloni (1573) (source : J. B. Vilar, Cartographia hispanica sobre Tunez, Madrid, 1990, p. 359)	135
Fig. 92 : Le fort andalou – vue aérienne Les flèches (☞) indiquent le tracé des anciens parapets	135
Fig. 93 : « Planta de Viserta » – D'après : J. B. Vilar, Mapas, planos ..., 1991, p. 355	136
Fig. 94 : Le port de Bizerte et le Cap Zbīb d'après : « Description dell'Africa » de P. Forlani (D'après : J. B. Vilar, Mapas, planos ..., 1991, p. 355)	137
Fig. 95 : Le vieux port de Bizerte d'après une carte du XVIIe siècle	137
Fig. 96 : L'entrée du vieux port à la fin du XIXe siècle - d'après L. Salvator (1897)	138
Fig. 97 : Sbīl °ayn al-ḡrayna État actuel	141
Fig. 98 : L'inscription de la fontaine	141
Fig. 99 : La fontaine au début du XXe siècle d'après une carte postale	142
Fig. 100 : La façade de la fontaine – Relevé (d'après : S. Ben Youssef, 2004)	142
Fig. 101 : La fontaine	143
Fig. 102 : Relevé de la façade de la fontaine	143
Fig. 103 : Le vieux port aujourd'hui	145
Fig. 104 : les remparts de Bizerte en 1879 selon Perrier	146
Fig. 105 : le tronçon de l'enceinte jouxtant le cimetière "al-cayn"	147



Fig. 106 : La courtine de l'enceinte reliant le fort espagnol à la Casbah d'après une Carte postale (1912)	151
Fig. 107 : La courtine de l'enceinte ceinturant le vieux port d'après une Carte postale (1915)	151
Fig. 108 : Les remparts de Bizerte d'après une aquarelle de 1845	152
Fig. 109 : Bāb Tūnis d'après une illustration de 1894	153
Fig. 110 : Bāb ḥandlis d'après Hannezo (1904)	154
Fig. 111 : Le front nord de bāb al-Rṣāṣ d'après une carte postale de 1908	155
Fig. 112 : Le front sud de bāb al-Rṣāṣ aujourd'hui	155
Fig. 113 : Le pont de bāb Tūnis à la fin du XIX	156
Fig. 114 : Le pont de bāb al-ṣqāla à la fin du XIXe s	157
Fig. 115 : Le pont de bāb al-ṣqāla au début du XXe s.	157
Fig. 116 : Le mur saillant sur l'angle sud-est du fortin	159
Fig. 117 : Les vestiges d'un escalier	159
Fig. 118 : La qubba de Sīdī Sālīm au pied de la colline	159
Fig. 119 : Fort Sīdī Sālīm d'après une carte postale du début du XXe siècle	160
Fig. 120 : Plan de masse du fort de Sīdī Sālīm	160
Fig. 121 : Deux relevés du site de Sīdī Sālīm faits par l'O.T.C	161
Fig. 122 : Les fortifications de la ville de Bizerte et de ses environs d'après une carte du XVIIIe siècle	162
Fig. 123 : Cap Blanc : un contexte favorable pour les monuments de guet A gauche : vue du Cap prise du Sud-Est A droite : vue aérienne du mont (source : Google Earth 2007)	163
Fig. 124 : Le sémaphore de Bizerte sur le "mont al-Nāzūr" - vue prise du Sud-Est	163
Fig. 124 : Le sémaphore de Bizerte sur le "mont al-Nāzūr" - vue prise du Sud-Est	163
Fig. 125 : Les vestiges d'un monument de garde au sommet du "mont al-Dimna"	163
Fig. 126 : Vue aérienne de Bizerte et les deux Menzel (source : Google Earth 2007)	164
Fig. 127 : Vue aérienne de Menzel Jemil – On voit en haut la voie amenant à Bizerte et en bas le lac (source : Google Earth 2007)	165
Fig. 128 : Inscription latine sur un fût de colonne de la salle de prière	166
Fig. 129 : Mosquée Būṣacnūn – la porte de l'angle sud-ouest	168
Fig. 130 : Mosquée Būṣacnūn - le minaret	168
Fig.131: Un plan de Menzel Jemil au début du XXe siècle (A.N.T. , Série E/Cart. 568/Dos. 3/Doc.23)	169
Fig. 132 : La lettre du gouverneur de Bizerte à propos de l'affaire du cimetière (A.N.T. , Série E/Cart. 568/Dos. 3/Doc.24)	169
Fig. 133 : Mosquée Būṣacnūn – Plan actuel	170
Fig. 134 : Les étapes d'évolution de la salle de prière de la mosquée Bū-Ṣanūn	171
Fig. 135: Un contrat d'exploitation agricole (mġarsa) de 1087h/1676 citant Menzel Jemil (source : les archives des biens de l'Etat)	172
<b>ĠĀR AL-MILḤ ET SES ENVIRONS</b>	
Fig. 136 : Carte de situation de l'entité étudiée	181
Fig. 137 : Ġār al-Mil et Rās al-Ṭarf Source: AAT <sup>2</sup> , feuille "Porto Farina"	182
Fig. 138 : Photo aérienne de Ġār al-MilḤ et du Dj. Al-Nāzūr	184
Fig. 139 : Ġār al-MilḤ sur la carte de Alī al-Ṣarfī	185
Fig. 140 : L'évolution de la lagune de Ġār al-MilḤ (D'après A. Oueslati, Les côtes de la Tunisie , p. 121)	188
Fig. 141 : Ġār al-MilḤ : ville enserrée entre le mont al-Nāzūr et le lac	191
Fig. 142 : La rade de Ġār al-MilḤ au XVIIIe siècle	191
Fig. 143 : Plan de situation du fort (carte au 1/100 000°)	192
Fig. 144 : La façade principale du fort et le bastion d'angle nord-est	193
Fig. 145 : Un puits dans la cour du fort	194
Fig. 146 : Plan actuel du Rez-de-chaussée (d'après un croquis de E. Ouerdi, 1993)	195
Fig. 147 : Le miḥrāb de l'oratoire	196
Fig. 148 : L'oratoire – détail des colonnes et de la toiture	196
Fig. 149 : Plan actuel de l'étage du fort "Bāb Tūnis"	197
Fig. 150 : Croquis du fort de <i>bāb Tūnis</i>	199

Fig. 150 : Croquis du fort de <i>bāb Tūnis</i>	200
Fig. 152 : La façade principale du fort	201
Fig. 153 : L'unique porte d'entrée du fort	201
Fig. 154 : l'inscription du fort central	202
Fig. 155 : Plan du fort – essai de restitution	203
Fig. 156 : Plan de situation du fort	204
Fig. 157 : La façade principale et la courtine Sud du fort dit « al-Lūṭānī »	205
Fig. 158 : Relevé de la porte d'entrée du fort	206
Fig. 159 : L'aile Sud de la cour du fort oriental	207
Fig. 160 : Relevé d'un bastion d'angle dans le fort oriental	208
Fig. 161 : Les meurtrières des courtines du fort oriental	208
Fig. 162 : L'entrée de la salle de prière ouvrant sur la cour	208
Fig. 163 : L'intérieur de la salle de prière. On voit au fond le <i>mihṛāb</i>	208
Fig. 164 : L'inscription de fondation du fort al-Lūṭānī	210
Fig. 165 : Burġ al-Lūṭānī, bastions et fossé	211
Fig. 166 : Fort Sīdī °Alī al-Makkī - Plan du rez-de-chaussée	212
Fig. 176 : Le plan de Ġār al-Milḥ d'après un document de 1765	213
Fig. 177 : L'accès occidental du port	214
Fig. 178 : Le port – vue générale prise de l'Ouest	215
Fig. 179 : L'enceinte du port - détail	215
Fig. 180 : L'enceinte du port - Une tour de garde	215
Fig. 181 : L'enceinte du port – matériaux et techniques de construction	216
Fig. 182 : Le tracé de l'enceinte du port	217
Fig. 183 : la conduite de l'enceinte -détail	217
Fig. 184 : La façade de la fontaine – Vue d'ensemble	218
Fig. 185 : motifs décoratifs de la façade de la fontaine du port de Ġār al-Milḥ- Détails	219
Fig. 186 : Le port et l'arsenal de Ġār al-Milḥ (Plan)	221
Fig. 187 : L'arsenal – vue prise du Sud	222
Fig. 188 : L'arsenal – croquis	223
Fig. 189 : L'arsenal – Les ruines	224
Fig. 190 : L'arsenal – les magasins et les arcades	225
Fig. 191 : La salle de prière de la mosquée malékite (Ġār al-Milḥ)	228
Fig. 192 : La cour de la mosquée malékite (Ġār al-Milḥ)	229
Fig. 193 : L'intérieur d'une cellule d'hébergement	229
Fig. 194 : Arc en plâtre - détail	229
Fig. 195 : L'unique porte d'entrée de la mosquée	231
Fig. 196 : Les chapiteaux de réemploi pourraient témoigner de l'ancienneté de la mosquée	231
Fig. 197 : L'emplacement de la grande mosquée par rapport au port et à l'arsenal	232
Fig. 198 : Plan de la grande mosquée	233
Fig. 199 : Le <i>mihṛāb</i>	235
Fig. 200 : Le minaret de la grande mosquée occupant l'angle nord-ouest de l'édifice	236
Fig. 201 : L'inscription de fondation de la grande mosquée	238
Fig. 202 : Le portique de la grande mosquée de Ġār al-Milḥ	239
Fig. 203 : La grande mosquée de Ġār al-Milḥ (coupes)	240
Fig. 204 : carte de situation de la <i>raḥba</i>	241
Fig. 205: La façade de la mosquée donnant sur la <i>raḥba</i> .	241
Fig. 206 : Le <i>mihṛāb</i>	243
Fig. 206 (bis) : La façade principale de l'église	245
Fig. 207 : Vue générale du <i>sabīl</i> Ṣāḥib al-Tāba° (Ġār al-Milḥ)	246
Fig. 208 : La galerie en avant des suçoirs ( <i>sabīl</i> Ṣāḥib al-Tāba° - Ġār al-Milḥ)	247
Fig. 209 : Les suçoirs et le bassin de captage	247
Fig. 210 : Les arcs aveugles	247
Fig. 211 : Un motif géométrique décorant les suçoirs	247
Fig. 212 : détail d'un arc aveugle	247
Fig. 213 : Un arc de la galerie	247
Fig. 214 et 215 : l'abreuvoir des bêtes - Ġār al-Milḥ	248
Fig. 216 : Carte de situation du sémaphore	249

Fig. 217: La représentation du fort Al-Nādūr (Ġār al-Milḥ) dans un plan du XVII <sup>e</sup> siècle	250
Fig. 218 : Carte de situation et contexte topographique du site de Sīdī °Alī al-Makkī	251
Fig. 219 : Le monument dominant le versant Sud du Dj. <i>al-dimna</i>	252
Fig. 220 : Plan du <i>mqām</i> (d'après Le Mire -1952)	255
Fig. 221 : Le Cap al-Ṭarf –vue prise de l'Ouest	256
Fig. 222 : <i>Mqām</i> Sīdī al-Ḥāġġ Mbārik – vue prise du pied de la colline	257
Fig. 223 : Le vallon de l'Oued Būrzām (dans les environs de Ġār al-Milḥ)	259
Fig. 224 : Un bassin rectangulaire	259
Fig. 225 : Deux regards rectangulaires	259
Fig. 226 : Vue intérieure d'un bassin circulaire.	260
Fig. 227 : Un château d'eau – façade	261
Fig. 228 : Les vestiges d'un bassin circulaire	261
Fig. 229-230-231-232 : La conduite d'eau morisque de l'Oued Būrzām	262
Fig. 233 : un point d'eau sur le chemin de Sīdī °Alī al-Makkī	263
Fig. 234 : Un puits au pied du Cap al-Ṭarf	264
Fig. 235 : Le plan de la ville en 1669 par de Ġār al-Milḥ De Viviers	268
Fig. 236 : Ġār al-Milḥ et ses environs à la fin de l'époque hafside (carte)	271
Fig. 237 : Ġār al-Milḥ en 1699	272
Fig. 238 : Bizerte et Ġār al-Milḥ dans l'atlas maritime de Piri Reis	273
Fig. 239 : Ġār al-Milḥ : le souk couvert, l'un des édifices de la période ottomane	274
Ġār al-Milḥ : le noyau hafside et l'extension ottomano-andalouse	275
<b>RAFRĀF ET SES ENVIRONS</b>	
Fig. 241 : Carte de situation de l'entité étudiée	277
Fig. 242 : Le contexte naturel de Rafrāf	278
Fig. 243 : La représentation de la courtine du rempart d'après l'inventaire de l'AAT <sup>2</sup>	287
Fig. 244 : Le rempart de Rafrāf – le départ d'un petit contrefort en moellons	287
Fig. 245: Le rempart de Rafrāf – l'appareil	288
Fig. 246 : ° <i>Ayn al-Balad</i> – le petit bassin	289
Fig. 247 : ° <i>Ayn al-ḡbbāna</i> – le puits	291
Fig. 248 : Répartition des monuments de Rafrāf	292
Fig. 249 : Rafrāf et ses environs d'après une photo aérienne	295
Fig. 250 : Ṣūnīn – Photo aérienne	297
Fig. 251 : L'éventuel site de <i>qaṣr</i> Ṣūnīn	297
Fig. 252 : Une piste côtière entre Ṣūnīn et Rafrāf	297
Fig. 253 : Arrêté du 1 avril 1950 déterminant la zone d'aménagement de Rafrāf	304
Fig. 254 : Rafrāf à l'époque hafside - essai de restitution	305
<b>RĀS AL-ĠĀBAL ET SES ENVIRONS</b>	
Fig. 255 : Rās al-Ġabal et ses environs – carte de situation	307
Fig. 256 : Le contexte géographique et topographique de Rās al-Ġabal d'après la feuille au 1/50000 <sup>c</sup>	308
Fig. 257 : Rās al-Ġabal et ses environs– vue aérienne	311
Fig. 257 : Plan de situation de la grande mosquée de Rās al-Ġabal ( <i>Ḥumat al-qaṣr</i> )	312
Fig. 258 : La nef axiale et le miḥrāb	313
Fig. 259 : La coupole du miḥrāb – Vue prise de la terrasse	314
Fig. 260 : La cour de l'édifice – vue prise du terrasse	315
Fig. 261 : Le minaret	315
Fig. 261 : Les ruines de l'éventuel <i>qaṣr</i> médiéval	317
Fig. 262 : Le rapport de deux maçons de Rās al-Ġabal	318
Fig. 263 : Plan de la mosquée <i>al-qaṣr</i> de Rās al-Ġabal	319
Fig. 264 : La mosquée " <i>al-qaṣr</i> " de Rās al-Ġabal - Coupe	320
Fig. 265 et 266 : L'éventuel complexe princier du <i>qaṣr</i> de Rās al-Ġabal	320
Fig. 267 : Une lettre exposant la réclamation et une esquisse de la mosquée	324
Fig. 268 : Mosquée bāb al-Ḥūma – Plan	325
Fig. 269 : Mosquée bāb al-Ḥūma - <i>Ṣaḥn</i>	326
Fig. 270 : Mosquée bāb al-Ḥūma – Travée	326

Fig. 271 : Mosquée bāb al-Ḥūma – Nef centrale	326
Fig. 272 : Mosquée bāb al-Ḥūma – Minaret	326
Fig. 273 : Masġid al-Sūq - Le minaret de la mosquée	328
Fig. 274 : Le plan de la mosquée <i>al-sūq</i> de Rās al-Ġabal d'après un document d'archives	329
Fig. 275 : Document anonyme citant la mosquée <i>al-sūq</i> dans son contexte	330
Fig. 276 : <i>Masġid al-fsīl</i> – Plan	332
Fig. 277 : La lettre de "Maḥjūb b. °Umar b. Yūsuf" au Premier Ministre décrivant l'état original de la mosquée " <i>Trīq al-Āliya</i> "	336
Fig. 278 : La porte principale – zaouia sīdī al-Arbī (Rās al-Ġabal)	337
Fig. 279 : La cour – zaouia sīdī al-Arbī (Rās al-Ġabal)	338
Fig. 280 : La chambre funéraire	341
Fig. 281 : Une chambre d'étudiant	341
Fig. 282 : Porte de chambre d'étudiant	341
Fig. 283 : Sīdī al-°Arbī - Plan et coupe	342
Fig. 284 : Plan de la chambre funéraire (Sīdī abdallāh)	344
Fig. 285 : La chambre funéraire – les arcs	344
Fig. 286 : Trompe et départ de la coupole	344
Fig. 287 : L'inscription de Sīdī °Abdallāh	346
Fig. 288 : Estampage des quatre dernières lignes de l'inscription	346
Fig. 289 : Lallā al-°Aġūla – le vestibule	350
Fig. 290 : Lallā al-°Aġūla – détail de la toiture	350
Fig. 291 : Lallā al-°Aġūla – la cour	350
Fig. 292 : Lallā al-°Aġūla – une coupole	350
Fig. 293 : Lallā al-°Aġūla – la salle funéraire	350
Fig. 294 : <i>al-ḥammām al-Kabīr</i> (Rās al-Ġabal)– la porte d'entrée	351
Fig. 295 : <i>al-ḥammām al-Kabīr</i> - la salle chaude	353
Fig. 296 : Rās al-Ġabal – plan du grand bain public	353
Fig. 297 : <i>Sābāṭ</i> au milieu du souk de Rās al-Ġabal	354
Fig. 298 : Le café morisque – la salle	356
Fig. 299 : Le café morisque – le vestibule d'entrée	356
Fig. 300 : Vues aériennes du site portuaire du Cap Zbīb	357
Fig. 301 : le contexte topographique de Mātlin	358
Fig. 302 : Le noyau " <i>al-balad</i> " de Mātlin – vue aérienne	360
Fig. 303 : Mosquée al-qasr de Mātlin-plan de la salle de prière	363
Fig. 304 : Mosquée al-qasr – le <i>miḥrāb</i>	364
Fig. 305 : Mosquée al-qasr – la salle de prière	364
Fig. 306 : Mātlin – la source " <i>°ayn al-balad</i> "	364
Fig. 307 : La localité de Rās al-Ġabal dans son contexte topographico-archéologique	367
Fig. 308 : Le noyau al-qasr – photo aérienne	369
Fig. 309 : L'évolution du tissu urbain de Rās al-Ġabal	370
Fig. 310 : Un <i>sābāṭ</i> surplombant la rue commerciale de Rās al-Ġabal	371
Fig. 311 : Rās al-Ġabal – Les monuments	372
Fig. 312 : Les matériaux de construction de Rās al-Ġabal -carte	373
<b>LE TERROIR DU DELTA DE LA MEDJERDA</b>	
Fig. 313 : °Awsaġa dans son cadre topographique	380
Fig. 314 : °Awsaġa – La façade principale d' <i>al-ġāma° al-qadīm</i>	382
Fig. 315 : °Awsaġa – <i>al-ġāma° al-qadīm</i>	382
Fig. 316 : °Awsaġa et ses environs d'après une photographie aérienne	383
Fig. 317 : °Awsaġa – <i>al-ġāma° al-qadīm</i> L'entrée principale et le minaret	383
Fig. 318 : Membrane et Henchir Zaouiet Benouna d'après l'ancienne édition de l' <i>AAT</i>	391
Fig. 319 : Anbalūna – essai de localisation	394
<b>AL-ĀLIYA ET SON TERRITOIRE</b>	
Fig 320 : Carte de situation d'al-°Āliya	395
Fig. 321 : Le contexte topographique d'al-°Āliya	396

Fig. 322 : Al- <sup>c</sup> Āliya aujourd'hui – Vue d'ensemble	398
Fig. 323 : Le minaret de la grande mosquée dominant le tissu d'al- <sup>c</sup> Āliya	399
Fig. 324 : La cour de la grande mosquée d' <sup>c</sup> Āliya	401
Fig. 325 : Mosquée d'al- <sup>c</sup> Āliya – l'inscription de fondation	403
Fig. 326 : La salle de prière – Le <i>miḥrāb</i>	404
Fig. 327 : La grande mosquée – Le minaret	404
Fig. 328 : Al- <sup>c</sup> Āliya – le noyau du XVII <sup>e</sup> siècle (carte)	410
Fig. 329 : Vue du village de Sīdī <sup>c</sup> Alī al-Šbāb prise du Sud	412
Fig. 330 : Carte des voies d'al- <sup>c</sup> Āliya et ses environs	413
Fig. 331 : Le mausolée de Sīdī <sup>c</sup> Alī al-Šbāb	413
Fig. 332 : La mosquée de Sīdī <sup>c</sup> Alī al-Šbāb	413
Fig. 333 : Un document d'archives sur la localité de Sīdī <sup>c</sup> Alī al-Šbāb et de sa mosquée	414
<b>TINĜA ET SES ENVIRONS</b>	
Fig. 334 : Carte de situation de Tinĝa	416
Fig. 335 : Photo aérienne de Tinĝa	419
Fig. 336 : Site (1) – Unité A (Tinĝa)	420
Fig. 337 : Site (1) – Unité B / Le marabout (Tinĝa)	420
Fig. 338 : Site (2) – Unité A' (Tinĝa)	421
Fig. 339 : Site (2) – Unité B' (Tinĝa)	421
Fig. 340 : Les restes d'une élévation au milieu du cimetière du site (Tinĝa)	422
<b>ENTRE BIZERTE ET CAP SERRAT</b>	
Fig. 341 : Carte de situation de Māṭir, de Saĝnān et du dj. Aškil	424
Fig. 342 : Photo aérienne du littoral entre Bizerte et Cap Serrat	426
Fig. 343 : Réseau des voies côtières à l'ouest de Bizerte (Photo aérienne)	427
Fig. 344 : Māṭir et ses environs à la fin du XIX <sup>e</sup> siècle d'après un document d'archives	430
Fig. 345 : Vue générale de Māṭir au début du XX <sup>e</sup> siècle	434
Fig. 346 : La carte des sites inventoriés dans la région de Māṭir par J. Peyras	435
Fig. 347 : La grande mosquée de Māṭir d'après une carte postale du début du XX <sup>e</sup> siècle	436
Fig. 348 : le souk des bestiaux de Māṭir d'après une carte postale du début du XX <sup>e</sup> siècle	436
Fig. 349 : Le plan de Māṭir en 1903	437
Fig. 350 : Duwwār al-guetma-Saĝnān / habitat dispersée	442
Fig. 351 : Une femme exposant sa production au bord de la voie (Saĝnān)	444
Fig. 352 : Boutique de vente de potterie (Saĝnān)	445
Fig. 353 : dj. Aškil – Vue aérienne	446
Fig. 354 : Une carrière à dj. Aškil	449
Fig. 355 : Le mont Aškil et lieu dit Za <sup>c</sup> rour d'après <i>l'AAT</i>	449
Fig. 356 : Sīdī Mas <sup>c</sup> ūd/1 (Dj. Aškil)	450
Fig. 357 : Sīdī Mas <sup>c</sup> ūd/2 (Dj. Aškil)	450

## VOLUME II

Fig. 358 : Image satellitaire du Nord de la Tunisie avec les principaux toponymes cités dans le texte	451
Fig. 359 : l'occupation du sol dans la région de Bizerte pendant la période préhistorique d'après les découvertes archéologiques	453
Fig. 360 : La carte de l'occupation du sol dans la région de Bizerte pendant la période punique (d'après les sources écrites et archéologiques)	456
Fig. 361 : La carte du peuplement dans la région de Bizerte pendant l'époque romaine (d'après les sources écrites et archéologiques)	459
Fig. 362 : Photo aérienne du site d'Utique (d'après <i>Itinéraire du savoir en Tunisie</i> , 1995)	468
Fig. 363 : L'évolution du delta de la <i>Maĝrada</i> (d'après Oueslati et al., 1987)	469

Fig. 364 : Répartition des <i>Zanāta/s</i> et des <i>Ṣanhāġa/s</i> au X <sup>e</sup> siècle (d'après L. Golvin, 1957)	492
Fig. 365 : La situation du mont Lanṣārīn et de la source dite "Aīn Laḥzīna"	528
Fig. 366 : Dj. Lanṣārīn, vue générale du site	529
Fig. 367 : La localisation de <i>ġabal ṣu'ayb</i> et <i>qal'at Qarsīna</i> d'après les sources écrites et les données archéologiques	530
Fig. 368 : Le contexte topographique du site <i>Sīdī Būšūša</i> .	531
Fig. 369 : la localisation de Ṣaṭfūra (Zatfoura sur la carte) d'après une carte de la fin du XIX <sup>e</sup> siècle (source : Département des cartes et des plans anciens / Bib. Nationale de Paris)	546
Fig. 370 : La localisation de Ṣaṭfūra selon J. Peyras	547
Fig. 371 : <i>Kūrat Ṣaṭfūra</i> pendant les premiers siècles du Moyen-Âge	564
Fig. 372 : <i>Iqlīm Banzart</i> entre la deuxième moitié du 5 <sup>e</sup> /XI <sup>e</sup> et la fin du 10 <sup>e</sup> /XVI <sup>e</sup> siècle	567
Fig. 373 : La troisième phase : <i>un sahel morisque</i>	569
Fig. 374 : Sabīḥa décore une poupée Signes et symboles d'une passée lointaine	577
Fig. 375 : Des poupées/statuettes de Sejnane Un savoir-faire qui remonte à l'aube de l'histoire	578
Fig. 376 : Coupe à triple compartiment - Sejnane	578
Fig. 377 : Une jarre de °Awsaġa - Forme et décor très proches de la poterie modelée des centres berbères de l'Afrique du Nord	579
Fig. 378 et 379 : Un plat récent de Saġnān (à gauche) imitant le décor d'un plat provenant de Raqqāda (à gauche)	579
Fig. 380 : La <i>ṣūšāna</i> de Rafrāf : Robe de mariée de style andalou/ Couleurs : violet, noir et rouge avec des fils en or et argent	586

## LISTE DES TABLEAUX

Tableau (1) : Les informations relatives à Bizerte et sa région, particulièrement, et à tout le Nord de l'Ifriqiya entre la <i>wilāya</i> de Mūsā b. Nuṣayr et l'avènement des Aghlabides (82-184 / 703-800)	478-480
Tableau (2) : Les ports de la région : des centres de course	510-512
Tableau (3) : Ṣaṭfūra à travers les sources arabes	540-542

## TABLE DES PLANS, DES CARTES ET DES PHOTOS

Fig. 1 : La carte de situation de la région de Bizerte dans la Tunisie actuelle	VI
Fig. 2 : L'un des feuillets de l'Atlas des Šarfi	24
Fig. 3 : Les installations côtières tunisiennes d'après une carte européenne (1837)	26
Fig. 4 : Un document d'archives traitant des installations hydrauliques de la ville de Bizerte	29
Fig. 5 : Carte de la région de Bizerte – Les lacs et les montagnes	35
Fig. 6 : Coupe à Šaṭṭ Māmī (Rās al-Jabal) à l'ouest de l'embouchure de l'O. Banī °Aṭā'	37
<b>BIZERTE ET SA BANLIEU</b>	
Fig. 7 : La carte de la ville de Bizerte à l'époque médiévale-Essai de restitution	45
Fig. 8 : Carte de situation de la ville de Bizerte et les deux <i>Manzils</i>	46
Fig. 9 : Plan de Bizerte à la fin du XIXe siècle d'après Perrier	47
Fig. 10 : Le vieux port de Bizerte – un croquis de la fin du XIXe siècle (d'après C <sup>t</sup> . Hannezo)	54
Fig. 11 : Le quartier al-Qšība d'après "la planta de Viserta (1613)"	55
Fig. 12 : Vue aérienne du quartier al-Qšība	56
Fig. 13: La Qšība d'après une carte postale de 1910	57
Fig. 14 : La courtine de la Qšība – photo prise du côté du fort rectangulaire	58
Fig. 15 : Le vieux port et al-Qšība - Croquis de Louis Salvator de 1897	60
Fig. 16 : Fort al-Qšība-La zone d'intersection entre le mur de la demi-lune et l'unité rectangulaire	62
Fig. 17: Fort al-Qšība – L'appareil du mur de l'enceinte – détail	62
Fig. 18 : Fort al-Qšība – Plan du rez-de-chaussée (d'après H. Bouita)	63
Fig. 19 : Fort al-Qšība – Façades maritime et principale (d'après H. Bouita )	64
Fig. 20 : Fort al-Qšība – Coupe (d'après H. Bouita) .....	64
Fig. 21 : Mosquée al-Qšība – Plan de situation	65
Fig. 22 : La façade extérieure sud	66
Fig. 23 : la salle de prière – colonne et chapiteau antiques	66
Fig. 24 : Le miḥrāb de la mosquée al-Qšība	67
Fig. 25 : Le tympan surmontant le miḥrāb	68
Fig. 26 : l'inscription de la mosquée al-Qšība	68
Fig. 27 : Le miḥrāb de la mosquée al-Qšība (détail)	68
Fig. 28 : Le minaret de la mosquée al-Qšība	69
Fig. 29 : La façade nord de la mosquée et de la <i>Qšība</i> d'après une carte postale de 1912	70
Fig. 30 : La façade nord de la mosquée et de la <i>Qšība</i> aujourd'hui	70
Fig. 31 : Mosquée al-Qšība – plan	71
Fig. 32 : Mosquée al-Qšība – coupe	71
Fig. 33 : Mosquée al-Qšība – essai de restitution	72
Fig. 34 : le quartier al-Qšība – le fort, la mosquée et l'habitat	73
Fig. 35: La situation de la casbah dans le tissu urbain de la ville de Bizerte	74
Fig. 36 : Le plan actuel de la Casbah	75
Fig. 37 : La courtine est de la Casbah	76
Fig. 38 : La courtine nord de la casbah – vue d'ensemble	77
Fig. 39 : La courtine ouest – la tour de la porte de la casbah	78
Fig. 40 : La tour d'angle nord-est et bāb al-ršāš (Bizerte)	78
Fig. 41 : Relevé de la porte unique de la Casbah	79
Fig. 42 : La casbah – vue de la courtine sud	80
Fig. 43 : La casbah – vue aérienne	80
Fig. 44 : Photo aérienne indiquant l'emplacement de la mosquée de la Casbah	81
Fig. 45 : Plan de situation de la mosquée de la Casbah	82
Fig. 46 : La façade principale de la mosquée de la Casbah	83
Fig. 47 : La situation de la médina dans le tissu urbain de la ville de Bizerte	84
Fig. 48 : La grande mosquée – plan de situation	85
Fig. 49 : La grande mosquée – la salle de prière	86
Fig. 50 : Grande mosquée – l'inscription du miḥrāb	87
Fig. 51 : Grande mosquée – le miḥrāb	87
Fig. 52 : Grande mosquée – la cour	89
Fig. 53 : Le minaret d'après une carte postale de la fin du XIXe siècle	91

## Glossaire des termes arabes et dialectaux

### -A-

*<sup>c</sup>ānil* : gouverneur d'une région

*<sup>c</sup>ataba* : seuil d'une porte

### -B-

*bāb* : porte

*baṭḥā'* : place publique

*buḥayra* : lac

*bayt al-ṣalāt* : salle de prière

*bayt al-mūna* : salle des provisions dans une maison traditionnelle

*baraka* : puissance spirituelle d'un saint

### -D-

*darb* : quartier

*dachra* : groupement d'habitats de nature campagnarde.

*dukkāna* : banquette

### -F-

*fath* : conquête arabe.

*fath<sup>c</sup>unwa* : conquête de vive force

*fatwā* : consultation jurisprudentielle

### -G-

*ḡāba* : littéralement le terme signifie le forêt mais dans les documents d'archives il désigne aussi les environs d'une localité.

*ḡābiya* : bassin

### -H-

*ḥarš* : grès : roche formée de grains de quartz agglomérés, employée dans la construction des toitures.

*ḥarāḡ* : impôt

*ḥūma* : quartier

*ḥuṭba* : discours

### -I-

*iqlīm* : district ou circonscription

*imām al-ḥuṭba* : personne qui fait le discours de la prière de vendredi

*'itāwa* : impôt



**-K-**

*kaḍḍāl* : pierre calcaire  
*karāma* : grâce probatoire d'un saint  
*kūra* : district, région ...

**-M-**

*maḡāl mutamaddin / mutaḥaḍḍīr* : espace urbain  
*maḡāl rīfī* : espace rural  
*maslak* : sentier  
*maḥara* : salle de douche dans un ḥammām  
*miḥrāb* : niche dans un édifice religieux indiquant la direction de la Mecque  
*minbar* : élément de la mosquée où l'imām donne le discours de vendredi  
*mizwala* : cadran solaire  
*mawḍīʿ* : localité. Ce terme est utilisé pour désigner une ville, un village, un bourg ...  
*muqaddim* : personne qui s'occupe d'une mosquée ou d'une zaouia.

**-N-**

*nḥāsa* : grand récipient en cuivre pour chauffer l'eau dans un ḥammām  
*nisba* : attribution (onomastique, ethnique...)

**-Q-**

*qaws* : littéralement est un arc, mais il est utilisé aussi pour désigner une porte à l'intérieur d'espace urbain séparant deux quartiers.  
*qibla* : direction de la Mecque  
*qubba* : Coupole

**-R-**

*raḥba* : place publique  
*riwāya* : histoire

**-S-**

*sabīl ou sbīl* : fontaine  
*saqīfa* : corridor  
*sāqiya* : canal d'eau  
*sūq / souk* : marché

**-T-**

*tirš* : sable de couleur jaunâtre en le mélangeant avec de l'eau, il devient un liant.  
*ṭarīqa* : confrérie

**-U-**

**ʿūd ʿar ʿār** : C'est le bois de genévrier, très utilisé à Mātīn et à Banī ʿAṭā'.

**-W-**

**wālī** : gouverneur de ville et représentant du pouvoir central

**-Z-**

**ziyāra** : déplacement collectif ou individuel à un lieu sacré. La grande *ziyāra* est souvent connue sous le nom de "**mawsim**".

# BIBLIOGRAPHIE

## 1- SOURCES MANUSCRITES ET DOCUMENTS D'ARCHIVES

\* Manuscrits de la *Bibliothèque Nationale de Tunis* :

Abū-l Hasan ‘Ali el Hawwārī, *Manāqib Awliyā’ madīna’ Tūnis*, n° 12544-18441-18555.

Ibn Rāšid al Gafšī, *al-Fā’iq fī ma’rifat al-aḥkām wa-l wathā’iq*, n° 6150-6151-6152-6153-6154-6117.

\* Archives du Château de Vincennes:

Ministère de la défense, Service historique de l’armée de terre : Documents relatifs à la Tunisie.  
(Voir le texte)

\* Aix-en-Provence :

Archives des photos aériennes de l’armée française (la photothèque de l’MMSH).

\* En Tunisie:

Archives générales du Gouvernement tunisien. (Voir le texte)

Archives des Biens de l’Etat. (Voir le texte)

## 2- SOURCES ARABES PUBLIÉES

**Abū al-‘Arab al-Qayrawānī (mort en 333h/944),**

*Ṭabaqāt ‘ulamā’ Ifriqiyya*, trad. Ben Cheneb, pub. De la Faculté des Lettres d’Alger, Paris 1915-1920.

**Abū al-Fidā’, ‘Imād al-Dīn (mort en 732h/1331)**

1-*Kitāb al-ḡuḡrāfiyā*, édition de Frankfurt sous direction de F. Suzkin, 1975.

2-*Géographie*, trad. Reinaud et Guyard, Paris 1848.

**Anonyme (un texte du 6<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> s.)**

1- *Kitāb al-istibṣār fī ‘aḡā’ib al-amṣār*, éd par S. Z. Abdelhamid, Alexandrie, 1958.

2- *L’Afrique septentrionale au XII<sup>e</sup> siècle de notre ère*, description extraite du *Kitāb al-istibṣār* traduite par E. Fagnan, ed. de F. Sezgin, Frankfurt, 1993.

**Al-‘Azīzī, Abū ‘Alī Maṣṣūr (mort vers la fin du 4<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> s.),**

*Sīra’ al-ustād Ġawḍar*, ed. par M. K. Ḥsīn et M. A-H. Ša’īra, le Caire, 1954.

**Al-Baġdādī, Šafiyy al-Dīn (mort en 739h/1338),**  
*Marāšid al-iṭṭilāʿ al-ā asmā' al-amkina w-al-Biqāʿ*, Liban, 1954.

**Al-Bakrī, Abū ʿUbayd (mort en 487h/1091),**  
1-*Kitāb al masālik wa-l mamālik*, édité et présenté par A. Van Leuven et A. Ferré, Tunis, 1992. [= *al-masālik* (1992)]  
2-*Description de l'Afrique septentrionale*, trad. De Slane, Alger, 1913.

**Al-Baladhurī, Abū-l ʿAbbās (mort en 279h/892),**  
*Futuḥ al-Buldān*, Liban 1988.

**Al-Burzulī, Abū-l Qāsim (mort en 841/1438),**  
*Fatāwā al-Burzulī, Ġāmiʿ masā'il al-Aḥkām li mā nazala mina-l qaḍāyān bi-l muftīn wa-l ḥukkām*, éd. par M. H. Hila, Dār al-Ġarb al-Islāmī, Beyrouth, 2002.

**Al-Dabbāġ, Abū Zayd (mort en 699h/1300),**  
*Maʿālim al-īmān fī maʿrifat ahl al-Qayrawān*, complété et annoté par al-Tannūhī (m. 839h), pub. par al-maktaba al-ʿatīqa, Tunis, 1993. (4 vol.)

**Al-Dāʿī Idrīs (mort en 872/1488)**  
*ʿUyūn al-aḥbār*, édition partielle de *Tārīḥ al-ḥulafā' al-fāʾimiyūn* par M. Yaalaoui, Dār al-Gharb al-Islami, Beyrouth, 1985.

**Al-Himyarī (9<sup>e</sup>/XV<sup>e</sup> s.),**  
*Al-Rawḍ al-Miʿtar fī ḥabar al-aqṭār*, ed. Ihsan Abbas, Librairie de Liban, 1975.

**Ibn ʿAbd-al Ḥakam (mort 257h/871),**  
*Futūḥ Miṣr*, Ed. Torrey, New Haven 1822.

**Ibn Abī Dīnār, Abū ʿAbdallāh (fin 11<sup>e</sup>/XVII<sup>e</sup> siècle),**  
*Al-Muʿnis fī aḥbār Ifriqiyya wa Tūnis*, ed. par M. Chammam, Tunis, 1967.

**Ibn Abī Liḥya al-Qafsī (1<sup>ere</sup> moitié du XVII<sup>e</sup> siècle),**  
*Nūr al-Armāš fī manāqib al-Qaššāš*, éd. par L. Issa et H. Boujarra, Tunis, 1998.

**Ibn al-Aṭīr, ʿIzz al-Dīn (mort en 555h/1160),**  
1- *Al-Kāmil fī al-Tārīḥ*, Dār Šādir, Beyrouth, 1982.  
2- E. Fagnan, *Annales du Maghreb et de l'Espagne*, Alger, 1901.

**Ibn ʿAzzūm, Abū-l Faḍīl (mort en 1009h/1601)**  
*kitāb al-Aġwiba*, éd. par M. H. Hila, Tunis, Beīt al-Hikma, 2004-2008. (8 vol.)

**Ibn Baškawāl, Abū-l Qāsim (mort en 578h/1183),**  
*Kitāb al-mustaġīṭīn bi-Llāh*, Madrid, 1992.

**Ibn Farḥūn, Burhān al-Dīn (mort en 799h/1396),**

*Al-Dībāğ al-Mudāhhab fī maʿrifat aʿyān al-maḏhab*, éd. par Maʿmūn al-Ġannān, Beyrouth, 1996.

**Ibn Fḏlallāh al-ʿUmarī (mort en 749h/1348),**

*Wasf Ifriqiya wa-l Andalus*, Ed. Par H.H. Abd al-Wahab, Tunis 1920.

**Al-Fursuṭāʿī, Abū-l Abbās al-Nafūsī (mort en 504h/1110)**

*kitāb al-qisma wa ʿuṣūl al-arḏayn*, éd. par M. Hassen, A. Mammou et H. Benwezdou, CPU, Tunis, 1999.

**Ibn Ḥazm al-Andalusī (mort 456/1063),**

*Ġamharaʿ ansāb al-ʿarab*, éd par E. Lévi-Provençal, 1948.

**Ibn Ḥawqal, Abū-l Qāsim Muḥammad (mort après 367h/977),**

1-*Kitāb ṣūrat al-arḏ*, éd. M. J. De Goeje, Brill, 1967. [=Ṣūrat]

2-*Configuration de la terre*, introd. et trad. J.H. Krames et G. Weit, Paris 1964.

**Ibn Ḥaldūn (mort en 808/1405-1406),**

1- *\*al-Muqaddima*, Dār al-Kutub al-ʿilmiyya, Beyrouth, s.d.

*\*Discours sur l'Histoire universelle (al-Muqaddima)*, traduit de l'arabe, présenté et annoté par Vincent Monteil, Sindbad, 3<sup>e</sup> édi., Paris, 1997.

2- *\*Tārīḥ al-ʿibar wa dīwān al-mubtadaʿ wa-l ḥabar fī aḥbār al-ʿarab wa-l aḡam wa-l barbar wa man ʿāsarāhum min dawī al-ṣultān al-akbar*, éd. Par Souheil Zakkar et Khalil Shahada, Bieiruth, 1988. [= *al-ʿIbar*]

*\*Histoires des Berbères*, traduite de l'Arabe par le baron De Slane, nouvelle édition publiée sous la direction de Paul Casanova, Paris 1978.

*\* Histoires des Berbères*, trad. De Slane, nouvelle édition publiée sous la direction de Mohand Oulhadj LACEB, Alger, 2001, 3 vol.

**Ibn al-Ḥūḡa, Ḥusayn (mort en 1145/1732)**

*Dayl baṣāʿir ahl al-Imān*, éd. M. Marmouri, Tunis, 1975.

**Ibn ʿIdārī, ʿAbdallāh al-Marrākuṣī (8<sup>e</sup>/XIV<sup>e</sup> s.),**

*Al-Bayān al-muḡrib*, Ed. Par G.S. Colin et L. Provençal, Beyrouth, 1988, 4 vol. [= *Al-Bayān*]

**Ibn al-Rāmī, Abū ʿAbdallāh Muḥammad (mort première moitié du 8<sup>e</sup>h/XIV<sup>e</sup>),**

*Al-iʿlān bi aḥkām al-bunyān*, éd. F. Ben Sliman, CPU, Tunis, 1999.

**Ibn Saʿīd, Abū al-Ḥasan al-Maḡribī (mort en 685h/1286)**

1-*Kitāb al juḡhrāfiā*, éd. par Ismāʿīl al Arabī, Alger, 1982.

2-*Al Muḡrib fī huliya al Maḡrib*, éd. Par Ch. Dhayf, Egypt, 1964.

**Ibn al-Šabbāṭ al-Tawzarī (mort en 681h/1282)**

*Fath Ifriqiya wa-l Maḡrib min ḥilāl kitāb ṣilat al-samṭ wa samṭ al-marṭ fi-l faḥr al-muḥammadī*, éd. par Kh. Chebbi, CAR, Tunis I, 1977.

**Ibn al-Šammā<sup>c</sup>, Abū<sup>c</sup> Abdallāh Muḥammad (9<sup>e</sup>/XV<sup>e</sup>),**

*Al-Adilla al-bayyina al-nūrāniyya fi mafāḥir al-dawla al-Ḥafsiyya*, ed. par T. Maamouri, Tunis, 1984.

**Ibn Qunfuḍ, Abū-l Abbās Aḥmad (mort en 810/1407-1408)**

*Uns al-faqīr wa<sup>c</sup> izz al-ḥaqīr*, éd. M. al-Fasi et A. Faure, Rabat, 1965.

**Idrīs, Imād al-Dīn al-Dā<sup>c</sup>ī (mort en 872/1488)**

1- *Tārīḥ al-dawla al-fāṭimiyya bi-Maġrib min Kitāb<sup>c</sup> uyūn al-aḥbār wa funūn al-ātār* (Tome V), éd par F. Dachraoui, Tunis, 1979.

2- *Tārīḥ al-ḥulafā' al-faṭimiyyūn bi-l Maġrib min Kitāb<sup>c</sup> uyūn al-aḥbār*, éd par M. Yaalaoui, Beyrouth, Dār al-Ġarb al-Islāmī, 1985.

**Al-Idrīsī, al-Šarīf (mort en 560h/1166),**

1- *Nuzhat al-muštāq fi iḥtirāq al afāq*, texte arabe publié par l'Institut Universitario Orientale di Napoli et l'Institut Italiano per il Medio ed Estremo Oriente, s.d. [=Nuzha]

2- *Idrīsī, la première géographie de l'Occident*, trad. de l'Arabe du chevalier Pierre-amedee Jaubert, revue par Anneliese Nef ; présentation, notes, index, chronologie et bibliographie par H. Bresc et A. Nef, Paris, 1999.

3- *Uns al-muhaġ*, éd. en fac-similé, F. Sezgin, 1984.

**Yyād al-Sabtī, al-Qāḍī Abū-l Faḍil (mort en 544/1149),**

1- *Tartīb al-madārik wa taqrīb al-masālik li-ma<sup>c</sup>rifa<sup>t</sup> a<sup>c</sup>lām maḍhab Mālik*, éd. par Békir, Beyrouth, s.d. (2 vol.)

2- *Biographies aglabides extraites des Madārik du Cadi Yyād*, Édition critique avec introduction et index par M. Talbi, Pub. de l'Université de Tunis, 1968.

**Magdiš, Maḥmūd (1228h/1813)**

*Nuzhat al-anzār fi<sup>c</sup> aġā'ib al-tawārīḥ wa-l aḥbār*, éd. par A. Zouari et M. Mahfoudh, Beirouth, 1988, 2 vol..

**Al-Mālikī, Abū Bakr (5<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> s.)**

1- *Riyāḍ al-nufūs*, édité par T. Baccouch et A. Matoui, Tunis, 1991, (=Riyāḍ)

2- Traduction partielle de H-R Idris dans la *Revue des Etudes islamiques*, t. XXXVII, 1, 1969, p. 134.

**Al-Maqrīzī, Taqiyy al-Dīn (mort en 845h/1441)**

*Kitāb al-muqaffā al-kabīr, trāġim maġribiyya wa mašriqiyya min al-fatra al-Ġubaydiyya*, sélectionnées et annotées par M. Yaalaoui, Dār al-Gharb al Islami, Beyrouth, 1987.

**Al-Marrākushī, Abd al-wāhid (mort en 647h),**

1- *Al-Mu<sup>c</sup>ġib fi talḥīs aḥbār al-Maġhrib*, Ed. Muhammad sa<sup>c</sup>īd al-<sup>c</sup>ariyān, Caire 1963.

2- *Histoire des Almohades*, Trad. Fagnand, Alger 1893.

**Al-Muqaddasī, Šams al-Dīn (mort en 378h/988),**

*Aḥsan al-taqāsīm fi ma<sup>c</sup>rifat al-aqālim*, éd. M. J. De Goeje, Brill, 1967.

**Al-Nu<sup>c</sup>mān, al-Qāḍī (mort en 363/973),**

1- *Kitāb al-Mağālis wa-l Musāyarāt*, éd. par H. Féki, I. Chabbouh et M. Yaalaoui, Tunis, 1978.  
2- *Ifṭitāḥ al-da<sup>c</sup>wa*, éd. par F. Dachraoui, Tunis-Alger, STD, 1986.

**Al-Nuwayrī, Šihāb al-Dīn (mort en 733/1333),**

1- *Nihāyat al-Arab fī funūn al-adab*, éd. par Ḥ. Naṣṣār et A. Ahwānī, Caire, 1983. 31 vol.  
2- Traduction française de quelques parties de la *Nihāya* par De Slane dans *Histoire des Berbères*, 1978. (voir Ibn Ḥaldūn)

**Al-Qafṣī, Ibn abī Liḥya al-Murābiṭ (mort en 1031/1622)**

*Nūr al-armāš fī manāqib al-Qaššāš*, éd. critique H. Boujarra et L. Aissa, Tunis, 1998.

**Al-Qalqašandī (mort 821/1418),**

*Subḥ al-A<sup>c</sup>šā*, Caire, 1913-1919.

*Nihayat al-arab fī ma<sup>c</sup>rifat ansab al-<sup>c</sup>arab*, éd. par I. Al-Abyari, al-Qahira, 1959.

**Al-Raqīq al-Qayrawānī (4<sup>e</sup>/X<sup>e</sup>),**

*Tārīḥ Ifriqiya wa-l Mağrib*, éd. A. Zaydan et E. Moussa, Beyrouth, 1990.

**Al-Rāšidī, Abū Ḥafṣ (9<sup>e</sup>/XV<sup>e</sup>),**

*Ibtisām al-ğarūs wa wašyu al-ṭurūs fī manāqib Sīdī Ahmad b. <sup>c</sup>Arūs*, éd. en fac-similé, Tunis, 1303h (1885).

**Al-Tamgarūtī (mort en 1003h/1593),**

*Al-Nafḥa al-Miskiyya fī al-Sifāra al-Turkiyya*, relation d'une ambassade marocaine en Turquie 1589-1591, traduite et annotée par le Lieutenant-Colonel Henry DE CASRIES (1929), Pub. Of the Institute for the History of Arabic-Islamic Science by Fuat Sezgin, Islamic Geography, vol. 188, Frankfurt, 1994.

**Al-<sup>c</sup>Uḍrī, Abū-l Abbās (mort en 478/1086)**

*Taršī<sup>c</sup> al-aḥbār*, pub. par Abdel Aziz al-Ahwānī : *Fragmentos geografico-historicos de al-masālik ilā ġamī<sup>c</sup> al-mamālik*, Madrid, 1965.

**Al-Ya<sup>c</sup>qubī, Abū-l <sup>c</sup>Abbās (mort vers 284/897),**

1- *Al-Buldān*, éd. M. J. De Goeje, Brill, 1967.

2- *Les pays*, trad. Par Gaston Weit, Le Caire 1937.

**Yaḳūt, Šihāb al-Dīn al-Ḥamawī (mort en 682h/1283)**

*Mu'jam al-Buldān*, éd. par al-Jundi, Beyrouth, s.d. .

**Al-Sarrāğ, al-Wazīr (mort en 1149/1736),**

*Al-Ḥulal al-sundusiyya fī-l aḥbār al-tūnisiyya*, éd. par M.H. Hila, Beyrouth, 1984.

**Al-Zarkašī Ibn <sup>c</sup>Abdallāh Muḥammad (mort après 932/1526)**

1- *Tārīḥ al-dawlatayn al-Muwaḥḥidiyya wa-l ḥafṣiyya*, éd. par M. Madhour, Tunis, 1966.

2- L. Fagnan, *Chronique des Almohades et des Hafsides*, Constantine, 1985.

### 3- LES SOURCES OCCIDENTALES

En plus des ouvrages et des documents datant des époques antique, médiévale et moderne, nous considérons comme des sources occidentales, les relations de voyage et les missions des premiers archéologues et voyageurs européens de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

\* AFRICAÏN (Léon l'), *Description de l'Afrique*, Nouvelle Ed. Traduite de l'italien par A. Epaulard, Paris 1981.

\*AVIGNAC (A), Tunis-Bizerte-Carthage, *Le Correspondant* 1896, t. CLXXXIV, 1896, p 40-67.

\*BARILLON (E), *Cinq semaines en Tunisie*, Grenoble, 1896.

\* BERNARD (M), *De Tunis à Alger*, Paris, 1893.

\*BOSIO et LANFREDUCCI, *Costae e discorsi di Barbaria*, Malte, 1587. Traduction de Ch. Monchicourt et P. Grandchamp, in *R. Af*, n° 325, 1925, p. 415-483.

\*CANAL (J), « La Tunisie pittoresque (Bizerte) », dans *Bulletin de la Société Géographique d'Oran*, 1892, p. 97-261/313-336/419-434.

\*CAGNAT (R) et SALADIN (H), *Le voyage en Tunisie*, éd. par F. Baratte, Paris, CTHS, 2005.

\*CANAVAGGIO (A), *Notices sur Porto-Farina*, Paris, s.d..

\*CARTON (Dr), *De la Khoumirie au Djerid*, 1894.

\* CASTAING (R), *Bizerte les souvenirs du passé*, Paris, 1900.

\* COLLECTIF, « Le nouveau port de Bizerte », dans la *Revue de Deux Mondes*, Septembre 1902, p. 75-107.

\*COPPIN (R.P.Jean), *Voyages faits en Turquie, la Thébàïdes et la Barbarie*, 1686, Lyon.

\* DAPPER (D), *Description de l'Afrique*, Amsterdam, 1687.

\* DE LA FAY (J-B), *Etat des royaumes de Barbarie, Tripoly, Tunis et Alger*, Rouen, 1703.

\*DELECRA (Z), « Bizerte port franc », dans *Revue Tunisienne*, 1900, p. 357-371.



\*DE PARADIS (Jean-Michel Venture), *Tunis et Alger au XVIII<sup>ème</sup> siècle*, Mémoires et observations rassemblés et présentés par Joseph Cuoq, Paris, 1893.

\*DE TASSY (L), *Histoire des Etats barbaresques qui exercent la piraterie*, 1757, Paris. (2vol.)

\*DEYM (L), *La genèse de Ferryville (l'arsenal de Bizerte et le régime immobilier en Tunisie)*: Rapport à la société d'économie politique et d'économie sociale de Lyon, Bonnaviat, Lyon, 1902.

\* DOLOT (G), « Bizerte tête de ligne en Tunisie », dans *Bull. Soc. Geog. Com.*, Paris, 1910, p. 388-399

\*ELLYATT (R), *Brève description du royaume de Tunis*, Biblioteca Palatina de Parme (24 folios). Cité par Pignon (Jean), « Un document inédit sur la Tunisie au début du XVII<sup>e</sup> siècle », in *CT*, n° 33, 34, 35, 1961, p. 109-203.

\* ERSILIO (M), *Di alcuni trattati tra I ribelli di Corsica, La porta e il Bey di Tunisi (1743-1744)*, Estratto dall'Archivio Storico di Corsica, Varese, 1925.

\* ESPERANDIEU (Cap.), « Bizerte », dans *RCM*, 1900, p. 881-883/911-914/933-937.

\* FRANK (L), « Description de la régence de Tunis », dans *L'Univers Pittoresque (Afrique 7)*, Paris, 1850.

\* GASTON (B), *Promenades archéologiques en Algérie et en Tunisie*, Tunis, 1895.

\*GAUCKLER (M), « Sur les trouvailles au cours de construction de l'arsenal maritime de Sidi Abdallah, au sud du golfe de Bizerte », dans *BCTH*, 1902.

\*GINESTOUS (G), *Aperçu sur la géographie physique de la Tunisie*, Tunis, 1908.

\*GIRARD (B), « La Tunisie-Bizerte », dans *Bulletin de la Société de géographie et du Commerce de Bordeaux*, n° 6, 1882, pp. 172-175.

\*GODEFROY (Le P.), *Etat des royaumes de Barbarie*, Rouen, 1703.

\*GORTAMBERT (R), *La régence de Tunis*, Paris, 1863.

\*GRANDCHAMP (Pierre), *La France en Tunisie au XVII<sup>e</sup> siècle : Inventaire des archives du consulat de France à Tunis de 1582 à 1705*, Tunis, 1920-1933. (10 vol.)

\*GRANAT (O), « Le lac et le port de Bizerte », dans *Bulletin de la Société de géographie et du Commerce de Bordeaux*, 1893, p.363-368.

\*GUÉRIN (V), *Voyage archéologique dans la régence de Tunis*, Paris, 1862. (2vol.).

\*GUILLOCHON (L), « Les cultures horticoles indigènes à Porto-Farina », un Extrait du *Bulletin de la Direction de l'Agriculture du Commerce et de la Colonisation*, 1<sup>e</sup> trimestre, 1903.

\* HANNEZO (G. Commandant),  
1904-05 « Bizerte », in *RT*.  
1906 « Mateur 1882-1883 », in *RT*, pp. 109-116.

\* HERRISSON (M), *Relation d'une mission archéologique en Tunisie*, Paris 1881.

\* HUGON (H), « Une mission topographique à Tunis en 1808 », dans *RT*, 1903, p369-376.

\* KERATRY (C), *A travers le passé : Souvenirs militaires*, Paris, 1897.

\* LALLEMAND (Ch),  
1890 *Tunis et ses environs* (cent cinquante aquarelles tirées en couleur), Paris.  
1892 *La Tunisie pays de protectorat français*, Paris.  
1893 *Vingt jours en Tunisie*, Paris.

\* LORIN (H), *Promenade en Tunisie*, Paris, 1893.

\* LOTH (G),  
1899« Tunis sous la dynastie des Hafsides », *R. Ency.*, t. IX, pp 261-265.  
1903 *La Tunisie, son histoire, ses villes, ses monuments et ses cités anciennes*,  
Tunis.

\*LUDIWIG SALVATOR (E), *Bizerte son passé son présent et son avenir*, Paris, 1900.

\*MAGGILL (Th), *Nouveau voyage à Tunis*, Paris, 1815.

\*MARMOL CARVAJAL, *L'Afrique de Marmol*, trad. De Nicolas Perrot sieur d'Alancourt divisée en trois volumes et enrichie des cartes géographiques de M. Sanfon, Paris, 1667.

\*MARX (L), « Bizerte son passé et son avenir », dans *Bull.MSAf*, 1898, p 39-56.

\* MAS LATRIE (L.de), *Traité de paix et de commerce concernant les relations des Chrétiens avec les Arabes de l'Afrique septentrionale au Moyen Age*, Paris, 1866.

\* MAUMMEMÉ (Ch), « Bizerte et son nouveau port », dans *Annales de Géographie*, 1894-95, p. 464- 479.

\*PELLISSIER (E), *Description de la régence de Tunis*, Paris, 1853.

\*PEYSONNEL (J-A), *Voyages dans les régences de Tunis et d'Alger*, présentation et notes L. Valensi, Paris, 1987.

- \*PIESSE (L), *Algérie et Tunisie*, Paris-Hachette, 1888.
- \*PLINE (l'Ancien), *Histoire Naturelle*, Livre V, texte établi, traduit et commenté par J. Desanges, Paris, 1980.
- \*PLINE (Le Jeune), *C. Plini Caecili Secundi Epistularum libri novem, Epistularum ad Traianum liber, Panegyricus*, 1903.
- \*PRIMAUDAIE (E. De La), « Description de Tunis et de Bizerte, suivie d'observations sur les mœurs et les coutumes des Arabes, faite l'année de la prise de ces deux villes par le sérénissime seigneur Don Juan d'Autriche », dans Documents inédits sur l'histoire de l'occupation espagnole en Afrique (1506-1574), *R. Af*, juillet 1877, n° 124, p. 289-294.
- \* RUFFINO (B) : voir *infra* P. Sebag (1971)
- \*SALVATOR (A. Louis), *Bizerte dans son passé, son présent et son avenir*, Prague, 1897.
- \* SALVAGO (J. B.), *Africa overo Barbaria*, Venise, 1625. Texte traduit par P. Grandshamp, « une mission délicate en Barbarie au XVII<sup>e</sup> siècle », dans *Rev. Tun.*, T. XLIV, 1937, p. 299-501.
- \*SCHAW (M-D), *Voyages*, traduit en français chez Jean Neaulme, La Haye, 1743.
- \* SOMBRUM (N), « Notes sur la Tunisie », dans *Bulletin de la Société Géographique de Bordeaux*, 1878, p65-67/161-165/212-216.
- \* THÉVENOT (J), « Voyages en Tunisie au XVII<sup>e</sup> siècle : l'escale de Jean Thévenot (9mars – 30 mars 1659) », texte présenté par P. Sebag, dans *IBLA*, n°145, 1980, p. 47-78.
- \* TISSOT (Ch), *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, Paris, 1884 (3vol.).
- \* VARINO (A), *Le pays du Bey*, Paris, 1900.

#### 4- LES ÉTUDES

ABDULWAHAB (H-H),

- 1937 « Un tournant de l'histoire aghlabite : l'insurrection de Mansour Tonbodhi, seigneur de la Mohammadia », *RT*, XXXI-XXXII, 1937, p. 343-352.
- 1966 *Waraqāt 'an-il ḥaḍāra el 'arabiyya bi 'Ifriqiyya (études sur certains aspects de la civilisation arabe en Ifriqiyya)*, Tunis.  
*Khulasat tārīkh Tūnis*
- 1973 « Coup d'œil général sur les apports ethniques étrangers en Tunisie », rééd. dans M. De Epalza et R. Petit, *Études sur les moriscos andalous en Tunisie*, p.
- 1990 *Kitāb al-'umr fī-l muṣannafāt wa-l mu'allifīm al-tūnisiyyīm*, éd. de Beyrouth, 1990, p. 614-615.

- ABULAFIA (D),  
 1993 "A tyrrhenien triangle Tuscany, Sicily, Tunis 1276 1300", in *Commerce and Conquest in the Mediterranean Sea, 1100-1500*, VII, p. 53-75.
- AISSA (L),  
 2001 *al-muḍāʿafāt al-siyāsiyya wa-l iḡtimāʿiyya li al-taṣawwuf bi-Bilād al-Maḡrib min al-qarn al-<sup>c</sup>āšir ilā al-qarn al-sāba<sup>c</sup> ašar: dirāsa fi al-tārīḥ al-iḡtimāʿī al-muqārin*, Doctorat d'Etat, Tunis (texte dactylographié).
- AJJEBI (H),  
 2002 *Waṭan Māṭir: našʿat madīna wa mudawwanat a<sup>c</sup>lām w m<sup>c</sup>ālim*, Tunis.
- AMRI (N),  
 2000 "Wālī et awliyā' dans l'Ifriqiya « médiévale ». De l'activité originelle d'une notion aux modalités historiques de son activation", in *SI*, 90, 23-36.  
 2001 "La gloire des saints. Temps du repentir, temps de l'espérance au Maghreb « médiéval » d'après une source hagiographique du VIII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle", in *SI*, 93, p. 133-147.
- ANNABI (H) [sous direction],  
 1995 *Itinéraires du savoir en Tunisie*, Paris.
- AOUATTAH (A),  
 1995 « Anthropologie du pèlerinage et de la sainteté dans le maraboutisme marocain », dans *IBLA*, n° 175, p. 31-54.
- AOUDI (R),  
 1996 « naqā'is asbilat madinat Banzart », *Africa*, XVI, p. 89-105.  
 1997 Stèles funéraires tunisoises de l'époque hafside (628-975/1230-1574), Tunis, INP. (2 vol.)
- ARCAS CAMPOY (M),  
 1971 « El iqlīm de Lorca, contribució al estudio de la divisió administrativa y de los itinerarios de al-Andalus », *Cuadernos de Historia del Islam*, 3, pp. 83-95.
- ASIN PALACIOS (M),  
 1944 *Contribució a la toponimia àrabe de España*, 2 éd., Madrid-Granada.
- BAHRI (F),  
 2003 « Qašr al-<sup>c</sup>Āliya. Rapport de fouilles: 1<sup>ère</sup> partie », *Africa (séances scientifiques)*, I, p. 31-70.  
 2004 « Qašr al-<sup>c</sup>Āliya: façade Nord. Fouilles (1998 et 2002) et Restaurations (2001-2002) », *Africa (séances scientifiques)*, II, p. 53-138.
- BALFET (H)  
 1953 « Note sur le façonnage des poteries préhistoriques », *Bulletin de la Société de Préhistoire française*, vol. 50, p. 4.

- BASSET (R),  
 « Kutāma », *EI*, V, p. 544-545.
- BAZZANA (A),  
 1978 « Les villages désertés de l'Espagne orientale : état présent et perspectives d'une recherche archéologique », *Archéologie médiévale*, 8, pp. 165-223.  
 1979 « Premiers éléments d'une carte archéologique du Sharq al Andalus », *Archéologie médiévale*, 10, pp. 309-331.  
 1983 « Contribution à une définition de la notion d'habitat perché : quelques données archéologiques », in : *Etudes sur l'habitat perché (réunies par P. FLATRES et X. de PLANHOL)*, Université de Paris-Sorbonne, pp. 35-61.  
 1983-1986 « Chronique d'archéologie médiévale et islamique », *MCV*, XIX, pp. 521-548.  
 1992 *Maisons d'al-Andalus, habitat médiéval et structures du peuplement dans l'Espagne orientale*, Casa de Velásquez, Madrid.
- BAZZANA (A), GHUICHARD (P),  
 1978 « Un important site refuge du haut Moyen Age dans la région valencienne le *despoblado* du Monte Mollet », *MCV*, 14, pp.485-501.  
 1978 « Les tours de défense de la huerta de Valence au XIIIe siècle », *MCV*, 14, pp.73-105.  
 1980 « Note sur la localisation du château de Viella (Valencia) », *MCV*, 16, pp. 437-441.  
 1981 « Irrigation et société dans l'Espagne musulmane », in : *L'homme et l'eau en Méditerranée et au Proche Orient*, I, Travaux de la Maison de l'Orient, n°2, Lyon, pp. 115-140.  
 1986 « Pour une archéologie extensive », in : *Histoire et archéologie de l'habitat médiévale*, p. 175-184.  
 1988 « Archéologie extensive dans la région valencienne », in : *CASTUM 2 : Structures de l'habitat et occupation du sol dans les pays méditerranéens les méthodes et l'apport de l'archéologie extensive* (Paris 12-15 novembre 1984), Rome-Madrid, p. 3-28.
- BAZZANA (A), GHUICHARD (P), SEGURA MARTÌ (J),  
 1982 « Du hisn musulman au castrum chrétien : le château de Perpunchent (Lorque, province d'Alicante) », *MCV*, 18, pp. 449-469.
- BELKHIR (M) et autres,  
 1985 Lac de Bizerte : étude physico-chimique, *Rapports et Documents*, n°3, 1985 p. 7.
- BEN AMMAR (F),  
 1983 *Ghar el-Melh : Approche analytique, intervention sur le tissu urbain*, Thèse 3 cycle (INAAU).

- BEN BAAZIZ (S),  
 1990 Le problème de l'eau dans l'Antiquité dans la région de Bizerte, in *l'Afrique dans l'Occident romain, Ier siècle av. J-C. – IV è siècle ap. J. C. (Actes du collque organisé par l'Ecole Française de Rome sous le patronage de l'Institut national d'archéologie et d'art de Tunis, Rome 3-5 décembre 1987)*, p. 203-212.
- BEN HAMMED (H),  
 1974 *Bizerte à travers les ages*, imp. Al-Ḥayāt, Bizerte.  
 2000 *Bizerte 1900-1950 à travers les cartes postales*, éd. Alif, Tunis. (Ouvrage bilingue arabe et français).
- BEN JAAFAR (E),  
 1984 *Les noms des lieux de Tunisie, racines vivantes de l'identité nationale*, éd. CERES, Tunis.
- BEN MOHRA (A) et BOUKHRIS (M-H),  
 1980 *Système de formation urbain : Ras el-Jabal*, thèse 3eme cycle, ITAAUT, Tunis.
- BENUMEYA (R. G.),  
 1953 *Andalucismo Africano*, Madrid.
- BEN SALEM (M),  
 1996 *Le sahel de Bizerte : cartographie de l'occupation du sol et de sa dynamique*, thèse de D.R.A., Université de Tunis. (dactylographiée)
- BEN TAHAR (J),  
 2000 « al-mallākūn wa-l mutasawwiġūn fī madīnat Banzart fī awāsiṭ al-qarn al-tāsa<sup>c</sup> ʿašar », dans *RHM*, n° 97-98, p. 22-32.
- BERARDI (R),  
 1979 « Espace et ville en pays de l'Islam », in D. CHEVALIER (dir), *L'espace social de la ville arabe*, pp. 99-123.  
 1980 « Signification du plan ancien de la ville arabe », in : A. BOUHDIBA et D. CHEVALIER, *la ville arabe dans l'Islam*, Tunis, pp. 165-192.
- BERQUE (J),  
 1953 « *Qu'est-ce qu'une tribu nord-africaine* », I, Paris.
- BERTRAND (M), CRESSIER (P),  
 1983 « Irrigation et aménagement du terroir dans la vallée de l'Andarax (Almería) : les réseaux anciens de Ragol », *MCV*, 21, pp. 115-135.
- BESCHAOUCH (E),  
 1986 « De l'*Africa* latino-chrétienne à l'*Ifriqiya* arabo-musulmane : questions de toponymie », dans *C.R.A.I.*, p. 530.  
 1987 « Hībūn ʿalā al-qanal », in *Bizerte à travers l'histoire*, I, p. 29-35.

- 2001 « Sur la fixation définitive à el-Alia, non loin d'Utique, de l'emplacement d'Uzalis, cité d'accueil des premières reliques, en Occident, du protomartyr Saint-Étienne », dans *CRAI*, fasc. IV, p. 1525-1532.
- BIANQUIS (Th),  
 1999 « L'espace politique des Fatimides », dans M. Barrucand (éd.), *L'Égypte fatimide, son art et son histoire*, Paris, p. 25.  
 2000 « Les pouvoirs de l'espace ismaïlien », dans Garcin (éd.), *États, sociétés et cultures du monde musulman médiéval*, t.1, Nouvelle Cléo, Paris, p. 81-117.
- BLACK (J),  
 1997 *Maps and History, Constructing Images of the Past*, London.
- BOLENS (L),  
 1974 *Les méthodes culturelles au Moyen Âge d'après les traités d'agronomie andalous : traditions et techniques*, Genève (reproduit dans *Agronomes andalous du Moyen Âge*, 1981)
- BONNASIE (P),  
 1975-76 *La Catalogne du milieu du Xe à la fin du XIe siècle*, Toulouse, 2 vol.
- BONNIARD (A),  
 1925 Bizerte et sa région, *Ann. G.*, pp. 133-145.
- BONNIARD (F),  
 1934 *Bizerte : Le Tell Septentrional*, Paris.
- BONO (S),  
 1979 « Documents italiens sur la Reconquête musulmane de Tunis (1574) », *Actes du premier congrès d'histoire et de la civilisation du Maghreb*, éd. CERES, II, p. 29-35.
- BONTE (P),  
 1998 *L'Emirat de l'Adrar. Esquisses historiques*, Nouakchott.
- BOSCH VILÀ (J),  
 1963-64 « Notas de toponimia para la historia de Guadalest y su valla », dans *Miscelânea de estudios àrabes y hebraicos* (Granada), 12, p. 47-74.
- BOSIO (L),  
 1984 *La Tabula Peutingeriana, una descrizione pittorica del mondo antico*, stampato by Maggioli Editore, Italia.
- BOUITA (H),  
 1992a « La grande mosquée de Bizerte », *IBLA*, n° 170, p.225-233.  
 1992b *Bizerte : les monuments islamiques*, Beït el Hikma, Tunis.  
 1989 « Notes sur le fort espagnol de Bizerte », *IBLA*, 163, p. 69-79.  
 1996 « Manzil Abd al-Raḥmān et Manzil ġmīl : al-tārīḥ wa-l ma'ālim », dans *Bizerte à travers l'histoire*, Actes du colloque annuel de l'histoire de Bizerte (1993-1994), p. 129-143.

- BOUROUBA (R),  
1982 *Abd al-Mu'min flambeau des Almohades*, 2<sup>e</sup> éd., Reghaia.
- BOUYAHIA (Ch),  
1972 *La vie littéraire en Ifriqiya sous les Zirides*, Tunis, S.T.D..
- BRAHIMI (D),  
1973 « Quelques jugements sur les maures andalous dans les régences turques au XVII<sup>e</sup> siècle », *Recueil d'études sur les moriscos andalous en Tunisie*, Madrid, p. 135-149.
- BRAQUEHAYE (Ch),  
1904 « La prise et le pillage de la ville de Tunis les 20 et 21 juillet 1535 », *RT*, 1904, p. 181-186.
- BRAUDEL (F),  
1958 « Histoire et sciences sociales, la longue durée », *Annales*, p. 738.  
1980 *LA Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris.
- BRUNET (R),  
1992 *Les mots de la géographie*, Reclus-La documentation française, Montpellier-Paris.
- BRUNSCHVIG (R),  
1936 *Deux récits de voyage inédits en Afrique du Nord au XV<sup>e</sup> siècle : 'Abdalbasit B. Halil et Adorne*, Paris.  
1940 *La Berbérie Orientale sous les Hafsides*, Paris.
- CABESTANY (J),  
1967 *Expansió catalana per la Mediterrània*, Barcelona.
- CAHEN (C),  
1970 *L'Islam des origines au début de l'empire ottoman*, Paris.  
1981 *Introduction à l'histoire du monde musulman médiéval VIIe –Xve siècles, Méthodologie et éléments de bibliographie*, Paris.  
1982 « la communauté rurale dans le monde musulman médiéval », in : *Les communautés rurales, Recueils de la Société Jean Bodin*, XLII, 3 partie : Asie et Islam, Paris, pp.9-27.  
« kharādj », in *EI<sup>2</sup>*, IV, p. 1062-1066.
- CAILLÉ (J),  
1949 *La ville de Rabat jusqu'au protectorat français, histoire et archéologie*, Paris. (3vol)
- CAMBUZAT (P. L.),  
1971 *L'évolution des cites du Tell en Ifriqiya du VII<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> s.*, Alger.



- CAMPS (G),  
 1983 « Comment la Berbérie est devenue le Maghreb arabe », *ROMM*, p.  
 1987 *Les Berbères*, Paris.  
 1992 *L'Afrique du Nord au féminin*, Paris.
- CASTEX (J), COHEN (J-C) et DEPAULE (J-C)  
 1995 *Histoire urbaine, anthropologie de l'espace*, CNRS, Paris.
- CAYMAZUGLU (Y),  
 2003 « Tūnis min ḥilāl “Kitāb Baḥriyya” li al-raḥḥāla al-turkī “Piri Reis” fī al-qarn al-sādis ʿašar », in *RHM*, n° 110, Janv. 2003, p. 279-291.
- Centre d'Arts Tunisiens de Bizerte,  
 s.d. *Arts traditionnels de la région de Bizerte*, Ministère de l'Economie Nationale.
- CHADLI (A),  
 1989 *Al-Tasawwuf wa-l mujtamaʿ, namādhij min al-qarn al-ʿāshir al-hijrī*, éd. Université Hassan II, Sala.
- CHELBI (F),  
 1987 « prospection archéologique dans la région de Bizerte (Année 1986) », *REPPAL*, p. 71-115.
- CHELHOD (J),  
 1978 « ḳabila », *EI*<sup>2</sup>, IV, p. 348-350.
- CHELLI (Z),  
 1996 *La Tunisie au rythme des cartes géographiques*, éd. C.E.R.E.S., Tunis.
- CHEVALIER (R ),  
 2000 *Lecture du temps dans l'espace, topographie archéologique et historique*, ed. Picard, Paris.
- CINTAS (P),  
 1963-64 « La ville punique de Ras Zebib et la localisation de Tunisa », dans *BAC*, p. 156-168.
- CLEUZIOU (S), DEMOULE (J-P),  
 1980 « Enregistrer, gérer, traiter les données archéologiques », in : *L'Archéologie Aujourd'hui* (A.SCHNAPP), Paris.
- COLLECTIF,  
 2000 *Ifriqiya – Treize siècles d'art et d'architecture en Tunisie*, Déméter & Edisud, Tunis & Aix-en-Provence.
- COLLECTIF,  
 1995 *Itinéraires de France en Tunisie – du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> s.*, Marseille.

- COLLECTIF,  
1973 *Actas del II colloquio hispano-tunecino de estudios historicos (Madrid/Barcelona, mayo de 1972)*, Madrid.
- CONSTABLE (O-R),  
2001 "Reconsidering the origin of the Funduq", in *SI*, 92, p. 195-196.
- COURTOIS (C),  
1945 *Les Vandales et l'Afrique*, Paris.  
1954 *Victor de Vita et son œuvre*, Alger.
- CROZALE (J. De),  
1881 « Bizerte, son présent, son passé, son avenir », in *Revue Géographique*, t. IX, pp180-191/268-284/409-419.
- CRESSIER (P),  
1998 « Remarques sur la fonction du château islamique dans l'actuelle province d'Almería à partir des textes et de l'archéologie », in *L'incastellamento*, Rome, p. 233-248.
- CRESSIER (P), MERCEDES GARCIA-ARENAL(Coord.),  
1998 *Genèse de la ville islamique en al-Andalus et au Maghreb occidental*, Casa de Velázquez et CSIC, Madrid.
- CRESSIER (P), FIERRO (M) et VAN STÄEVEL (J.-P.) (Coord.),  
2000 *L'urbanisme dans l'Occident musulman au Moyen Âge. Aspects juridiques*, Casa de Velázquez et CSIC, Madrid.
- CUVILLIER (J-P),  
1970 « La noblesse catalane et le commerce des blés aragonais au début du XIVe siècle (1816-1318) », *M CV*, 6, pp.113-130.
- DAGHFOUS (R),  
1996 « Madīnat Banzart fī al-<sup>c</sup>ahd al-islāmī al-wasī<sup>t</sup> », in *al Mu'arriḥ al-<sup>c</sup>arabī*, n° 54, p. 81-85.
- DAOULATLI (A),  
1976 *Tunis à l'époque hafside*, Tunis.
- DE EPALZA (M),  
1972 « trabajos actuales sobre la comunidad de moriscos refugiados en Tunez, desde el siglo XVII a nuestros dias », dans *Actas de coloquio internacional sobre litteratura aljamiada y morisca*, Universidad de Oviedo, p. 427-445  
1973 Contribution à l'étude des immigrations andalouses et leur place dans l'histoire de la Tunisie, *Recueil d'études sur les moriscos andalous en Tunisie*, Madrid.
- DEFONTAINES (P),  
1971 *El Mediterráneo : la tierra, el mar, los hombros*, Barcelone.  
1972 *La Méditerranée catalane*, Que sais-je ?, Paris.

DE LA RONCIERE (M) ET DU JOURDAN (M)

1984 Les portulans : Cartes maritimes du XIII au XVII siècle, éd. Nathan, Fribourg (Suisse).

DE LA VERONE (Ch),

1978 « Source de l'histoire de la Tunisie dans les archives espagnoles », *Actes du premier congrès d'histoire et de la civilisation du Maghreb*, éd. CERES, II, p. 115-128.

DELPY (A),

1974 « Poteries rustiques modelées par les femmes du Nord marocain », *Cahiers des Arts et des Techniques d'Afrique du Nord*, n° 7, STD, p. 23-35.

DERMENGHEM (E),

1953 *Le culte des saints dans l'Islam maghrébin*, Gallimard, Paris.

DESANGES (J),

1962 *Catalogue des tribus africains de l'Antiquité classique à l'Ouest du Nil*, pub. de l'Univ. de Dakar.

1990 La toponymie de l'Afrique du Nord antique. Bilan de recherches depuis 1965, in *l'Afrique dans l'Occident romain, Ier siècle av. J-C. – IV è siècle ap. J. C. (Actes du colloque organisé par l'Ecole Française de Rome sous le patronage de l'Institut national d'archéologie et d'art de Tunis, Rome 3-5 décembre 1987)*, 1990, p. 251-272.

DESPOIS (J),

1929 *La Tunisie (127 héliogravures, 7cartes dont une en couleurs hors texte)*, Larousse, Paris.

DESPOIS (J) et RAYNAL (R),

1967 *Géographie de l'Afrique du Nord-Ouest (avec 43 cartes)*, Payot, Paris.

DHAWADI (R),

1973 *A<sup>c</sup>lām min Binzart*, Tunis.

DJAÏT (H),

1976 « L'Ifriqiya arabe du VII<sup>e</sup> siècle », *Annales E.S.C.*, p.

1986 *al Kūfa*, éd. Maisonneuve et Larose, Paris.

DJAÏT (H) et *alii*,

S. d. *Histoire de la Tunisie, le Moyen Age*, STD, Tunis.

2005 *Histoire de la Tunisie, le Moyen Age*, éd. commentée et enrichie par des plans, cartes et photos par F. Mahfoudh, Tunis, Sud Editions.

DJELLOUL (N),

1993 « Les fortifications de Bizerte à l'époque ottomane », *Arab Historical Review for ottoman Studies*, n° 7-8, pp. 163-204.

1993 « Remarques sur les fortifications des côtes tunisiennes à l'époque ottomane », *IBLA*, t. 56, n° 171, p. 3-38.

- 1995 *Les fortifications côtières ottomanes de la Régence de Tunis (XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles)*, FTERSI, Zaghouan, 1995. (2 vol.)
- 1995 « La pêche en Ifriqia au moyen âge », dans *Lapêche côtière en Tunisie*, Cahiers du CERES, XI, p. 40-50.
- 1999 *Al-ribāṭāt al-baḥriyya bi Ifrīqiya fī al-ʿahd al-wasīṭ*, Centre de Publication Universitaire, Tunis.
- 2003 *Mahdia : capitale des Fatimides*, Sousse.

DLALA (H),

- 1991 « Les grands moments de l'évolution démo-spatiale de la ville de Bizerte », *RTG.*, n° 19-20, 1991, pp. 115-150.

DOMINGUEZ ORTIZ (A) et BERNARD (V),

- 1978 *Historia de los Moriscos, vida y tragedia de una minoria*, Madrid.

DUFOURCQ (Ch),

- 1966 *L'Espagne Catalane et le Maghreb aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup>*, Paris.

DURLIAT (J),

- 1981 *Les dédicaces d'ouvrages de défense dans l'Afrique Byzantine*, Ecole française de Rome, Rome.

ELBOUDRARI (H),

- 1985 « Quand les saints font les villes : lecture anthropologique de la pratique sociale d'un saint marocain du XVII<sup>e</sup> siècle », dans *Annales ESC*, n°3, p. 489-508.

EPHRAT (D),

- 2001 « In Quest of an Ideal Type of Saint : SOME Observations on the first Generation of Moroccan Awliyaā' *Allāh in Kitāb al-tashawwuf* », dans *SI*, 94, p. 67-83.

FAKHFAKH (F),

- 1983 *Croissance urbaine et transformation typologique d'un village du Sahel de Bizerte (Metline)*, thèse 3<sup>e</sup> cycle, ITAAUT.

FANTAR (M-H),

- 1995 « Ḥadīṭ Binzart fī ḍaw' al-nuṣūṣ al-qadīma », dans *al-Ḥayāt al-ṭaqāfiyya*, n° 71, p. 25-33.

FANTAR (M-H) et SIASCA (A),

- 1973 « Notiziario, Ras Zebib (Tunisia), Campagne 1971-1972 », *Riv. Sc. Fenic.*, I, p. 215.

FARHAT (H),

- 2000 « Les pèlerinages de Šākir et de Massa », dans A. VAUCHEZ (sous dir.), *Lieux sacrés, lieux de culte, sanctuaires*, collection de l'Ecole Française de Rome, 273, p. 171-178.

FAYOLLE (V),

- 1992 *La poterie modelée du Maghreb oriental de ses origines au XX<sup>ème</sup> siècle*, Paris, CNRS.

FERCHIOU (N),

- 1980 « En marge de la réserve naturelle de l'Ichkeul : Note sur l'occupation antique du Jebel », dans *Echanges*, 2, p. 129-137.
- 1990 « L'habitat fortifié pré-impérial en Tunisie antique: aperçus sur la typologie des sites perchés et des sites de versant, illustrés par quelques exemples », dans *Carthage et son territoire dans l'Antiquité (IV<sup>e</sup> colloque international sur l'Histoire et l'Archéologie de l'Afrique du Nord – Strasbourg 1988)*, I, Paris, p.229-252.
- 1995 « Recherches sur la toponymie antique de la basse vallée de la Medjerda », in *Africa*, XIII, p. 83-93.

GAFSI (A),

- 1978 « Analyse des archives générales du gouvernement tunisien quant aux andalous de la région de Bizerte », in *CT*, t. XXVI, n° spécial 103-104, 1978, p. 109-121.
- 1994 « la découverte d'une conduite d'eau dans un village morisco-andalous de Tunisie : Ghar-el-Melh », in *Vème Centenaire de la chute de Grenade, Zaghuan*, I, p. 283-290.
- 1993 « al-ishām al-andalusī fī al-taḥakkum fī-l miyāh », dans *al-madār*, numéro special sur l'eau et l'espace en Tunisie, 43-54.
- 1994 « lamḥa ḥawla sbīl Youssef Dey bi-madīnat Banzart al-tūnisiyya fī-l 'ahd al-<sup>u</sup>ṭmānī », dans *AHROS*, n° 9-10, p. 317-322.
- 1997 « Note sur les fontaines publiques dans les villages morisco-andalous et à Tunis aux XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles », *Africa*, XV, p. 233-266.

GAFSI (A) et BOUGHANMI (M),

- 1982 « A propos du passage des Morisques par la France », dans *Les Morisques et leur temps (table ronde internationale, 4-7 juillet 1981 à Montpellier)*, éd. CNRS, Paris.

GARCIN (J-C),

- 2000 « Les villes », dans Garcin (éd.), *États, sociétés et cultures du monde musulman médiéval*, t.2 : sociétés et cultures, Nouvelle Clio, Paris, p. 129-171.

GARDET (L),

- 1968 *La cité musulmane. Vie sociale et politique*, Paris.

GATINEAU (L),

- 1974 « Les poteries décorées d'El Jem », dans *Cahiers des Arts et Techniques d'Afrique du Nord*, Tunis, STD.

GAUCKLER (P),

- ✓ *Enquêtes sur les installations hydrauliques romaines en Tunisie*, Tunis, Tome 1 : Fasc. I (1897) ; Fasc.II ((1898) ; Fasc.III (1899) ; Fasc. IV (1900) ; Fasc. V (1901)
- Tome 2: Fasc. I (1902); Fasc. II (1903); Fasc. III (1904)
- ✓ « Inscriptions inédites de Tunisie », dans *BCTH*, 1894, p. 230-259.

GHALIA (T),

- 1991 Carte archéologique de Tunisie et connaissance du paysage rural antique. Notes sur les monuments chrétiens de Chatt Menzel Yahia (Kélibia), Saadet Mornissa (Mateur) et Sarraguia (Gafsa), *Actes du V<sup>e</sup> colloque international sur l'histoire et l'archéologie de l'Afrique du Nord, thème : Afrique du Nord antique et médiévale, spectacles, vie portuaire, religions* (Avignon 1990), éd. C.T.H.S., Paris, p. 419.
- 2005 « Au pays de Sejnane : paysages, monuments et sites culturels », dans *Au pays d'une tradition millénaire : la poterie modelée des femmes de Sejnane*, p. 26-35.

GHAZALI (M),

- 2002 « La régence de Tunis et l'esclavage en Méditerranée à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle d'après les sources consulaires espagnoles », *Cahiers de la Méditerranée*, vol. 65.

GIBB (H.A. R)

- « °Abd al-Malik b. Marwān », *EI<sup>2</sup>*, I, p. 78-80.

GLICK (T),

- 1970 *Irrigation and society in medieval Valencia*, Cambridge, Mass., Havard Univ. Press.
- 1979 *Islamic and Christian Spain in the early Middle Ages : comparative perspectives on social and cultrural formation*, Princeton.

GOITEIN (S. D.)

- 1967 *A Mediterranean Society: The jewish communities of the Arab World as a portrayed in the documents of the Cairo Geniza*, 2 vol.

GOLVIN (L),

- 1957 *Le Maghreb central à l'époque des Zirides. Recherches d'Archéologie et d'Histoire*, Paris.

GOZDOGHLI (H)

- 1996 « Ahammiyat al-mašdar al-šafawī fi kitābat tāriḥ al-madīna », dans *Bizerte à travers l'histoire*, Actes du colloque annuel de l'histoire de Bizerte (1993-1994), p. 100-111.

GRANDCHAMP (P),

- 1966 *Etudes d'Histoire Tunisienne XVII<sup>e</sup> – XX<sup>e</sup> siècles*, PUF, Paris.

GUICHARD (P),

- 1976 « Un toponyme historique de l'ancienne kūra de Tudmir : Benicadell », *Murgetana* (Murcia), 45, pp.37-47.
- 1977 *Structures sociales orientales et occidentales dans l'Espagne musulmane*, Paris-La Haye.
- 1978 « Animation maritime et développement urbain des côtes de l'Espagne orientale et du Languedoc au Xe siècle », in : *Occident et Orient au Xe siècle (Ixe Congrès de la société des Médiévistes, Dijon, 2-4 juin 1978)*, Paris, pp.187-201.
- 1980 « La société rurale valencienne à l'époque musulmane », *Estudis d'Historia agraria* (Barcelona), pp.41-52.
- 1981 *Toponimia y geografía musulmana de Valencia*, Coll. « Temes valencianos » n° 36, Zaragoza.
- 1982 « L'eau dans le monde musulman médiéval », in *L'Homme et l'Eau en Méditerranée et au Proche Orient*, Travaux de la Maison de l'Orient, Lyon, pp.87-93.
- 1990 *Les musulmans de Valence et la reconquête*, Damas. (2 vol.)
- 2001 « Omeyyades et fatimides au Maghreb. Problématiques d'un conflit politico-idéologique (vers 929 –vers 980) », M. Barrucand (éd.), *L'Égypte fatimide, son art et son histoire*, Paris, p. 59-70.
- 2000a « Nomadisme et tribalisme », dans Garcin (éd.), *États, sociétés et cultures du monde musulman médiéval*, t.2 : sociétés et cultures, Nouvelle Clio, Paris, p. 111-128.
- 2000b « Les rapports entre villes et campagnes », dans Garcin (éd.), *États, sociétés et cultures du monde musulman médiéval*, t.3 : Problèmes et perspectives de recherche, Nouvelle Clio, Paris, p. 129-171.

HAERINGER (Ph),

- 1985 *Anthropologie et sociologie de l'espace urbain*, Paris.

HAMROUNI (A),

- 1998 *Al-mūriskiyyūn al-andalusiyyūn fī Tūnis (étude et bibliographie)*, Tunis, Media Com.

HASNAOUI (M),

- 2001 « al-mūriskiyyūn fī al-Fikir al-tarīḥī : qirā'a fī-l abḥāt wa-l dirāsāt al-mūriskiyya al-isbāniyya », dans Actes du deuxième colloque sur les Morisques au Maroc (21-23 sep. 2000), pub. de l'Académie du royaume, Rabat.

HASSEN (M),

- 1988 « waṭīqa fī taḥbīs Hanšīr Ibn Maṣūr bi-l Mahdiyya ʿalā ribāṭ al-Munastīr », dans *RHM*, 49-50, 1988, p. 220-230.
- 1999 *Al-madīna wa-l bādiya bi Ifrīqiya fī-l 'ahd al ḥafṣī*, pub. de l'Univ. de Tunis 1, 2 vol.
- 2000 « Villages et habitations en Ifriqiya au bas moyen age : Essai de typologie », dans *Castrum 6 : Maisons et espaces domestiques dans le monde méditerranéen au Moyen Age*, coll. De l'École Française de Rome et de la Casa de Velásquez, Rome.

- 2002 “ Les *ribāṭ* du Sahel d’Ifriqiya : peuplement et évolution du territoire au Moyen Age”, dans *Castrum 7 Zones côtières littoral dans le monde méditerranéen au Moyen Âge : défense, peuplement, Mise en valeur*, coll. De l’École Française de Rome et de la Casa de Velásquez, Rome.
- HASSEN (M), BEN WEZDOU (H) et MEMMOU (A) ?  
 1999 *Qānūn al-miyāh wa-l tahyi’a al-mā’iyya bi ḡanūb Ifriqiya fī al-‘aṣr al-Wasīl*, CPU, Tunis.
- HENIA (A),  
 1990 « Mémoires lignagère et gestion du capital symbolique et matériel d’une zaouia », *CT*, n° 159-160, 1992, pp. 71-88.  
 1999 *Propriété et stratégies sociales à Tunis (XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup>)*, Tunis.
- HENRI-DELMAS DE GRAMMONT,  
 2002 *Histoire d’Alger sous la domination turque 1515-1830*, éd. Boucheine, UE.
- HENTATI (N),  
 2003 « La rue dans la ville de l’Occident musulman médiéval d’après les sources juridiques malikites », *Arabica*, T. L, Fasc. 3, Juillet 2003, p. 273-305.
- HIRSCHBERG (H. Z.)  
 1981 *A History of the Jews in North Africa*, Leiden, Brill.
- HOLLENDER (J-P),  
 2004 *Promenade à Bizerte*, Montpellier.
- HOLT (P.M.)  
 “Mahdiyya”, *EI<sup>2</sup>*, V, p. 1238-1244.
- HOPKINS (J.F.P.),  
 1958 *Medieval muslim government in Barbary until the Sixth century of the Hijra*, London.
- IBN ABD AL-MAGID (A),  
 1954 *Ibn al-Abbar, ḡayatuḡu wa kutubuḡu*, Tétuan.
- IDRIS (H-R),  
 1936 *Contribution à l’histoire de l’Ifriqiya (d’après le Riyāḡ En nufūs d’Abū Bakr El Māliki)*, Paris.  
 1962 *La Bérberie orientale sous les zirides (X<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles)*, Paris, 2 vol.
- JAÏDI (H),  
 1977 *Les sites antiques de l’Ifriqiya et les géographes arabes*, mémoire pour le CAR, Université de Tunis I (texte dactylographié).
- JEMALI (S),  
 s.d. *Ras el-Jabal : étude socio-économique*, Tunis. (Texte dactylographié)



- JUILLARD (E),  
1974 *La "Région", contributions à une géographie générale des espaces régionaux*, Paris, éd. Ophrys.
- KALLALA (N),  
2000 « De Sicca au Kef (au nord-ouest de la Tunisie), Histoire d'un toponyme, *AFRICA*, p. 77-103.
- KAROUI (H),  
1970 « Mateur lieu d'immigration », *RTSS*, n° 23, p. 119-142.  
1979 Etude sociologique sur les ouvriers de Mateur, *RTSS*, 63, p. 93-137.
- KAROUI (N),  
1973 « Ghar el-Melh : "port admirable" et village paisible », *RTSS*, n° 32-33-34-35, p. 201-231.
- KASSAB (A) et SETHOM (H),  
1980 *Les régions géographiques de la Tunisie*, pub. de l'Université de Tunis, Tunis.
- KOLB (P),  
1997 *Norwih's Maps of Africa. An illustrated and annotated carto-bibliography*, revised & edited by Jeffrey C. Stone, 2<sup>nd</sup> ed., USA.
- KRESS (H-J),  
1980 « Éléments structuraux "Andalous" dans la genèse de la Géographie Culturelle de la Tunisie », dans *IBLA*, n° 145, p. 3-45.
- LABBÉ (E),  
1944-1946 *Histoire de la ville et de la paroisse de Bizerte*, Tunis.
- LAFI (N),  
2002 *Une ville du Maghreb entre ancien régime et réformes ottomanes, genèse des institutions municipales à Tripoli de Barbarie (1795-1911)*, Pub. De l'Harmattan avec le concours de l'IRMC de Tunis.
- LALIENA (C) et SÉNAC (Ph),  
1991 *Musulmans et Chrétiens dans le Haut Moyen Âge : aux origine de la reconquête aragonaise*, Minerve.
- LAMBLIN (M-P),  
1983 « Le château de Denia (Alicante) : étude topographique et architecturale », in : *Histoire et archéologie de l'Habitat médiéval*, p.119-126.
- LAMMENS (H) [Shahid (I)]  
« Lakhm », *EP*, V, p. 636.

- LANDES (Ch) et BEN HASSEN (H),  
2001 *Catalogue de l'exposition 'Tunisie : du christianisme à l'islam. IV<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle'*, Lattes.
- LATHAM (J),  
« Andalous », *EP*, I, p. 511-512.
- LAVEDAN (P) et HUGUENEY (J),  
1973 *L'urbanisme au Moyen Age*, Paris.
- LEGENDRE (Marcel),  
1958 *Survivance des mesures traditionnelles en Tunisie*, Pub. de l'Institut des Hautes Etudes de Tunis, PUF, Paris.
- LE MIRE (P-H),  
1952 « Sidi Ali el Mekki », *Bulletin économique et sociale de la Tunisie*, n° 66, 30-34.
- LEPOTIER (A),  
1966 *Bizerte*, Paris.
- LE TOURNEAU (R),  
1969 *The Almohad Movement in North Africa in the twelfth and thirteenth centuries*, New Jersey.
- LEVEAU (Ph),  
1984 *Caesarea de Maurétanie, une ville romaine et ses campagnes*, coll. de l'Ecole française de Rome.
- LEWIS (A),  
1951 *Naval power and trade in the mediterranean, A.D. 500-1100*, Princeton, New Jersey.
- LEZINE (A),  
1956 *Le ribāt de Sousse*, Tunis.  
1965 *Mahdiya*, Paris.  
1966 *Architecture de l'Ifriqiya*, Paris.  
1967 « Notes d'archéologie ifriqiyenne », *REI*, p. 53-92.  
1970 *Deux villes d'Ifriqiya*, Paris.
- LIMAM (R),  
« al-andalusiyyūn fī-l bilād al-Tūnisiyya fī muntaṣaf al-qarn al-tāsa<sup>c</sup> Cašar min ḥilāl ḥazīnat al-waṭā'iq al-tūnisiyya », in *R.H.M.*, n° 23/24, 1981, p. 293-318.
- LÓPEZ (E-M),  
« Dos importantes privilegios a los emigrados andalusies en el norte Africa en el siglo XIII, contenidos en el Kitāb zawāhir al-Fikar de Muḥammad b. al-Murābiṭ »

- LOUHICHI (A),  
 2002 « La céramique islamique de Sufetula », in *Histoire des Hautes Steppes, Antiquité-Moyen Âge*, Actes du colloque de Sbeitla (Sessions 1998 et 1999), INP, Tunis, p. 161-170.
- LOUIS (A),  
 « A propos des bourgades andalouses de Tunisie, isolats, simples bourgades ou villages-pilotes », dans II congreso int. Culturas mediterráneo occ, p. 499-507.
- MAALOUL (M-B),  
 1975 Les populations des gourbis à Mateur, *RTSS*, pp. 60-82.
- MADELUNG (W),  
 2003 « A treatise on the imamate of the fatimid caliph al-Manşūr bi-Allāh », in *Texts, Documents and Artefacts, Islamic Studies in Honour of D. S. Richards*, ed. Ch. F. Robinson, Brill – Leiden . Boston, p. 69-79.
- MAHFOUDH (F),  
 1988 *La ville de Sfax : recherches d'archéologie monumentale et évolution urbaine*, thèse dactylographiée, Paris.  
 1991 « Les installations hydrauliques de Sfax au moyen âge », *IBLA*, t. 54, n° 167, p. 13-29.  
 1991 « L'introduction du mihrab en Ifriqiya et son évolution jusqu'au XI<sup>e</sup> s. », *IBLA*, t. 55, n° 168, p. 263-279.  
 1993 « al-munša'āt al-mā'iyya bi Ifriqiya fi-l Cahd al-wasīṭ », *al-Madār*, p.15-41.  
 1999a « L'archipel des Kerkéna au Moyen Âge d'après les géographes arabes et les données archéologiques », *Africa Romana*, t. 1, p. 649-677.  
 1999b « La grande mosquée de Mahdia et son influence sur l'architecture médiévale ifriqienne », M. Barrucand (éd.), *L'Égypte fatimide, son art et son histoire*, Paris, p. 127-140.  
 1999c « Qasr al-Tûb : un ribat du Sahel tunisien », *Africa*, XVII, p. 97-127.  
 2003 *Architecture et urbanisme en Ifriqiya médiévale : proposition pour une nouvelle approche*, Tunis, CPU.  
 2004 « Les défenses des îles Kerkennah : Borj al-H'sar », dans *Arab Historical Review for Ottoman Studies* (numéro spécial : *Mélanges Méditerranéens d'amitié et de reconnaissance à André Raymond*), n° 29, t. I, p. 167-188.
- MAHJOUBI (A) et autres,  
 2005 *Histoire générale de la Tunisie. Tome I : L'Antiquité*, Sud édition & Maisonneuve et Larose, Tunis-Paris.
- MALISSARD (A),  
 2002 *Les romains et l'eau, fontaines, salles de bain, thermes, égouts, aqueducs ...*, éd. Les Belles Lettres, Paris.
- MANCA (C),  
 1982 *Il modello di sviluppo economico delle città marittime barbaresche dopo Lepanto*, Giannini editore, Napoli.

- MANTRAN (R),  
 1979 « Description des côtes de la Tunisie dans la *KITĀB-i BAHRIYE* de PIRI REIS », dans *ROMM*, n° 24, p. 223-235.
- MANSOURI (M-T),  
 1993 « Banzart min ḥilāl al-waṭā'iq al-urubbiya », dans *Bizerte à travers l'histoire*, Actes du colloque annuel de l'histoire de Bizerte (1991-1992), p. 143-150.
- MARÇAIS (G),  
 1926-27 *Manuel d'art musulman*, éd. A. Picard, Paris. (2vol.)  
 1955 *L'Architecture musulmane d'Occident*, Paris.  
 1956 « Art chrétien d'Afrique et art berbère », in *Articles et conférences de Georges Marçais*, Alger, p.131-139.  
 1957 « Note sur les ribats en Berbérie », dans *Mélanges d'histoire et d'archéologie de l'Occident musulman*, t. I, Alger, p. 23-36.  
 1984 « Considérations sur les villes musulmanes et notamment sur le rôle du Mohtasib », dans *Les villes, recueils de la société J. Bodin pour l'histoire comparative des institutions*, Paris, t. 1, p. 249-261.  
 s.d. « Banzart », in *EI<sup>2</sup>*, I, p. 1055.  
 s.d. « Fatimides », in *EI<sup>2</sup>*, IV, p. 872-873.
- MARIN (M),  
 1998 « Documentos juridicos y fortificaciones », in *Congreso internacional sobre fortificaciones en al-Andalus*, Algésiras, p. 79-87.
- MATHLOUTHI (S),  
 1992 *Etude géomorphologique des environs du système lacustre de Bizerte*, Tunis, Faculté Des Lettres de la Manouba.
- MATHLOUTHI (S) et PASKOFF (R),  
 1981 Modifications de la ligne de rivage dans la baie de Bizerte depuis un siècle, *RTG*, n°7, pp. 91-106.
- MATMATI (J),  
 1988 *L'autonomie de Bizerte-sud*, recherche de fin d'études préparée à l'ITAAUT, Tunis.
- MAURIN (L) et PEYRAS (J),  
 1971 « *Uzalitana* : La région de l'Ansarine dans l'Antiquité », dans *CT*, t. XIX, n° 75-76, p. 11-103.
- MAZZOLI (G)  
 1999 « Itinerari e strade nelle province romane dell'Africa del Nord : aspetti topografici storici », *Africa Romana*, p. 1047-1054.

- M'CHAREK (A),  
 2000 « Bilād al-Qamūniyyīn : Qammūniyya wa Qammūda », in *Histoire des Hautes Steppes, Antiquité-Moyen Âge*, Actes du colloque de Sbeitla (Sessions 1998 et 1999), INP, Tunis, p.53-63.
- MEFTAH (T),  
 2003 *Madīnat Banzart wa aswāquhā fī al-fatra al-ḥadītha*, DEA sous la direction de A. Saadaoui, Manouba.
- MIQUEL (A),  
 « Iklim », in *EI<sup>2</sup>*, III, p. 1103-1105.
- MISSOUM (S),  
 2003 *Alger à l'époque ottomane, la médina et la maison traditionnelle*, Edisud, Aix-En-Provence.
- MODERON (Y),  
 1999 « La renaissance des cites dans l'Afrique du VI siècle d'après une inscription récemment publiée », *La fin de la cité antique et le début de la cité médiévale, de la fin du III siècle à l'avènement de Charlemagne*, études réunies par C. LEPELLEY, Bari, p. 85-114.
- MOHSSINE (M),  
 1995 « l'étude des cimetières médiévaux comme contribution à une approche d'histoire urbaine », dans *Monuments funéraires, institutions autochtones en Afrique du nord antique et médiévale*, VI<sup>e</sup> colloque international (Pau, octobre 1993), éd. CTHS, p. 219-232.
- MONCHICOURT (Ch.),  
 1925 « Essai bibliographique sur les plans imprimés de Tripoli, Djerba et Tunis-Goulette au XVI<sup>e</sup> siècle », in *R. Af*, p. 385-416.
- MOUSSAOUI (A),  
 2002 *Espace et sacré au Sahara, Ksour et oasis du sud-ouest algérien*, Paris, éd. CNRS.
- MOUTON (J-M),  
 2001 *Le Sināi, de la conquête arabe à nos jours*, IFAO, Caire.
- M'RABET (M-A),  
 s.d. « L'Ifriqiya à l'époque hafside », in *Histoire de la Tunisie, Le Moyen Age*, pp. 329-406.
- MRABET (R),  
 1989 *Al-ribāṭ wa muḡtama<sup>c</sup> al-murābiṭīn bi Ifriqiyya ilā nihāyat al-qarn al-tālī hiḡrī*, C.A.R. sous la direction de M. Hassen, 1988. (Texte dactylographié)
- MZOUGHFI (F),  
 2004 *Amal Banzart qubayl al-iḡtilāl al-fīransī (1855-1881)*, Tunis.

- NAIFER (M),  
1996 *‘Unwān al-arīb ‘ammā našā’a bil-bilād al-tūniyya min ‘ālim adīb*, annoté et complété par A. Neifer, Dār al-Ġarb al-islāmī, Beyrouth.
- NICOLET (Cl), ILBERT (R) et DEPAULE (J-Ch)(sous la dir.),  
2000 *Mégapoles méditerranéennes*, ed. de la Maison méditerranéenne des sciences de l’homme, l’Ecole française de Rome et Maisonneuve et Larose, Paris.
- NSIRI (L),  
1982 Développement rural intègre – Cas de Sejnane, *Utruhat*, n° 1, pp76-83.
- NWYA (P),  
1983 « L’appareil de l’Islam », *Pouvoirs (numéro monographique sur les régimes islamiques)*, 12, pp. 47-55.
- OMRANE (M-N),  
1982 « Les possibilités de la cartographie d’occupation du sol par l’exploitation des images satellites – Exemple de la Région de Tunis-Bizerte », *RTSS*, N°s 70/71, p. 111-141.
- OUERDI (E)  
1999 *Réhabilitation du fort génois « borj Bab Tunis »*, mémoire de fin d’étude en architecture, INAU, Tunis.
- OUESLATI (A),  
1993 *Les côtes de la Tunisie : Géomorphologie et Environnement et Aptitudes à l’aménagement*, Pub. FSHS, Tunis.  
1994 *Les côtes de la Tunisie : recherches sur leur évolution au Quaternaire*, Pub. FSHS, Tunis.  
2004 *Littoral et aménagement en Tunisie*, Tunis, Orbis.
- OUESLATI (A), PASKOFF (R), SLIM (H) et TROUSSET (P),  
1987 « Déplacements de la ligne de rivage en Tunisie d’après les données de l’Archéologie à l’époque historique », in *Déplacements des lignes de rivage en Méditerranée*, coll. C.N.R.S., p. 67-85.
- OUMLIL (A),  
1980 « Maṣādir Ibn Ḥaldūn fi-l ma’rifa wa-l tanzīr », *al-Ḥayāt al-taqāfiyya*, mai-juin, n° 9, p. 27-39.
- PASSOT (Ch.),  
1991 « Fonder le temps de l’Histoire et l’espace de la cité », in *L’Espace et le Temps* (Actes du XXII<sup>e</sup> Congrès de l’Association des Sociétés de Philosophie de Langue Française – Dijon 29-31 août 1988), Dijon – Paris, p. 378-382.
- PASKOFF (R) et SANLAVILLE (P),  
1983 *Les côtes de la Tunisie, variations du niveau marin depuis le Tyrrhénien*, Lyon.

- PASKOFF (R),  
 1981 « L'évolution de la lagune littorale de Ghar-el-Melh », in *Bulletin de la Société languedocienne de géographie*, p. 33-41.
- PEKTAŞ (K),  
 2001 *Tunus'ta Osmanli Mimari Eserleri*, Ankara.
- PETIT (R) et DE EPALZA (M), [coord.]  
 1973 Recueil d'études sur les moriscos andalous en Tunisie, Madrid.
- PEYRAS (J),  
 1975 Les fundus aufidianus ; étude d'un grand domaine romain de la région de Mateur, *Ant. Af.*, T.9, 1975, pp. 181-222.  
 1992 *Le Tell Nord-Est tunisien dans l'Antiquité, essai de monographie régionale*, éd. CNRS, Paris.  
 1994 « Remarques sur les centuriations et les cadastres de l'Afrique Proconsulaire », dans *De la terre au ciel, I : paysages et cadastres antiques*, (Actes de colloque de Besançon, 29-31 mars 1993), Paris, pp. 223-245.
- PICON (M),  
 2004 « Acculturation et métissages. Techniques, échanges dans la céramique ancienne et traditionnelle du Maroc », dans *Du Nord au Sud, cinquante ans d'archéologie française*, Paris, Sépia, p. 297-306.
- PIERI (H),  
 1968 « L'accueil des Tunisiens aux Morisques expulsés d'Espagne », *IBLA*, p. 63-70.
- PILLEMENT (G),  
 1972 *La Tunisie inconnue*, Paris, Albin Michel.
- PLANTET (E),  
 1899 *Correspondances des Beys de Tunis et des consuls de France avec la cour (1577-1830)*, Paris.
- POINSOT (L) et LANTIER (R),  
 1930 « Les gouverneurs de la Goulette durant l'occupation espagnole (1535-1574) », *R.T.*, p. 221.
- POLIAK (A.N.),  
 1936 « La féodalité islamique », *Revue des études islamiques*, 10, pp. 248-265.
- PREMARE (A-L),  
 1984 *Maghreb et Andalousie au XIVe siècle. Les notes de voyage d'un Andalou au Maroc (1344-1345)*, Lyon.
- PRINGLE (D)  
 1978 *Sixth-century fortifications in Byzantine Africa : an archeological and historical study*, Oxford.(=Pringle, *Fortifications*).

*Al-QANAL*

1979 *Numéro spécial d'al-Qanal*, Menzel Bourguiba, n° 74 juin.

REMY,

1900 Etudes sur les ports francs : un port franc a Bizerte, *R.T.*, pp.337-351 ; 437-449 et 1904 pp. 37-48 ; 81-101.

REVAULT (J),

1983 *Palais et demeures de Tunis (XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles)*, éd. CNRS, Paris.

RONCAYOLO (M),

2002 *La ville et ses territoires*, Gallimard.

ROUABI (M),

1985 *L'urbain, le patrimoine et le développement : le cas de Mateur*, Tunis, ITAAUT, thèse de 3eme cycle.

ROUVILLOIS-BRIGOL (M),

1985 « La steppisation en Tunisie depuis l'époque punique : déterminisme humain ou climatique ? », dans *BCTH*, p. 215-224.

SAADAOUI (A),

1996 *Testour du XVII au XIX siècles : histoire architecturale d'une ville morisque de Tunisie*, Pub. de la Faculté des Lettres de la Manouba, Tunis.

1997 « La mosquée tunisienne à l'époque ottomane », *Actes du Ier congrès international sur : Corpus d'archéologie ottomane*, pub. de FTESI et INP, Zaghuan, p. 107-145.

2000 « Villes et villages andalous de Tunisie : aménagement, urbanisme et architecture », dans *RHM*, n° 97-98, p. 97-124.

2003 *Tunis : ville ottomane (Trois siècles d'urbanisme et d'architecture)*, CPU, Tunis.

SAADAOUI (A) et DJELLOUL (N),

1997 « Ghar el Melh : Une ville portuaire tunisienne du XVII<sup>e</sup> siècle », *Africa*, XV, p. 185-203.

SALAMA (P),

1990 *Réseau routier d'Afrique Proconsulaire et Byzacène : Borne miliare d'Afrique proconsulaire, un panorama historique du Bas Empire*, Ecole française de Rome.

SANMIGUEL MATEO (A),

1986 « Sobre el empleo de "opus spicatum" en el mudéjar aragonés », *Actas del III simposio internacional de mudejarismo (Truel, 20-22 de septiembre de 1984)*, Truel, p. 389-395.



- SEBAG (P)  
 1971 *Une relation inédite sur la prise de Tunis par les Turcs en 1574*, Pub. de l'Université de Tunis.  
 1989 *Tunis au XVIIe siècle : une cité barbaresque au temps de la course*, Paris, l'Harmattan.  
 1998 *Tunis : histoire d'une ville*, Paris, l'Harmattan.
- SETHOM (H),  
 1973 « L'apport andalou à la civilisation rurale de la presqu'île du Cap Bon », *Recueils d'études sur les Moriscos andalous en Tunisie*, Madrid.
- SKIK (N) [coord.]  
 2005 *Au pays d'une tradition millénaire : la poterie modelée des femmes de Sejnane*.
- SIRAJ (A),  
 2000 *L'image de la Tingitane, l'historiographie arabe médiévale et l'antiquité nord-africaine*, Pub. de l'EFR.
- SLIM (H) et alii,  
 2004 *Le littoral de la Tunisie, étude géoarchéologique et historique*, éd. CNRS, Paris.
- SOURDEL (D),  
 « kūra », in *EP*, V, p. 399.
- STEOF (R),  
 1995 *Maps and mapmaking*, The British Library.
- SUBLET (J),  
 « Nisba », *EP*, VIII, p. 55-57.
- TALBI (M),  
 1966 *L'émirat aghlabide 184-296/800-909 : Histoire politique*, Paris.  
 19 « Law and economy in Ifriqiya in the third Islamic century », *The Islamic Middle East, 700-1900: studies in economic and social History*. "al-Kāhina", *EP*, III, p. 440-442.
- TEMIMI (A),  
 1993 *Etudes d'histoire morisque*, Zaghuan.
- TEMIMI (A) [Actes réunies et présentées par],  
 1994 *Le V<sup>e</sup> centenaire de la chute de Grenade 1492-1992*, Actes du V<sup>e</sup> Symposium International d'Etudes morisques (nov-déc 1991), Ceromdi, Zaghuan.  
 1995 *Etat des études de morisologie durant les trente dernières années*, Actes du VI<sup>e</sup> Symposium International d'Etudes morisques, Ceromdi, Zaghuan.

- THYSSEN (X),  
 1983 *Des manières d'habiter dans le Sahel Tunisien*, CNRS, les cahiers du C.R.E.S.M., Paris.
- TORRES BALBAS (Leopoldo),  
 1948 « Rabitas hispanomusulmanas », *Al-Andalus*, 13, pp. 475-491.
- TRACELLI (C),  
 1985 « Au XVII<sup>e</sup> siècle : transports d'argent à destination et à partir de la Sicile », *Annals*, vol. 18, n° 5, p. 883-905.
- TROUSSET (P),  
 2000 « La région côtière de Bizerte (Hippo Diarrhytus) et son complexe lacustre », dans *Africa Romana*, vol. I, p. 491-502.
- TRON (M),  
 1952 l'agriculture dans le caïdat de Mateur, *Bull. Eco. Soc. De Tun.* N° 69, pp. 17-22.
- TUYNMAN (G. W.) et BERGEROT (J),  
 1964 *La côte nord, Tell septentrional, étude d'aménagement touristique*, Tunis.
- VANACKER (C),  
 1973 "Géographie économique de l'Afrique du Nord selon les auteurs arabes, du IX<sup>e</sup> siècle au milieu du XII<sup>e</sup> siècle", *Annales E.S.C.*, vol. 38/3.
- VAN GENNEP (A),  
 1911 *Etudes d'ethnographie algérienne*, Paris, E. Lerroux.
- VAN STÄEVEL (J.-P.),  
 1999 « Réflexions à propos de la nomenclature médiévale de l'architecture de terre en Occident musulman », in *L'architecture de terre en Méditerranée*, Rabat, p. 95-110.  
 2000 *Les usages de la ville. Discours normatif, habitat et construction urbaine dans l'Occident musulman médiéval (Xe-XIVe siècles)*, thèse d'Histoire soutenue le 25-01-2000 à l'Université LYON 2, 3 Vol. (Texte inédit).
- VILAR (J-B),  
 1991 *Cartografía hispanica sobre Tunez (1500-1881)*, Madrid.  
 1992 *Mapas, planos y fortificaciones hispanicos de Tunez (s. XVI-XIX)*, Madrid.
- VOILARD (E),  
 1906 *La Tunisie du Nord*, Tunis.  
 1975 *Watā'iq 'an Binzart: Bibliographie régionale*, Bib. Nationale de Tunis, 1975.
- WALDI (B),  
 2001 *Restauration et mise en valeur du fort "Borj el Loutany" à Ghar el Melh, Mémoire en architecture*, ENAU.

- WINCKLER (A),  
1894 « Note sur la voie romaine d'Hyppo Diarrhytus à Thabraca », *BCTH*, p. 269-373
- YVER (G),  
1936 "Banzart", *EI<sup>I</sup>*, p. 131-133.
- ZAOUELI (L),  
1999 « Bizerte ville barbaresque à travers quelques textes italiens inédits (XVI<sup>ème</sup>-XVIII<sup>ème</sup> siècles) », dans *RTSS*, p. 49- 64.
- ZBISS (M. S.)  
1963 *Bayn al-Aṭār al-islāmiyya fī tūnis* (A travers les monuments musulmans de Tunisie), Tunis.  
1973 « La présence espagnole à Tunis », *Recueil d'études sur les moriscos andalous en Tunisie*, Madrid, p. 267-270.  
1978 *al-funūn al-islāmiyya fī-l Bilād al-Tūnisiyya* (L'art musulman en Tunisie), INAA, Tunis.

## TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION .....	1
Cadre de la recherche .....	1
Des Méthodes de recherche : l'archéologie extensive et l'approche régressive. ....	7

### PREMIERE PARTIE SOURCES ET CADRE GÉOGRAPHIQUE

<b><u>CHAPITRE I :</u></b>	
<b>TEXTES, CARTOGRAPHIE ET DOCUMENTS</b>	<b>15</b>
<b>D'ARCHIVES</b> .....	
A- La pauvreté des informations textuelles .....	15
1/ Les sources historiographiques.....	16
2/ Les sources géographiques .....	19
3/ La littérature biographique et les recueils juridiques.....	21
B- La nécessité d'utiliser la cartographie, les documents d'archives et la documentation européenne .....	23
1/ La cartographie .....	23
2/ Les documents des archives tunisiennes.....	28
3/ La documentation occidentale .....	29
<b><u>CHAPITRE II :</u></b>	
<b>DES DONNÉES FAVORABLES À UNE OCCUPATION PERMANENTE</b>	<b>30</b>
<b>DU SOL</b> .....	
A- La région dans son cadre local et méditerranéen .....	30
1/ Une région qui fait partie de la Tunisie fertile.....	31
2/ Une région entre les deux bassins de la Méditerranée.....	31
B- Le relief : un pays de lacs et de montagnes.....	32
1/ La dépression centrale.....	32
2/ Les régions montagneuses.....	34
C- Une région largement ouverte sur la mer.....	36
1/ La topographie littorale.....	36
2/ La mer et les îlots .....	39
D- Les données climatiques.....	40
1/ La pluviométrie.....	40
2/ La température.....	41

## **DEUXIÈME PARTIE**

### **MONOGRAPHIES LOCALES**

#### **CHAPITRE I : LES AGGLOMÉRATIONS CÔTIÈRES**

<b>LA VILLE DE BIZERTE ET SA BANLIEUE (Manzil Ġamīl et Manzil <sup>C</sup>Abd al-Raḥmān)</b>	43
Présentation générale et historique .....	46
Inventaire .....	55
Commentaire général : <i>Bizerte : d'une simple place-ribāṭ à une capitale de district et un port de course</i> .....	175
<b>CAP AL-ṬARF : ĠĀR AL-MILḤ ET SES ENVIRONS</b> .....	180
Présentation générale et historique .....	182
Inventaire .....	192
Commentaire général .....	266
<i>L'occupation du sol dans la région de Ġār al-MilḤ (le Cap Rās al-Ṭarf)</i> .....	266
<i>L'évolution du tissu urbain de la ville de Ġār al-MilḤ</i> .....	268
<b>RARĀF ET SES ENVIRONS (Ṣūnīn et Zhar <sup>C</sup>Ayyād)</b> .....	276
Présentation générale et historique .....	278
Inventaire .....	281
Commentaire général .....	298
<i>À la recherche du noyau médiéval de Rafrāf : l'apport de la géographie de la sainteté</i> .....	298
<i>Rafrāf et ses environs : Un village perché et des postes de garde côtiers</i> .....	301
<b>RĀS AL-ĠĀBAL ET SES ENVIRONS (al-Mātīn, Banī <sup>C</sup>Aṭā' et Rās Zbīb)</b> .....	306
Présentation générale et historique .....	308
Inventaire .....	312
Commentaire général .....	366
<i>Rās al-Ġabal : un bourg fortifié, un port et une région agricole</i> .....	366
<i>Quelques réflexions sur l'évolution urbaine de la ville de Rās al-Ġabal</i> ....	368

#### **CHAPITRE II : LES AGGLOMÉRATIONS DE L'ARRIÈRE PAYS**

<b>LE TERROIR DU DELTA DE LA MEDJERDA (<sup>C</sup>Awsaḡa, Sīdī Aḥmad Bū Fāris et Anbalūna)</b> .....	375
Présentation de la zone d'étude .....	376
Sites et monuments .....	379
Commentaire général : <i>Où se trouve Anbalūna des sources médiévales ? : l'apport des sources écrites, de la documentation cartographique et de l'archéologie</i>	388
<i>Anbalūna est l'héritière de Membrane</i> .....	388
<i>Anbalūna : une nouvelle hypothèse de localisation</i> .....	389

<b>AL-<sup>c</sup>ĀLIYA ET SON TERRITOIRE</b> .....	395
Présentation générale et historique .....	396
Inventaire .....	399
Commentaire général .....	408
<i>Le noyau du XVII<sup>e</sup> siècle</i> .....	408
<i>Al-<sup>c</sup>Āliya et ses environs : quelques données sur les voies reliant la localité aux autres agglomérations de la région</i> .....	411
<b>TĪNĠA ET SES ENVIRONS</b> .....	415
Présentation générale et historique .....	416
Inventaire .....	419
Commentaire général : <i>L'histoire d'une ville-étape et d'un centre de pêche</i> .....	422
<b>DE BIZERTE À CAP SERRAT : Māṭir, Saġnān et Ġabal Iṣkil</b> .....	424
Présentation de la zone d'étude.....	425
Inventaire et commentaire général.....	431
<i>Māṭir : d'un simple lieu-dit à un chef de waṭan</i> .....	431
<i>Saġnān et la survivance d'un savoir-faire séculaire : la poterie modelée berbère</i> .....	438
<i>Ġabal Aṣkil : l'histoire d'un parc de chasse à travers les textes et l'archéologie</i> .....	445

## **TROISIÈME PARTIE**

### **OCCUPATION DU SOL ET STRATÉGIES TERRITORIALES DANS LA RÉGION DE BIZERTE**

<b><u>CHAPITRE I :</u></b>	
<b>LA RÉGION A TRAVERS LE TEMPS</b> .....	451
A- Un retour sur le passé pré-islamique de la région .....	451
1/ La période pré-romaine .....	452
2/ La période romaine .....	456
3/ La période vandale et byzantine .....	460
4/ De l'Antiquité tardive au Haut Moyen Age : Rupture ou permanence .....	461
B- Les premiers temps de l'Islam : Un espace marginalisé et en crise .....	470
1/ Un <i>fatḥ</i> au rythme de la conquête de l'Ifriqiya .....	470
<i>a- La phase exploratoire : 471 ; b- La conquête définitive : 472</i>	
2/ Un espace en révolte et en crise .....	475
<i>a- La période des wullāt : 475 ; b- L'époque aghlabide : 481</i>	

C- L'époque fatimido-ziride : une région fertile mais toujours en crise .....	488
1/ Une région dépeuplée, marginalisée et impliquée dans la lutte anti-chiite ...	490
2/ Sous les zirides : une région à l'écart des grandes convulsions de l'Ifriqiya.	495
D- Un espace dépendant au cours de la période hafside .....	498
1/ Un territoire limitrophe de la nouvelle capitale .....	498
2/ Les domaines princiers dans la région .....	501
E- Bizerte et sa région : un espace de conflit entre les puissances méditerranéennes.....	504
1/ Les conflits ottomano-espagnols du XVI <sup>e</sup> siècle .....	505
2/ Les ports de la région : des centres de course .....	508
<b><u>CHAPITRE II :</u></b>	
<b>LES STRATÉGIES DÉFENSIVES : DE QILĀC ŞAṬFŪRA A LA FORTIFICATION OTTOMANE .....</b>	<b>514</b>
A- Éléments pour une historiographie de l'architecture défensive de l'Ifriqiya ...	514
B- Les monuments et les sites fortifiés de la région de Bizerte .....	520
1/ Les sites mentionnés dans les sources .....	520
2/ Les sites <i>sans histoire</i> .....	531
<b><u>CHAPITRE III :</u></b>	
<b>LA CONSTRUCTION DU TERRITOIRE : PROBLÈMES ET ÉTAPES .....</b>	<b>534</b>
A- Problèmes : Délimitation et dénomination .....	534
1/ Délimitation de l'espace : Faits historiques et situation contemporaine .....	534
2/ Şaṭfūra dans les sources médiévales : Une ville, un district et un nom d'une tribu.....	538
B- L'émergence d'un espace régional sous les Banū al-Ward .....	551
1/ Les Laḥmides : une tribu arabe en Ifriqiya .....	552
2/ Bizerte sous les Banū al-Ward : un espace tribal ou régional ?.....	556
C- Les phases de la construction du territoire bizertin .....	561
1/ La première phase : <i>kūrat, 'iqlīm et manāzil Şaṭfūra</i> .....	562
2/ La deuxième phase : <i>nāḥiya et qilāC Banzart</i> .....	564
3/ La troisième phase : <i>un sāḥil morisque</i> .....	567
<b><u>CHAPITRE IV :</u></b>	
<b>LES DONNÉES ETHNO-CULTURELLES : QUESTIONS D'IDENTITÉS .....</b>	<b>570</b>
A- Berbérité et arabité .....	571
B- Une région de facture méditerranéenne .....	580

<b>CONCLUSION GÉNÉRALE</b> .....	590
<b>FIGURES HORS TEXTE</b> .....	600
<b>TABLE DES PLANCHES, DES CARTES ET DES FIGURES</b> .....	602
<b>GLOSSAIRE DES TERMES ARABES</b> .....	611
<b>BIBLIOGRAPHIE</b> .....	614
<b>TABLE DES MATIÈRES</b> .....	647